

LEXIQUE
de
PHILOSOPHIE

traduit du chinois
par
Joël Bel Lassen et Claire Jullien

nbe

nouveau bureau d'édition
bp 97/75662 paris cédex 14

Publié en juin 1974 par les Editions du Peuple
Pékin

© nbe 1977
ISBN 2-85687-024-4
N° d'éditeur : 27

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITION CHINOISE

Explication de termes philosophiques est un ouvrage rédigé à l'intention des ouvriers, paysans et soldats, des jeunes instruits et des cadres de base, il constitue une référence pour l'étude des œuvres philosophiques de Marx, d'Engels, de Lénine, de Staline et du président Mao. L'ensemble comprend deux tomes¹, dont le premier présente certaines expressions et termes philosophiques fondamentaux et dont le second présentera certains personnages et courants principaux dans l'histoire de la philosophie.

Pour aider à la lecture, le premier tome se divise en quatre parties : 1) Problèmes généraux de la philosophie ; 2) matérialisme et idéalisme ; 3) dialectique et métaphysique ; 4) matérialisme historique et idéalisme historique. Pour en faciliter l'utilisation, le livre comporte en annexe un index des termes par nombre de traits².

Ont participé au travail de rédaction : les camarades Ma Quanmin, Tian Gong, Pang Jingren, Su Houzhong, Miao Litian et Zhen Linzhang. Tout au long de la rédaction, ce livre a bénéficié d'un grand soutien et de l'aide d'ouvriers, de paysans, de soldats et de travailleurs du domaine philosophique ; nous leur exprimons ici nos remerciements, et nous espérons que tous les lecteurs continueront de transmettre critiques et corrections.

Mars 1974

¹ Le second tome n'est pas paru à ce jour (N.d.T.).

² L'édition française comporte, en fin de volume, un index alphabétique (N.d.T.).

SOMMAIRE

Avertissement de l'édition chinoise	p. 7	sensation, perception, représentation	p. 58
Introduction	p. 9	concept, jugement, raisonnement	p. 60
I - PROBLEMES GENERAUX DE LA PHILOSOPHIE		logique	p. 62
philosophie	p. 17	intuition	p. 63
question fondamentale de la philosophie	p. 18	idées	p. 63
philosophie marxiste	p. 20	vérité	p. 64
caractère partisan de la philosophie	p. 21	vérité objective	p. 65
conception du monde (conception de l'univers)	p. 23	vérité relative et vérité absolue	p. 67
méthodologie	p. 24	subjectivisme (dogmatisme et empirisme	p. 69
II. MATERIALISME ET IDEALISME		réalisme	p. 70
matérialisme	p. 27	réalisme primitif	p. 71
idéisme	p. 28	rationalisme et empirisme	p. 72
matérialisme primitif	p. 30	nominalisme et réalisme	p. 73
matérialisme mécaniste (matérialisme métaphysique)	p. 31	sensualisme	p. 74
matérialisme dialectique	p. 32	scolastique	p. 75
matérialisme vulgaire	p. 34	philosophie de la nature	p. 76
anthropologie	p. 35	solipsisme	p. 77
monisme	p. 36	immanentisme (philosophie de l'immanence)	p. 78
dualisme	p. 37	positivisme	p. 79
élément primordial	p. 38	animisme	p. 81
substance	p. 38	téléologie	p. 82
être	p. 39	fatalisme	p. 83
matière et esprit	p. 39	panthéisme	p. 84
pensée	p. 41	scepticisme	p. 85
identité de la pensée et de l'être	p. 43	spiritualisme	p. 86
théorie de la connaissance ..	p. 45	panpsychisme	p. 87
théorie du reflet	p. 47	énergétisme	p. 88
apriorisme	p. 48	anthropomorphisme	p. 89
espace et temps	p. 50	mysticisme	p. 90
subjectif et objectif	p. 51	fidéisme	p. 91
sujet et objet	p. 53	obscurantisme	p. 91
théorie et pratique	p. 53	Logos	p. 92
activité subjective (activité consciente)	p. 55	Idée	p. 92
expérience	p. 56	inné et acquis	p. 93
connaissance sensible et connaissance rationnelle	p. 57	chose en soi et chose pour nous ..	p. 94
		en-deça, au-delà, transcendance	p. 95
		entendement	p. 96
		raison	p. 97
		agnosticisme	p. 98
		impératif absolu	p. 100
		Idée absolue	p. 100
		Esprit absolu	p. 102

réflexion	p. 102
altérité	p. 103
sophisme	p. 104
théorie de la vérité éternelle.	p. 105
schème de l'univers	p. 106
preuve ontologique	p. 107
empiriocriticisme (théorie de Mach)	p. 108
théorie des éléments	p. 110
doctrine de la coordination de principe	p. 111
introjection	p. 113
principe de l'économie de la pensée	p. 114
théorie des symboles (ou des hiéroglyphes)	p. 115
empirionomisme	p. 116

III - DIALECTIQUE ET METAPHYSIQUE

dialectique	p. 119
dialectique marxiste (dialecti- que matérialiste)	p. 121
métaphysique	p. 122
mouvement et repos	p. 124
lois	p. 126
loi de l'unité des contraires (un se divise en deux)	p. 127
cause interne et cause externe.	p. 130
universalité et caractère spéci- fique de la contradiction	p. 132
contradiction principale et con- tradiction non principale	p. 135
aspect principal et aspect non principal de la contradiction.	p. 136
identité et lutte des contraires.	p. 137
contradiction antagoniste et contradiction non antagoniste.	p. 139
loi du remplacement de l'an- cien par le nouveau	p. 141
changement quantitatif et chan- gement qualitatif	p. 142
bond	p. 144
affirmation et négation	p. 145
dépassement	p. 147
progression à la façon des vagues (mouvement ascendant en spirale)	p. 147
catégorie	p. 148
essence et phénomène	p. 150
contenu et forme	p. 151
cause et effet	p. 152

possibilité et réalité	p. 153
nécessité et contingence	p. 155
liberté et nécessité	p. 157
fini et infini	p. 158
relatif et absolu	p. 159
relativisme	p. 160
éclectisme	p. 162
deux fusionnent en un	p. 163
évolutionnisme vulgaire	p. 165
théorie de l'équilibre (théorie du développement égal)	p. 166
antinomie	p. 167
trois grandes découvertes des sciences de la nature au xix ^e siècle	p. 168

IV - MATERIALISME HISTORIQUE ET IDEALISME HISTORIQUE

matérialisme historique (con- ception matérialiste de l'his- toire)	p. 175
idéalisme historique (concep- tion idéaliste de l'histoire) ...	p. 177
être social et conscience so- ciale	p. 178
idéologie sociale	p. 179
contradictions fondamentales de la société	p. 181
forces productives et rapports de production	p. 183
base économique et superstruc- ture	p. 185
classes et lutte de classes	p. 187
deux types de contradictions sociales	p. 190
Etat	p. 191
révolution prolétarienne (révo- lution socialiste)	p. 194
dictature du prolétariat	p. 197
opportunisme	p. 200
révisionnisme	p. 202
anarchisme	p. 205
droit	p. 207
religion	p. 208
morale	p. 210
théorie des forces productives.	p. 212
théorie de l'extinction de la lutte de classes	p. 214
théorie de la nature humaine.	p. 216
théorie de la base économique composite	p. 218

INTRODUCTION

I

Ce *Lexique de philosophie* a été publié dans les premiers mois du mouvement de critique de Lin Piao et de Confucius qui commença au début de l'année 1974. Comme d'autres ouvrages de base de ce mouvement de masse, il s'intègre dans l'offensive idéologique contre l'apriorisme, la théorie du génie, et plus particulièrement contre le courant visant à séparer la pensée de Mao Tsétoung du marxisme-léninisme et contre le formalisme simplificateur de l'étude politique. L'étude de l'histoire de la philosophie — chinoise et occidentale — a été un aspect important de ce mouvement, et elle fut d'ailleurs l'objet d'une directive de Mao Tsétoung à cette époque.

Premiers matériaux de référence sur cette question depuis la Révolution Culturelle, les ouvrages d'histoire de la philosophie furent généralement rédigés par des enseignants de philosophie (Yang Rongguo, Ren Jiyu, Zhang Shiyang, etc.) ; ils furent soumis par la suite à la relecture critique des ouvriers et des paysans, et remaniés en conséquence ; ce fut enfin l'intervention décisive des contingents d'ouvriers-théoriciens dans les domaines de la philosophie, de l'histoire et de l'économie politique, inaugurant ce que l'on appelle en Chine « une révolution sans précédent dans l'histoire de la philosophie ».

La mise en pratique du mot d'ordre « Que cent fleurs s'épanouissent, que cent écoles rivalisent » est un autre aspect du contexte dans lequel est paru ce *Lexique de philosophie*. Lancée initialement en 1956, la politique des « cent fleurs » s'insère alors en 1974 dans une conjoncture nouvelle, caractérisée depuis la Révolution Culturelle par l'occupation du domaine culturel par le prolétariat : plusieurs avis s'expriment sur la crise économique en Occident, sur le fait de savoir si les esclaves avaient ou non une philosophie, etc.

Certains articles du *Lexique* — plus particulièrement dans la quatrième partie — bénéficieraient aujourd'hui de l'enrichissement et de l'approfondissement théoriques dont le développement de la lutte de classes en Chine depuis 1974 (et principalement le mouvement d'étude de la théorie de la dictature du prolétariat, lancé en 1975) est porteur.

Arme dans le mouvement de critique de Lin Piao et Confucius, cet

ouvrage comprend un article assez développé sur l'apriorisme. Mais, de façon plus générale, le contenu de ce *Lexique* est violemment anti-mécaniste : les questions de dialectique, les expressions de l'unité des contraires, ou encore « l'action en retour » de l'esprit sur la matière, qui est le principe philosophique régissant la mobilisation des mouvements de masse, y sont exposés de façon privilégiée. La cible principale est le révisionnisme, son appendice philosophique le matérialisme mécaniste qui a le fétichisme des « contradictions objectives » - et sa profession de foi métaphysique « deux fusionnent en un ».

Le contenu du *Lexique* a été élaboré à travers la critique des erreurs métaphysiques du *Dictionnaire abrégé de philosophie* de Rosenthal et Youdine, publié à Moscou en 1939, traduit en Chine en 1940 et réédité en 1949 et 1951. Utilisé de façon critique en Chine, le dictionnaire soviétique constituait jusqu'alors, et malgré ses insuffisances, le seul ouvrage de référence dans ce domaine se réclamant du marxisme-léninisme. Développant parfois des conceptions mécanistes, il nie la conversion de la guerre et de la paix, et celle de la vie et de la mort. Dans l'article « Bond », on peut lire d'autre part : « *Sous le socialisme, il n'y a pas de classes susceptibles d'empêcher l'éclosion et la floraison du nouveau...*¹ »

La dialectique matérialiste, dont il est fortement souligné qu'elle n'est pas que méthode, mais aussi conception du monde, est également au cœur des trois grandes luttes philosophiques en Chine, dont nous rappelons brièvement les enjeux :

— la première lutte se déroule depuis la fondation de la République populaire de Chine jusqu'en 1956 autour de « la théorie de la base économique composite » de Yang Hsien-tschen, porte-parole de Liou Chao-chi dans les milieux philosophiques. Cette théorie met en avant le développement harmonieux et parallèle des contraires, en l'occurrence des éléments d'économie socialiste et des éléments d'économie capitaliste.

— la deuxième lutte, qui va de 1958 à 1962, traite de l'unité de la pensée et de l'être et a pour arrière-fond la lutte entre les deux lignes au sujet du Grand Bond en avant, qualifié par la droite d'aventure « volontariste ».

— la troisième lutte se mène jusqu'en 1965 dans un contexte réunissant le conflit ouvert entre la Chine et l'URSS, une lutte de classes aiguë à la campagne dans le cadre du mouvement d'éducation socialiste et le mûrissement du projet de la Révolution Culturelle. Un débat plus aigu que les précédents s'engage entre la philosophie de lutte de *un se divise en deux* et la théorie de « deux fusionnent en un » de Yang Hsien-tchen, théorie de la conciliation des contraires².

¹ Moscou, 1955, ELE, p. 50. (A paraître aux Ed. Eugène Varlin).

² Voir *Cahiers d'étude sur la philosophie*, n° 1, Ed. Eugène Varlin, Paris, 1976.

Le *Lexique* n'intègre pas les études entreprises en Chine par les groupes de recherche sur les courants philosophiques récents en Occident.

Ainsi, tout au long de ce *Lexique*, est formé l'idée selon laquelle la lutte philosophique est le reflet de la lutte de classes, et que d'autre part la philosophie est une arme pour un camp donné, le matérialisme dialectique pour le prolétariat, l'idéalisme et la métaphysique pour la bourgeoisie. Les grandes luttes philosophiques en Chine sont liées aux luttes de ligne au sein du Parti communiste chinois et celles-ci, depuis la Révolution Culturelle en particulier, ont souvent été suivies de mouvements d'étude de la philosophie : la critique de l'apriorisme avec Lin Piao, de l'éclectisme avec Teng Siao-ping par exemple.

Les lois de la dialectique sont universelles, et elles valent pour la dialectique elle-même et, plus généralement, pour la philosophie marxiste : le matérialisme dialectique ne peut être la simple réaffirmation de ses principes sans se nier lui-même ; il doit y avoir approfondissement, enrichissement, développement et ce développement ne peut s'opérer que dans la lutte consciente contre les courants idéalistes et métaphysiques du moment et par la libération de la philosophie « de la salle de conférence et des livres de philosophie ».

II

La critique de Lin Piao et de Confucius s'est appuyée sur un vaste mouvement d'étude des classiques du marxisme. Depuis 1972, c'est là une des activités importantes des groupes d'étude théorique dans les usines par exemple. Le *Lexique* fournit aussi une introduction à la lecture des principaux ouvrages philosophiques de Marx, Engels, Lénine, Staline et de Mao Tséoung. Ces ouvrages constituent le fil directeur du *Lexique* et de nombreuses citations en sont extraites.

Parmi ces ouvrages, *l'Anti-Dühring* d'Engels tient une place importante. En 1878, la critique des théories du professeur Dühring qui prétendait se placer sur le terrain du marxisme et attaquer Marx « par la gauche » répondait à la nécessité de contrecarrer leur influence grandissante au sein même du parti des ouvriers révolutionnaires allemands. Depuis lors Dühring est tombé dans un oubli mérité. Mais les découvertes scientifiques du XIX^e siècle posaient effectivement des problèmes nouveaux qu'il était nécessaire de généraliser dans la philosophie marxiste. C'est ce qu'a fait Engels dans *l'Anti-Dühring* où il expose une conception matérialiste dialectique d'ensemble relative à la philosophie,

à l'économie, à l'histoire. C'est là que réside sa valeur actuelle, en fournissant un modèle et une méthode pour aborder les problèmes de la philosophie des sciences et du développement de la société d'un point de vue marxiste.

D'autre part, l'examen critique des philosophies prémarxistes a contribué à l'élaboration du matérialisme dialectique. Le *Lexique* expose en particulier certains aspects des philosophies de l'Antiquité grecque, du Moyen Age, ainsi que de Kant, Hegel et Feuerbach à partir des classiques du marxisme.

En 1888, Engels écrivait dans l'Avant-propos à son livre *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* : «... un exposé succinct et systématique de nos rapports avec la philosophie hégélienne, de la façon dont nous en sommes sortis et dont nous nous en sommes séparés, me parut s'imposer de plus en plus. Et, de même, il m'apparut que nous avons encore à acquitter une dette d'honneur en reconnaissant pleinement l'influence que, pendant notre période d'effervescence, plus que tout autre philosophe post-hégélien, Feuerbach exerça sur nous¹. » A partir de ce que doit le marxisme à la philosophie classique allemande et de ce qu'il en a rejeté, Engels définit les principes fondamentaux du matérialisme dialectique.

Le tome 38 des *Œuvres* de Lénine regroupe des notes de lecture et des résumés d'ouvrages d'Aristote, Héraclite, Feuerbach, etc. et en particulier de la *Science de la logique* de Hegel, notes que Lénine a rédigées entre 1914 et 1916. Lénine s'attache à dégager les germes de la pensée matérialiste et de la pensée dialectique avant Marx, dressant ainsi un vaste tableau du développement de la philosophie.

Le livre de Lénine *Matérialisme et empiriocriticisme* est l'un des plus cités dans le *Lexique* et certains chapitres de la deuxième partie s'en inspirent directement. Tout comme Dühring, Mach et Avenarius et leur empiriocriticisme avec eux ne susciteront guère d'intérêt à présent. Mais l'importance actuelle du livre de Lénine tient principalement aux points suivants :

— il s'attaque à l'idéologie bourgeoise, la conception idéaliste, infiltrée au sein même des rangs révolutionnaires. En 1908, après la défaite de la révolution de 1905 et le renforcement de la réaction en Russie, le défaitisme et l'abatement sont apparus chez certains membres du parti social-démocrate. Ceux-ci, dont quelques uns appartenaient à la tendance bolchévik, ont alors envisagé une critique de certains aspects de la théorie de Marx. Pour ce faire, ils ont trouvé des armes dans la doctrine de Mach et d'Avenarius. Démontrer de façon scientifique que cette doctrine est foncièrement idéaliste, c'était démontrer que l'idéalisme est le fondement théorique de la révision de Marx, du révi-

¹ Paris, 1966, Editions Sociales, p. 6.

sionnisme. Le but de la critique faite par Lénine était donc la lutte idéologique contre l'influence de la conception bourgeoise du monde au sein du parti.

— Lénine a minutieusement analysé dans *Matérialisme et empiriocriticisme* l'essence de l'idéalisme en philosophie, tel qu'il s'affirme ouvertement chez Berkeley, et aussi chez Kant et Hegel. Cette analyse permet de reconnaître la vraie nature des multiples formes modernes de l'idéalisme déguisées sous une terminologie « révolutionnaire » ou « scientifique » (ainsi les diverses écoles philosophiques issues du positivismes au XX^e siècle).

— les progrès des sciences au début du XX^e siècle, en particulier de la physique et de la chimie, ont entraîné chez certains philosophes et savants une remise en cause des principes matérialistes, concernant par exemple l'existence et la constitution de la matière. A l'occasion de la polémique contre les empiriocriticismes et les idéalistes de toutes sortes, Lénine, comme Engels dans l'*Anti-Dühring*, analyse les résultats scientifiques de son époque du point de vue du matérialisme dialectique, enrichissant ainsi celui-ci.

Partant des exigences concrètes de la révolution en Chine, Mao Tsé-toung a développé davantage certains aspects de la philosophie marxiste. Le *Lexique* présente les points essentiels de l'apport théorique des *Cinq Essais philosophiques* de Mao Tsé-toung, en particulier des textes *De la pratique* et *De la contradiction*. Ecrits en 1937 à Yen-an, ces deux textes visaient à combattre les tendances dogmatiques au sein du Parti communiste chinois. En effet, l'expérience de la révolution chinoise (échec des insurrections urbaines en 1925-27, encerclement des bases du Kiangsi, Longue Marche) montrait l'insuffisance et le danger d'une application dogmatique des enseignements théoriques de la Révolution d'Octobre à la réalité chinoise.

Les *Essais philosophiques* comprennent en outre : *De la juste solution des contradictions au sein du peuple* et *l'Intervention à la Conférence nationale du Parti communiste chinois sur le travail de propagande*, écrits en 1957 alors que la transformation de l'Union soviétique et l'expérience de la révolution socialiste en Chine depuis 1949 plaçaient le problème de la lutte contre le révisionisme au premier plan ; enfin *D'où viennent les idées justes ?* (1963) qui répond sur le plan de la théorie de la connaissance, du rapport entre matière et esprit, à la lutte de lignes au sein du Parti concernant la poursuite de la révolution à la campagne lors du Grand bond en avant.

Joël Bel Lassen
et Claire Jullien

REMARQUES SUR LA TRADUCTION

idéologie : il existe deux termes en chinois, l'un désignant les formations idéologiques constituant la superstructure (c'est par exemple le terme employé pour traduire le titre du livre de Marx *l'Idéologie allemande*); l'autre a aussi le sens de pensées, idées (c'est le terme utilisé pour dire ligne idéologique).

empirisme : il existe deux termes en chinois, tous deux formés à partir du mot expérience. L'un désigne plutôt le courant philosophique lui-même, l'autre les erreurs de ce type au sein du Parti (subjectivisme).

résolution : en ce qui concerne la résolution des contradictions, le chinois utilise deux termes, l'un signifiant « traiter » ou « disposer » auquel est souvent joint un adverbe, « correctement » par exemple ; l'autre signifiant plus précisément « résoudre ».

actif et agissant : il existe en chinois deux termes qui sont généralement traduits par « actif ». L'un d'eux exprime que le sujet non seulement agit mais s'investit consciemment dans son action ; il a été traduit, lorsque les deux termes se trouvaient apposés, par « agissant » (de même, passif et non-agissant).

théorie : le chinois utilise deux termes, l'un désignant plutôt une théorie s'intégrant dans une pensée d'ensemble (la théorie marxiste relative à la conception du monde par exemple), l'autre étant plus général et désignant la théorie par rapport à la pratique.

La plupart des termes philosophiques en chinois sont formés à partir de leur sens. Cependant quelques termes sont une transcription phonétique du grec, etc., par exemple : logos se prononce luogesi, logique luoji,...

J. B.

C. J.

I

Problèmes généraux de la philosophie

La philosophie est la théorie relative à la conception du monde, et le système des points de vue fondamentaux que les hommes ont sur le monde dans son ensemble (la nature, la société humaine, la pensée de l'homme) ; elle est « *la généralisation et la somme de ce que l'on sait de la nature et de la société* »¹.

La philosophie est une forme de l'idéologie sociale ; elle appartient à la superstructure, elle est déterminée par une base économique donnée et elle la sert.

La question fondamentale de la philosophie est celle du rapport entre la pensée et l'être, entre l'esprit et la matière. Hier comme aujourd'hui, en Chine comme ailleurs, tous les philosophes se sont divisés, selon leur réponse à cette question, en deux grands camps opposés, le matérialisme et l'idéalisme. « *Ceux qui affirmaient le caractère primordial de l'esprit par rapport à la nature, et qui admettaient par conséquent, en dernière instance, une création du monde de quelque espèce que ce fût..., ceux-là formaient le camp de l'idéalisme. Les autres, qui considéraient la nature comme l'élément primordial, appartenaient aux différentes écoles du matérialisme* »². Il y a dans l'histoire de la philosophie toutes sortes de philosophies idéalistes, il y a aussi des philosophies matérialistes à différents degrés de développement. Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique sont la plus scientifique et la plus radicale des philosophies matérialistes.

Dans le domaine philosophique existent la lutte entre le matérialisme et l'idéalisme, et en même temps celle entre la dialectique et la métaphysique. La dialectique considère le monde comme universellement relié et en perpétuel mouvement, et le dé-

veloppement du monde comme le produit de la lutte des contradictions qui lui sont propres. Au contraire, la métaphysique considère le monde comme isolé, en état de repos, elle le considère d'un point de vue unilatéral, et pour elle, tout mouvement, tout développement, tout changement sont provoqués par des causes externes. La lutte entre la dialectique et la métaphysique, et celle entre le matérialisme et l'idéalisme sont imbriquées ensemble.

Dans la société de classes, la philosophie a toujours un caractère de classe et un caractère partisan ; la lutte philosophique est le reflet de la lutte de classes ; la philosophie d'une classe, c'est la conception du monde de cette classe. La philosophie est un instrument de la lutte de classes. La lutte entre les philosophies matérialiste et idéaliste est toujours, dans la société de classes, intimement liée à la lutte de classes du moment, et elle reflète la lutte de classes entre les classes ennemies. Lénine a indiqué : « *...la lutte des partis en philosophie, ...traduit en dernière analyse les tendances et l'idéologie des classes ennemies de la société contemporaine.* » « *... le matérialisme et l'idéalisme sont bien des partis aux prises* »³. En termes généraux, le matérialisme est toujours lié aux intérêts des classes progressistes du moment, et il fait progresser et se développer la société ; l'idéalisme est toujours lié aux intérêts des classes réactionnaires du moment, et il entrave le progrès et le développement de la société.

Toute l'histoire de la philosophie, chinoise comme étrangère, est l'histoire de la lutte entre le matérialisme et l'idéalisme, entre la dialectique et la métaphysique. Le matérialisme et la dialectique se sont développés dans leur lutte incessante contre l'idéalisme et la métaphysique. Dans l'Antiquité, la Chine, l'Inde et la Grèce ont pro-

duit un matérialisme primitif et une dialectique spontanée. Dans l'Europe du Moyen Age, la philosophie est devenue un instrument au service de la théologie catholique pour protéger la position dominante de l'Eglise et des seigneurs féodaux. Au XVII^e et au XVIII^e siècles, en raison du développement scientifique et des besoins de la révolution bourgeoise, le matérialisme mécaniste se développa impétueusement dans tous les pays de l'Europe de l'Ouest. Au milieu du XIX^e siècle, Marx et Engels firent le bilan de l'expérience des luttes prolétariennes, ils généralisèrent les nouveaux succès scientifiques, ils reprisent de façon critique la partie rationnelle de la dialectique et du matérialisme de la philosophie classique allemande et fondèrent la philosophie marxiste, le matérialisme dialectique et le matérialisme historique. Dans de nouvelles conditions historiques, Lénine et le président Mao ont plus avant repris, défendu et développé la philosophie marxiste. La naissance de la philosophie marxiste est une grande révolution en philosophie ; c'est la conception et la méthodologie du prolétariat, et c'est l'arme acérée du prolétariat et des larges masses travailleuses pour connaître et transformer le monde.

« La question suprême de toute philosophie », « la grande question fondamentale de toute philosophie, et spécialement de la philosophie moderne » est « la question du rapport de la pensée à l'être, de l'esprit à la nature¹ ». Elle comprend deux aspects : 1) le problème de savoir ce qui est premier de la pensée et de l'être, de l'esprit et de la nature ; 2) le problème de l'identité de la pensée et de l'être, qui est aussi celui de savoir si le monde est connaissable ou inconnaissable.

Si la question du rapport entre la pensée et l'être, entre l'esprit et la nature est devenue la question fondamentale de la philosophie, c'est parce qu'elle est la source et la base de l'affrontement des deux armées en philosophie, des divergences sur tous les autres problèmes philosophiques, et qu'elle est la question de principe qui permet de discerner l'orientation à laquelle s'en tiennent les philosophes et la ligne qu'ils suivent. Toute l'histoire de la philosophie est le développement de la lutte entre les deux lignes autour de cette question.

Dans le monde, y a-t-il d'abord la pensée humaine ou d'abord l'être ? Ou encore, y a-t-il d'abord l'esprit, et ensuite la nature, la matière, ou alors d'abord la nature, la matière et ensuite l'esprit ? Hier comme aujourd'hui, et en Chine comme ailleurs, tous les philosophes se sont répartis en deux grands camps selon leur réponse à cette question. Ceux qui avancent qu'il y a d'abord la nature, la matière, et ensuite l'esprit, que l'esprit a son origine dans la matière et dérive de celle-ci sont des matérialistes. Ceux qui, à l'inverse, soutiennent qu'il y a d'abord l'esprit, et ensuite la nature, la matière, et que celle-ci a son origine dans l'esprit et dérive de celui-ci, sont des idéalistes.

1. MAO TSÉTOUNG, *Pour un style de travail correct dans le Parti*, Œuvres choisies, Pékin, ELE, tome III, p. 35.

2. ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Ed. Sociales, Paris, 1966, p. 27.

3. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 14, p. 372. (Pékin, ELE, 1975, p. 448).

La question du rapport entre la pensée et l'être a encore un autre aspect : quel rapport y a-t-il entre nos idées sur le monde environnant et ce monde lui-même ? Notre pensée peut-elle connaître le monde réel ? Pouvons-nous refléter correctement la réalité à travers nos représentations et concepts relatifs au monde réel ? Bref, le monde est-il connaissable ou inconnaissable ? La grande majorité des philosophes ont répondu par l'affirmative à cette question. Des idéalistes non conséquents comme Hume (1711-1776) ou Kant (1724-1804) y ont répondu négativement ; ils nient la possibilité de connaître le monde, ou alors ils nient tout au moins la possibilité de le connaître à fond. Un idéaliste conséquent comme Hegel (1770-1831) avance que le monde est connaissable, mais il estime qu'il est « l'extériorisation » de « l'Idée absolue » et non un monde matériel existant indépendamment des sens de l'homme. Tous les matérialistes estiment que le monde est connaissable et qu'il y a identité entre la pensée et l'être (voir *identité de la pensée et de l'être*).

Sur la base des nouveaux succès de la science moderne, la philosophie marxiste a révélé avec profondeur les lois de développement du monde ; elle a montré scientifiquement que la matière, l'être sont premiers et que l'esprit, la pensée sont seconds et qu'ils sont le reflet de l'être objectif ; elle a en même temps indiqué l'action en retour de l'esprit sur la matière et a appliqué ce principe à tous les domaines, surmontant ainsi l'erreur du matérialisme ancien : tomber dans l'idéalisme sur le plan de la conception de l'histoire. Elle a affirmé que le monde est connaissable et, allant plus avant, elle a indiqué que la pratique est la source de la connaissance et le critère qui fait l'épreuve de la vérité. L'immense mérite de

la philosophie marxiste est d'avoir résolu radicalement et scientifiquement la question du rapport de la pensée et de l'être ; elle a en plus indiqué qu'il s'agit là de la question suprême de la philosophie, et a ainsi fourni un critère scientifique pour distinguer l'idéalisme du matérialisme.

1. ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 25 et 26.

La philosophie marxiste est le matérialisme dialectique et le matérialisme historique ; elle est une des trois parties constitutives du marxisme ; elle représente la base théorique de l'ensemble des thèses du marxisme, la conception du monde et la méthodologie du prolétariat et de son parti, et l'arme idéologique du prolétariat dans la révolution.

Au XIX^e siècle, dans les années quarante, Marx et Engels ont fait le bilan de l'expérience historique des luttes prolétariennes et des nouveaux succès dans les sciences de la nature ; ils ont repris de façon critique les remarquables acquis culturels et scientifiques de l'humanité, ils ont en particulier assimilé de façon critique le « noyau rationnel ¹ » de la dialectique hégélienne en rejetant sa gangue idéaliste, ils ont adopté de façon critique le « noyau fondamental ² » du matérialisme de Feuerbach en rejetant sa métaphysique et le fatras idéaliste des théories sur la religion, la morale, etc. ; ils ont uni pour la première fois dans l'histoire le matérialisme et la dialectique, et ont ainsi créé le matérialisme dialectique et le matérialisme historique, qui sont d'une nature tout à fait différente de toutes les autres philosophies passées (voir *matérialisme dialectique* et *matérialisme historique*). La philosophie marxiste est la pensée philosophique la plus scientifique et la plus élaborée, et sa naissance est une grande révolution dans la philosophie.

La philosophie marxiste a deux particularités évidentes : l'une est son caractère de classe, l'autre son caractère pratique.

Les philosophies prémarxistes ont toujours dissimulé leur caractère de classe. Seule la philosophie marxiste, dès son apparition, a déclaré ouvertement qu'elle est la conception du

monde du prolétariat et que, instrument du prolétariat dans sa lutte de classe, elle sert la cause de sa libération et de celle du peuple travailleur. Marx a dit : « *La philosophie trouve dans le prolétariat ses armes matérielles comme le prolétariat trouve dans la philosophie ses armes spirituelles* ³. »

Les philosophies prémarxistes ont toujours négligé la valeur de la pratique et n'ont fait qu'interpréter le monde de telle ou telle manière. La philosophie marxiste, quant à elle, a souligné le lien de dépendance qu'entretient la théorie à l'égard de la pratique ; la pratique est la base de la théorie et, en retour, la théorie sert la pratique, *la matière peut se transformer en esprit et l'esprit en matière* ⁴. Elle explique scientifiquement le monde, et guide de plus les hommes dans une transformation révolutionnaire du monde, incarnant ainsi l'unité d'une scientificité rigoureuse et d'un caractère révolutionnaire élevé. Le président Mao a dit : « *La philosophie marxiste estime que l'essentiel, ce n'est pas de comprendre les lois du monde objectif pour être en état de l'expliquer, mais c'est d'utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde* ⁵. »

La philosophie marxiste est née et s'est développée dans la lutte contre l'idéalisme, la métaphysique et toutes les sortes d'opportunismes. En dirigeant la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat, Lénine et le président Mao, éducateurs révolutionnaires du prolétariat, ont dans cette grande lutte assimilé, défendu et développé la philosophie marxiste.

Le caractère partisan est l'expression concentrée du caractère de classe. Le caractère partisan de la philosophie désigne l'expression du caractère de classe dans la philosophie.

La philosophie marxiste considère que, dans la société de classes, chaque philosophie est la conception du monde d'une classe donnée, sert une ligne politique donnée, et est ainsi l'instrument théorique de la lutte de classes et de la lutte de lignes. Toute l'histoire du développement de la philosophie a toujours été traversée par la lutte entre deux lignes fondamentales, deux tendances fondamentales : le matérialisme et l'idéalisme ; il n'existe absolument pas de « ligne médiane » qui se situerait au-dessus des deux autres. Le face à face des deux grands camps que sont le matérialisme et l'idéalisme est le reflet en philosophie de la lutte de classes dans la société. Le matérialisme reflète d'ordinaire les intérêts et les exigences des classes ou des groupes d'avant-garde, alors que l'idéalisme, en termes généraux, est le système idéologique des classes réactionnaires et exploiteuses. Depuis la fondation de la République populaire de Chine, Liou Chao-chi, Lin Piao et autres ont répandu plusieurs absurdités réactionnaires : la théorie de la base économique composite, la non identité de la pensée et de l'être, deux fusionnent en un, la théorie du génie, la conception selon laquelle ce sont les héros qui font l'histoire, le juste milieu¹, etc. ; ils ont ainsi déclenché une offensive frénétique contre la philosophie marxiste et ont dû subir la puissante contre-attaque et la critique radicale de tout le Parti et du peuple de tout le pays. Il s'agit là du combat acharné entre le matérialisme dialectique, le matérialisme historique d'une part, l'idéalisme et la métaphysique d'autre part : c'est le re-

1. *Noyau rationnel*. Il désigne les éléments de dialectique révolutionnaire que la philosophie marxiste a détachés du système idéaliste hégélien : la réalité est un processus qui se meut, se développe et se transforme sans cesse ; tout développement est soumis à des lois ; la source du développement réside dans ses contradictions internes. (N. d. T.).

2. *Noyau fondamental*. Il fait référence aux positions matérialistes de Feuerbach pour qui la notion hégélienne d'Idée absolue par exemple est une survivance de la croyance en un créateur supraterrestre ; la nature, les hommes existent indépendamment de toute philosophie. (N. d. T.).

3. MARX (K.), *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, in *Critique du droit politique hégélien*, Paris, 1975, Ed. Sociales, p. 212.

4. MAO TSÉTOUNG, voir *D'où viennent les idées justes ? Textes choisis*, Pékin, ELE (N. d. T.).

5. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, Pékin, ELE, tome I, p. 80.

flet en philosophie de la lutte aiguë entre les deux classes, entre les deux voies et entre les deux lignes durant la période socialiste dans notre pays. Ces faits manifestent puissamment le caractère de classe et le caractère partisan de la philosophie.

Pour cacher leur nature, qui est de servir les classes exploiteuses, les tendances philosophiques bourgeoises de toutes sortes ont toujours effacé à dessein le principe du caractère partisan de la philosophie ; elles ont prétendu que la philosophie est « au-dessus des classes », « au-dessus des partis ». Lénine a indiqué de façon pénétrante : « *L'indépendance à l'égard de tout parti n'est, en philosophie, que servilité misérablement camouflée à l'égard de l'idéalisme et du fidéisme*². » La philosophie marxiste a non seulement dévoilé sans pitié l'hypocrisie des belles paroles de la bourgeoisie sur l'indépendance de la philosophie à l'égard de tout parti, elle s'est fermement opposée au mensonge proclamant que toute philosophie serait la pensée de l'humanité tout entière alors que classes et lutte de classes continuent d'exister dans la société ; mais elle a en outre proclamé ouvertement qu'elle est la conception du monde du prolétariat, qu'elle est au service de la politique prolétarienne, et qu'elle est l'arme théorique dont se servent la classe ouvrière et son parti pour diriger les masses révolutionnaires dans la mise à bas du vieux monde, et dans l'édification du socialisme et du communisme.

La philosophie du Parti communiste est une philosophie de lutte. Le principe philosophique marxiste de l'esprit de parti est l'unité du caractère révolutionnaire et du caractère scientifique, de la théorie et de la pratique. Il exige que nous nous tenions sur les positions du prolétariat, que nous persévérions dans la conception et la méthode du matérialisme

dialectique et du matérialisme historique et que nous engagions une lutte irréductible contre la métaphysique et l'idéalisme, contre l'idéologie bourgeoise sous toutes ses formes et contre le courant et la ligne du révisionnisme moderne.

1. *Juste milieu*. La philosophie du juste milieu, développée par Confucius et selon laquelle il ne faut pas être excessif, sacralisait l'ordre établi en liant à celui-ci les actes et les paroles de chacun. Lin Piao et Chen Bo-da ont avancé que la philosophie du juste milieu était rationnelle et qu'elle était une « pensée dialectique ». Tchiang Kai-chek, lui, la considérait comme une « très bonne philosophie politique et une très bonne philosophie morale ». Voir *Pékin Information*, n° 15, 15 avril 1974 et *Cahiers d'Etude sur la philosophie*, n° 1, Editions Eugène Varlin (1976). (N. d. T.).

2. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 370. (Pékin, ELE, p. 445).

La conception du monde, que l'on appelle aussi conception de l'univers, est le point de vue d'ensemble, le point de vue le plus fondamental des hommes sur le monde entier.

Dans la société humaine, la place que les hommes occupent dans la pratique sociale est différente — en particulier, leur appartenance de classe et leurs positions sont différentes —, ils auront donc une connaissance et une façon de voir différentes sur les choses et les phénomènes du monde; ainsi se constituent des conceptions du monde différentes. La conception du monde des hommes n'étant pas la même, il y aura au moment de l'examen et de la résolution d'un problème des points de vue et des méthodes différentes, des idées et des sentiments différents, et des attitudes différentes devant les choses; la conception du monde est l'unité de la position, du point de vue et de la méthode. En conséquence, la question de la conception du monde est une question tout à fait fondamentale.

Il y a en dernière analyse deux conceptions du monde fondamentalement opposées. La lutte entre le matérialisme et l'idéalisme, entre la dialectique et la métaphysique, c'est la lutte de deux conceptions du monde. En termes généraux, le matérialisme et la dialectique sont la conception du monde des classes et des forces d'avant-garde, laquelle stimule et accélère le développement de la société humaine, alors que la conception du monde des classes réactionnaires et des forces conservatrices, l'idéalisme et la métaphysique, égare les hommes et entrave le développement de la société humaine.

Le matérialisme et la dialectique prémarxistes n'ont pu s'unir. Seuls Marx et Engels ont pour la première fois uni scientifiquement le matérialisme et la dialectique, et ont ainsi

créé la philosophie marxiste. C'est la seule conception scientifique du monde et c'est l'arme théorique de la classe ouvrière et de son parti pour connaître et transformer le monde.

Dans la société de classes, la conception du monde comporte un caractère de classe et un caractère partisan manifestes. La conception du monde prolétarienne et la conception du monde bourgeoise sont aujourd'hui les deux conceptions du monde fondamentalement opposées. « *Le prolétariat cherche à transformer le monde selon sa propre conception du monde, et la bourgeoisie, selon la sienne*¹. » La lutte inconciliable que mènent entre elles les deux conceptions du monde est l'expression concentrée de la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie dans le domaine de l'idéologie.

La lutte de lignes est toujours intimement liée à la lutte entre les conceptions du monde; toute ligne a pour base une conception du monde déterminée.

Le président Mao a indiqué : « *Le changement de conception du monde est un changement radical*². » Nous devons étudier consciencieusement le marxisme-léninisme et la pensée de Mao Tsétoung, et nous transformer nous-mêmes avec la conception du monde prolétarienne afin d'élever notre capacité à distinguer le vrai du faux marxisme, d'élever notre conscience de la lutte de classes et de la lutte de ligne, d'appliquer encore plus consciemment et de défendre la ligne révolutionnaire prolétarienne du président Mao.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, Textes choisis, Pékin, ELE, p. 503.

2. *Idem*, p. 496.

La méthodologie est la théorie relative aux méthodes fondamentales pour connaître et transformer le monde.

La méthodologie est en accord avec la conception du monde. A telle conception du monde, telle méthodologie. Aucune des vieilles philosophies prémarxistes n'était une conception du monde scientifique, aucune ne pouvait expliquer complètement et scientifiquement le monde, et ne pouvait donc avancer de méthodologie scientifique pour la connaissance correcte et la transformation du monde.

La philosophie marxiste est la seule conception du monde et la seule méthodologie scientifiques. Pour le matérialisme dialectique, l'essence du monde est matérielle, le monde matériel se meut, se développe et se transforme sans cesse ; la source du développement et de la transformation réside dans les contradictions internes des choses, telle est la conception matérialiste dialectique du monde. Examiner et analyser d'après cette conception du monde le mouvement contradictoire des choses et chercher la méthode de résolution des contradictions pour traiter et résoudre les problèmes, entreprendre des activités de transformation du monde, telle est la méthodologie matérialiste dialectique. C'est pourquoi la conception du monde et la méthodologie matérialistes dialectiques sont en accord.

Dans la pratique révolutionnaire, le président Mao a toujours appliqué à fond le principe de l'accord entre la conception du monde et la méthodologie. La théorie, la ligne, les objectifs et la politique fixés par le président Mao pour la révolution et l'édification expriment tout à fait la conception matérialiste dialectique du monde, en même temps qu'ils donnent à notre action révolutionnaire et à tou-

tes nos tâches la direction d'une méthodologie scientifique.

Sans être guidé par une conception du monde et une méthodologie correctes, on ne peut pénétrer à fond le grandiose avenir révolutionnaire, on ne peut analyser le cours de développement des choses complexes, et on ne peut bien prendre en main les grandes affaires, saisir les articulations des événements, ni mener à bien les tâches révolutionnaires dans tous les domaines. C'est pourquoi la conception du monde et la méthodologie marxistes ont valeur de guide dans notre pratique de connaissance et de transformation du monde.

II

Materialisme et idéalisme

Le matérialisme est l'une des deux tendances qui s'affrontent en philosophie ; c'est le système idéologique opposé à l'idéalisme. En termes généraux, il est la conception du monde des classes d'avant-garde et reflète les intérêts de ces classes qui correspondent au développement des forces productives et des sciences. La philosophie matérialiste a toujours été l'arme idéologique dont se sont servies les forces et les classes progressistes pour s'opposer aux forces réactionnaires et aux superstitions religieuses, pour assurer le développement de la science et pour faire avancer la société.

Pour le matérialisme : le monde est matériel quant à son essence ; la matière est une réalité objective qui existe indépendamment de la conscience de l'homme, de son esprit ; la conscience, elle, est le reflet du monde matériel dans le cerveau humain. Lénine a clairement indiqué : « ... le matérialisme part du principe que le monde extérieur existe, que les choses existent en dehors de notre conscience et indépendamment d'elle ¹. »

La philosophie matérialiste et la philosophie idéaliste s'opposent fondamentalement sur le problème du rapport de l'esprit et de la matière, de la pensée et de l'être, c'est-à-dire sur le problème de savoir ce qui est premier de la matière ou de l'esprit. Le matérialisme considère que la matière est première, et l'esprit second. L'idéalisme considère au contraire que l'esprit est premier et la matière seconde.

Concrètement, le point de vue fondamental du matérialisme est le suivant : premièrement, dans le monde il y a d'abord la matière et ensuite seulement la conscience. Du point de vue de l'histoire du développement de l'univers, la nature existait déjà bien

avant l'apparition de l'homme et de la conscience humaine. Deuxièmement, la conscience est la fonction du cerveau, matière hautement développée et organisée, et elle est le reflet du monde matériel dans le cerveau. La matière peut exister indépendamment de la conscience et en dehors d'elle ; la conscience est produite à partir de la matière et, en dehors de celle-ci, elle ne peut exister. Troisièmement, la conscience est le reflet du monde matériel. Sans chose reflétée (le monde matériel), il n'est pas question de reflet, il n'y a pas de conscience. Tous ces arguments montrent que : la matière est l'élément primordial du monde, elle peut exister indépendamment de l'esprit, c'est pourquoi elle est première. La conscience trouve son origine dans la matière : elle n'existe que par la matière ; il n'est pas dans le monde d'esprit existant indépendamment de la matière, c'est pourquoi l'esprit est second. Ce point de vue fondamental du matérialisme s'est développé sur la base des activités de la pratique de l'humanité (la lutte pour la production, la lutte de classes et l'expérimentation scientifique) ; il est une conclusion scientifique démontrée par la pratique.

Avec le développement des sciences de la nature et des sciences sociales, la philosophie matérialiste a traversé trois principales étapes de développement : le matérialisme primitif de l'Antiquité ; le matérialisme mécaniste ; le matérialisme dialectique et le matérialisme historique, c'est-à-dire la philosophie marxiste, que Marx et Engels ont créés et que Lénine et le président Mao ont sans cesse développés. La philosophie marxiste est la forme la plus élevée du développement du matérialisme ; c'est le matérialisme le plus radical et le plus scientifique. Sa naissance est une grande révolution dans l'histoire du développement de la philosophie. Elle est la conception du

monde du prolétariat, elle est la théorie scientifique qui guide les hommes dans leur juste connaissance et leur transformation du monde, elle est l'arme idéologique du prolétariat dans la révolution et l'édification (voir *matérialisme dialectique* et *matérialisme historique*).

Le matérialisme a toujours été haï par les réactionnaires qui remontent le cours de l'histoire ; Lin Piao, ré-négat et traître à la nation, a utilisé la théorie de la volonté du Ciel et la théorie du génie de Confucius pour s'opposer au matérialisme ; il a fait passer toutes sortes d'absurdités idéalistes et réactionnaires du confucianisme pour du matérialisme ; il a tout fait pour créer une opinion publique réactionnaire, et son but criminel était de tenter de renverser la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme.

L'idéalisme est une des tendances fondamentales qui s'affrontent en philosophie ; c'est le système idéologique opposé au matérialisme. Il nie l'existence objective du monde matériel, il considère la conscience ou l'esprit comme l'origine de toute chose dans le monde, et la matière comme le produit de la conscience ou de l'esprit. Sur la question fondamentale de la philosophie, relative au rapport entre la pensée et l'être, entre l'esprit et la matière, l'idéalisme considère que l'esprit est premier et la matière seconde, que la conscience détermine la matière et non l'inverse. Engels a dit : « *Ceux qui affirmaient le caractère primordial de l'esprit par rapport à la nature, et qui admettaient par conséquent, en dernière instance, une création du monde de quelque espèce que ce fût... ceux-là formaient le camp de l'idéalisme* ¹. »

La philosophie idéaliste a deux formes principales : l'idéalisme subjectif et l'idéalisme objectif.

L'idéalisme subjectif considère que le monde est le produit de la conscience subjective de l'homme. Il privilégie unilatéralement le rôle des sensations dont il dit qu'elles sont la seule chose réelle, tout le reste n'existant qu'en elles. Le représentant de l'idéalisme subjectif, l'anglais Berkeley (1684-1753) prenait comme exemple la pomme, prétendant qu'elle n'est pas une chose existant réellement, mais qu'elle est la forme et la couleur de cette pomme que l'homme voit, son parfum, sa saveur ; on réunit ensemble ces sensations, et on donne ensuite à cette combinaison un nom, celui de pomme ; aussi la pomme n'existe-t-elle que dans les sensations de l'homme. Les idéalistes subjectifs nient l'existence du monde matériel objectif et des lois objectives. Berkeley a dit : « Exister, c'est être perçu. » Le Chinois Wang Shouren

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 84. (Pékin, ELE, p. 91).

(1472-1528) a dit : « Sous le ciel, il n'est rien d'autre que l'esprit. » Ce sont là les refrains typiques de l'idéalisme subjectif. Finalement, les idéalistes subjectifs en sont nécessairement conduits au solipsisme : seul le « moi » existe ; tout le reste (les autres compris), ce sont mes sensations ou ce qui a été créé par moi.

L'idéalisme objectif, tout comme l'idéalisme subjectif, considère que l'esprit est l'élément primordial du monde matériel ; il n'en diffère qu'en considérant que le monde n'est pas le produit de la conscience subjective d'un individu, mais d'un esprit mystérieux, « objectif », qui existe quelque part dans le monde. Platon (427-347 av. J.-C.) appelait cet esprit « objectif » « l'Idée ». Hegel l'appelait « l'Idée absolue » ou « l'Esprit absolu ». Le chinois Zhu Xi (1130-1200) l'appelle la « Raison ». Pour les idéalistes objectifs, cet esprit mystérieux et « objectif » existait déjà avant l'apparition de la nature et de l'humanité, les autres choses dans le monde dérivant de cet « esprit objectif » (c'est ce que Hegel appelle « l'extériorisation »). L'idéalisme objectif privilégie unilatéralement le rôle de la pensée, des idées, il les considère comme une substance spirituelle particulière existant indépendamment de la matière et en dehors d'elle, et dont il va jusqu'à faire le créateur de l'univers.

Lénine a dit : « *Démarche rectiligne et unilatéralité, raideur de bois et ossification, subjectivisme et cécité subjective, voilà les racines gnoséologiques de l'idéalisme* ². » La coupure entre le subjectif et l'objectif, la séparation de la connaissance et de la pratique, l'abord du processus complexe de la connaissance d'un point de vue métaphysique, la négation de la pratique comme fondement de la connaissance, et la négation de la dialectique de la connaissance, telles sont les erreurs de l'idéalisme dans

le domaine de la théorie de la connaissance.

La philosophie idéaliste a toujours représenté les intérêts des classes exploiteuses ; elle est l'instrument qu'utilisent les classes et les forces réactionnaires contre la science et le progrès. Elle a toujours été intimement liée à la religion. Lénine a dit : « *L'idéalisme n'est qu'une forme subtile et raffinée du fidéisme* ³. » L'idéalisme est aussi le fondement théorique des lignes réactionnaires opportuniste, révisionniste et bourgeoise ; c'est l'ennemi mortel du matérialisme dialectique. Lin Piao, rénégat et traître à la nation, a propagé de toutes ses forces les théories confucéennes du génie, du juste milieu et autres absurdités idéalistes dont il a fait la base théorique de sa ligne révisionniste contre-révolutionnaire. Ce n'est qu'en étudiant consciencieusement le marxisme que l'on peut entreprendre une critique de l'idéalisme et de la ligne révisionniste.

1. ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 27.

2. LÉNINE, *Sur la question de la dialectique*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 38, p. 347.

3. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 372. (Pékin, ELE, p. 448).

Le matérialisme primitif, que l'on appelle aussi matérialisme spontané, est une théorie qui considère que le monde trouve son origine dans un ou plusieurs états concrets de la matière ; c'est la première conception matérialiste que l'humanité a constituée spontanément dans le processus de connaissance du monde. Dans l'antiquité chinoise, il y avait la « théorie des cinq éléments¹ » selon laquelle le métal, le bois, l'eau, le feu et la terre sont les cinq éléments matériels les plus fondamentaux qui constituent le monde. Dans la Grèce antique, des philosophes comme Thalès (624-547), Anaximène (585-525), Héraclite (530-470) et Démocrite (460-370) considéraient respectivement que l'élément primordial du monde est l'eau, le feu, l'atome ou l'air. Dans l'Inde antique, l'École de Samkhia considérait que toutes les choses sont constituées par les « quatre Grands » (la terre, l'eau, le feu et le vent). Toutes ces théories relèvent du matérialisme primitif. Engels a indiqué que le matérialisme primitif est un « *matérialisme naturel spontané qui, au premier stade de son développement, considère tout naturellement comme allant de soi l'unité dans l'infinie diversité des phénomènes naturels et la recherche dans quelque chose de nettement physique, dans un corps particulier* »².

Les principales contributions du matérialisme primitif sont les suivantes : premièrement, il considère que le monde est constitué par la matière et non pas créé par dieu ; il affirme que l'élément primordial du monde est la matière. Deuxièmement, il cherche à expliquer la naissance des choses à partir du processus de développement et de transformation de la matière, et comporte ainsi une pensée dialectique primitive.

Le matérialisme primitif s'est cons-

titué et développé à l'époque de la société esclavagiste quand les hommes ont, dans la pratique de la production, examiné et analysé les phénomènes naturels et quand, dans la vie sociale, ils ont lutté contre les conceptions religieuses et claniques et contre les conceptions morales de la volonté céleste. L'apparition dans cette société antique où fourmillaient superstitions et mythes de cette conception du monde d'un matérialisme embryonnaire et primitif constitue un important développement dans l'histoire de la pensée humaine. Dès son apparition, elle engagea une lutte frontale contre l'idéalisme.

La pensée matérialiste primitive est certes correcte quant au fond ; c'est la première des trois importantes étapes de l'histoire du développement de la philosophie matérialiste ; elle a historiquement joué un rôle progressiste certain et elle a eu une très grande influence sur le développement ultérieur du matérialisme. Cependant, marquée par des limites historiques, des limites de classe et par le niveau des connaissances scientifiques, elle est encore de l'ordre du sensible, de l'intuitif, les arguments scientifiques lui font défaut, et elle est encore idéaliste quand elle explique les phénomènes de l'histoire de la société. C'est pourquoi elle n'a pas pu contenir par la suite l'offensive de l'idéalisme et de la métaphysique. Seul le matérialisme dialectique a pu surmonter complètement ces défauts et porter un coup décisif à l'idéalisme et à la métaphysique.

1. *Théorie des cinq éléments*. Le terme chinois traduit ici par élément comprend l'idée du mouvement ; on pourrait traduire mot à mot les cinq agents. (N. d. T.)

2. ENGELS (F.), *Dialectique de la nature*, Paris, 1975, Ed. Sociales, p. 187.

Le matérialisme mécaniste, que l'on appelle aussi matérialisme métaphysique, est une des trois étapes de développement de la philosophie matérialiste. Il a été produit sur la base des progrès scientifiques à l'époque ascendante du capitalisme en Europe aux XVII^e et XIX^e siècles. Parmi ses représentants, l'anglais Hobbes au XVII^e siècle, les français La Mettrie et d'Holbach au XVIII^e siècle, etc.

Les matérialistes mécanistes des XVII^e et XVIII^e siècles représentaient les intérêts de la bourgeoisie montante et s'opposaient au féodalisme. Ils menèrent une lutte aiguë contre la philosophie scolastique du Moyen Âge et contre l'Église catholique ; les matérialistes français du XVIII^e siècle en particulier brandirent l'étendard de l'athéisme et s'opposèrent aux superstitions religieuses. Le matérialisme de cette étape a accordé une particulière importance au monde naturel, qu'il considère comme le véritable objet de la philosophie. Ces philosophes ont défendu le matérialisme à l'aide de la science et ils se sont opposés à l'idéalisme sous toutes ses formes.

En raison des limites imposées par l'appartenance de classe des matérialistes mécanistes et par le niveau du développement scientifique de l'époque, le matérialisme mécaniste a manifesté les trois types de limites suivantes.

Premièrement, son caractère mécaniste. Des sciences de la nature aux XVII^e et XVIII^e siècles, seules les mathématiques et la dynamique avaient atteint un niveau de développement assez élevé, et en conséquence, les matérialistes mécanistes tentèrent d'utiliser les lois de la dynamique (et en particulier de la dynamique des solides) pour expliquer les phénomènes naturels ; ils expliquèrent par des causes mécaniques toutes les différentes sortes de processus et de phéno-

mènes naturels, dont les processus et phénomènes chimiques, biologiques et physiologiques. La Mettrie par exemple alla jusqu'à considérer l'homme comme une machine.

Deuxièmement, son caractère métaphysique. Les matérialistes mécanistes observent le monde d'un point de vue isolé, statique ; ils le considèrent unilatéralement. Ils ne savent pas que tous les domaines du monde naturel sont des ensembles liés entre eux, et ils ne peuvent comprendre le monde comme situé dans un processus historique en perpétuel développement. Bien qu'ils considèrent le monde en éternel mouvement, ils voient cependant dans ce mouvement une action externe, l'impulsion d'une force extérieure ; ils ne perçoivent pas la source interne du mouvement et du développement des choses, c'est-à-dire les contradictions internes, ils ne perçoivent pas les changements qualitatifs et les bonds, ils ne saisissent pas le processus de développement dialectique des choses qui va de l'inférieur au supérieur, du simple au complexe. Ils ne saisissent pas non plus la dépendance de la connaissance par rapport à la pratique, ni le mouvement dialectique de la connaissance ; ils ne perçoivent pas les deux bonds que représentent le changement de la matière en esprit et celui de l'esprit en matière.

Troisièmement, sa conception idéaliste de l'histoire. Les matérialistes mécanistes ne s'en sont tenus au matérialisme que dans l'étude des phénomènes naturels ; dans le domaine des sciences sociales, ils n'ont pu s'en tenir jusqu'au bout au matérialisme, et ont expliqué les phénomènes de l'histoire de la société d'un point de vue idéaliste.

Malgré ces limites, les grands auteurs marxistes ont porté un jugement de caractère historique sur le matérialisme mécaniste, en tant qu'une des étapes du développement

de la philosophie matérialiste. Sur la base des nouveaux succès scientifiques et de l'expérience révolutionnaire du prolétariat, Marx et Engels ont radicalement surmonté les trois limites du matérialisme mécaniste et ont fondé le matérialisme dialectique et le matérialisme historique, différents par leur nature de tous les autres matérialismes antérieurs ; c'est là une grande révolution en philosophie. Après l'apparition de la philosophie marxiste, certains ont encore tenté, par une philosophie mécaniste ou par un matérialisme vulgaire, de ressusciter dans l'histoire le matérialisme mécaniste bourgeois pour s'opposer au matérialisme dialectique et au matérialisme historique. Les marxistes ont toujours mené une lutte résolue contre ces points de vue réactionnaires.

Le matérialisme dialectique est la philosophie marxiste, la conception scientifique du monde qui unit organiquement le matérialisme et la dialectique.

Le matérialisme dialectique considère que le monde est d'essence matérielle. Engels a dit : « *L'unité réelle du monde consiste en sa matérialité* ¹. » La matière est première, la conscience seconde ; la conscience est la fonction du cerveau, matière hautement développée, elle est le reflet du monde matériel dans le cerveau humain. Dans le développement historique général, c'est la matière qui détermine la conscience, mais celle-ci exerce une action en retour et, dans des conditions données, elle peut jouer le rôle principal, déterminant. Le président Mao a dit : « *Lorsqu'on est dans le cas dont parle Lénine : " Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire "*, la création et la propagation de la théorie révolutionnaire jouent le rôle principal, décisif ². »

Le matérialisme dialectique estime que le monde matériel se meut, change et se développe selon les lois qui lui sont inhérentes, « *le principe un se divise en deux s'applique à toute chose et à tout phénomène* ³ ». Il a révélé que la cause fondamentale du développement des phénomènes réside dans les contradictions internes à ces phénomènes. La lutte des deux aspects contradictoires des choses pousse au développement de ces choses du stade inférieur au stade supérieur. La loi de la contradiction inhérente aux choses, c'est-à-dire la loi de l'unité des contraires, est donc la loi la plus fondamentale du mouvement, de la transformation et du développement du monde matériel. Le président Mao a dit : « *La conception dialectique du monde nous apprend surtout à observer et à ana-*

lyser le mouvement contradictoire dans les différentes choses, les différents phénomènes, et à déterminer, sur la base de cette analyse, les méthodes propres à résoudre les contradictions⁴. »

Le matérialisme dialectique considère que la connaissance humaine est le reflet dans le cerveau du mouvement et du changement du monde matériel objectif. La théorie de la connaissance du matérialisme dialectique a résolu de façon matérialiste et dialectique la question du contenu, de la source et du processus de développement de la connaissance humaine. Elle considère que la matière peut se transformer en esprit et l'esprit en matière, et que la réalisation de cette unité dialectique du subjectif et de l'objectif doit passer par la pratique. Le point de vue de la pratique est le point de vue premier et fondamental de la théorie de la connaissance du matérialisme dialectique. La connaissance prend sa source dans la pratique et, à son tour, la sert. La pratique, la connaissance, puis de nouveau la pratique et la connaissance, ce cycle n'a pas de fin et c'est là le processus du développement infini de la juste connaissance et de la transformation agissante du monde par les hommes. La théorie matérialiste dialectique de la connaissance est donc la théorie agissante et révolutionnaire du reflet.

Le matérialisme dialectique est la conception du monde et la méthodologie du prolétariat ; c'est le fondement théorique de la stratégie et de la tactique du parti prolétarien ; c'est la puissante arme idéologique du prolétariat et de tout le peuple révolutionnaire pour connaître scientifiquement le monde et pour le transformer de façon révolutionnaire. Le président Mao a indiqué : « *La philosophie marxiste estime que l'essentiel, ce n'est pas de comprendre les lois du monde objectif pour être en*

*état de l'expliquer, mais c'est d'utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde*⁵. »

1. ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, Paris, 1973, Ed. Sociales, p. 73.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction*, *Œuvres choisies*, tome I, p. 374-375.

3. Citation de Mao Tséoung (N.d.T.).

4. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction*, *Œuvres choisies*, tome I, p. 352.

5. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique*, *Œuvres choisies*, tome I, p. 339.

Le matérialisme vulgaire est un courant philosophique réactionnaire bourgeois, ses particularités principales étant de rendre vulgaire le matérialisme, de confondre matière et conscience et d'effacer l'opposition fondamentale et la lutte entre les deux lignes en philosophie, le matérialisme et l'idéalisme. Ce courant s'est répandu en Allemagne et dans d'autres pays européens dans les années cinquante du XIX^e siècle. A l'époque, le prolétariat était déjà monté sur la scène de l'histoire, le marxisme était déjà apparu et largement diffusé ; l'éclatant mouvement révolutionnaire et le développement impétueux des sciences de la nature, tout cela porta un coup sévère à l'idéalisme. C'est pourquoi le matérialisme vulgaire qui apparut après la naissance du matérialisme dialectique vint en fait offrir ses services à l'idéalisme enfoncé dans d'innombrables crises.

Les principaux représentants du matérialisme vulgaire sont les allemands Büchner (1824-1899) et Vogt (1817-1895), le hollandais Moleschott (1822-1893), etc. Bien que ces gens affirment aussi le caractère matériel du monde objectif et qu'ils prônent l'athéisme, ils n'en restent pas moins « des pygmées et de piètres rapetasseurs¹ ». Ils ont déformé le matérialisme en en donnant une forme superficielle et vulgaire, et ils ont tenté de le ramener en arrière. Pour eux, la conscience n'est qu'un suc secreté par le cerveau. En d'autres termes, la conscience est aussi de la matière. Vogt dit par exemple : « Les idées sont une sécrétion du cerveau, tout comme la bile est la sécrétion du foie, ou l'urine de la vessie. » Moleschott considère les idées comme un déplacement de la cervelle, et la pensée comme un processus à caractère extensible.

Le matérialisme dialectique considère que la conscience est une fonction du cerveau humain, matière particulière hautement organisée, et qu'elle est l'image subjective du monde objectif. Le président Mao a indiqué : « *D'innombrables phénomènes du monde extérieur objectif sont reflétés dans le cerveau par le canal des cinq organes des sens — la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher; ainsi se constitue, au début, la connaissance sensible. Quand ces données sensibles se sont suffisamment accumulées, il se produit un bond par lequel elles se transforment en connaissance rationnelle, c'est-à-dire en idées².* » Les idées, la conscience sont produites sur la base de la pratique sociale des hommes, elles prennent leur source dans le monde matériel objectif dont elles sont le reflet, mais elles ne sont pas du tout équivalentes à la matière. La matière est objective, alors que les idées, la conscience sont subjectives. Le matérialisme vulgaire identifie complètement conscience et matière, et cela est tout à fait erroné.

Brouiller la stricte ligne de démarcation entre la matière et la conscience conduit nécessairement à l'idéalisme sur le plan de la théorie de la connaissance. C'est le cas des matérialistes vulgaires, et Moleschott dit par exemple : « Les objets n'existent que parce qu'ils font naître des rapports avec celui qui les observe », et tombe ainsi dans le borbier idéaliste. En considérant comme identiques la matière et la conscience, en assimilant la conscience à la matière, les matérialistes vulgaires nient le rapport dialectique entre la matière et la conscience, et l'action en retour agissante de la conscience.

Les matérialistes vulgaires sont les défenseurs du système capitaliste, ils prônent le réformisme bourgeois et s'opposent à la lutte révolutionnaire du prolétariat. Ils tentent d'expliquer

les phénomènes sociaux à l'aide de lois naturelles, qu'ils confondent avec les lois de la société. Büchner considère que la nourriture détermine la pensée, que l'intelligence de l'homme dépend de la qualité de la nutrition et que de plus la pensée, comme tous les phénomènes physiologiques, peut se transmettre héréditairement. Ces absurdités réactionnaires des plus extravagantes, tout comme l'apriorisme idéaliste sous toutes ses formes, sont au service des classes exploiteuses.

Les éducateurs révolutionnaires du prolétariat ont entrepris une critique radicale du matérialisme vulgaire. Dans *Herr Vogt*³, Marx a dévoilé la nature réactionnaire des matérialistes vulgaires dévoués aux classes exploiteuses. Engels les a appelés « *les vulgarisateurs ambulants qui ...faisaient dans le matérialisme*⁴ ». Dans *Que faire ?*, Lénine a mené une lutte aiguë contre l'économisme et le spontanéisme du matérialisme vulgaire russe.

L'idéalisme anthropologique est une absurdité réactionnaire fasciste qui propage l'irrationalisme et le racisme. L'anthropologie dont nous parlons d'ordinaire désigne le matérialisme anthropologique. Le matérialisme anthropologique est une forme de matérialisme métaphysique qui prend l'homme pour centre. Ses principaux représentants sont, au XIX^e siècle, le philosophe matérialiste allemand Feuerbach (1804-1872) et le démocrate révolutionnaire russe Tchernychevski (1828-1889). Pour eux, l'homme est au cœur des problèmes philosophiques, il est une partie de la nature ; le rapport entre la pensée et l'être, c'est le rapport entre les idées et le corps de l'homme ; le corps est premier ; sans le corps, pas d'idées ; l'expérience sensible de l'homme est la seule source de la connaissance et le reflet des choses objectives. Le matérialisme anthropologique a critiqué l'idéalisme hégélien où la pensée est coupée du cerveau, il a réfuté le point de vue des superstitions religieuses sur l'existence d'un dieu tout-puissant et a rétabli le prestige du matérialisme. Il a joué un rôle progressiste dans l'histoire du développement de la philosophie occidentale.

Cependant, Lénine a indiqué : l'anthropologie « *est étroite* », elle « *est une description impropre et faible du matérialisme*¹ ». Le matérialisme anthropologique s'écarte des conditions historiques concrètes et prend l'homme en dehors de son caractère social et de son caractère de classe ; il ne voit dans l'homme qu'une chose abstraite et biologique. Il ne perçoit pas l'activité subjective de l'homme ni la pratique révolutionnaire que celui-ci entreprend en transformant le monde ; il considère les activités humaines comme passives et intuitives. La

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 343. (Pékin, ELE, p. 412).

2. MAO TSÉTOUNG, *D'où viennent les idées justes ? Textes choisis*, p. 544.

3. MARX-ENGELS, *WERKE*, Berlin 1972, Dietz Verlag, tome 14, p. 381 et 683. Publié en 1860. L'Édition en langue française est actuellement introuvable. (N. d. T.).

4. ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 36.

conception de l'histoire de la société avancée par le matérialisme anthropologique est idéaliste ; l'idéal, la vertu et la nature égoïste de l'homme seraient la force motrice qui fait avancer l'histoire de la société. Elle propage la « raison » et « l'amour » au-dessus des classes ; c'est en fait du tapage autour de la théorie bourgeoise de la nature humaine, et elle est donc utilisée par la bourgeoisie et les révisionnistes modernes.

Le monisme est la théorie philosophique selon laquelle le monde n'a qu'un seul élément primordial, ou une seule substance.

Le monisme se divise en deux sortes : le monisme matérialiste et le monisme idéaliste. Soutenir que l'élément primordial du monde est la matière, considérer que la matière est première et l'esprit second, c'est ce qu'on appelle le monisme matérialiste. Soutenir que l'élément primordial du monde est l'esprit, considérer que l'esprit est premier et la matière seconde, c'est ce qu'on appelle le monisme idéaliste. Les philosophes ont en dernière instance toujours appartenu à l'un de ces deux grands camps en lutte perpétuelle.

Le monisme idéaliste se divise à son tour en idéalisme subjectif et en idéalisme objectif. Quant au monisme matérialiste, il comprend du point de vue de son processus de développement le matérialisme primitif de l'Antiquité, le matérialisme mécaniste, et le matérialisme dialectique avec Marx et Engels pour fondateurs.

Le matérialisme dialectique est le monisme matérialiste le plus scientifique et le plus conséquent. Il considère que le monde est la matière en mouvement, et que l'esprit, les idées, la conscience sont la fonction du cerveau, matière hautement développée, et le reflet du monde objectif dans le cerveau. Marx et Engels ont en outre pleinement mis en valeur le matérialisme ; ils l'ont appliqué à l'histoire de la société humaine, et ont fondé la théorie du matérialisme historique.

1. LÉNINE, *Résumé de l'ouvrage de Feuerbach « Leçons sur l'essence de la religion »*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 38, p. 81-82.

Le dualisme est la théorie philosophique selon laquelle le monde a deux éléments primordiaux, ou deux substances, d'essence différente et indépendants l'un de l'autre. L'un est la matière, l'autre l'esprit.

Le représentant typique du dualisme est le français Descartes (1596-1650). Descartes considère qu'il y a deux sortes de substances, une substance matérielle qui a la propriété de s'étendre¹ et une substance spirituelle qui a la propriété de penser. Ces deux substances sont indépendantes l'une de l'autre. L'homme comprend ces deux substances à la fois : son corps est matériel, son âme est spirituelle.

Le dualisme est une théorie qui tente de concilier le matérialisme et l'idéalisme. En fait, la lutte entre les deux lignes philosophiques, matérialiste et idéaliste, est absolument inconciliable. En dernière analyse, les philosophes n'ont toujours pu appartenir qu'au camp matérialiste ou au camp idéaliste; en fin de compte, le dualisme tombe dans l'idéalisme. Descartes, par exemple, place dieu au-dessus de la substance matérielle et de la substance spirituelle; il fait de dieu la troisième substance et considère que la matière et l'esprit sont sa création.

Le matérialisme dialectique considère que l'esprit est la fonction de la matière hautement développée, le cerveau; sans la matière, l'esprit ne peut exister. Le monde n'est pas double, il est un, et son unité réside dans sa matérialité. Juxtaposer esprit et matière, considérer que l'esprit est également un élément primordial (ou une substance) indépendant, ce point de vue dualiste est au fond de l'idéalisme.

1. *Propriété de s'étendre.* Descartes définit la matière comme « *res extensa* », chose étendue, qui s'étend en longueur, en largeur et en hauteur. (N. d. T.).

L'élément primordial désigne la source initiale des choses, l'élément le plus fondamental qui constitue le monde. Dans la philosophie grecque de l'Antiquité par exemple, Héraclite considère que le feu est l'élément primordial de tous les phénomènes et que tout est le résultat d'un embrasement et d'une extinction régis par des lois.

Soutenir que le monde n'a qu'un seul élément primordial, c'est ce qu'on appelle le monisme. Le monisme matérialiste considère que l'élément primordial du monde est matériel, alors que le monisme idéaliste considère qu'il est spirituel. Soutenir qu'il y a dans le monde deux éléments primordiaux indépendants l'un de l'autre, l'élément spirituel et l'élément matériel, c'est ce qu'on appelle le dualisme (voir *monisme* et *dualisme*).

La « substance » est un terme souvent employé dans la philosophie pré-marxiste, et qui désigne ce qui reste immuable dans les choses et les phénomènes concrets ; c'est le fondement des choses.

L'idéalisme considère que cette substance immuable est l'esprit (ou l'Idée, ou dieu). Pour le dualisme, il y a deux substances indépendantes l'une de l'autre, la substance spirituelle et la substance matérielle. Le matérialisme métaphysique considère que seule la matière est la substance immuable.

Pour le matérialisme dialectique, l'unité du monde réside dans sa matérialité ; quant à la conscience, l'esprit, c'est la fonction de la matière hautement développée, le cerveau, et le reflet des phénomènes du monde extérieur dans le cerveau. La matière n'est pas immuable, mais en état de mouvement, de changement et de développement perpétuels. C'est pourquoi le concept de « matière » dans le matérialisme dialectique diffère du concept de « substance » dont parlent les vieilles philosophies. Lénine avait déjà indiqué que la « matière » était un concept plus précis, plus clair que la « substance ».

L'être, catégorie philosophique du matérialisme, désigne la réalité objective, extérieure à la conscience, à la pensée et aux sensations de l'homme; c'est la matière. La question des rapports entre la pensée et l'être est la question fondamentale de la philosophie. « *Le matérialisme tient la nature pour le facteur premier et l'esprit pour le facteur second; il met l'être au premier plan et la pensée au second. L'idéalisme fait le contraire*¹. »

Certains philosophes disent que l'être est premier, mais « l'être » dont ils parlent ne désigne pas du tout l'existence objective de la matière, mais l'esprit, l'Idée ou dieu qui précèdent la matière ou qui ne dépendent pas d'elle, aussi leur philosophie est-elle encore idéaliste.

La matière et l'esprit sont le couple de catégories philosophiques le plus fondamental.

La matière désigne la réalité objective qui existe en dehors de la conscience humaine et qui peut être reflétée par les sensations humaines. Lénine a dit : « *La matière est une catégorie philosophique servant à désigner la réalité objective donnée à l'homme dans ses sensations qui la copient, la photographient, la reflètent, et qui existent indépendamment des sensations*¹. » Le monde est un monde matériel en mouvement. Le mouvement est la propriété fondamentale de la matière. Le mouvement du monde matériel est régi par des lois. L'ensemble du monde est constitué par la matière qui se meut de façon illimitée et éternelle. Le temps et l'espace sont des formes d'existence de la matière en mouvement. La matière ne peut être ni créée ni anéantie. Les choses et les phénomènes de la nature et de la société sont des états différents de la matière en mouvement. La naissance et la disparition de chaque chose concrète dans le monde n'est que la conversion dans des conditions données des différents états de la matière, comme par exemple la conversion du liquide en air, de la société capitaliste en société socialiste (voir *mouvement et repos et espace et temps*).

L'esprit désigne la conscience de l'homme, ses activités de pensée et ses états psychologiques généraux. C'est la fonction et le produit de la matière hautement développée et organisée (le cerveau), et le reflet du monde matériel dans le cerveau humain; il ne peut donc exister indépendamment et en dehors de la matière.

Le rapport entre la matière et l'es-

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 100. (Pékin, ELE, p. 112).

prit est la question fondamentale de la philosophie. Le matérialisme dialectique considère que la matière est première et l'esprit, ou la conscience, second. Dans l'ensemble, ce qui est matériel détermine ce qui est spirituel. L'esprit (la conscience) est le reflet du monde matériel ; cependant, ce n'est pas passivement mais de façon agissante qu'il reflète ce monde matériel ; dans des conditions données, l'esprit peut à son tour et de façon agissante jouer un rôle immense sur le développement du monde matériel. Comme l'a d'ailleurs dit le président Mao : « *Tout en reconnaissant que dans le cours général du développement historique le matériel détermine le spirituel, ... nous reconnaissons et devons reconnaître l'action en retour du spirituel sur le matériel... Ce faisant, nous ne contredisons pas le matérialisme, mais, évitant de tomber dans le matérialisme mécaniste, nous nous en tenons fermement au matérialisme dialectique* ². »

La matière et l'esprit se différencient l'un de l'autre, ils sont liés mutuellement et se convertissent l'un en l'autre. A travers la pratique sociale, d'innombrables choses et phénomènes du monde extérieur objectif sont reflétés dans le cerveau de l'homme par les organes des sens, c'est d'abord la connaissance sensible ; quand ces matériaux de la connaissance sensible se sont suffisamment accumulés, on passe alors, par un travail de synthèse, de mise en ordre et de transformation, à la connaissance rationnelle. Ce processus est celui de la transformation de ce qui est au départ matériel dans le monde extérieur objectif en spirituel dans le monde subjectif de l'homme ; la matière se transforme en esprit. Mais si les hommes connaissent le monde, ce n'est pas seulement pour comprendre les lois du monde objectif et ainsi pou-

voir l'interpréter ; plus important encore est de prendre cette connaissance pour transformer activement le monde et de vérifier dans cette pratique de transformation si la connaissance initiale correspond à la vérité objective. Quand les hommes vont dans la pratique transformer le monde en appliquant des idées, des théories, des plans, des programmes et d'autres choses ayant trait à l'esprit, et quand dans la pratique ils réalisent l'objectif prévu, c'est là que le subjectif se transforme en objectif, c'est là que l'esprit se transforme en matière. Le président Mao a indiqué : « *Pour que s'achève le mouvement qui conduit à une connaissance juste, il faut souvent mainte répétition du processus consistant à passer de la matière à l'esprit, puis de l'esprit à la matière, c'est-à-dire de la pratique à la connaissance, puis de la connaissance à la pratique. Telle est la théorie marxiste de la connaissance, la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance* ³. »

S'en tenir ou non au primat de la matière et à la secondarité de l'esprit, reconnaître ou non l'action en retour de l'esprit sur la matière dans des conditions données, là est le critère fondamental qui différencie le matérialisme dialectique de l'idéalisme et du vieux matérialisme. L'idéalisme privilégie de façon absolue le rôle de l'esprit dont il dit qu'il existe en dehors de la matière, et considère que c'est le spirituel qui produit et détermine le matériel et non le contraire. Pour les idéalistes, l'esprit est premier et la matière, au contraire, seconde. Ce point de vue renverse complètement le véritable rapport de la matière et de l'esprit. Bien que le vieux matérialisme reconnaisse dans sa conception de la nature que la matière est le facteur premier et l'esprit le facteur second, il est cependant « *dans le do-*

maine historique ...infidèle à lui-même⁴ ». Il ne saisit pas le rôle agissant de l'esprit sur la matière, et il ne peut donc expliquer de nombreux phénomènes complexes.

La pensée est le reflet indirect et généralisé des choses objectives dans le cerveau humain ; c'est le processus agissant du reflet du monde objectif par des formes telles que le concept, le jugement, le raisonnement.

Le marxisme considère que la pensée est la fonction, la particularité et le produit de la matière hautement développée, le cerveau. Le cerveau est l'organe de la pensée, et « *notre conscience et notre pensée, si transcendantes qu'elles nous paraissent, ne sont que les produits d'un organe matériel, corporel, le cerveau*¹ ». La pensée humaine est un phénomène social, et elle apparaît sur la base du travail social. Le travail a créé l'homme, ainsi que la faculté de penser qui lui est propre.

La pensée est une forme supérieure des activités de connaissance de l'homme ; c'est aussi une forme de la connaissance rationnelle, dont les caractéristiques sont d'être indirecte et généralisée. La pensée, la perception, la représentation sont le reflet des choses objectives dans la conscience de l'homme, mais la pensée est d'une nature différente de la perception et de la représentation. Elle n'est pas un reflet superficiel, unilatéral des choses, et elle n'est pas le reflet de leurs liaisons externes ; elle peut par contre refléter la nature commune des choses et les liaisons des lois existant entre elles. La pensée dépend de la connaissance sensible, elle se forme sur la base de celle-ci. Ce n'est que sur la base des matériaux riches et conformes à la réalité fournis par la connaissance sensible, et par un travail de transformation consistant à rejeter la balle pour garder le grain, à éliminer ce qui est fallacieux pour conserver le vrai, à passer d'un aspect des phénomènes à l'autre,

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 132. (Pékin, ELE, p. 152).

2. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction*, Œuvres choisies, tome I, p. 375.

3. MAO TSÉTOUNG, *D'où viennent les idées justes ? Textes choisis*, p. 545.

4. ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 69.

du dehors au dedans, que l'on peut penser juste et obtenir ainsi une connaissance de la nature des choses et de leurs lois. Lénine a dit : « *Toutes les abstractions scientifiques (justes, sérieuses, pas arbitraires) reflètent la nature plus profondément, plus fidèlement, plus complètement* ². »

La pensée humaine apparaît et se développe dans la pratique, la pratique est la source de la pensée, et elle est en même temps le seul critère qui vérifie sa justesse. Cependant, quand elle reflète les choses objectives, la pensée humaine n'est pas passive, non agissante. Une pensée juste peut exercer une action en retour très importante sur la pratique des hommes. Sur la base de la pratique, les hommes maîtrisent l'essence et les lois des choses par la pensée, et ils peuvent alors utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde et guider les activités de la pratique.

La pensée a des rapports étroits avec le langage. La pensée opère sur la base des matériaux du langage, et le langage est un moyen d'exprimer la pensée. La pensée pure et simple sans le langage n'existe pas ; sans la pensée, le langage perd son contenu et son sens.

La comparaison, la généralisation, l'abstraction, l'analyse, l'induction, la déduction, etc., sont les méthodes fondamentales de la pensée. En utilisant ces méthodes, sur la base de la connaissance sensible, les hommes peuvent alors former des concepts et produire des jugements et des raisonnements, et atteindre ainsi la connaissance de l'essence et des lois des choses.

Dans le processus de la connaissance humaine, la pensée a une valeur importante. Le président Mao a dit : « *La tâche véritable de la connaissance consiste à s'élever jusqu'à la compréhension progressive des con-*

traditions internes des choses, des phénomènes tels qu'ils existent objectivement, jusqu'à la compréhension de leurs lois, de la liaison interne des différents processus, c'est-à-dire qu'elle consiste à aboutir à la connaissance logique ³. »

1. ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 32.

2. LÉNINE, *Résumé de la « Science de la logique » de Hegel*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 38, p. 160.

3. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique*, Œuvres choisies, tome I, p. 333.

L'identité de la pensée et de l'être est un aspect de la question fondamentale de la philosophie ; c'est un principe fondamental dans le problème de la théorie de la connaissance.

Engels a indiqué que la question du rapport de la pensée et de l'être est la question fondamentale de toute la philosophie. Outre le problème du primat de la pensée ou de l'être, cette question comprend un autre aspect, celui de l'identité de la pensée et de l'être. La nature de la réponse à cette question entraîne une division entre la théorie du connaissable et l'agnosticisme : la théorie du connaissable affirme qu'il y a identité entre la pensée et l'être ; l'agnosticisme le nie (voir *question fondamentale de la philosophie*). Les idéalistes conséquents et les matérialistes soutiennent la théorie du connaissable, et reconnaissent qu'il y a identité de l'être et de la pensée. Ils diffèrent cependant dans l'interprétation de la base de cette identité. L'idéalisme affirme que la pensée est première et que l'être est second, et il fait de la pensée la base de l'identité ; le matérialisme considère au contraire que l'être est premier et la pensée seconde, et il fait de l'être la base de l'identité. A cause de son interprétation métaphysique de l'identité, l'ancien matérialisme n'a jamais pu appliquer la dialectique à la théorie du reflet ; il reconnaissait seulement que la connaissance peut refléter l'être, que la pensée et l'être ont des rapports de coïncidence, d'accord, mais il considérait le reflet comme quelque chose d'inerte, comme un reflet photographique.

Le matérialisme dialectique a résolu de façon matérialiste et dialectique la question du rapport de la pensée et de l'être : il a affirmé que l'être est premier et la pensée seconde, et en même temps que la pensée et

l'être sont une unité des contraires, et qu'il y a identité entre les deux. Ainsi fut tracée une ligne de démarcation avec l'idéalisme et le matérialisme métaphysique.

L'identité dont parle le matérialisme dialectique est l'identité dialectique, l'identité des contraires. Le président Mao a procédé à une exposition et une généralisation scientifiques de cette identité des contraires : « *Tous les contraires sont liés entre eux ; non seulement ils coexistent dans l'unité dans des conditions déterminées, mais ils se convertissent l'un en l'autre dans d'autres conditions déterminées, tel est le plein sens de l'identité des contraires* ». » Quand le matérialisme dialectique affirme qu'il y a identité entre la pensée et l'être, c'est cette identité qu'il désigne, c'est-à-dire la liaison et la conversion réciproques de la pensée et de l'être dans des conditions déterminées.

Le matérialisme dialectique considère que l'ensemble du mouvement de la connaissance humaine est le processus de la conversion de l'être vers la pensée et de la pensée vers l'être sur la base de la pratique. Les choses objectives se reflètent dans la conscience humaine à travers la pratique sociale : les hommes obtiennent d'abord la connaissance sensible ; celle-ci s'élève ensuite jusqu'à la connaissance rationnelle, transformant l'objectif en subjectif : c'est la conversion de l'être vers la pensée. La connaissance rationnelle (idées, théories, plans, projets, etc.) retourne ensuite à la pratique, ce qui la transforme en réalité ; les résultats prévus sont atteints, le subjectif est traduit dans l'objectif, c'est « *transformer ainsi le subjectif en objectif* »², c'est la conversion de la pensée vers l'être. La pratique est le pont qui relie le subjectif et l'objectif ; le subjectif et l'objectif se convertissent sans cesse de l'un en l'autre, et ces deux conver-

sions ne sont possibles que sur la base de la pratique et à travers le processus de la pratique. La pratique est donc la clé qui résout le problème de l'identité de la pensée et de l'être. Ce point est précisément la caractéristique la plus fondamentale de la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance.

Le marxisme a appliqué la dialectique à la théorie du reflet, et il a exposé le processus de développement de la conversion réciproque de la pensée et de l'être, ainsi que celui de l'approfondissement incessant de la connaissance ; la théorie de la connaissance est ainsi devenue la théorie agissante et révolutionnaire du reflet et c'est là le grand changement révolutionnaire dans la théorie de la connaissance. La caractéristique fondamentale de la théorie agissante et révolutionnaire du reflet est de reconnaître d'une part que l'être détermine la pensée, et que d'autre part la pensée exerce un effet en retour actif sur l'être. C'est pourquoi, reconnaître l'identité de la pensée et de l'être, c'est précisément s'en tenir à la théorie du reflet agissante et révolutionnaire du marxisme.

Mais Yang Hsien-tchen, l'agent du renégat et traître à la classe ouvrière Liou Chao-chi dans les milieux philosophiques, s'en prit violemment à l'important principe marxiste de l'identité de la pensée et de l'être. Il lança l'absurdité selon laquelle « il n'y a pas d'identité de la pensée et de l'être », et déclencha une lutte aiguë sur le front philosophique. Il prétendit que « l'identité de la pensée et de l'être » et « l'identité dialectique » appartiennent à « deux catégories différentes », il utilisa en outre la sale méthode consistant à déformer le marxisme ; il tenta d'opposer « l'identité de la pensée et de l'être » à la théorie matérialiste du reflet, il prétendit qu'affirmer l'identité de la

pensée et de l'être, c'est s'opposer à la théorie matérialiste du reflet ; etc.

Sur le plan théorique, l'absurdité propagée par Yang Hsien-tchen et autres selon laquelle « il n'y a pas d'identité de la pensée et de l'être » nie l'application de la loi de l'unité des contraires au rapport de la pensée et de l'être, elle nie la portée universelle de la loi fondamentale de la dialectique, elle nie la conversion réciproque de la pensée et de l'être sur la base de la pratique, elle s'oppose au rôle agissant de la théorie révolutionnaire et à la théorie agissante et révolutionnaire du reflet. Sur le plan politique, elle s'oppose à la ligne générale du Parti sur l'édification socialiste, aux mouvements de masse révolutionnaires, au fait d'armer les masses du marxisme-léninisme et de la pensée de Mao Tsétoung pour transformer activement le monde ; elle vise à tromper les masses avec des idées révisionnistes contre-révolutionnaires, à transformer le monde avec la conception bourgeoise du monde, à restaurer le capitalisme et renverser la dictature du prolétariat.

Au cours de cette lutte sur le front philosophique, l'absurdité de Yang Hsien-tchen selon laquelle « il n'y a pas d'identité de la pensée et de l'être » reçut un coup sévère et une réfutation sans appel. Dans son œuvre remarquable *D'où viennent les idées justes ?*, le président Mao nous a enseigné que « la matière se transforme en esprit et l'esprit en matière ³ », il atteignit au plus vif l'absurdité de Yang Hsien-tchen selon laquelle « il n'y a pas d'identité de la pensée et de l'être », et ce fut alors la faillite de cette absurdité.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 379.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, tome I, p. 342.

3. MAO TSÉTOUNG, *D'où viennent les idées justes ? Textes choisis*, p. 546.

La théorie de la connaissance est la théorie philosophique relative à la source et au contenu de la connaissance, ainsi qu'à son processus de développement.

Il y a deux théories de la connaissance radicalement opposées, la théorie matérialiste de la connaissance et la théorie idéaliste de la connaissance. La prémisse fondamentale de la théorie idéaliste de la connaissance est la négation de la réalité objective du monde matériel et la négation de la connaissance comme reflet du monde objectif. L'idéalisme subjectif considère que l'homme ne peut connaître que ses propres sensations et que les sensations sont le seul objet de la connaissance. Pour l'idéalisme objectif, les idées, les concepts sont la seule réalité qui ait une existence indépendante en dehors du cerveau humain, et ils sont le facteur premier; la connaissance n'est pas le reflet du monde objectif, mais l'auto-connaissance des idées. La prémisse fondamentale de la théorie matérialiste de la connaissance est l'affirmation de la réalité objective du monde matériel; elle considère celui-ci comme une réalité objective extérieure à la conscience humaine; le monde et ses lois sont connaissables, et les idées, la connaissance humaine sont le reflet du monde matériel. C'est pourquoi la théorie matérialiste de la connaissance est la théorie du reflet. Lénine a indiqué qu'aller des idées et des sensations aux choses, c'est la ligne de la théorie idéaliste de la connaissance; et qu'aller des choses aux sensations et aux idées, c'est la ligne de la théorie matérialiste de la connaissance. Là est l'opposition entre les deux lignes fondamentales sur la théorie de la connaissance.

Le matérialisme prémarxiste exa-

minait la connaissance en dehors du caractère social de l'homme et en dehors de son développement historique; il ne comprenait alors ni la dépendance de la connaissance par rapport à la pratique sociale, ni la place essentielle et le rôle décisif de la pratique dans le processus de connaissance, ni la dialectique de ce processus.

La philosophie marxiste a, la première, introduit le point de vue de la pratique dans la théorie de la connaissance et, sur la base de la pratique, elle a appliqué la dialectique à la théorie de la connaissance, créant alors la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance. Elle souligne la dépendance de la connaissance par rapport à la pratique, elle indique que la pratique sociale de l'humanité (la lutte pour la production, la lutte de classes et l'expérimentation scientifique) est la seule source de la connaissance et que la lutte pour la production est la pratique la plus fondamentale, l'origine fondamentale du développement de la connaissance humaine. Dans la société de classes, la lutte de classes sous toutes ses formes a une profonde influence sur la connaissance humaine. Le point de vue de la pratique est le point de vue premier, fondamental, de la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance.

La théorie matérialiste-dialectique de la connaissance considère que le processus de la connaissance humaine est le processus d'un mouvement contradictoire complexe, le processus de développement du non connu au connu, du partiel à l'ensemble, des degrés inférieurs aux degrés supérieurs. La connaissance sensible et la connaissance rationnelle sont les deux étapes du processus de développement de la connaissance. La connaissance rationnelle dépend de la connaissance sensible, et la connaissance

sensible doit se développer jusqu'au niveau de la connaissance rationnelle, c'est là un processus de la connaissance. La connaissance rationnelle retourne ensuite à la pratique, c'est encore un processus de la connaissance, un processus de vérification et de développement de la connaissance, et c'est la continuation de l'ensemble du processus de la connaissance. Le développement agissant de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, et la direction agissante à partir de celle-ci de la pratique révolutionnaire sont deux bonds agissants, et le second bond est plus important que le premier ; aussi la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance est-elle la théorie agissante et révolutionnaire du reflet.

Le mouvement qui conduit à une connaissance juste ne s'achève pas en une fois, et il faut souvent pour cela mainte répétition du processus consistant à passer de la pratique à la connaissance, puis de la connaissance à la pratique. Le président Mao a indiqué : « *Par la pratique découvrir les vérités, et encore par la pratique confirmer les vérités et les développer. Partir de la connaissance sensible pour s'élever activement à la connaissance rationnelle, puis partir de la connaissance rationnelle pour diriger activement la pratique révolutionnaire afin de transformer le monde subjectif et objectif. La pratique, la connaissance, puis de nouveau la pratique et la connaissance. Cette forme cyclique n'a pas de fin, et de plus, à chaque cycle, le contenu de la pratique et de la connaissance s'élève à un niveau supérieur. Telle est dans son ensemble la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance, telle est la conception que se fait le matérialisme dialectique de l'unité du savoir et de l'action*¹. » « *Pour que s'achève le mouvement qui conduit à*

*une connaissance juste, il faut souvent mainte répétition du processus consistant à passer de la matière à l'esprit, puis de l'esprit à la matière, c'est-à-dire de la pratique à la connaissance, puis de la connaissance à la pratique. Telle est la théorie marxiste de la connaissance, la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance*². »

La ligne de masse que le président Mao a établie pour notre parti, « *partir des masses pour retourner aux masses*³ », est l'incarnation de la théorie matérialiste dialectique de la connaissance. « *Partir des masses* » c'est centraliser les avis des masses et les transformer en avis concentrés et systématisés. « *Retourner aux masses* » c'est retourner les avis centralisés aux masses afin que celles-ci persévèrent, et les traduisent dans l'action, et mettre à l'épreuve ces avis à travers l'action des masses pour voir s'ils sont corrects ou non. C'est pourquoi partir des masses, retourner aux masses, c'est aussi partir de la pratique et retourner à la pratique ; c'est le processus d'approfondissement incessant : la pratique, la connaissance, puis de nouveau la pratique et la connaissance ; c'est là la théorie marxiste de la connaissance.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, tome I, p. 344.

2. MAO TSÉTOUNG, *D'où viennent les idées justes ? Textes choisis*, p. 545.

3. MAO TSÉTOUNG, *A propos des méthodes de direction, Œuvres choisies*, tome III, p. 123. (N. d. T.).

La théorie du reflet est la théorie matérialiste de la connaissance. Le matérialisme considère que la matière est première et la conscience seconde, et partant de ce principe fondamental, il estime que la connaissance humaine est le reflet du monde matériel objectif. Lénine a dit : « *La théorie matérialiste, la théorie du reflet des objets par la pensée... les choses existent hors de nous. Nos perceptions et nos représentations en sont les images*¹. » La théorie du reflet est donc le point de vue fondamental de toute théorie matérialiste de la connaissance.

La théorie de la connaissance de l'ancien matérialisme prémarxiste examinait le problème de la connaissance en dehors du caractère social et du développement historique de l'homme, elle ne saisissait donc pas le rapport de dépendance de la connaissance à l'égard de la pratique sociale ; elle ne voyait dans la connaissance que quelque chose enregistrant de façon passive et non agissante la stimulation et l'action des choses du monde extérieur ; en même temps, cette théorie ne comprenait pas la dialectique du processus de la connaissance, elle ne saisissait pas que la connaissance est un processus de développement contradictoire, et elle niait donc que la connaissance se développe dans un approfondissement incessant avec la pratique. C'est pourquoi la théorie du reflet de l'ancien matérialisme n'était pas radicale, scientifique, révolutionnaire, mais passive, non agissante et intuitive.

La théorie matérialiste-dialectique de la connaissance est la théorie agissante et révolutionnaire du reflet. Elle a pour la première fois introduit le point de vue de la pratique dans la théorie de la connaissance, elle a souligné la dépendance de la connais-

sance par rapport à la pratique, et elle considère que la connaissance humaine est le reflet agissant du monde objectif. On acquiert d'abord la connaissance sensible par la pratique, la connaissance sensible s'élève de façon agissante au stade de la connaissance rationnelle, et ensuite celle-ci retourne activement à la pratique guider les hommes dans la transformation du monde. La théorie matérialiste-dialectique de la connaissance applique la dialectique à la théorie de la connaissance ; elle voit dans la connaissance un processus dialectique de développement contradictoire ; elle considère que le reflet des choses du monde extérieur objectif par les idées humaines n'est pas un processus simple, linéaire, accompli en une fois, mais complexe et sinueux, fourmillant de contradictions, un processus de bonds incessants où sur la base de la pratique apparaissent et se résolvent sans cesse les contradictions. Comme les activités de la pratique qui transforment la réalité progressent constamment, la connaissance et le reflet du monde objectif par les hommes s'approfondissent, allant de l'ignorance vers la connaissance, de connaissances incomplètes, imprécises et superficielles vers des connaissances plus complètes, plus précises et plus profondes.

Le président Mao a indiqué : « *Marx a dit " Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. " Il a dit encore : " les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, mais il s'agit de le transformer. " Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, ces formulations scientifiques apportent une solution correcte à la question du rapport entre la conscience et l'être, et elles constituent les notions fondamentales de la théo-*

rie active, révolutionnaire du reflet, que Lénine développa par la suite de façon approfondie². »

L'apriorisme idéaliste et la théorie matérialiste du reflet sont radicalement opposés, et cela se manifeste dans l'histoire de la philosophie par la lutte entre deux lignes différentes sur la théorie de la connaissance, lutte qui reflète le conflit d'intérêts différents des classes ennemies. Après l'apparition de la philosophie marxiste, l'apriorisme idéaliste est devenu le fondement idéologique réactionnaire de la bourgeoisie, de l'opportunisme et du révisionnisme s'opposant à la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance et à la révolution prolétarienne.

L'apriorisme est la théorie idéaliste de la connaissance ; on l'appelle aussi apriorisme idéaliste. L'apriorisme considère que les connaissances humaines ne sont pas le reflet du monde matériel objectif, qu'elles ne viennent pas de la pratique et de l'expérience humaine du monde objectif, mais de certains principes et catégories logiques innés antérieurs à l'expérience ou de sensations, d'idées innées, subjectives et qui naîtraient d'elles-mêmes. L'apriorisme est radicalement opposé à la théorie matérialiste du reflet.

Dans l'histoire de la philosophie européenne, c'est le philosophe idéaliste allemand Kant qui a le premier fondé le système gnoséologique¹ dit « idéalisme transcendantal ». Il a utilisé toute une théorie gnoséologique pour proclamer son point de vue sur les connaissances a priori. Kant reconnaît l'existence du monde matériel objectif, mais il considère que celui-ci est une « chose en soi » inconnaissable (voir *chose en soi et chose pour nous*) et que les hommes n'en connaissent que les phénomènes. Le monde matériel objectif ne peut fournir aux hommes qu'une masse de matériaux sensibles désordonnés ; quant aux connaissances, elles se constituent en s'appuyant sur quelques formes innées et elles procèdent à une élaboration des matériaux sensibles obtenus à partir de l'expérience a posteriori ; les matériaux sensibles sont d'abord intégrés à l'espace et au temps (ce que Kant appelle « forme de l'intuition sensible »), puis mis en ordre à l'aide de douze catégories dont la causalité et la nécessité (ce que Kant appelle « concepts de l'entendement », les formes de la pensée) : on a alors des connaissances scientifiques qui ont des lois universelles. Pour Kant, l'a priori et l'expérience a posteriori

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 111. (Pékin, ELE, p. 125).

2. MAO TSETOUNG, *La démocratie nouvelle*, Œuvres choisies, tome II, p. 364-365.

sont les éléments fondamentaux qui forment les connaissances, et les deux sont indispensables. En réalité, l'espace et le temps sont des formes d'existence de la matière en mouvement ; les catégories telles que celles de causalité, de nécessité sont en fait les lois des choses objectives dans leur liaison et leur action réciproques ; Kant en fait cependant des formes de connaissance a priori qui, bien que précédant l'expérience, valent pour l'expérience a posteriori. Telle est la théorie aprioriste de la connaissance chez Kant. Kant a appelé sa théorie de la connaissance « philosophie transcendante » ou « idéalisme transcendantal ».

L'« apriorisme » dont nous parlons d'ordinaire aujourd'hui est l'apriorisme au sens large du terme, et non la seule philosophie a priori de Kant. Les points de vue soutenant que les connaissances viennent de quelques principes et catégories logiques innés ou de sensations et d'idées innées subjectives et qui naîtraient d'elles-mêmes constituent l'apriorisme. Par exemple : en Chine, Confucius (551-479 av. J.-C.) proclamait la théorie de la volonté du Ciel et prétendait qu'il y a des « saints » qui « possèdent un savoir inné » ; Mencius (390-305 av. J. C.) avançait qu'il y a « la connaissance spontanée » qui « s'exerce sans avoir étudié » ; Wang Shouren estimait que « les dix mille choses et les dix mille phénomènes ne sont pas à l'extérieur de mon esprit ». Dans la Grèce antique, Platon considérait que les « idées » sont les originaux des choses concrètes et particulières, lesquelles sont la réplique des idées ; pour le français Descartes, il y a des « idées innées » et à partir de celles-ci, on peut déduire des connaissances vraies ; l'allemand Leibnitz (1646-1716) avançait que la raison comprend elle-même des « principes innés », lesquels sont la seule source

des connaissances vraies. L'« Idée absolue » de Hegel et le « schème de l'univers » de Dühring (1833-1921) sont des choses de ce genre. Bien qu'il dise que les connaissances viennent de la pratique, l'empiriste idéaliste Berkeley considère cependant qu'« exister, c'est être perçu » et que les choses sont des « collections d'idées » ou des « combinaisons de sensations » : il est clair que ce qu'il appelle « l'expérience » n'est pas le reflet du monde matériel objectif, mais les sensations ou les idées innées, subjectives ou qui naîtraient d'elles-mêmes. L'empirisme idéaliste est au fond également un apriorisme.

La théorie marxiste du reflet s'oppose radicalement à l'apriorisme idéaliste ; théorie agissante et révolutionnaire du reflet, il y a entre elle et la théorie passive et non agissante du reflet une différence de principe. Cette théorie considère que le monde matériel existe objectivement, que les idées, la connaissance de l'homme sont le reflet du monde matériel objectif et que la pratique sociale de l'humanité est la seule source de la connaissance et le critère de vérité de la connaissance du monde extérieur. Le président Mao a indiqué : « *D'où viennent les idées justes ? Tombent-elles du ciel ? Non. Sont-elles innées ? Non. Elles ne peuvent venir que de la pratique sociale, de trois sortes de pratiques sociales : la lutte pour la production, la lutte de classes, et l'expérimentation scientifique* »².

La lutte entre les deux lignes sur le plan philosophique est toujours étroitement liée à la lutte de classes et à la lutte de ligne politique. La lutte entre l'apriorisme idéaliste et la théorie matérialiste du reflet reflète toujours le conflit d'intérêts entre les classes ennemies. Après l'apparition du marxisme, et en particulier dans les conditions historiques de la dictature du prolétariat, l'apriorisme est

la base théorique réactionnaire de la bourgeoisie et de l'opportunisme, du révisionnisme dans son opposition au matérialisme dialectique et au matérialisme historique, à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat.

En partant de l'apriorisme idéaliste, le traître Lin Piao a fait du tapage autour de la théorie du génie et du « savoir inné », il a propagé la conception idéaliste de l'histoire selon laquelle il y a « en haut l'intelligence, en bas la bêtise » et il s'est répandu en calomnies contre le peuple travailleur ; il s'est comparé au cheval céleste, il s'est dit lui-même surhomme et génie, et cela pour nier que ce sont les masses populaires qui font l'histoire et pour nier la direction du Parti ; son objectif criminel était d'usurper le pouvoir suprême dans le Parti et l'Etat, de trahir jusqu'au bout la ligne du IX^e Congrès³, de changer complètement la ligne fondamentale et la politique du Parti pour l'ensemble de l'étape historique du socialisme, transformant ainsi le Parti communiste chinois marxiste-léniniste en un parti fasciste révisionniste, pour renverser la dictature du prolétariat et restaurer le capitalisme. Les aprioristes idéalistes ne peuvent connaître les lois objectives du développement historique, et ils subissent inévitablement le châtement implacable de l'histoire.

1. *Gnoséologique*. Relatif à la théorie de la connaissance. (N. d. T.).

2. MAO TSÉTOUNG, *D'où viennent les idées justes ? Textes choisis*, p. 544.

3. *La ligne du IX^e Congrès*. Le rapport du IX^e Congrès d'Avril 1969 fut lu par Lin Piao. Celui qu'il avait préparé initialement et qui fut rejeté développait la théorie des forces productives. (N. d. T.).

L'espace et le temps sont les formes d'existence de la matière en mouvement. Engels a dit : « *Les formes fondamentales de tout Etre sont l'espace et le temps*¹ ». Tous les corps existent dans l'espace ; l'espace désigne l'extensibilité de l'existence des corps, c'est-à-dire la longueur, la largeur et la hauteur ; cet espace réel qui possède trois dimensions s'appelle l'espace à trois dimensions. Lénine a indiqué : « *Reconnaissant l'existence de la réalité objective, c'est-à-dire de la matière en mouvement, indépendamment de notre conscience, le matérialisme est inévitablement amené à reconnaître aussi la réalité objective de l'espace et du temps*². » Tous les corps existent aussi dans le temps ; le temps désigne la continuité du processus de développement des corps. Le temps est irréversible.

L'espace et le temps sont objectifs. La matière existe objectivement, l'espace et le temps sont des formes d'existence de la matière en mouvement ; aussi existent-ils aussi objectivement et indépendamment de la conscience humaine. L'idéalisme nie que le monde soit un monde matériel, il nie l'existence objective de la matière ; il ne reconnaît donc pas que l'espace et le temps sont des formes d'existence de la matière, et voit en eux le produit de la conscience, des idées. Ce point de vue est erroné. Les sciences de la nature attestent que le monde naturel existait avant l'apparition de l'humanité, et qu'il se meut et se développe dans l'espace et le temps.

L'espace et le temps sont inséparables de la matière en mouvement. Il n'y a pas d'espace et de temps hors de la matière en mouvement et il n'y a pas de matière qui ne se meuve dans l'espace et dans le temps. L'existence sans le temps et l'exis-

tence sans l'espace sont tout aussi absurdes. Le matérialisme métaphysique a séparé l'espace et le temps de la matière en mouvement, et il est donc erroné.

L'espace et le temps sont infinis. Ils sont inséparables de la matière en mouvement, la matière est infinie, et les formes d'existence de la matière, l'espace et le temps, sont aussi infinies. L'immense univers est sans limites dans l'espace, et sans commencement ni fin dans le temps. Comme l'a indiqué Engels : « *Eternité dans le temps, infini dans l'espace, cela consiste a priori et d'après le simple sens des mots à n'avoir de fin d'aucun côté, ni vers l'avant ni vers l'arrière, ni vers le haut ni vers le bas, ni vers la droite ni vers la gauche*³. » L'ensemble du monde matériel est infini dans l'espace et le temps, mais chaque chose concrète particulière est finie dans l'espace et le temps ; l'espace et le temps infinis de l'univers sont faits de ces innombrables espaces et temps finis. C'est là l'unité contradictoire de l'infini et du fini de l'espace et du temps.

Le subjectif désigne les idées ou la connaissance humaines. L'objectif désigne l'objet de la connaissance, c'est-à-dire les choses et les phénomènes qui existent en dehors de la conscience humaine et indépendamment d'elle.

Le matérialisme dialectique considère que le rapport entre le subjectif et l'objectif est une unité dialectique. L'objectif détermine le subjectif, le subjectif reflète l'objectif et exerce une action en retour agissante sur l'objectif. L'idéalisme renverse les rapports entre le subjectif et l'objectif ; il considère que le subjectif détermine l'objectif et nie de différentes façons l'existence réelle de l'objectif. Le matérialisme mécaniste ne reconnaît que le rôle déterminant de l'objectif et non l'action en retour du subjectif. Le point de vue de l'idéalisme et celui du matérialisme mécaniste ne correspondent pas à la situation réelle de la pratique humaine, et ils sont donc erronés.

Dans leurs activités pratiques, les hommes rencontrent souvent des situations où le subjectif et l'objectif ne coïncident pas ou pas tout à fait. C'est parce que les choses objectives se développent et changent toujours, sans cesse, et qu'elles sont en plus extrêmement diverses, variées et complexes. C'est en même temps parce que les idées des hommes sont marquées par les limites qu'imposent la place qu'ils occupent (leur appartenance de classe en particulier), et également les conditions sociales et le niveau du développement scientifique. Ce n'est que par une pratique répétée, qui fait s'unir la connaissance et la pratique, que la contradiction entre le subjectif et l'objectif peut progressivement trouver sa résolution. Si on ne fait pas le bilan de l'expérience et si l'on ne surmonte

1. ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, op. cit., p. 82.

2. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 180 (Pékin, ELE, p. 212).

3. ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, op. cit., p. 80.

pas les contradictions quand il le fait et à travers la pratique, le subjectif est coupé de l'objectif, et on tombe alors dans l'erreur subjectiviste. Le président Mao nous a enseigné : « *Si les hommes veulent obtenir des succès dans leur travail, c'est-à-dire arriver aux résultats attendus, ils doivent faire en sorte que leurs idées correspondent aux lois du monde extérieur objectif ; si tel n'est pas le cas, ils échouent dans la pratique*¹. » Dans le processus de connaissance et de transformation du monde objectif, les hommes se doivent donc de rechercher l'accord du subjectif et de l'objectif.

Les transformations des mondes objectif et subjectif se complètent mutuellement. Dans le processus de transformation du monde objectif, les hommes transforment en même temps leur monde subjectif. Le monde subjectif des hommes ne peut obtenir de véritable transformation qu'à travers des luttes répétées et de dures épreuves dans la pratique révolutionnaire prolongée de la transformation du monde objectif. Ce n'est qu'en transformant consciemment et sans cesse le monde subjectif et en implantant la conception du monde prolétarienne que l'on peut connaître correctement et transformer efficacement le monde objectif.

Outre qu'il a une racine de classe, l'opportunisme se manifeste sur le plan de la théorie de la connaissance par une rupture entre le subjectif et l'objectif et une séparation de la connaissance et de la pratique. Chez les opportunistes « de gauche », le subjectif va au-delà de l'objectif, leurs idées s'aventurent au-delà d'une étape de développement déterminée du processus objectif, elles sont coupées de la pratique actuelle de la majorité des gens, et se traduisent dans l'action par l'aventurisme. Chez les opportunistes de droite, le subjectif re-

tarde sur l'objectif, leurs idées ne peuvent suivre le rythme des modifications de la situation objective ; ils tentent de ramener en arrière le char du développement historique et deviennent des entêtés dans nos rangs révolutionnaires. Le président Mao a indiqué : « *L'idéalisme et le matérialisme mécaniste, l'opportunisme et l'aventurisme se caractérisent par la rupture entre le subjectif et l'objectif, par la séparation de la connaissance et de la pratique. La théorie marxiste-léniniste de la connaissance, qui se distingue par la pratique sociale scientifique, doit forcément livrer un combat résolu contre ces conceptions erronées*². »

1. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, tome I, p. 331.

2. *Idem*, p. 343.

Sujet et objet sont un couple de concepts philosophiques de la théorie de la connaissance. Le sujet désigne le cerveau humain doté de conscience et de volonté. L'objet désigne le monde objectif extérieur au sujet ; c'est ce sur quoi portent la connaissance et les activités du sujet. Le président Mao a dit : « *Les lois de la guerre, comme les lois de tous les autres phénomènes, sont le reflet dans notre esprit de la réalité objective. Tout ce qui est en dehors de notre esprit est réalité objective. En conséquence, notre intention d'apprendre et de connaître porte à la fois sur l'ennemi et sur nous ; ce sont ces deux aspects qui doivent être considérés comme l'objet de notre étude, et le sujet qui étudie, c'est uniquement notre esprit (notre faculté de penser)*¹. »

Le matérialisme dialectique considère que l'objet existe indépendamment du sujet ; mais le sujet ne reflète pas passivement l'objet, il exerce par la pratique un effet en retour agissant sur l'objet et transforme le monde objectif.

La théorie et la pratique sont un couple de catégories importantes de la théorie de la connaissance.

La pratique (la pratique sociale) désigne les activités de transformation de la nature et de la société entreprises de façon agissante par les hommes; elle traduit le subjectif dans l'objectif. Elle comprend la pratique de la lutte pour la production, de la lutte de classes et de l'expérimentation scientifique. La lutte pour la production est la plus fondamentale de ces activités pratiques, elle est ce qui détermine toutes les autres activités. Depuis qu'il y a des classes dans la société, les luttes de classes de toutes formes ont profondément influencé la connaissance humaine et toutes les autres activités pratiques. La pratique est la seule source de la connaissance humaine et la base de son développement. Avec le développement de la pratique sociale, la connaissance des hommes s'élevé sans cesse des degrés inférieurs aux degrés supérieurs, c'est-à-dire d'une vision superficielle à une vision profonde, d'une vision unilatérale à une vision plus complète. Déterminer si une connaissance est juste ou non n'est pas fonction des sensations subjectives, mais des résultats objectifs de la pratique sociale. La pratique sociale est le seul critère de vérité relatif à la connaissance qu'ont les hommes du monde extérieur. Le président Mao a indiqué : « *Elles [les idées justes] ne peuvent venir que de la pratique sociale, de trois sortes de pratique sociale : la lutte pour la production, la lutte de classes et l'expérimentation scientifique*¹. » « *Le point de vue de la pratique, c'est le point de vue premier, fondamental de la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance*². »

La théorie est le système des con-

1. MAO TSÉTOUNG, *Problèmes de la guerre révolutionnaire, Œuvres choisies*, tome I, p. 212.

cepts et des points de vue ; c'est le résultat intellectuel auquel les hommes aboutissent par la mise en ordre et l'élaboration des matériaux sensibles. Une théorie scientifique est une théorie produite sur la base de la pratique sociale, vérifiée et démontrée par la pratique sociale ; elle est le reflet correct de l'essence des choses objectives et de leurs lois. Elle se développe dans une lutte incessante contre les théories erronées. Elle apparaît et se développe sur la base de la pratique et, à son tour, sert la pratique. La valeur de la théorie scientifique réside dans le fait qu'elle peut guider l'action. Le président Mao a indiqué : « *Du point de vue marxiste, la théorie est importante, et son importance s'exprime pleinement dans cette parole de Lénine : « Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. » Mais le marxisme accorde une grande importance à la théorie justement et uniquement parce qu'elle peut être un guide pour l'action* ³. »

L'unité de la théorie et de la pratique est un principe fondamental de la théorie marxiste-léniniste de la connaissance ; c'est aussi le style révolutionnaire marxiste-léniniste. Reconnaître ou non ce principe fondamental, avoir ou non ce style révolutionnaire est un critère important pour distinguer le vrai marxisme du faux. Staline a indiqué : « *La théorie devient sans objet si elle n'est pas rattachée à la pratique révolutionnaire ; de même, exactement, que la pratique devient aveugle si sa voie n'est pas éclairée par la théorie révolutionnaire* ⁴. » Lier étroitement le marxisme-léninisme à la pratique de la révolution chinoise a toujours été le principe idéologique de notre parti. S'en tenir au principe de l'union de la théorie et de la pratique est la manifestation de l'esprit de parti du prolétariat ; c'est aussi la base gnoseolo-

gique de la ligne révolutionnaire prolétarienne ; la séparation entre la théorie et la pratique est la racine gnoseologique de la conception idéaliste bourgeoise du monde et des lignes opportunistes « de gauche » et de droite. En ce sens, la question du style est aussi une question de ligne. Le président Mao a indiqué : « *L'idéalisme et le matérialisme mécaniste, l'opportunisme et l'aventurisme se caractérisent par la rupture entre le subjectif et l'objectif, par la séparation de la théorie et de la pratique. La théorie marxiste-léniniste de la connaissance, qui se distingue par la pratique sociale scientifique, doit forcément livrer un combat résolu contre ces conceptions erronées* ⁵. »

1. MAO TSÉTOUNG, *D'où viennent les idées justes ?*, *Textes choisis*, p. 544.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique*, *Œuvres choisies*, tome I, p. 331.

3. *Idem*, p. 339.

4. *Idem*, p. 340-341. STALINE (J.), *Des principes du léninisme*, Pékin, 1967, ELE, partie III, p. 22 (N. d. T.).

5. *Idem*, p. 343.

L'activité subjective est l'action du subjectif sur l'objectif ; ce sont les activités et les efforts que les hommes entreprennent dans un but et selon un plan donnés, de leur propre initiative, quand ils connaissent et transforment le monde. C'est pourquoi l'activité subjective s'appelle aussi l'activité consciente. Le président Mao a dit : « *“ l'activité consciente ” constitue une caractéristique qui distingue l'homme des autres êtres* ¹. »

Le reflet agissant de l'objectif par le subjectif, c'est-à-dire la connaissance du monde, est un aspect important de l'activité subjective de l'homme ; l'effet en retour agissant du subjectif sur l'objectif, c'est-à-dire la transformation du monde, est un aspect encore plus important de l'activité subjective. Il y a unité entre ces deux aspects, et la base de cette unité est la pratique : connaître le monde par la pratique et, par la pratique, transformer le monde. Le processus de l'unité des deux est le processus de la mise en valeur de l'activité subjective.

Le marxisme accorde une très grande importance à l'activité subjective de l'homme ; il considère que « l'accomplissement d'une chose passe par l'homme », que « l'homme peut vaincre la nature » et que, dans des conditions données, la mise en valeur de l'activité subjective est d'une portée déterminante pour le succès d'une chose. Cependant, lors de cette mise en valeur, il n'est pas question d'enfreindre les lois objectives ou de dépasser les limites permises par les conditions objectives pour agir arbitrairement selon son bon vouloir, et il ne faut pas non plus s'obstiner à vouloir faire ce qui ne peut l'être en réalité. Toutefois, en suivant les lois objectives et dans les limites permises par les conditions objectives, on peut

et on doit déployer d'actifs efforts et aller de l'avant.

La philosophie marxiste met en avant l'activité subjective tout en respectant les lois objectives ; elle considère que plus les hommes maîtrisent les lois objectives, plus ils peuvent correctement mettre en valeur l'activité subjective. C'est pourquoi il faut lier l'ardeur révolutionnaire et l'analyse scientifique. Parlant du problème de la direction de la guerre, le président Mao a dit que « *la scène où se déroulent leurs activités* [de ceux qui dirigent la guerre] *est bâtie sur ce qui est permis par les conditions objectives, mais ils peuvent, sur cette scène, conduire des actions magnifiques, d'une grandeur épique* ² ».

Il existe une différence de principe sur le problème de l'activité subjective entre la philosophie marxiste d'une part, et le matérialisme mécaniste et l'idéalisme de l'autre. Le matérialisme mécaniste ne saisit pas le reflet agissant du monde objectif par les hommes, et il saisit encore moins l'action de transformation que ceux-ci exercent sur le monde objectif ; il efface ainsi complètement l'activité subjective de l'homme. L'idéalisme privilégie à l'infini l'activité subjective ; il nie alors à fond l'existence des lois objectives et considère que l'homme peut ne pas être limité par les lois et les conditions objectives. Et voilà l'activité subjective transformée en convenance subjective.

Le traître Lin Piao ne parlait pas de la base matérielle et objective des idées ; il proclamait que « les idées peuvent remplacer la matière », qu'« un changement subjectif entraîne un changement objectif » et autres absurdités idéalistes en complète opposition avec les thèses scientifiques du marxisme sur la question de l'activité subjective.

Le terme d'expérience désigne, dans la théorie de la connaissance, l'expérience sensible.

L'expérience sensible est la connaissance acquise par les sensations. C'est la connaissance élémentaire qu'à travers le processus de la pratique les hommes acquièrent des phénomènes apparents des choses, par leurs organes des sens (la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher) qui sont en contact direct avec le monde extérieur objectif. Bien que cette connaissance doive être approfondie et élevée au stade de la connaissance rationnelle, elle n'en reste pas moins le premier pas dans la connaissance du monde et la toute première source des connaissances. Le président Mao a dit : « *Toutes les connaissances authentiques sont issues de l'expérience directe* ¹. »

Bien qu'il considère également que l'expérience est le résultat de l'action des choses objectives sur les sens et qu'elle est le reflet des choses objectives, le matérialisme prémarxiste estime cependant que les hommes ne font que subir l'action des choses objectives et refléter passivement ces choses objectives.

L'empirisme idéaliste nie que l'expérience a un contenu objectif et qu'elle prend sa source dans le monde extérieur ; il estime que l'expérience n'est pas le résultat de l'action des choses objectives sur les sens, mais quelque chose de purement subjectif ; les choses objectives sont constituées par ce quelque chose de purement subjectif, l'expérience subjective est l'objet de la connaissance. De cette façon, l'expérience n'est que mes sensations et en dehors d'elles il n'y a rien d'autre dans le monde. L'empirisme idéaliste conduit donc nécessairement au solipsisme.

Plusieurs courants philosophiques

1. MAO TSÉTOUNG, *De la guerre prolongée, Œuvres choisies*, tome III, p. 161.

2. *Idem*, p. 162.

de la bourgeoisie moderne ont utilisé le terme d'« expérience » et en ont donné une interprétation idéaliste, mais ils se disent au-dessus du matérialisme et de l'idéalisme pour camoufler leur nature idéaliste. Par exemple, la théorie de Mach considère que l'expérience, c'est les sensations, c'est le seul être ; l'expérience est « de l'ordre de la physique » et « de l'ordre du psychique », et le monde est une combinaison d'expériences ; ainsi est nié le caractère objectif du monde matériel. C'est pourquoi quand nous déterminons qu'une philosophie est matérialiste ou idéaliste, ce n'est pas en fonction de l'emploi ou non du terme d'« expérience », mais de l'interprétation de ce terme. Lénine a indiqué de façon pénétrante : « *Le terme "expérience" peut abriter indubitablement les tendances matérialiste et idéaliste de la philosophie* ². »

Le terme d'expérience désigne parfois la connaissance rationnelle : ainsi, l'expérience historique de la dictature du prolétariat.

La connaissance sensible et la connaissance rationnelle sont les deux stades du processus de la connaissance ; ils s'unissent sur la base de la pratique.

La connaissance sensible est le stade inférieur de la connaissance : elle appartient au stade des sensations et des impressions. La sensation, la perception et la représentation sont les trois formes fondamentales de la connaissance sensible (voir *sensation, perception, représentation*). La connaissance sensible apparaît et se développe sur la base des activités de la pratique humaine. Ce qu'elle acquiert est une connaissance intuitive et vivante, source de la connaissance et base de toute connaissance. Cependant, la connaissance sensible ne peut connaître qu'un aspect partiel des choses, leur apparence, leur liaison externe et non les choses dans leur ensemble, leur essence et leur liaison interne.

La connaissance rationnelle est le stade supérieur de la connaissance : elle appartient au stade du concept, du jugement et du raisonnement (voir *concept, jugement, raisonnement*). La connaissance rationnelle se constitue sur la base de la connaissance sensible par la synthèse puis la mise en ordre et la transformation des matériaux sensibles. Elle est inséparable de la connaissance sensible, mais elle en diffère par nature ; elle est l'approfondissement du développement de la connaissance humaine. La connaissance rationnelle reflète les choses dans leur ensemble, leur essence et leur liaison interne. Elle révèle les contradictions internes du monde environnant et peut ainsi maîtriser son développement quant à la totalité de celui-ci et quant à la liaison interne de tous ses aspects.

La connaissance rationnelle dépend

1. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, tome 1, p. 335.

2. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 157. (Pékin, ELE, 182).

de la connaissance sensible, sans quoi elle serait un fleuve sans source, un arbre sans racine, quelque chose de subjectif qui naîtrait de soi-même. La connaissance sensible doit se développer en connaissance rationnelle, car seule la connaissance rationnelle produite sur la base de la pratique peut encore plus profondément, plus correctement et plus complètement refléter les choses objectives. Le président Mao a indiqué : « *La connaissance rationnelle dépend de la connaissance sensible et celle-ci doit se développer en connaissance rationnelle, telle est la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance*¹. »

Toutefois, le mouvement de la connaissance ne s'achève pas une fois arrivé au stade de la connaissance rationnelle. La connaissance commence avec la pratique, par la pratique elle acquiert la connaissance rationnelle, et elle doit à nouveau retourner à la pratique. Le rôle agissant de la connaissance se manifeste non seulement dans le bond actif qui mène de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, mais aussi, et de façon plus importante, dans le bond qui mène de la connaissance rationnelle à la pratique révolutionnaire. C'est pourquoi le point de vue de la pratique est le point de vue essentiel et fondamental de la théorie de la connaissance (voir *théorie de la connaissance*).

1. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, tome I, p. 339.

La sensation, la perception, la représentation sont les trois formes fondamentales de la connaissance sensible.

Les sensations sont le reflet de propriétés particulières des choses objectives dans le cerveau humain. Les choses objectives agissent directement sur les organes des sens, cela provoque une impulsion nerveuse qui va des nerfs sensitifs à la partie correspondante du cerveau, produisant alors la sensation. Lénine a dit : « *La matière suscite la sensation en agissant sur nos organes des sens*¹. » Parmi les sensations, on distingue les sensations visuelles, auditives, olfactives, gustatives, tactiles. Les sensations humaines se développent dans la pratique ; la pratique est le critère permettant de vérifier si les sensations sont vraies ou non ; les sensations sont la toute première source des connaissances. Cependant les sensations ne peuvent refléter que l'apparence des choses et leurs propriétés particulières, et c'est pourquoi elles sont la forme de reflet la plus simple et la plus inférieure.

Les perceptions sont le reflet de l'ensemble des choses objectives dans le cerveau humain. Tout comme les sensations, elles sont provoquées par l'action directe des choses objectives sur les organes des sens. Elles ne sont cependant pas le reflet de propriétés particulières des choses objectives, mais de la somme de leurs différentes propriétés et de leurs liaisons réciproques. Elles sont donc inséparables des sensations tout en étant plus complètes et plus complexes qu'elles. La pratique est le critère permettant de vérifier la justesse des perceptions, et celles-ci se parfont et se précisent progressivement sur la base de la pratique.

Dans le processus de la connais-

sance, les perceptions sont un pas en avant par rapport aux sensations. L'ensemble des choses objectives et leurs propriétés particulières étant toujours liés entre eux, les perceptions et les sensations sont toujours étroitement liées, et nous leur donnons d'ordinaire l'appellation commune de perception. Celle-ci fournit des matériaux à la connaissance rationnelle.

Les représentations sont l'image de choses objectives déjà perçues qui réapparaît dans le cerveau humain. Les représentations sont aussi une forme de reflet de la connaissance sensible, mais elles diffèrent des sensations et des perceptions provoquées par l'action directe des choses objectives sur les organes des sens ; elles se forment sur la base d'une perception répétée dans le passé d'une chose ou de choses du même genre ; elles ont un caractère indirect et un caractère de généralisation certains.

Par exemple, nous avons devant nous une table. Nous voyons qu'elle est jaune, qu'elle est carrée et qu'elle a quatre pieds ; elle est dure au toucher ; le reflet de ces propriétés particulières de la table sera les sensations. Ce que nous obtenons en règle générale, ce ne sont pas des sensations visuelles et tactiles particulières et isolées les unes des autres, mais l'image unifiée de cette table jaune et carrée, constituée par ces sensations liées entre elles, et c'est là une perception. Après avoir eu une perception répétée de cette chose qu'est la table, nous pouvons sortir de la pièce et former cependant l'image d'une table dans notre cerveau : c'est la représentation.

Dans la connaissance sensible, les représentations sont quelque chose de plus avancé que les sensations et les perceptions qui reflètent directement les choses objectives ; elles sont un maillon intermédiaire indispensable

dans le passage de la perception directe à la pensée abstraite. Cependant, les représentations ne sont que la forme la plus simple de généralisation des matériaux sensibles, et elles ne peuvent encore révéler l'essence et les lois des choses. Lénine a dit : « *La représentation ne peut saisir le mouvement dans sa totalité, par exemple, elle ne saisit pas un mouvement d'une vitesse de 300 000 km par seconde, alors que la pensée le saisit et doit le saisir* ². »

Pour conclure, les sensations, les perceptions et les représentations sont liées entre elles et constituent ensemble la connaissance sensible de l'homme. Elles sont le reflet des choses objectives dans le cerveau ; elles apparaissent et se développent sur la base des activités de la pratique humaine. Les sensations, les perceptions et les représentations acquièrent une connaissance concrète, intuitive, réelle et vivante ; elles sont l'origine et la base de toutes les connaissances. Le président Mao a dit : « *La source de toutes les connaissances réside dans les sensations reçues du monde extérieur objectif par les organes des sens de l'homme ; celui qui nie la sensation, qui nie l'expérience directe, qui nie la participation personnelle à la pratique destinée à transformer la réalité n'est pas un matérialiste* ³. » Mais la connaissance sensible fournie à l'homme par ces formes de reflet que sont les sensations, les perceptions et les représentations n'est jamais qu'une connaissance partielle, superficielle, incomplète des choses et qui ne touche pas à leur essence ; pour connaître les choses dans leur totalité, leur essence et leur liaison interne, on doit encore s'élever de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle.

Le concept, le jugement et le raisonnement sont les trois formes fondamentales de la connaissance rationnelle.

Le concept est la forme de la pensée qui reflète les propriétés de l'essence des choses objectives. Les choses objectives sont en mouvement et en transformation, c'est pourquoi les concepts sont également en développement, ils ne sont pas immuables. Tout concept a une compréhension et une extension. La compréhension d'un concept désigne les propriétés de l'essence des choses objectives qu'il reflète; c'est le sens du concept. L'extension désigne les choses objectives qui possèdent ces propriétés essentielles; c'est le champ d'application du concept. Le concept d'« Etat » par exemple a pour compréhension « l'appareil de violence de la domination de classe », son extension désignant tous les Etats passés et présents, étrangers et chinois. C'est en précisant la compréhension et l'extension du concept qu'on peut utiliser le concept de façon juste.

Le jugement est une forme de la pensée qui énonce une affirmation ou une négation sur une chose objective, à savoir si les hommes ont ou non la connaissance d'une propriété des choses objectives. Dans des conditions concrètes données, tout jugement est soit vrai soit faux. Si le contenu du jugement, affirmatif ou négatif, correspond à la réalité objective, ce jugement est vrai; sinon, il est faux. Par exemple :

« L'Etat est l'appareil de violence de la domination de classe. »

« L'Etat n'est pas l'appareil de violence de la domination de classe. »

Ce sont là deux jugements. Le premier affirme que l'Etat a pour propriété d'être l'appareil de violence de la domination de classe; le second

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 54. (Pékin, ELE, p. 54.)

2. LÉNINE, *Résumé de la « Science de la logique de Hegel »*, op. cit., tome 38, p. 216.

3. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique*, *Œuvres choisies*, tome 1, p. 335.

nie que l'Etat ait cette propriété. La pratique du développement de l'histoire de la société démontre que le premier jugement est vrai, et que le second est faux.

Le raisonnement est la forme de la pensée qui tire d'un ou de plusieurs jugements (prémises) un nouveau jugement (conclusion); c'est le reflet des liaisons objectives des choses dans la conscience. Le processus comprend le passage du particulier au général (raisonnement inductif) et du général au particulier (raisonnement déductif).

Exemple de raisonnement inductif :

— l'Etat de la société esclavagiste est l'appareil de violence de la domination des propriétaires d'esclaves sur les esclaves ;

— l'Etat de la société féodale est l'appareil de violence de la domination des propriétaires fonciers sur les serfs ;

— l'Etat de la société capitaliste est l'appareil de violence de la domination des capitalistes sur les ouvriers ;

— l'Etat de la société socialiste est l'appareil de violence de la domination de la classe ouvrière et du peuple travailleur sur les classes exploiteuses renversées ;

— l'Etat de la société esclavagiste, l'Etat de la société féodale, l'Etat de la société capitaliste, et l'Etat de la société socialiste constituent tous les Etats ;

c'est pourquoi tout Etat est l'appareil de violence de la domination de classe.

Exemple de raisonnement déductif :

— Tout Etat est l'appareil de violence de la domination de classe ;

— l'Etat parlementaire bourgeois est un Etat ;

c'est pourquoi l'Etat parlementaire bourgeois est l'appareil de violence de la domination de classe.

Les hommes connaissent le monde objectif dans la pratique, et ils com-

mencent d'abord par la connaissance sensible. Avec la répétition des données sensibles, les hommes mettent de côté à partir des nombreuses propriétés d'une chose celles qui sont superficielles, partielles, celles qui ont trait à leur liaison externe et non à leur essence; ils saisissent les propriétés qui touchent à l'essence : ils extraient l'essence, la totalité et la liaison interne de la chose, et en forment ainsi le concept. L'apparition du concept est un bond dans la connaissance. Quand nous étudions les choses objectives, nous utilisons toujours l'expérience directe de notre propre pratique, nous utilisons l'expérience indirecte fournie par des hommes qui nous ont précédé ou par d'autres hommes, nous partons de concepts déjà saisis, nous émettons une série de jugements sur les propriétés et les rapports de chaque aspect des choses, et nous raisonnons à l'aide de ces jugements pour obtenir une connaissance encore plus nouvelle. Telle est la connaissance rationnelle, stade de la connaissance où le concept, le jugement et le raisonnement sont étroitement liés et où l'on pénètre plus à fond l'essence des choses. Au stade de la connaissance rationnelle, les hommes utilisent ces formes fondamentales que sont le concept, le jugement et le raisonnement, ils opèrent sur les matériaux sensibles un travail d'élaboration « qui consiste à rejeter la balle pour garder le grain, à éliminer ce qui est fallacieux pour conserver le vrai, à passer d'un aspect des phénomènes à l'autre, du dehors au dedans¹ », et ils peuvent alors refléter l'essence et les lois internes des choses de façon plus profonde, plus correcte et plus complète. Le président Mao a dit : « La tâche véritable de la connaissance consiste à s'élever de la sensation à la pensée, à s'élever jusqu'à la compréhension progressive des contradictions internes des choses, des

phénomènes tels qu'ils existent objectivement, jusqu'à la compréhension de leurs lois, de la liaison interne des différents processus, c'est-à-dire qu'elle consiste à aboutir à la connaissance logique ². » Toute connaissance ou théorie scientifique est constituée par le système du concept, du jugement et du raisonnement.

L'utilisation sur la base de la pratique du concept, du jugement et du raisonnement pour penser est la manifestation du caractère agissant de la connaissance humaine. Le cerveau humain peut refléter le monde objectif, mais pour avoir un reflet juste, pour obtenir des concepts précis, des jugements exacts et des raisonnements logiques, il faut que le processus de constitution des concepts et des jugements et que celui des raisonnements deviennent un processus d'enquête et d'étude, qu'ils deviennent le processus consistant à « partir des masses » pour retourner ensuite aux masses, à la pratique, et à entreprendre vérification et correction. La pratique est la force motrice du développement des concepts, des jugements et des raisonnements, et leur critère de vérité. Ce n'est qu'à travers les passages répétés de la pratique à la connaissance, puis à nouveau de la pratique à la connaissance que nos concepts, nos jugements et nos raisonnements pourront refléter les choses et les liens du monde objectif de façon relativement juste et conforme à la réalité ; on arrivera alors progressivement à maîtriser le développement du monde objectif dans sa totalité et dans sa liaison interne.

Ce terme¹ a d'ordinaire les sens et utilisations suivants :

1) Les lois des choses objectives. Ainsi : « *Provocation de troubles, échec, nouvelle provocation, nouvel échec, et cela jusqu'à leur ruine — telle est la logique des impérialistes et de tous les réactionnaires du monde à l'égard de la cause du peuple ; et jamais ils n'iront contre cette logique* ². » Ici, « logique » désigne la loi historique nécessaire qui guide l'impérialisme et les réactionnaires face à la cause du peuple.

2) Les lois, les formes de la pensée. Ainsi, quand on dit qu'au stade de la connaissance sensible, les hommes ne peuvent encore produire des conclusions logiques, cela veut dire qu'ils ne peuvent produire des conclusions conformes aux lois, aux formes de la pensée.

3) La science des formes de la pensée et de ses lois. La logique est la science qui étudie les concepts, les jugements et les raisonnements ainsi que les lois et les règles qui les lient entre eux, et qui aide alors les hommes à penser et connaître correctement la vérité objective.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, tome I, p. 338.

2. *Idem*, p. 333.

1. Le terme chinois « luoji » est une adaptation phonétique à partir du mot anglais « logic ». (N. d. T.)

2. MAO TSÉTOUNG, *Rejetez vos illusions et préparez-vous à la lutte, Œuvres choisies*, tome IV, p. 448.

Dans son sens premier, l'intuition désigne une forme de connaissance qui maîtrise directement son objet sans passer par quelque processus que ce soit. La connaissance sensible étant en contact direct avec la chose connue, l'intuition est souvent liée au sensible, et on l'appelle l'intuition sensible. Certains philosophes, y compris des philosophes matérialistes comme Feuerbach, ont fait d'une certaine intuition rationnelle la forme suprême de la connaissance; ils considèrent que l'intuition rationnelle est une forme de connaissance où la raison maîtrise directement l'essence des choses sans passer par le processus des concepts, des jugements et des raisonnements.

Pour le marxisme, le caractère intuitif est un défaut fondamental du vieux matérialisme. Marx a dit : « *Le principal défaut de tout le matérialisme passé — y compris celui de Feuerbach — est que l'objet, la réalité, le monde sensible n'y sont saisis que sous la forme d'objet ou d'intuition, mais non en tant qu'activité humaine concrète, en tant que praxis, de façon non subjective*¹. » Le vieux matérialisme s'éloigne de la pratique sociale révolutionnaire, supprime l'activité subjective du sujet de la connaissance et n'entreprend pas la transformation révolutionnaire de l'objet de la connaissance.

1. MARX (K.), *Thèses sur Feuerbach*, I, in ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 86.

En philosophie, le mot idée a des sens différents. Au sens étroit du terme, les idées ne sont pas le reflet directement provoqué par les choses actuelles du monde extérieur, mais la réapparition dans le cerveau humain de l'image passée d'une chose. En ce sens, les idées sont les représentations. Au sens large, les idées sont tout reflet des choses du monde extérieur dans le cerveau. En ce sens, il s'agit de la pensée. La conscience, la pensée, l'esprit et tout ce qui s'oppose à la matière sont de l'ordre des idées.

Marx a dit : « *Pour moi, au contraire, le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel, transporté et transposé dans le cerveau de l'homme*¹. » Marx a mis ici en évidence que les idées viennent de la matière et qu'elles sont le reflet de ce qui est matériel dans le cerveau humain; tel est le point de vue du matérialisme dialectique. Quand Berkeley dit que « les choses sont des collections d'idées », cela montre que, pour lui, la matière est de l'ordre des idées et que celles-ci ne viennent pas de la matière; c'est là le point de vue de l'idéalisme subjectif.

1. MARX (K.), *Le Capital*, Paris, 1967, Ed. Sociales, Livre I, tome I, *postface de la deuxième édition allemande*, p. 29.

La vérité désigne le reflet correct de l'objectif par le subjectif ; elle désigne les connaissances scientifiques obtenues grâce au reflet correct du monde objectif et de ses lois par les idées humaines.

Le matérialisme et l'idéalisme s'opposent entièrement sur le problème de la vérité. Le matérialisme considère que la vérité est objective, et cela est juste. Pour l'idéalisme, la vérité est purement subjective ; le caractère objectif de la vérité se trouve entièrement nié, et cela est erroné (voir *vérité objective*). La métaphysique rompt le rapport d'unité du caractère relatif et du caractère absolu de la vérité : elle privilégie unilatéralement soit son caractère relatif soit son caractère absolu, et cela est également erroné (voir *vérité relative et vérité absolue*). La conception matérialiste-dialectique de la vérité est la seule juste. Elle affirme d'abord que la vérité est objective ; en même temps, elle considère la vérité comme à la fois relative et absolue, et comme l'unité du relatif et de l'absolu.

Les philosophes prémarxistes et ceux qui sont opposés au marxisme ont avancé différents principes sur le problème du critère de la vérité. Descartes, par exemple, a formulé le principe de la clarté ; pour lui, les idées et les concepts clairs et distincts, voilà la vérité ; les disciples de Mach ont avancé le principe de « l'économie de la pensée », ou principe du « moindre effort » ; ils ont prétendu que la vérité, c'est ce qui est le plus commode à penser ; Bogdanov (1873-1928), disciple russe de Mach, a avancé le principe de l'« approbation générale » ; il considère que la vérité est ce qui est reconnu par la majorité des gens ; les utilitaristes ont proposé le principe d'« utilité », considérant

que ce qui m'est utile est vrai, etc. En dépit de formulations différentes, il y a là un point commun, le critère subjectif, et c'est donc erroné. Le matérialisme dialectique considère que le seul critère de la vérité est la pratique sociale. Marx a dit : « *La question de savoir si la pensée humaine peut aboutir à une vérité objective n'est pas une question théorique, mais une question pratique*¹. » Le président Mao a indiqué : « *La vérité d'une connaissance ou d'une théorie est déterminée non par une appréciation subjective, mais par les résultats objectifs de la pratique sociale. Le critère de la vérité ne peut être que la pratique sociale.* » « *Par la pratique découvrir les vérités, et encore par la pratique confirmer les vérités et les développer*². » C'est là un exposé scientifique du rôle important de la pratique dans le problème de la vérité.

Le matérialisme dialectique considère qu'il n'y a pas de vérité abstraite ; la vérité est toujours concrète. Les particularités des choses objectives se reflètent par le cerveau humain et deviennent le caractère concret de la vérité. C'est en comprenant l'essence particulière des choses à partir d'un temps, d'un lieu ou de conditions données que l'on peut atteindre l'exigence du concret de la vérité.

Dans la société de classes, c'est toujours à partir d'une appartenance de classe donnée que les hommes connaissent le monde ; ils sont de plus influencés et conditionnés par les intérêts et les exigences d'une classe donnée ; aussi la connaissance que l'homme a de la vérité porte-t-elle un caractère de classe évident. Liou Chao-chi et autres ont avancé de façon absurde le slogan bourgeois selon lequel « tous les hommes sont égaux devant la vérité³ », ils se sont opposés au point de vue marxiste sur le caractère de classe de la vérité pour

servir leur objectif politique réactionnaire.

La vérité se développe dans sa lutte contre l'erreur. La dialectique marxiste considère que la contradiction est la force motrice du développement des choses, et que la lutte est absolue. Ce n'est donc qu'à travers la lutte que l'on peut vaincre l'erreur et développer la vérité. Le président Mao a dit : « *Ce qui est juste se développe toujours dans un processus de lutte contre ce qui est erroné. Le vrai, le bon et le beau n'existent jamais qu'au regard du faux, du mauvais et du laid, et se développent dans la lutte contre eux. Au moment même où l'humanité rejette quelque chose de faux et accepte une vérité, une nouvelle vérité entre à son tour en lutte contre de nouvelles opinions erronées. Cette lutte ne finira jamais. C'est la loi du développement de la vérité, et c'est évidemment aussi la loi du développement du marxisme*⁴. »

1. MARX (K.), *Thèses sur Feuerbach*, II, in ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 88.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, tome I, p. 331 et 334.

3. *Tous les hommes sont égaux devant la vérité*. Cette phrase est citée dans le Projet de février. Ce texte de 1966, écrit par des partisans de Liou Chao-chi, soutenait que les articles de critique littéraire et artistique du début de la Révolution Culturelle ne devaient pas déborder le cadre de la recherche académique de la vérité scientifique. (N. d. T.).

4. MAO TSÉTOUNG, *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, *Textes choisis*, p. 503.

La vérité objective désigne le caractère objectif de la vérité, c'est-à-dire le contenu objectif indépendant de l'homme que contient la connaissance humaine. C'est pourquoi toute connaissance scientifique qui reflète de façon exacte le monde objectif ainsi que les lois de son développement, est vérité objective. Par exemple les conclusions des sciences de la nature telles que « la terre existait déjà avant les hommes », « la terre tourne autour du soleil », sont des vérités objectives car elles reflètent de façon exacte la réalité objective. La théorie marxiste relative au socialisme et au communisme reflète correctement les lois du développement historique de l'humanité : c'est donc aussi une vérité objective.

Reconnaître ou nier la vérité objective est l'expression de la lutte aiguë entre les deux lignes sur la connaissance. Le matérialisme reconnaît la vérité objective et considère qu'elle existe effectivement. Au contraire, l'idéalisme nie son existence : pour lui, la vérité est purement subjective.

Cette opposition entre matérialisme et idéalisme sur le problème de la vérité objective est liée aux lignes différentes qu'ils soutiennent sur la question fondamentale de la philosophie. Le matérialisme affirme que la matière est première, la conscience seconde, et que la conscience est le reflet de la matière. A partir de ce principe, on doit considérer que la connaissance est le reflet du monde extérieur dans le cerveau, on doit reconnaître que la réalité objective est la source unique de la pensée et de la connaissance des hommes, et que la pensée est capable de refléter de façon exacte le monde réel et d'atteindre ainsi la vérité objective. C'est pourquoi Lénine a dit : « *Considérer nos sensations comme les images du monde extérieur, reconnaître la vérité*

*objective, s'en tenir à la théorie matérialiste de la connaissance, tout cela revient au même*¹. » Par contre l'idéalisme considère que la conscience est première, la matière seconde. A partir de ce principe, on niera que la conscience est le reflet du monde objectif et que le monde matériel objectif est la source de la conscience : on nie ainsi le contenu objectif de la connaissance, et par suite la vérité objective.

Sur la question de la vérité objective, l'opinion selon laquelle la vérité objective est le monde objectif lui-même est également erronée. En effet, cela revient à mélanger vérité et réalité objective, et, quant au fond, à rendre équivalentes la conscience, la pensée et la réalité objective pour les considérer comme une seule et même chose : c'est un point de vue idéaliste subjectif. Pour le matérialisme, la connaissance est le reflet des choses objectives ; il y a vérité objective lorsque le subjectif reflète avec exactitude l'objectif. La vérité objective est objective quant à son contenu, subjective quant à sa forme : la vérité est donc la coïncidence entre le subjectif et l'objectif. En considérant que la vérité objective ce sont les choses objectives elles-mêmes, on prend le reflet pour ce qui est reflété, on fait de la vérité objective une chose sans rapport avec le subjectif. De cette façon, on nie nécessairement que la connaissance est le reflet des choses objectives, et on s'écarte ainsi de la théorie matérialiste du reflet.

Le marxisme estime que le contenu objectif de la vérité est indépendant de la volonté des hommes. Mais la connaissance de la vérité qu'ont les hommes, son interprétation et son utilisation, sont soumises à l'influence et à l'action des classes, elles ont un caractère de classe. Dans la société de classes, seule la classe d'avant-garde qui représente l'orientation du développement de la société, peut con-

naître et maîtriser la vérité objective. Aucune classe réactionnaire, décadente et pourrissante, n'ose regarder en face la vérité objective : elles s'efforcent toutes de la camoufler, de la déformer. Lénine a indiqué : « *Un adage bien connu dit que si les axiomes géométriques heurtaient les intérêts des hommes, on essaierait certainement de les réfuter*². » Le prolétariat est le plus apte à refléter de façon exacte les lois du développement des choses objectives, à connaître pleinement et à proclamer la vérité objective. Le plus apte aussi à l'utiliser activement pour réaliser son objectif révolutionnaire.

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 133. (Pékin, ELE, p. 153).

2. LÉNINE, *Marxisme et révisionnisme*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 15, p. 27.

La vérité relative et la vérité absolue sont deux catégories philosophiques qui reflètent le processus de développement dialectique par lequel les hommes connaissent la réalité objective et maîtrisent la vérité objective. La vérité relative désigne la connaissance dont le contenu reflète de façon conditionnée, approximative et incomplète le monde objectif ainsi que ses lois. La vérité absolue désigne la connaissance dont le contenu reflète de façon inconditionnée et complète le monde objectif dans son développement infini ainsi que ses lois.

Le matérialisme dialectique considère que la capacité de connaissance des hommes, quant à son essence, est à même de connaître avec exactitude le monde matériel dans son développement infini ainsi que ses lois : ce point n'est soumis à aucune condition, il est absolu. Cependant la connaissance est un processus de développement ; dans des conditions historiques déterminées, la capacité humaine de connaître la vérité est en général soumise aux limites de conditions données (par exemple, les limites dues au développement du processus objectif et du degré auquel il se manifeste, c'est-à-dire lorsque les aspects et l'essence du processus objectif de développement des phénomènes ne sont pas encore complètement mis en évidence ; les limites dues au niveau de développement de la production, des conditions scientifiques et techniques ; les limites dues à l'appartenance de classe des hommes, etc.). C'est pourquoi il est impossible de connaître totalement et en une fois chaque aspect ou l'ensemble du processus du monde objectif. Il est seulement possible d'atteindre un certain degré de connaissance. En ce sens, la capacité de connaissance des hommes est soumise à des condi-

tions, elle est relative. C'est pourquoi toute vérité est à la fois relative et absolue ; le processus de connaissance de la vérité est un processus de développement infini qui part de la vérité relative pour aller vers la vérité absolue.

La vérité relative et la vérité absolue constituent une unité dialectique. Du point de vue de leur contenu, l'une et l'autre sont la connaissance exacte des choses objectives et de leurs lois, elles sont vérité absolue. Mais du point de vue de l'ensemble du processus de la connaissance, toute connaissance humaine a un caractère relatif, elle est vérité relative. Cependant chaque vérité relative est aussi un reflet exact d'un certain aspect ou d'un certain processus de l'ensemble du monde objectif : en ce sens, la vérité relative a aussi un caractère absolu. En connaissant une vérité relative, nous saisissons par là un grain de la vérité absolue et nous nous approchons aussi un peu plus d'elle. Une vérité relative constitue une étape dans le processus de connaissance de la vérité absolue, dont elle contient des éléments. La vérité absolue apparaît à travers d'innombrables vérités relatives ; la somme d'innombrables vérités relatives forme la vérité absolue. Telle est le rapport d'unité dialectique entre la vérité relative et la vérité absolue. Lénine a indiqué : « *La vérité absolue résulte de la somme des vérités relatives en voie de développement*¹. » Le président Mao a dit : « *Les marxistes reconnaissent que, dans le processus général, absolu du développement de l'univers, le développement de chaque processus particulier est relatif, et que, par conséquent, dans le flot infini de la vérité absolue, la connaissance qu'ont les hommes d'un processus particulier à chaque degré de son développement n'est qu'une vérité relative. De la somme d'innombrables vérités relatives se constitue la vérité absolue*². »

Ceci constitue une thèse complète et profonde sur le rapport d'unité dialectique entre la vérité relative et la vérité absolue.

Deux conceptions fausses existent sur la question de la vérité relative et de la vérité absolue. L'une est la théorie de l'absolu. Elle ne reconnaît que le caractère absolu de la vérité et nie son caractère relatif ; elle considère que la connaissance humaine peut embrasser en une fois la vérité absolue, ultime et dernière. C'est méconnaître que la connaissance de la vérité est un processus de développement constant et d'approfondissement infini du relatif à l'absolu. D'après cette conception, on pourrait tenir les vérités relatives dans les sciences pour des vérités absolues, ultimes et dernières. Ceci revient à propager l'idée que les sciences n'ont plus besoin de se développer et de progresser : c'est donc un frein au développement scientifique. L'autre conception est le relativisme. Cette conception ne reconnaît que la vérité relative et nie la vérité absolue. Le relativisme fait du caractère relatif de la vérité quelque chose d'absolu et méconnaît qu'une vérité relative contient des éléments de la vérité absolue. Mais nier la vérité absolue revient à nier la vérité objective, car le caractère absolu de la vérité réside dans le fait qu'elle reflète le contenu objectif absolu du monde objectif. Lénine a indiqué : « *On ne peut nier la vérité absolue sans nier l'existence de la vérité objective* ³. »

D'une façon générale, la théorie de l'absolu tout comme le relativisme ne comprennent pas le rapport d'unité dialectique entre vérité relative et vérité absolue. Ils les coupent l'une de l'autre, et chacun privilégie un aspect de façon unilatérale pour en faire un absolu : ils vont ainsi à l'extrême des deux erreurs.

Le matérialisme dialectique considère que toute vérité scientifique est

l'unité de la vérité relative et de la vérité absolue. La connaissance humaine de la vérité est un processus infini d'approfondissement perpétuel qui part de la vérité relative pour aller vers la vérité absolue. La transformation et le mouvement du monde objectif réel n'ont jamais de fin, et il en est de même de la connaissance de la vérité qu'ont les hommes dans la pratique. Le marxisme-léninisme n'a nullement épuisé la vérité : au contraire, il ouvre sans cesse, dans la pratique, la voie à la connaissance de la vérité.

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 322. (Pékin, ELE, p. 386).

2. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, tome I, p. 343.

3. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 125. (Pékin, ELE, p. 143).

Le subjectivisme est une pensée et un style de travail métaphysiques et idéalistes; ses caractéristiques fondamentales sont les suivantes : coupure entre subjectif et objectif, séparation entre connaissance et pratique.

Dans le camp de la révolution, le subjectivisme se manifeste sous les deux formes du dogmatisme et de l'empirisme.

Le dogmatisme part non pas de la réalité mais du savoir livresque. Il néglige l'expérience sensible de la pratique. Il nie que notre connaissance, pour être véritablement conforme à la vérité objective, doive partir de la riche connaissance sensible acquise dans la pratique, s'élever jusqu'à la connaissance rationnelle, puis retourner encore à la pratique pour être vérifiée et développée. Ce faisant, le dogmatisme rompt le lien entre la connaissance rationnelle et la pratique, la connaissance sensible. Au cours de la pratique révolutionnaire, le dogmatisme ne se fonde pas sur la position, le point de vue, la méthode marxistes-léninistes pour étudier avec sérieux l'expérience réelle, faire une analyse concrète d'une situation concrète, en tirer des conclusions qui puissent servir de guide pour diriger l'action révolutionnaire, et pour enfin retourner dans la pratique de la lutte des masses afin de vérifier et de développer ces théories. Le dogmatisme part au contraire de concepts et de définitions abstraites; il fait du marxisme-léninisme un dogme pétrifié, dont il extrait certaines expressions, des conclusions et des vérités particulières qu'il plaque sans égard aux conditions concrètes.

A l'opposé du dogmatisme, l'empirisme ne reconnaît que les expériences partielles et néglige le rôle de la théorie. L'empirisme ne comprend pas la dialectique du processus de la connaissance et se satisfait de la

connaissance de quelques expériences directes. Il ne comprend pas que si elle s'arrête au stade des sensations, la connaissance ne peut saisir l'essence des phénomènes. C'est-à-dire que l'empirisme n'admet pas que ce que nous avons perçu par les sens ne peut être immédiatement compris par nous, et que seul ce que nous avons bien compris peut-être senti d'une manière plus profonde. Il ne saisit pas que la perception ne peut résoudre que le problème des apparences des choses et des phénomènes; le problème de l'essence, lui, ne peut être résolu que par la théorie. C'est pourquoi l'empirisme ne parvient pas jusqu'à la connaissance rationnelle. Il néglige la valeur dirigeante de la théorie révolutionnaire dans la pratique de la révolution, néglige l'étude de la théorie marxiste-léniniste. Il se satisfait de l'expérience étroite de l'individu, au point de prendre l'expérience partielle pour une vérité universelle : il est donc également incapable de faire une analyse concrète et de résoudre des contradictions concrètes.

Bien que leur point de départ soit à des extrêmes différents, le dogmatisme et l'empirisme sont cependant en accord quant à l'essence de leur méthode de pensée. L'un et l'autre s'écartent du matérialisme dialectique et du matérialisme historique, en coupant la vérité universelle du marxisme-léninisme de la pratique concrète de la révolution, en étendant l'aspect unilatéral, partiel, de l'expérience pour en faire une vérité absolue et universelle. Leur point de vue n'est pas conforme à la situation concrète dans son objectivité et sa totalité. Le résultat inéluctable du dogmatisme comme de l'empirisme est de tendre vers l'idéalisme et la métaphysique.

Au cours de la pratique révolutionnaire, le subjectivisme se manifeste nécessairement par une oscil-

lation entre la gauche et la droite, et va même jusqu'aux erreurs de l'opportunisme de droite ou de l'aventurisme de « gauche » : ceci crée un très grand danger pour la révolution. Le président Mao a indiqué : *« Le dogmatisme s'isole de la pratique concrète, alors que l'empirisme prend à tort l'expérience partielle pour une vérité universelle ; ces deux conceptions opportunistes sont contraires au marxisme¹. »* Le prolétariat n'a que faire de la pensée et du style de travail du subjectivisme ; ils sont au contraire nécessaires aux classes exploiteuses. Le subjectivisme est antiscientifique, anti-marxiste-léniniste, il *« est un grand ennemi du Parti communiste, de la classe ouvrière, du peuple, de la nation — c'est la marque de l'absence d'un véritable esprit de parti. Quand nous avons affaire à un tel ennemi, nous devons l'anéantir. C'est seulement lorsque le subjectivisme aura été vaincu que la vérité du marxisme-léninisme prendra le dessus, que l'esprit de parti se renforcera, que la révolution triomphera² »*.

Le réalisme considère que l'essence du monde objectif et des choses objectives est une réalité dont l'existence est autonome et indépendante de la conscience des hommes. Le terme réalisme est cependant très imprécis car il est souvent déformé par les idéalistes. C'est pourquoi Lénine a indiqué : *« ... le terme réalisme est employé ici par opposition au terme idéalisme. Suivant en cela l'exemple d'Engels, je n'utilise dans ce sens que le mot matérialisme. Je considère cette terminologie comme la seule exacte, d'autant que le mot « réalisme » a été passablement usé par les positivistes, ainsi que par d'autres confusionnistes oscillant entre matérialisme et idéalisme¹. »*

Le réalisme affirmant l'existence objective de la réalité, certains idéalistes appellent souvent le matérialisme « réalisme transcendantal », « réalisme absolu », ou encore « arbitraire réaliste ». Ils qualifient aussi de « réalisme » les éléments matérialistes contenus dans certains systèmes dont l'idéalisme n'est pas radical : ainsi Fichte appelle « réalisme » la conception de Kant sur la chose en soi dont l'existence est autonome et indépendante du moi. Mais le réalisme est loin d'affirmer clairement que la réalité objective est précisément la matière ; on ne peut donc pas appeler réalisme le matérialisme. Ceux qu'on appelle « réalistes » dans la philosophie bourgeoise moderne ne sont en fait que des escrocs idéalistes qui prétendent s'élever au-dessus du matérialisme et de l'idéalisme. *« Les "réalistes" et autres, y compris les "positivistes", les disciples de Mach, etc., tout cela n'est que pure déliquescence ; c'est en philosophie le méprisable parti du juste milieu qui confond en toute question les tendances matérialiste et idéaliste. Les tentatives de s'échapper de ces deux courants*

1. MAO TSÉTOUNG, *Du gouvernement de coalition, Œuvres choisies*, tome III, p. 281.

2. MAO TSÉTOUNG, *Réformons notre étude, Œuvres choisies*, tome III, p. 18.

fondamentaux de la philosophie ne sont que « charlatanisme conciliateur ». »

D'autre part, dans l'histoire de la philosophie, certains idéalistes objectifs ont dit que les concepts universels ont une réalité indépendante des choses particulières et qu'ils sont l'essence des choses objectives. Ainsi par exemple la « théorie des idées » du philosophe de la Grèce antique Platon, et le « réalisme » dans la philosophie scolastique de l'Europe médiévale (voir *nominalisme et réalisme*); ces théories sont aussi appelées « réalisme ». Quant au « néo-réalisme » représenté par le philosophe anglais Russel (1872-1970), ce n'est en fait qu'une réédition de la « théorie de l'Idée » platonicienne et du « réalisme » scolastique. Plus encore, même les idéalistes subjectifs, les disciples de Berkeley et autres, se sont eux aussi couverts du voile du « réalisme » ou du « réalisme de la nature », pour cacher leur solipsisme radical.

D'une façon générale, derrière le terme philosophique « réalité » se cachent toutes sortes de tendances différentes; en premier lieu ce terme cache la lutte entre les deux lignes fondamentales en philosophie, le matérialisme et l'idéalisme. C'est pourquoi il est nécessaire d'analyser concrètement ce qui est appelé « réalisme ».

Le réalisme naïf est une conviction matérialiste spontanée. La plupart des gens sont de prime abord convaincus que le monde objectif existe indépendamment de la conscience humaine, et que nos sensations sont le reflet du monde extérieur. Par exemple, cette maison qui est en face de moi : j'estime que c'est une chose qui existe réellement, elle existe lorsque je la vois, et elle existe encore de la même façon lorsque je ne la vois pas, à moins qu'elle ait été démolie ou se soit écroulée. Une telle opinion est tout à fait courante, et elle est sans aucun doute juste. Mais ce n'est au fond qu'une opinion spontanée et primitive, elle ne s'est pas encore élevée au niveau d'une théorie consciente et systématique; ce n'est pas une conception guidée par le matérialisme scientifique.

Le réalisme naïf n'étant qu'une conception matérialiste primitive et spontanée, et non une conception du monde matérialiste et scientifique, les réalistes naïfs ont les idées facilement embrouillées par l'idéalisme et tombent dans son piège. Pour camoufler son essence réactionnaire et concilier ses contradictions avec les opinions courantes des hommes, souvent la philosophie idéaliste déforme délibérément le réalisme naïf et le défigure à l'aide de balivernes idéalistes. Ainsi les disciples de Mach se sont obstinés à dire que, pour le réalisme naïf, l'homme n'a de rapport qu'avec ses propres sensations et que la question de l'existence du monde matériel n'a aucun sens. Pour échapper à la critique du matérialisme, Avenarius, disciple de Mach, s'est lui-même appelé un « réaliste naïf ».

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 60. (Pékin, ELE, p. 61).

2. *Idem*, p. 354. (Pékin, p. 426).

Le rationalisme et l'empirisme sont deux courants philosophiques bourgeois qui se sont formés au XVII^e siècle en Europe.

Le rationalisme exagère unilatéralement le rôle de la connaissance rationnelle et reconnaît uniquement la réalité de celle-ci, sans reconnaître celle de l'expérience sensible. Il estime que l'on ne peut se fier qu'à la connaissance rationnelle, et non à l'expérience sensible. L'empirisme fait exactement le contraire. Il exagère unilatéralement le rôle de la connaissance sensible, et considère que l'on ne peut se fier qu'à la connaissance sensible, et non à la connaissance rationnelle.

La lutte entre les deux lignes en philosophie existe dans le rationalisme comme dans l'empirisme. Le rationalisme peut être matérialiste ou idéaliste ; de la même façon, l'empirisme peut aussi être matérialiste ou idéaliste.

Le rationalisme idéaliste affirme que l'esprit est premier ; il néglige l'expérience sensible et estime que la connaissance de la vérité est inhérente au cerveau de l'homme. Ainsi le philosophe français Descartes considère que la pensée est une propriété spécifique de la substance spirituelle. Pour lui, l'expérience sensible est illusoire et confuse, et elle ne peut conduire qu'à des erreurs ; seules sont vérités scientifiques ces idées claires et distinctes qui sont le propre du cerveau. Le rationalisme matérialiste affirme aussi que l'on ne peut se fier qu'à la connaissance rationnelle ; mais il estime que le monde naturel est l'unique substance, et que la pensée est une propriété du monde naturel parmi beaucoup d'autres. Le rationalisme matérialiste considère que les idées conformes à la vérité, tout en ne provenant pas de l'expérience sensible, sont cependant en accord avec

les phénomènes objectifs. Ainsi, pour le matérialiste Spinoza (1632-1677), il ne suffit pas que la vérité soit distincte et claire, elle doit encore coïncider avec la réalité objective. Il dit : l'ordre des idées vraies doit être identique à l'ordre réel des phénomènes.

L'empirisme se divise aussi en deux tendances, matérialiste et idéaliste. Le philosophe anglais Locke (1632-1704) a achevé le système de l'empirisme matérialiste. Il pense que l'ensemble de la connaissance humaine provient de l'extérieur par l'intermédiaire de l'expérience sensible, et qu'il n'y a donc aucune prétendue « idée innée » antérieure à l'expérience et inhérente au cerveau. Locke souligne : toutes nos connaissances sont bâties sur l'expérience et proviennent en dernière analyse de l'expérience. Mais Locke nie la réalité de la connaissance rationnelle ; il considère que les concepts universels sont simplement extraits et séparés des idées, et il en fait une découverte et une création intellectuelles. L'empirisme idéaliste est totalement différent ; il remplace la réalité objective par l'expérience sensible et, de ce fait, estime qu'il n'y a aucune réalité objective hors de l'expérience sensible. Du point de vue de l'empirisme idéaliste, seules mes sensations existent réellement ; c'est pourquoi il tend vers un solipsisme extrême. Au XV^e siècle, en Angleterre, Berkeley est un représentant typique de l'empirisme idéaliste.

Le rationalisme matérialiste soutient que la pensée est une propriété de la nature ; il souligne que seule la connaissance rationnelle peut atteindre un savoir conforme à la vérité, distinct, clair, et qui soit en accord avec les phénomènes objectifs. Ce point est correct. L'empirisme matérialiste soutient que l'expérience est la source de la connaissance, posant ainsi la base d'une théorie de la connaissance pour les sciences expérimentales. Cependant l'un et l'autre n'en-

visagent qu'un seul aspect. Le rationalisme matérialiste ne comprend pas que la connaissance rationnelle coupée de la perception sensible devient un arbre sans racines, un fleuve sans source. Les idéalistes objectifs se sont servi de cette erreur pour prouver que la raison est non seulement coupée de la perception sensible, mais encore placée au dessus du monde sensible : la raison régit le monde et la nature en est dérivée. De son côté, l'empirisme matérialiste ne comprend pas que la connaissance sensible doit s'élever jusqu'à la connaissance rationnelle, et que seule la connaissance rationnelle peut refléter parfaitement les phénomènes dans leur ensemble, leur essence et leurs lois internes. En son temps, Berkeley s'est servi de cette erreur pour argumenter son idéalisme subjectif. Il disait que les concepts universels de « matière », de « loi », sont des élucubrations subjectives sans contenu objectif, ce n'est que « néant » ; seules mes sensations existent.

En dressant le bilan de ces deux courants de pensée dans l'histoire de la philosophie, le président Mao a indiqué : « *En philosophie, ni le "rationalisme" ni l'"empirisme" ne comprennent le caractère historique ou dialectique de la connaissance, et, bien que ces théories recèlent l'une comme l'autre un aspect de la vérité (il s'agit du rationalisme et de l'empirisme matérialistes et non idéalistes), elles sont toutes deux erronées du point de vue de la théorie de la connaissance considérée dans son ensemble*¹ »

Le nominalisme et le réalisme sont deux tendances philosophiques opposées dans la philosophie scolastique chrétienne, au Moyen Age en Europe.

Le nominalisme ne reconnaît que la réalité des choses particulières, et non celle des concepts universels. Pour les nominalistes, seules les choses particulières existent effectivement ; il n'y a de concept universel qu'une fois données les choses particulières ; le concept universel est simplement l'appellation d'une catégorie de choses, il ne peut exister indépendamment, séparé des choses objectives. Par exemple, les nominalistes estiment que seuls les hommes particuliers sont réels, car eux seuls sont des hommes concrets en chair et en os, dotés de traits spécifiques. Le concept universel « homme » n'est que le nom donné à cette catégorie d'êtres que sont les hommes. Le représentant du nominalisme tardif est Guillaume d'Occam (1300-1350), qui s'opposait à l'orthodoxie de l'Eglise catholique.

A l'inverse du nominalisme, le réalisme scolastique ne reconnaît que la réalité du concept universel, et non celle des choses particulières. Il considère que seul le concept universel lui-même existe réellement et qu'il est l'essence des choses particulières ; celles-ci ne sont que des formes particulières, des phénomènes contingents dérivés de cette essence universelle, et elles n'ont aucune existence réelle. Pour les réalistes, il faut avoir d'abord le concept universel afin qu'en puissent dériver les choses particulières : c'est pourquoi le concept universel existe avant les choses particulières. Ils considèrent par exemple que seul le concept universel « homme » est réel, car c'est l'essence « homme » que possèdent en commun tous les hommes particuliers.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, tome I, p. 339.

L'homme particulier peut être x ou y : là n'est que la forme particulière dérivée de l'essence commune « homme ». Anselme (1033-1109) est le représentant du réalisme scolastique.

Les nominalistes pensent que les choses objectives particulières existent réellement, qu'elles sont premières et antérieures au reste ; de ce fait, ils ont une orientation matérialiste. Le réalisme, au contraire, rend absolu le caractère universel et général ; il estime que le concept universel existe indépendamment avant les choses particulières, et qu'il est l'essence dont elles sont dérivées : c'est donc de l'idéalisme objectif pur et simple. Lénine a indiqué : « *La lutte des nominalistes et des réalistes au Moyen Age offre des analogies avec la lutte des matérialistes et des idéalistes*¹. » Du point de vue de l'histoire sociale, la lutte entre ces deux tendances a reflété la lutte entre deux forces au sein de l'Eglise catholique. Le réalisme représentait les exigences de la tendance orthodoxe. Le nominalisme, lui, est apparu comme l'opposition au réalisme. Il reflétait les exigences des forces non-orthodoxes au sein de l'Eglise catholique, et jusqu'à un certain point, les espoirs de la nouvelle couche sociale montante, la bourgeoisie des villes. Malgré son orientation matérialiste, le nominalisme est cependant lui aussi fondamentalement erroné. En effet, il exagère l'aspect spécifique et particulier pour le rendre absolu ; il coupe l'universel du spécifique, le général du particulier, sans reconnaître que l'universel se trouve dans le spécifique, et le général dans le particulier ; il ne reconnaît pas non plus que le concept universel est le reflet de l'essence commune des choses. Ainsi, le nominalisme conduit à l'erreur de l'idéalisme subjectif.

1. LÉNINE, *Encore un anéantissement du socialisme*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 20, p. 185.

Le sensualisme considère que les sensations sont la source unique des connaissances.

Reconnaître que les sensations sont la source des connaissances ne signifie pas matérialisme. En effet, deux tendances, deux lignes et deux conclusions se cachent derrière le sensualisme : celui-ci peut conduire au matérialisme, mais aussi à l'idéalisme. Lénine a indiqué : « *A partir des sensations, ou peut s'orienter vers le subjectivisme qui mène au solipsisme (" les corps sont des complexes ou des combinaisons de sensations ")*, et l'on peut s'orienter vers l'objectivisme qui mène au matérialisme (les sensations sont les images des corps, du monde extérieur)¹. »

Le subjectivisme dont parle ici Lénine, c'est la ligne idéaliste du sensualisme. Selon cette ligne, les sensations sont uniquement des choses subjectives qui naissent d'elles-mêmes. Elles ne sont pas le résultat de l'action du monde matériel objectif sur les organes des sens de l'homme, ni les images du monde extérieur ; au contraire, le monde matériel objectif est dérivé des sensations subjectives ; c'est-à-dire que toutes les choses du monde extérieur, y compris les autres hommes, ne sont que des complexes de sensations : il ne reste plus que mes sensations et moi seul. C'est pourquoi s'orienter vers le subjectivisme sensualiste mène inévitablement au solipsisme.

L'objectivisme dont parle ici Lénine c'est la ligne matérialiste du sensualisme. Selon cette ligne, les sensations ne sont en aucun cas des choses subjectives qui naîtraient d'elles-mêmes ; au contraire, elles sont le résultat de l'action du monde extérieur sur les organes sensoriels de l'homme, et les images du monde extérieur. Ainsi, on sera amené à reconnaître que le monde extérieur existe indépendamment,

qu'il est premier et que les sensations sont secondes et dérivées. C'est pourquoi, s'orienter vers l'objectivisme sensualiste peut conduire au matérialisme. Cependant, même le sensualisme matérialiste est encore unilatéral, il est encore limité ; le président Mao a dit : «... ce que nous avons perçu par les sens ne peut être immédiatement compris par nous, et seul ce que nous avons bien compris peut être senti d'une manière plus profonde. La perception ne peut résoudre que le problème des apparences des choses et des phénomènes ; le problème de l'essence, lui, ne peut être résolu que par la théorie². »

Dans la théorie de la connaissance, perception et expérience étant des formes de connaissance appartenant au même stade, l'une et l'autre sont, pour les matérialistes, directement produites dans le contact entre les hommes et les choses. C'est pourquoi le sensualisme est en général lié à l'empirisme. Les empiristes matérialistes s'orientent vers l'objectivisme sensualiste. Tracer avec netteté la démarcation entre ces deux lignes fondamentalement différentes est important pour élever notre conscience de la lutte entre les deux lignes en philosophie.

La scolastique qui est aussi appelée philosophie « stérile », est la philosophie idéaliste du catholicisme à l'époque du Moyen Age en Europe. Du x^e au xvii^e siècle, toutes les écoles secondaires et les universités en Europe enseignaient cette philosophie : c'est pourquoi on l'appelle « philosophie scolastique », ce qui veut dire « philosophie des écoles ».

Au Moyen Age, l'Eglise catholique s'attachait à utiliser et déformer la philosophie d'Aristote pour répondre aux besoins de sa théologie, et faire de celle-ci la base de sa philosophie. La scolastique considère que la philosophie est la petite suivante de la théologie et qu'elle doit la servir ; elle affirme que la raison doit se soumettre à la foi pour interpréter les révélations divines. La scolastique a pour but de prouver les dogmes catholiques, de s'opposer à la science et de maintenir la domination de l'Eglise et des seigneurs féodaux. Son représentant principal est Thomas d'Aquin (1225-1274).

La démonstration de la scolastique consiste à partir des dogmes théologiques, et non de l'expérience concrète. A l'aide de la logique formelle, elle s'attache à mettre bout à bout, de façon subjective, des concepts abstraits coupés de la réalité, et elle use de sophismes pour développer un raisonnement afin d'obtenir la conclusion voulue. Par exemple : les philosophes scolastiques ont écrit d'innombrables thèses sur des questions pourtant parfaitement absurdes, telles que « les anges doivent-ils dormir ? », « dieu peut-il créer des pierres que lui-même ne pourrait soulever ? ». Ou encore. « la taupe a-t-elle des yeux ? ». Sur cette question qu'une observation concrète pourrait résoudre, les voilà qui s'acharnent à argumenter à coup de syllogismes et qui se répandent en interminables débats. Toutes ces dé-

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 129. (Pékin, ELE, p. 148).

2. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique*, Œuvres choisies, tome I, p. 334.

monstrations ne sont que jeux formels de concepts, sans aucun contenu réel et parfaitement futiles. C'est dans ce sens que la scolastique est appelée philosophie « stérile ».

Au fur et à mesure du développement des sciences et de la montée du capitalisme, les premiers philosophes de la bourgeoisie européenne ont mené une lutte sans merci contre la scolastique du Moyen Age, et ce fut la fin de celle-ci.

Les philosophes bourgeois modernes ont ressuscité la scolastique médiévale sous le nom de « néo-thomisme » (ou aussi « néo-scolastique »), qui est devenu la philosophie officielle du catholicisme contemporain. Le néo-thomisme tente de concilier la religion et la science; il déforme les nouveaux acquis des sciences de la nature, pour servir la théologie. C'est la philosophie de l'impérialisme, son objectif principal est d'attaquer directement le matérialisme dialectique et le matérialisme historique. Elle prône la conciliation de classe et s'oppose à la révolution prolétarienne. Elle défend le système impérialiste actuel, dans le but de maintenir la domination chancelante du capitalisme et de l'impérialisme. C'est actuellement l'un des courants philosophiques bourgeois les plus réactionnaires.

La philosophie de la nature est une théorie philosophique relative au monde de la nature. Elle fut répandue du xvii^e au début du xix^e siècle. Son point de vue se reflète de façon concentrée dans le système des philosophes idéalistes allemands Schelling et Hegel. A l'époque, les sciences de la nature n'étaient pas encore parvenues à un développement suffisant, et l'on ne pouvait pas encore expliquer de façon scientifique de nombreux phénomènes de la nature, ni leur liaison objective. C'est pourquoi certains philosophes ont tenté d'établir un système relatif au monde de la nature, en se fondant non sur les matériaux de l'expérience scientifique, mais sur des principes et des spéculations abstraits. La philosophie de la nature est précisément un tel système.

Alors que les sciences de la nature n'étaient pas encore pleinement développées et que des lacunes subsistaient dans certains domaines, les philosophes de la nature ne pouvaient compléter les faits manquants qu'à l'aide d'inventions, et combler les lacunes existantes qu'avec de pures imaginations. C'est la raison pour laquelle ils ont émis des opinions parfaitement absurdes. Toutefois, la philosophie de la nature a aussi formulé des idées précieuses et prévu certaines découvertes scientifiques ultérieures. Avec le développement des sciences naturelles, et après l'apparition de la philosophie marxiste, la philosophie de la nature a finalement disparu.

Le solipsisme est la conclusion absurde obtenue lorsque l'idéalisme subjectif est poussé à l'extrême. D'après cette conclusion, seul le « moi » existe dans le monde, et tout le reste n'est que mes sensations, ou la création de ma conscience subjective.

Les principaux représentants du solipsisme sont Berkeley et Mach (1838-1916). Berkeley considère que les corps sont des « collections d'idées » ou bien des « combinaisons de sensations ». Il estime que l'existence d'un corps réside dans le fait qu'il est mou ou dur lorsque je le palpe, rouge ou bien vert lorsque je le vois, parfumé ou puant lorsque je le sens ; les sensations diverses de consistance, de couleur, d'odeur, etc., se combinent pour constituer des corps différents, et il n'y a véritablement aucune chose en dehors de moi. A partir de là, Berkeley tire une conclusion radicalement idéaliste subjective, qu'il formule ainsi : « exister c'est être perçu », ce qui signifie qu'une chose n'existe que parce qu'elle est ressentie ; si je n'en ai aucune sensation, elle n'existe pas. Avec ce raisonnement, tout n'existe que dans mes sensations, et donc il ne reste que moi seul au monde : ce qui est le comble de l'absurde.

Quant à la théorie de Mach, tout en changeant quelques mots, en utilisant des termes tels que les « éléments du monde », et en se prétendant au-dessus du matérialisme et de l'idéalisme, c'est encore, pour ce qui est du fond, de l'idéalisme subjectif et du solipsisme. Par exemple, Mach affirme que les « éléments » du monde ne sont pas les choses matérielles, mais les sensations de couleur, de son, d'espace, de temps ; le monde est fait de « complexes de sensations », et rien n'existe en dehors de mes sensations. Avenarius (1843-1896), disciple de Mach, lui fait écho en racontant que seules les sensations permettent de

supposer l'existence des choses, et qu'il n'y a aucune chose hors des sensations.

De la même veine que les disciples de Mach, tous les immanentistes sont aussi des solipsistes avérés. En effet, ils considèrent que les sensations ne sont pas le reflet des choses du monde extérieur, mais simplement l'état de conscience subjectif de l'homme ; ils formulent l'idée absurde que « l'existence, c'est la conscience ».

La conclusion solipsiste étant par trop absurde, aucun idéaliste subjectif n'ose reconnaître ouvertement qu'il est lui-même solipsiste ; ou bien ils tentent, par un tour habile, d'éviter cette conclusion.

Dans l'œuvre classique *Matérialisme et empiriocriticisme*, Lénine a indiqué avec profondeur que l'idéalisme subjectif tombe inévitablement dans le solipsisme. Il a dit : « Si, d'après Mach, les corps sont des complexes de sensations, ou, comme disait Berkeley, des "combinaisons de sensations", il s'ensuit nécessairement que le monde entier n'est que représentation. Partant de ce principe, on ne peut admettre l'existence des autres hommes, mais seulement de soi-même : pur solipsisme¹. »

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 40. (Pékin, ELE, p. 37).

L'immanentisme est une philosophie idéaliste subjective dont se sont réclamés les allemands Schuppe (1836-1913), Leclair (1848-1919), Rehmke (1848-1930) et Schubert-Soldern (1852-1935) à la fin du XIX^e siècle en Europe. L'immanentisme affirme que tout phénomène, toute chose dans le monde est « immanent », c'est-à-dire existe dans la conscience subjective de l'homme : c'est l'état de conscience de l'homme. De là, la tâche de la philosophie est uniquement d'analyser les états de conscience subjectifs de l'homme.

Bien que les immanentistes considèrent aussi que la connaissance est inséparable de l'expérience, et qu'elle doit en provenir, ils donnent toutefois une interprétation idéaliste de l'expérience. Ils estiment que l'expérience ce sont les sensations, et que celles-ci ne sont que l'état de conscience subjectif ; ils nient que les sensations soient le produit de l'action du monde extérieur sur nos organes des sens. De leur point de vue, puisque l'homme ne peut s'évader des sensations, il lui est aussi impossible de s'évader des états de conscience. A partir de là, ils déduisent : puisque la connaissance de l'homme ne peut en aucun cas se situer au-delà de son corps, les phénomènes objectifs extérieurs à la conscience n'existent pas. Tout comme l'idéaliste subjectif Berkeley, dont les formules sont célèbres : « exister c'est être perçu », les corps sont des « combinaisons de sensations », les immanentistes disent aussi : « l'existence, c'est la conscience », « toutes les choses que nous percevons directement sont des sensations, ce sont des combinaisons de sensations en constante transformation ». Ils traitent de « métaphysique » le matérialisme qui reconnaît la réalité objective du monde extérieur, et ils l'avilissent avec hargne. Les imma-

nentistes sont de parfaits solipsistes.

Tous les immanentistes sont aussi des fidéistes qui propagent la superstition religieuse. Ainsi Schuppe pouvait affirmer que si les immanentistes nient le transcendant (ce qui est au-delà de l'expérience), dieu et la vie future n'entrent cependant pas dans cette notion ; Leclair disait que l'immanentisme peut satisfaire à toutes les exigences des fidèles de la religion ; Rehmke disait que dieu n'est pas suprasensible, mais au contraire un concept réel ; Schubert-Soldern disait que le moi préexiste à notre corps charnel, et qu'après la mort de celui-ci le moi survit : il propageait ainsi ouvertement l'absurdité chrétienne de l'immortalité de l'âme. Lénine a indiqué : « *Le fait est que les immanentistes sont des réactionnaires endurcis, des prêcheurs avérés du fidéisme, conséquents dans leur obscurantisme. On n'en trouve pas un parmi eux, qui n'ait ouvertement consacré ses travaux théoriques les plus achevés sur la gnoséologie à la défense de la religion et à la justification de telle ou telle théorie médiévale*¹. »

L'immanentisme et la théorie de Mach ont fait leur apparition à peu près à la même époque. La terminologie utilisée par les deux écoles a beau légèrement varier, ce sont les deux blaireaux d'une même colline : l'une et l'autre sont de l'idéalisme subjectif. Les immanentistes et les disciples de Mach se lancent des fleurs, ils se complètent les uns les autres ; sur le plan théorique, ils ont des liens de consanguinité très intimes : les deux écoles reconnaissent ouvertement qu'elles tirent leur origine de l'agnosticisme de Hume et de l'idéalisme subjectif de Berkeley. Ils sont devenus proches compagnons dans leur lutte contre le matérialisme, et c'est pourquoi Lénine a dit : « *Les immanentistes [sont les] frères d'armes de Mach et d'Avenarius*². »

Le positivisme est une tendance de la philosophie idéaliste bourgeoise. Le sens de « positif » est ici « certain », « effectif ». Les positivistes, sous prétexte que la philosophie doit se fonder sur des faits « positifs » et partir de l'expérience, déclarent que seules ce qu'ils appellent les connaissances positives sont dignes de foi, et ils se flattent d'être des « philosophes scientifiques » au-dessus du matérialisme et de l'idéalisme.

Le créateur du positivisme est le français Comte (1798-1857). L'empirio-criticisme de Mach et d'Avenarius (appelé aussi « positivisme moderne ») représente la deuxième génération du positivisme. Le néo-positivisme et ses variantes, le positivisme logique et la philosophie sémantique, représentés par le Cercle de Vienne avec Schlick (1882-1936) et Carnap (1891-1971), est la troisième génération du positivisme.

Tout en mettant l'accent sur l'expérience, les positivistes ne reconnaissent toutefois que l'expérience subjective. Ils estiment que la science n'est que la description de l'expérience subjective, et ne reflète aucune loi objective. La connaissance humaine peut seulement atteindre l'apparence des choses et non leur essence. Quant au monde matériel objectif, ils estiment qu'il n'existe pas dans les matériaux fournis par l'expérience réelle, mais qu'il est la pensée qui va dans ces matériaux : donc, il n'est pas question de son existence objective ; les lois objectives, telles que la causalité et la nécessité, ne proviennent aussi que de la « pure » expérience subjective. On voit ainsi que, bien que les positivistes fassent de leur propre théorie la troisième ligne au-dessus du matérialisme et de l'idéalisme, cette théorie est en fait la réé-

1. LÉNINE, *Matérialisme et empirio-criticisme*, op. cit., tome 14, p. 220. (Pékin, ELE, p. 261).

2. *Idem*, p. 216 (Pékin, p. 256).

dition de l'idéalisme subjectif de Berkeley et de l'agnosticisme de Hume.

Le positivisme de Comte considère que la question fondamentale de la philosophie est un « faux problème » qui n'existe pas en fait, ceci dans le but de nier la philosophie. La première génération des positivistes, tout en estimant que le monde matériel objectif est inaccessible à l'expérience et en ne parlant donc pas de la question de son existence, n'est cependant pas allée jusqu'à nier directement son existence. Les positivistes de la deuxième génération réfutent carrément l'existence du monde matériel objectif, et ils appellent « éléments du monde » les sensations ; ils proclament la doctrine de la « coordination de principe » selon laquelle le sujet et l'objet sont indissociables, et ils estiment que la philosophie consiste à penser le monde « d'après le principe du moindre effort ». Les positivistes de la troisième génération considèrent que la question fondamentale de la philosophie n'est pas le problème de la relation entre la pensée et l'être, mais seulement un problème relatif à la logique; pour eux, le jugement en philosophie est un jugement logique ; le monde n'a pas d'existence objective, il est la construction logique créée par les hommes d'après l'expérience sensible. La philosophie sémiotique, elle, considère que la question fondamentale de la philosophie est celle du sens des mots. Par exemple, de son point de vue, la « lutte de classes » n'existe pas de façon objective : c'est uniquement parce que ce terme est « incorrect » que sont apparues les « calamités » sociales. La méthode pour résoudre ce problème consiste à éliminer de la langue les expressions « incorrectes ». Cette philosophie est extrêmement réactionnaire.

Lénine a critiqué le positivisme de façon définitive ; il a traité les positivistes de « bavards dégénérés *qui se*

prétendent philosophes », et leur méthode de démonstration de « *pur charlatanisme bourgeois* ¹ ».

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 214 et 229. (Pékin, E.L.E., p. 253 et 271).

L'animisme est une théorie philosophique qui avance que toute matière est douée de vie.

Le matérialisme primitif de l'Antiquité a bien vu le tableau général des transformations de toutes les choses dans l'univers, de leur apparition à leur disparition; mais il ne pouvait pas expliquer concrètement les causes du mouvement et de la modification des choses et des phénomènes. Certains ont alors considéré que tous les corps sont doués d'activité et de vie. Les matérialistes métaphysiques modernes n'ont pas vu les différences qui existent entre chaque forme du mouvement de la matière, et ils ont aussi ramené les activités de la vie à un mouvement mécanique : de cette façon, ils ne faisaient pas clairement de distinction quant à l'essence entre la forme supérieure du mouvement de la matière — la vie — et ses autres formes de mouvement. Certains ont ainsi considéré que les activités de la vie et de l'esprit existent sous une forme quelconque dans toute matière.

A l'époque de la Renaissance artistique et littéraire en Europe occidentale, les matérialistes se sont servi de la conception animiste pour combattre les idées superstitieuses de la théologie catholique médiévale concernant l'immatérialité de l'âme et son immortalité, jouant ainsi un rôle progressiste. A cette époque, les représentants de l'animisme étaient, en particulier, l'italien Télésio (1508-1588) et le français Robinet (1735-1820).

Tout en voyant bien que la vie ne peut exister sans la matière, l'animisme gomme cependant la différence de nature entre la matière organique et la matière inorganique. Il ne comprend pas que la conscience est le résultat du haut développement de

la matière, et va jusqu'à considérer que la matière inorganique est douée de vie, de sensation : cette conception n'est donc pas scientifique.

La téléologie est une théorie philosophique idéaliste et anti-scientifique. Elle considère que l'existence de tous les phénomènes du monde naturel a une finalité. Ainsi l'idéalisme théologique fait de dieu la cause première de toutes les choses de l'univers, il considère que le monde a été créé par dieu et que celui-ci a disposé toutes les choses. De ce fait, le monde naturel dans son entier s'accorde à une finalité. Engels a dit : D'après les téléologistes, «... *les chats ont été créés pour manger les souris, les souris pour être mangées par les chats, et l'ensemble de la nature pour rendre témoignage de la sagesse du Créateur*¹ ». Ceci met à nu la nature réactionnaire de la téléologie. L'idéaliste de la Grèce antique Socrate (469-399 avant l'ère) et l'idéaliste allemand Wolff (1679-1754) sont les représentants principaux de la téléologie. En Chine, Dong Zhongshu (179-104 avant l'ère), penseur réactionnaire de la classe féodale dominante sous les Han de l'Ouest, prêchait aussi la téléologie. Il exaltait la téléologie religieuse selon laquelle « le Ciel et l'homme se répondent », et disait que le « Ciel » est à même d'organiser les affaires des hommes selon une finalité ; il voulait ainsi que les hommes acceptent tête basse leur sort d'esclaves du pouvoir féodal, sort fixé par le « Ciel ».

Cette théorie idéaliste anti-scientifique s'est constamment heurtée à la critique du matérialisme. Cependant, l'ancien matérialisme mécaniste ne comprenait pas la diversité des formes du mouvement de la matière, ni les rapports dialectiques de liaison réciproque et d'interaction entre les phénomènes. Il ne pouvait pas expliquer de façon scientifique les rapports dialectiques existant entre le monde des êtres vivants et leur mi-

lieu d'existence, et encore moins expliquer de façon scientifique les lois du développement de la société humaine. Pour ces raisons, il ne pouvait pas surmonter définitivement la téléologie. Seuls le matérialisme dialectique et le matérialisme historique peuvent expliquer scientifiquement les lois objectives du monde naturel et du développement de la société humaine, et de plus conduire les hommes à transformer activement la nature et la société. Seuls, ils ont radicalement vaincu la pensée réactionnaire de la téléologie religieuse.

1. ENGELS (F.), *Dialectique de la nature*, op. cit., p. 33-34.

Le fatalisme est une conception réactionnaire idéaliste et anti-scientifique. Il estime que les événements historiques, les progrès sociaux, et les aléas de la vie de l'individu sont fixés d'avance par une force surnaturelle appelée « destin ». Le « destin » régit tout, et les hommes doivent se soumettre à ses dispositions. Tout ce qui est fixé dans le destin ne saurait changer, et tout effort pour transformer la réalité est vain.

Dans les temps anciens, les hommes n'avaient aucune connaissance des lois de la nature et de la société, et ils ne pouvaient saisir les liaisons existant entre de nombreux phénomènes : de ce fait, ils se sont servi d'une force impénétrable, le « destin », pour interpréter les événements historiques et les aléas de la vie individuelle. Ceci a produit la conception obscurantiste de la croyance dans le destin et de la soumission à celui-ci. Dans la société de classes, les classes dominantes réactionnaires et l'idéalisme religieux se sont servi de ces idées pour paralyser la volonté révolutionnaire du peuple travailleur et répandre avec force l'idéologie fataliste. Dans la Chine antique, Confucius, penseur réactionnaire de la classe décadente des propriétaires d'esclaves, a porté aux nues les idées fatalistes telles que « craindre la volonté du Ciel », « vie et mort sont fixées, richesse et bonheur sont inscrits dans le Ciel ». En Europe occidentale, les philosophes de la classe des propriétaires d'esclaves prétendaient aussi que « le destin conduit ceux qui l'acceptent, et pousse ceux qui ne l'acceptent pas ». Ils voulaient ainsi que les esclaves supportent leurs peines paisiblement et se soumettent tête basse aux dispositions des dominants.

Au cours de leur lutte contre l'idéa-

lisme et la théologie religieuse, les philosophes matérialistes modernes se sont moqués avec une ironie mordante de la conception fataliste. Ils ont souligné le caractère objectif des lois de la nature en considérant qu'en dehors d'elles il n'y a pas, et il ne peut y avoir, aucune force qui aménage à sa guise la nature et l'humanité. Cependant, ce sont des métaphysiciens et ils ne saisissent pas le rapport dialectique qui existe entre les lois objectives et l'activité subjective, entre la nécessité et la liberté. Lors de leur lutte contre l'idéalisme, ils ont souvent exagéré l'aspect des lois objectives et de la nécessité, en niant l'activité subjective des hommes et leur liberté. De façon mécanique, ils ont considéré que les hommes ne peuvent que subir passivement les dispositions de la nécessité. Ce faisant, et bien qu'ils aient critiqué l'idéalisme, ils étaient cependant incapables de tracer une véritable démarcation avec le fatalisme.

La philosophie marxiste a, la première, résolu de façon scientifique le rapport dialectique entre les lois objectives et l'activité subjective, la nécessité et la liberté, la connaissance du monde et sa transformation. Elle a radicalement critiqué le point de vue erroné du fatalisme selon lequel on ne peut rien faire. La philosophie marxiste souligne que dans l'immense entreprise de transformation du monde, le peuple révolutionnaire, et non une quelconque force surnaturelle ou surhumaine, joue le rôle déterminant. « *Le peuple, le peuple seul, est la force motrice, le créateur de l'histoire universelle* ¹. »

1. MAO TSÉTOUNG, *Du gouvernement de coalition, Œuvres choisies*, tome III, p. 217.

Le panthéisme est une théorie qui estime que le divin existe dans toutes les choses du monde, et qui nie l'existence d'un créateur ou d'une force surnaturels. Le panthéisme s'oppose à l'idée absurde que dieu a créé le monde, et considère que la nature n'a été créée par aucune force surnaturelle : la nature elle-même possède la force de création.

Dans des conditions déterminées, le panthéisme a pu devenir une forme de propagande du matérialisme pour combattre la religion traditionnelle. Au xvi^e siècle, le philosophe italien Bruno (1548-1600) fut le célèbre représentant des idées du panthéisme. D'après Bruno, le monde naturel lui-même possède une « raison universelle » ou « âme de l'univers ». Le monde naturel, ou monde matériel, est éternel, il n'a pas été créé un certain jour par quelque créateur surnaturel. Bruno a ainsi mis à nu les discours trompeurs qui prêchaient le dogme catholique selon lequel dieu a créé le monde. De son point de vue, l'univers n'a pas de centre, ni de limites ; on peut aussi dire que tout lieu de l'univers en est le centre ; la terre n'est pas le centre de cet univers infini, l'Eglise catholique de Rome n'est en rien le représentant de dieu sur la terre. Ces thèses du Bruno étaient directement dirigées contre la théologie traditionnelle du catholicisme et contre l'Eglise romaine ; elles ont suscité son effroi et sa haine.

Certains philosophes bourgeois modernes, afin de s'opposer au marxisme, ont voulu se servir des idées du panthéisme pour concilier les contradictions entre la science et la religion ; ils disent que le monde existe en dieu, propagent la croyance en dieu, le spiritualisme, et endorment les masses travailleuses.

Le théisme, ou déisme, est un courant philosophique qui fut répandu en Angleterre et en France aux xvii^e et xviii^e siècles. Il prône une prétendue « religion naturelle » fondée sur la raison, et s'oppose au christianisme traditionnel fondé sur les révélations divines.

Le déisme estime que dieu est le créateur qui transcende le monde naturel, mais il fait de dieu un « maître absent » : c'est-à-dire que dieu, une fois qu'il a créé le monde et qu'il lui a donné des lois et un mouvement, n'intervient plus dans les affaires du monde ; celui-ci se meut alors d'après ses propres lois. Du point de vue du déisme, le monde existe en fait de façon autonome, et les lois de la nature ne dépendent d'aucune volonté. C'est pourquoi les déistes exaltent la raison et combattent l'obscurantisme ; ils critiquent tous les « miracles » qui contreviennent aux lois de la nature. De cette façon, le déisme est devenu, à l'époque, un moyen de se libérer de la religion traditionnelle. Pendant la révolution bourgeoise du xviii^e siècle en France, les penseurs des Lumières ont fait du déisme une arme théorique pour mener la lutte contre le catholicisme. Dans *La Sainte famille*, Marx a indiqué : « Pour le matérialiste tout au moins, le théisme n'est qu'un moyen commode et paresseux de se débarrasser de la religion ¹. »

Le déisme n'est cependant pas l'athéisme. Il dit que les lois et l'ordre du monde naturel sont le résultat d'un aménagement judicieux dû à la volonté d'un dieu surnaturel. Après avoir achevé la révolution anti-féodale, la bourgeoisie s'est au contraire servie du déisme pour prôner la foi religieuse, s'opposer au matérialisme, à l'athéisme et paralyser les masses travailleuses. Dans son œuvre illustre,

l'*Anti-Dühring*, Engels a critiqué les conceptions déistes anti-scientifiques de Dühring telles que « la volonté du monde naturel », « la subtilité du monde naturel ». Le grand éducateur révolutionnaire a ici maintenu les principes de la philosophie marxiste, défendu un athéisme radical et développé le matérialisme scientifique.

Le scepticisme est une théorie philosophique qui exprime le doute vis-à-vis du monde objectif et de la vérité objective. Cette théorie émet le doute non seulement sur la possibilité de connaître le monde objectif et la réalité objective, mais aussi sur leur existence. Les sceptiques conséquents vont jusqu'à ne donner aucune réponse affirmative sur quoi que ce soit.

Le fondateur du scepticisme antique est le Grec Pyrrhon (365-275 avant l'ère). Il estimait que si les sensations sont la source de nos connaissances, nous ne pouvons donc pas nous évader des sensations : comment pourrions-nous connaître l'essence des choses et des phénomènes ? Puisque nous ne savons rien, nous devons abandonner tout jugement, toute connaissance. Pour Pyrrhon, la tâche de la philosophie est de procurer aux hommes l'équilibre spirituel. Il demande aux hommes d'être indifférents à la vie réelle, afin de gagner la paix de l'esprit. Tout ceci reflétait l'état d'esprit décadent et le désespoir de la classe des propriétaires d'esclaves.

Pendant la Renaissance artistique et littéraire en Europe, un sens nouveau a été donné au scepticisme. Ses représentants sont le Français Montaigne (1533-1592) et son continuateur Bayle (1647-1706). Ils ont pris le scepticisme comme arme pour attaquer l'Eglise et le système autocratique du féodalisme, pour critiquer la scolastique et la métaphysique.

Le scepticisme moderne est apparu sous la forme de l'agnosticisme, représenté par l'Anglais Hume (1711-1776). Hume estime que nos sensations sont notre seule expérience ; quant à savoir s'il y a une substance matérielle objective extérieure à nos sensations, et s'il y a une substance spirituelle en tant que moi subjectif,

1. MARX (K.), ENGELS (F.), *La Sainte Famille*, Paris, 1969, Ed. Sociales, p. 156.

il est à jamais impossible d'y répondre. Pour Hume, la relation de causalité ne provient que des associations d'idées de l'homme ; ce sont les hommes qui sont accoutumés à associer deux faits consécutifs, le premier comme cause et le second comme effet : les deux faits n'ont en réalité aucune liaison de nécessité. On ne peut affirmer que le soleil se lèvera demain, car nous n'avons pas encore l'expérience des choses de demain. C'est seulement en nous fondant sur l'habitude que nous pouvons penser que le soleil se lèvera demain ; en réalité il n'y a pas là de nécessité.

Dans son essence, le scepticisme est anti-scientifique et va à l'encontre de la pratique. Le scepticisme qui est largement répandu dans la philosophie bourgeoise moderne, qu'il s'agisse du positivisme, de la théorie de Mach ou autre, affirme que la connaissance des hommes ne dépasse pas les sensations, l'expérience ; il ne reconnaît pas qu'il y a des choses réelles et fiables en dehors des limites de la perception et de l'expérience. Le scepticisme se sert de ces idées pour s'opposer à la science et au matérialisme dialectique. L'expérience de la pratique de l'humanité, l'histoire de l'ensemble du développement scientifique et la théorie marxiste relative à la possibilité de connaître le monde, ont radicalement réfuté les erreurs du scepticisme.

Le spiritualisme est une théorie idéaliste qui considère que l'esprit, ou l'âme, règne sur le monde et qu'il est la source et l'essence du monde. Le spiritualisme est apparu en Allemagne dans la deuxième moitié du XIX^e siècle ; il a ensuite sévi en Angleterre, en France, et dans d'autres pays.

Le spiritualisme affirme l'absurdité suivante : l'âme est unique, et le corps charnel n'est que sa manifestation. Tout corps a une âme. Ce qui est du domaine de l'âme, de l'esprit, est l'essence ; ce qui est du domaine de la nature, des corps, de la physique, n'est qu'un autre aspect de l'âme, son apparence extérieure. Le spiritualisme dit encore : la terre a une « âme terrestre », le monde a une « âme du monde ». Cette « âme du monde » est une âme immense qui comprend tout, c'est dieu, et toutes les autres âmes sont comprises dans dieu, ce sont des petites parties de cette âme immense. Du point de vue du spiritualisme, le monde existe, mais il n'existe qu'en tant qu'apparence extérieure de l'âme ; le monde est un, mais c'est au sein de cette âme immense qu'est dieu. Les spiritualistes modernes, comme le savant anglais Wallace (1823-1913), se sont opposés à la pensée théorique dans les sciences naturelles, et ils ont déformé les acquis de ces sciences ; par des superstitions de charlatan, comme l'hypnotisme, la chiromancie, le spiritisme, ils ont cherché à prouver l'existence de dieu et de l'âme immortelle, ainsi que d'un organe spécifique du corps humain pour révéler dieu, etc. Tout ceci afin de combattre le matérialisme et la dialectique.

La croyance en l'existence de l'âme dans le corps humain est une conception superstitieuse héritée de l'époque de l'obscurantisme. Les pen-

seurs des classes exploiteuses se sont servi de cette conception superstitieuse pour fabriquer le spiritualisme. Leur but n'était autre que d'alourdir le joug de la superstition et de la religion sur les idées des hommes, afin de dominer le peuple du point de vue spirituel. C'est pourquoi, lorsqu'ils ont parlé du spiritualisme, les auteurs marxistes l'ont critiqué en tant que modèle criant de la pensée réactionnaire.

Le panpsychisme est une théorie idéaliste bourgeoise. Il affirme que le monde matériel dans son ensemble — qu'il s'agisse de la matière organique (animaux et plantes) ou de la matière inorganique (comme la pierre, le bronze, le fer, etc.) — est doué de conscience, d'esprit ou d'âme. La seule différence tient à ceci : la conscience, l'esprit, l'âme des animaux (et en particulier des animaux de type supérieur) sont relativement clairs ; viennent ensuite ceux des plantes ; la conscience, l'esprit ou l'âme de la matière inorganique sont les plus confus.

Le représentant exemplaire du panpsychisme est l'Allemand Fechner (1801-1887). Il soutient que les hommes ont une âme humaine, les animaux, les plantes ont aussi une âme animale ou végétale ; la terre a une âme terrestre, l'univers a une âme universelle, c'est-à-dire dieu : l'ensemble du monde naturel est le corps de dieu, c'est l'extériorisation de l'âme divine. Fechner raconte que la matière et l'esprit sont une seule chose ; l'esprit n'est pas le produit de la matière, mais au contraire la matière est la manifestation extérieure de l'esprit. Le panpsychisme est en fait une réédition de l'animisme antique. (voir *animisme*).

L'énergétisme est une théorie idéaliste réactionnaire. Sa particularité consiste à déformer le concept d'« énergie » en physique, au service de la philosophie idéaliste réactionnaire. Son fondateur est le physicien chimiste allemand Ostwald (1853-1932).

L'« énergie » est un concept scientifique en physique ; la matière a différentes formes de mouvement, et donc différentes formes d'« énergie ». C'est pourquoi l'« énergie » est inséparable de la matière. Pour prendre un exemple, dans un mouvement mécanique la matière a une « énergie cinétique » ou « énergie potentielle » mécanique. Ainsi, lorsqu'on tire une balle, celle-ci peut pénétrer un mur parce qu'elle possède une « énergie cinétique » dans son mouvement. De la même façon, le mouvement de la matière qui produit de la chaleur a une « énergie calorifique » ; le mouvement magnétique de la matière a une « énergie magnétique » ; lorsqu'elle opère des transformations chimiques, la matière a une « énergie chimique » ; et ainsi de suite. On constate que, quelle que soit la forme de l'« énergie », celle-ci est inséparable de la matière et de son mouvement. Mais l'« énergie » n'est qu'une particularité de la matière, elle n'est qu'une expression de son mouvement ; elle n'exprime pas l'ensemble des relations du mouvement, c'est pourquoi on ne peut pas purement ramener l'« énergie » au « mouvement ».

A la fin du XIX^e siècle, le développement de la physique et de la chimie a conduit à formuler le concept d'« énergie », qui fut largement utilisé dans les sciences de la nature et dans la pratique de la production. Dans ces circonstances, certains savants, du fait d'une pensée et d'une méthode métaphysiques, ont exagéré

sans limite ce concept d'« énergie » pour en faire un absolu ; ils ont voulu ramener à l'« énergie » tout phénomène et tout processus de la nature, et les expliquer par l'« énergie » ; ils ont coupé matière et « énergie » et carrément réduit la matière à l'« énergie », dans le but de remplacer complètement la matière par l'« énergie ». Ainsi est apparu un courant de pensée « énergétique ».

L'erreur fondamentale de l'énergétisme consiste à confondre deux idées différentes, celle de la connaissance concrète de la composition de la matière, et celle de la réalité objective de son existence indépendante de la conscience humaine ; l'énergétisme déforme l'approfondissement de la connaissance de la forme du mouvement matériel pour dire que le mouvement peut exister sans la matière. Les énergétistes ont substitué l'« énergie » à la matière ; ils ont ramené à l'« énergie » toutes les choses du monde, y compris tous les phénomènes du monde naturel, de la société et de la pensée, et ils ont proclamé que la matière en tant que réalité objective « a disparu ». Ils examinent l'« énergie » sans envisager la matière, et ils ne comprennent en outre l'« énergie » que comme mouvement ; ils considèrent que l'« énergie » et le mouvement peuvent exister sans la matière : ils sont ainsi tombés dans le bourbier de l'idéalisme.

L'énergétisme d'Ostwald cherche à englober dans le concept d'« énergie » non seulement celui de matière, mais aussi l'esprit, les phénomènes psychiques et les processus de la conscience ; il estime que ce sont les phénomènes psychiques et les processus de la conscience eux-mêmes qui « communiquent cette qualité [l'« énergie »] à tous les phénomènes extérieurs ». Ceci revient à dire que notre pensée ne reflète pas les trans-

formations de l'énergie dans le monde extérieur, c'est le monde extérieur qui reflète la « qualité » de notre conscience. C'est pourquoi Lénine a indiqué : « *Pur idéalisme*¹ », dévoilant ainsi de façon frappante la nature erronée de l'« énergétisme ».

Bogdanov, disciple de Mach, est encore plus réactionnaire. Il considère simplement l'« énergie » comme un pur symbole ; selon lui, elle n'a qu'une « valeur purement méthodologique ». Ceci signifie que le concept d'« énergie » ne reflète aucune existence objective, il n'est qu'un symbole et une méthode utilisés par les hommes afin d'ordonner les données fournies par l'expérience. De plus, Bogdanov interprète les phénomènes sociaux à l'aide de l'« énergétisme », et il expose l'« énergétisme social » selon lequel le développement et la transformation de la société sont « un accroissement ou une diminution d'énergie ». Il prétendait ainsi s'opposer au matérialisme historique.

Dans son livre *Matérialisme et empiriocriticisme*, Lénine a radicalement critiqué la nature anti-scientifique et idéaliste de l'« énergétisme ».

L'anthropomorphisme est une conception qui accorde les particularités et l'aspect de l'homme au monde naturel et aux divinités, ou à dieu, en les personnifiant. Ne comprenant pas les causes du mouvement et des modifications des phénomènes naturels et sociaux, les hommes de l'Antiquité ont personnifié ces phénomènes et les ont expliqué à l'aide des traits particuliers de l'homme. Par exemple, le mouvement du soleil était pour eux le dieu soleil parcourant l'espace monté sur un char de guerre en or ; ils ramenaient la cause de la guerre à une dispute entre déesses, etc. En plus de l'aspect humain, l'anthropomorphisme donnait aussi aux divinités ou à dieu un caractère humain, etc. Les matérialistes de l'Antiquité ont souvent violemment critiqué cette conception anti-scientifique.

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 282. (Pékin, ELE, p. 338.

Le mysticisme est une conception du monde de l'idéalisme religieux. Le mysticisme affirme que les hommes et dieu ont des contacts directs sur le plan spirituel, et que dans ces contacts les hommes peuvent saisir le « mystère » de l'univers.

Le mysticisme est inséparable de toute théorie religieuse. De nombreux courants de la philosophie idéaliste en sont aussi empreints. Dans l'Antiquité, les sciences n'étant pas encore développées, la superstition religieuse occupait encore une position dominante et de nombreuses écoles de la philosophie idéaliste avaient une composante mystique. Dans l'Europe médiévale, les mystiques considéraient que l'on ne peut connaître la vérité que directement grâce aux « révélations » divines, ou bien grâce à l'« inspiration », c'est-à-dire par la fusion directe de l'esprit avec dieu. A l'époque moderne et contemporaine, les mystiques considèrent que la vérité absolue (c'est-à-dire la connaissance de l'essence des phénomènes) est quelque chose d'inexplicable et dont il est impossible de parler ; que ce soit par la méthode de l'investigation scientifique ou par celle du raisonnement logique, on ne peut jamais connaître que l'apparence des choses et des phénomènes. Seule l'« intuition », c'est-à-dire, selon eux, le fait que l'esprit pénètre directement le noyau des phénomènes, peut permettre d'en connaître l'essence. L'intuitionniste Bergson (1859-1941) est le représentant du mysticisme dans la philosophie idéaliste contemporaine. Il insiste sur l'intuition et la considère comme une faculté de connaissance directe de l'essence des choses et des phénomènes, faculté insaisissable et mystique.

Le mysticisme nie l'expérience et le raisonnement logique, il s'oppose

à la science, au matérialisme et à la dialectique : c'est une théorie réactionnaire. D'une façon générale, on appelle mysticisme toute foi ou doctrine inexplicable et merveilleuse qui tire ses conclusions non de l'investigation scientifique et du raisonnement logique, mais au contraire d'une démarche mystique dont il est impossible de parler.

Le fidéisme est la théorie réactionnaire des théologiens et des idéalistes qui rabaisent les sciences et exaltent la foi. Son point de vue fondamental est d'admettre qu'il existe des « connaissances » provenant de la foi religieuse. Les fidéistes font de ces « connaissances » l'égal des connaissances scientifiques, et vont même jusqu'à les placer au-dessus de ces dernières, proclamant la suprématie de la foi. Ainsi le philosophe chrétien Tertullien (environ 150-222) exalte la foi aveugle dans la religion et dit : « justement parce qu'elle est absurde, j'y crois. » Bien qu'ils n'aient aucun moyen de nier les connaissances scientifiques, les fidéistes modernes nient néanmoins que les sciences puissent atteindre la vérité objective, en considérant que celle-ci n'est accessible que par la foi. Lénine a souvent parlé en même temps de l'idéalisme et du fidéisme philosophiques, estimant que « *l'idéalisme n'est qu'une forme subtile et raffinée du fidéisme* ¹ ».

L'obscurantisme désigne le courant de pensée réactionnaire idéaliste qui s'oppose aux sciences, au progrès, et tout particulièrement à la diffusion des connaissances scientifiques et culturelles dans les masses populaires. L'obscurantisme rabaisse ou estompe la capacité humaine de connaître le monde objectif et de le transformer, il nie les connaissances scientifiques, dans le but de laisser indéfiniment les masses populaires dans un état d'ignorance et de stupidité. En philosophie, l'obscurantisme est en général étroitement lié à l'idéalisme subjectif le plus absurde, à la superstition religieuse, au mysticisme. C'est l'instrument idéologique de la domination réactionnaire des classes exploiteuses.

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 372. (Pékin, ELE, p. 448).

« Logos » est un mot du grec ancien. Son sens premier est langage, pensée, raison. A partir du philosophe matérialiste de la Grèce antique Héraclite, le mot « logos » est devenu un terme philosophique désignant les lois universelles du monde matériel. Lénine a dit : « *La loi fondamentale du monde, d'après Héraclite, (Logos ...) est " la loi de la transformation dans le contraire " ¹. »*

Par la suite, avec le développement de la lutte entre les deux lignes en philosophie, le matérialisme et l'idéalisme, le mot « logos » a été utilisé dans la philosophie idéaliste de la fin du système esclavagiste de la Grèce antique, pour exprimer le destin auquel il est impossible de résister, la raison divine, etc. Dans la théologie chrétienne de l'Europe médiévale, le « logos » désigne une substance spirituelle d'ordre mystique. Dans la philosophie européenne moderne, Hegel utilise le terme « logos » dans un sens idéaliste objectif, et il désigne alors « la raison des choses existantes ».

La philosophie marxiste n'utilise pas le mot « logos » pour exprimer les lois. Afin d'attaquer Marx, Dühring a dit que la dialectique matérialiste est la théorie du « logos ». Engels a répondu avec force à l'attaque perfide de Dühring, en indiquant que la théorie dialectique matérialiste du marxisme est le reflet scientifique du développement dialectique du monde objectif, et qu'elle n'a rien à voir avec une « reproduction » de la théorie du « logos » de Hegel.

1. LÉNINE, *Résumé du livre de Lasalle : Philosophie d'Héraclite l'obscur d'Ephèse, Œuvres*, Paris-Moscou, tome 38, p. 331.

L'Idée est un terme philosophique employé par Platon, philosophe de l'aristocratie des propriétaires d'esclaves dans la Grèce antique, ainsi que par certains idéalistes objectifs.

Les Idées sont les concepts universels, comme « table », « chambre », « bien », etc. Cependant, partant d'un point de vue idéaliste objectif, Platon a inversé le rapport véritable qui existe entre les choses particulières et les concepts universels. Il considère que le concept universel n'est pas le reflet dans le cerveau humain du caractère général des choses particulières appartenant à une même catégorie, mais au contraire une substance spirituelle — les Idées — indépendante, extérieure au cerveau et dont l'existence est objective. Selon Platon, les Idées sont éternelles et immuables, ce sont « les originaux » d'après lesquels sont modelées les choses particulières, et celles-ci sont constituées « à partir » des Idées. Par exemple, c'est « à partir » de l'Idée de « table » qu'une table particulière devient table; sans l'Idée de « table », il ne saurait y avoir de table particulière. Kant a aussi appelé Idée l'objet de la connaissance rationnelle, par exemple l'« Idée du monde », l'« Idée de l'âme » et l'« Idée de Dieu », etc.

La théorie platonicienne des Idées est une conception tout à fait absurde. Cette théorie considère que les concepts universels, les idées, existent de façon indépendante, et qu'il y a une Idée de « chambre » extérieure à la chambre particulière. Cette théorie a néanmoins établi un principe fondamental de l'idéalisme en général : la séparation entre la pensée et l'être, en considérant que la pensée et les idées sont premières et créent toutes les choses du monde. Lénine a dit, en parlant de la théorie des Idées : « Ce-

la semble étrange, monstrueusement (plus exactement : puérilement) absurde. Mais l'idéalisme moderne, Kant, Hegel, l'idée de Dieu, ne sont-ils pas du même genre (absolument du même genre)¹ ? »

L'inné et l'acquis sont deux termes employés en philosophie sur la question de la source des connaissances. Est appelé inné tout principe ou connaissance qui ne vient pas de l'expérience, mais qui préexisterait à l'expérience. Inversement, toute connaissance qui vient de l'expérience est appelée connaissance acquise.

La philosophie idéaliste affirme qu'il y a des prétendus principes ou connaissances innées. Ainsi le philosophe allemand Kant estime que l'« espace », le « temps », la « causalité », sont des formes innées. C'est une conception qui ne tient pas debout. Du point de vue du matérialisme dialectique, il n'existe aucune connaissance innée. Les connaissances ne tombent pas du ciel, et elles ne sont pas non plus inhérentes au cerveau de l'homme ; elles ne peuvent venir que de la pratique, de l'expérience. Toute connaissance est le reflet du monde matériel objectif dans la conscience subjective.

1. LÉNINE, *Résumé de la « Métaphysique » d'Aristote*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 38, p. 356.

La « chose en soi » est un terme de la philosophie kantienne qui désigne les choses existant hors de nos sensations ; bien que ces choses agissent sur nos organes des sens pour produire nos sensations, leur nature réelle est cependant inconnaissable. La « chose pour nous » est un terme formulé par opposition à la « chose en soi » ; il indique que la « chose en soi » peut être connue de nous ; la « chose en soi » que nous connaissons, c'est la « chose pour nous ».

Chez Kant, la chose en soi et l'agnosticisme sont étroitement liés. Ceci vient du fait que Kant, tout en admettant l'existence des choses du monde extérieur, considère que toutes leurs qualités sont le produit de la conscience subjective des hommes ; donc les choses du monde extérieur dans leur essence (les choses en soi), qui sont hors de la conscience subjective, sont inconnaissables. Ainsi pour Kant, l'espace, le temps, la causalité et la nécessité sont des formes subjectives innées (c'est-à-dire des formes inhérentes au cerveau humain), et le monde que connaissent les hommes est « tiré » à l'aide de ces formes innées qui « préexistent à l'expérience », c'est le monde des phénomènes. Il y a une différence de principe entre le phénomène et la chose en soi, un abîme « infranchissable » existe entre eux ; l'« au-delà » de l'abîme, c'est la chose en soi, inconnaissable et « transcendantale » (c'est-à-dire au-delà de l'expérience) ; l'« en-deçà » de l'abîme, c'est le monde des phénomènes, et lui seul est l'objet des connaissances des hommes.

Kant reconnaît qu'en dehors de nos sensations des choses en soi existent et leur correspondent : c'est la composante matérialiste de la philosophie kantienne, et on peut la prendre ; mais Kant dit aussi de la chose en soi qu'elle est inconnaissable : ceci

mène à l'idéalisme et à l'agnosticisme. Engels, lorsqu'il a réfuté la chose en soi insaisissable de Kant, et Lénine, lorsqu'il a riposté aux calomnies de Tchernov et autres disciples russes de Mach sur Engels, ont l'un et l'autre analysé le terme kantien de « chose en soi ». Ils ont réaffirmé sa composante matérialiste, et réfuté sa composante idéaliste et agnostique ; ils ont indiqué qu'il n'y a aucune « chose en soi » inconnaissable, et que toute « chose en soi » peut se convertir en « chose pour nous », c'est-à-dire en chose que nous connaissons.

La philosophie marxiste considère que nos sensations et nos représentations sont les images du monde extérieur ; le temps et l'espace sont les formes fondamentales de toute existence : l'existence non déterminée dans le temps ni l'espace est une absurdité ; la causalité, la nécessité, etc., sont les lois de liaison universelle et d'interaction du monde matériel. Il n'existe aucun abîme entre le phénomène et la chose en soi, aucune différence de principe entre l'un et l'autre ; il n'existe absolument aucun « au-delà », tout est « en-deçà », et donc bien évidemment la question de « franchir » l'abîme ne se pose pas. Si l'on dit que le phénomène est une « chose en soi » lorsque nous ne le connaissons pas encore, dans ce cas, après une pratique répétée, la « chose en soi » se convertit en « chose pour nous », c'est-à-dire en un phénomène dont nous avons acquis la connaissance. Lénine a dit : *« Toute différence mystérieuse, ingénieuse et subtile entre le phénomène et la chose en soi n'est qu'un tissu d'absurdités philosophiques. De fait, tout homme a observé des millions de fois la transformation évidente et simple de la « chose en soi » en phénomène, en « chose pour nous ». Cette transformation est justement la connaissance ¹. »*

L'« en-deça » désigne ce qui est dans les limites de l'expérience, l'« au-delà » ce qui est hors des limites de l'expérience ; la « transcendance » désigne le dépassement des limites de l'expérience.

Le philosophe allemand Kant estime que le monde matériel en dehors des sensations (ce qu'il appelle les « choses en soi ») existe objectivement, et qu'il agit sur nos sens pour produire les sensations ; cependant, à travers celles-ci nous ne pouvons connaître que son apparence, et non sa nature réelle (la chose en soi). Il y a une démarcation de principe entre le phénomène et la chose en soi, un abîme que l'on ne peut « transcender ». Le phénomène est l'« en-deça » de l'abîme, c'est le monde de l'expérience ; la chose en soi est l'« au-delà » de l'abîme, c'est le monde qui est en dehors des sensations, ou au-delà de l'expérience ; l'un et l'autre appartiennent respectivement à des domaines fondamentalement différents. Le fait de prendre le concept du phénomène (c'est-à-dire du monde de l'expérience) pour appréhender la chose en soi (le monde au-delà de l'expérience), est appelé « transcendance » : la raison tombe alors dans des contradictions insolubles. Kant appelle ce type de contradiction antinomie de la raison pure (Voir *antinomie*). C'est pourquoi, du point de vue de Kant, la transcendance est inadmissible pour la connaissance ; elle n'est admissible que pour la foi.

La philosophie marxiste considère qu'il n'y a aucun abîme entre le phénomène et la chose en soi, et qu'il n'y a pas de différence de principe entre l'un et l'autre ; il n'existe aucun « au-delà » des connaissances, tout est « en-deça », et donc il n'est pas non plus question de « transcendance ». Lénine a indiqué : «... l'idée même du « transcensus », c'est-à-dire de

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 122. (Pékin, ELE, p. 139).

la différence de principe entre le phénomène et la chose en soi, est une idée absurde, propre aux agnostiques (disciples de Hume et de Kant compris) et aux idéalistes¹».

L'entendement est un terme utilisé dans la philosophie occidentale prémarxiste. L'entendement a, en gros, les trois sens suivants :

1 - il désigne la faculté de l'activité de penser qui va du concept au jugement et au raisonnement.

2 - terme de la philosophie kantienne. Kant estime que la connaissance humaine se divise en trois stades : la perception, l'entendement et la raison. L'entendement est la capacité de connaissance qui tire un jugement de synthèse à partir des données fournies par les sensations et par l'expérience auxquelles s'appliquent les formes innées du jugement (telles que la causalité, la nécessité, etc.). Mais l'entendement ne peut connaître que l'apparence des phénomènes, et non leur nature réelle (les choses en soi), et donc le monde extérieur est inconnaissable ; toutes les connaissances scientifiques proviennent de la connaissance de l'entendement, c'est-à-dire qu'elles sont subjectives et naissent d'elles-mêmes dans le cerveau de l'homme. Ainsi, pour Kant, les deux faits que le soleil brille sur la pierre et que la pierre devienne chaude n'ont pas, en eux-mêmes, de relation de causalité : celle-ci leur est imposée par la capacité de connaissance de l'homme (catégorie de causalité de l'entendement). C'est du pur apriorisme idéaliste.

3 - terme de la philosophie hégélienne. A partir de sa pensée dialectique et idéaliste objective, Hegel sépare aussi connaissance de l'entendement et connaissance rationnelle. Il considère que la connaissance de l'entendement, tout en étant l'activité de penser qui va du concept au jugement et au raisonnement, est cependant métaphysique, c'est de la logique formelle : elle envisage toute chose comme statique, fixe, sans interdépendance. Seule la connaissance ration-

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 118. (Pékin, ELE, p. 134).

nelle est dialectique, c'est l'activité de penser en état de liaison, de développement et de conversion.

La raison est un stade élevé de la faculté de connaissance. La connaissance rationnelle est la pensée abstraite qui, sur la base de la connaissance sensible, forme des concepts, tire des jugements et des raisonnements.

Cependant, dans l'histoire de la philosophie, les philosophes ont eu des opinions différentes sur la raison. Par exemple :

Kant estime que la raison est une faculté de connaissance supérieure, et il la place au-dessus de la perception et de l'entendement. Pour lui, seule la raison peut s'abstraire totalement de l'expérience pour penser les Idées qui sont au-delà de l'expérience - le « monde », l'« âme » et dieu. Mais Kant est un agnostique idéaliste aprioriste. Il estime que, lorsqu'elle pense les Idées, la raison tombe inévitablement dans des contradictions insolubles : c'est l'« antinomie ». C'est pourquoi la raison, elle non plus, ne peut pas connaître la nature réelle des phénomènes. Kant emploie aussi le mot raison dans un sens large, qui désigne l'ensemble de la capacité de connaissance, y compris la perception, l'entendement et la raison.

Hegel estime que la raison est la capacité de connaissance la plus complète, et qu'elle est le stade supérieur de la connaissance. Pour lui, seule la raison peut penser de façon dialectique et mettre à jour l'essence des phénomènes. Mais l'idéalisme objectif de Hegel a inversé le rapport entre le monde objectif et la raison, en faisant de celle-ci le créateur des choses, et en disant qu'elle en est l'essence et le noyau.

La philosophie marxiste considère que, dans le processus de la connaissance, la raison et la perception appartiennent respectivement à deux stades différents. La connaissance rationnelle dépend de la connaissance

sensible, et celle-ci doit se développer en connaissance rationnelle. Seule cette dernière peut saisir l'essence des phénomènes, dans leur ensemble et leur liaison interne. La raison n'exclut pas l'expérience sensible, mais la considère au contraire comme la seule source des connaissances acquises sur la base de la pratique sociale. C'est pourquoi l'ensemble du processus de la connaissance doit se diviser scientifiquement en deux stades : celui de la connaissance sensible et celui de la connaissance rationnelle.

L'agnosticisme est une conception philosophique qui nie la possibilité de connaître le monde, ou du moins la possibilité de le connaître à fond. L'agnosticisme coupe le rapport dialectique entre la pensée et l'être, et nie leur identité.

Les représentants typiques de l'agnosticisme sont, au XVIII^e siècle, le philosophe idéaliste anglais Hume et le philosophe idéaliste allemand Kant. Hume considère que les sensations sont le seul objet de la connaissance de l'homme, et que celle-ci ne peut dépasser le domaine des sensations. Quant à savoir s'il existe des phénomènes objectifs extérieurs aux sensations, c'est impossible. Kant, tout en reconnaissant que le monde extérieur existe et provoque les sensations, dit néanmoins que les formes d'existence et de mouvement de la matière - le temps et l'espace - ainsi que les lois de liaison universelle et d'interaction du monde matériel, comme la causalité et la nécessité, n'appartiennent pas aux phénomènes objectifs, mais leur sont imposées par la conscience subjective de l'homme. De là, Kant estime que l'homme ne connaît que l'apparence du monde extérieur, et que le monde extérieur lui-même (les choses en soi) est inaccessible à sa faculté de connaissance : il est donc inconnaissable. Lénine a indiqué : « *Quel est donc le fond de sa tendance [de l'agnostique]? C'est qu'il ne va pas au-delà des sensations ; qu'il s'arrête en-deçà des phénomènes, se refusant à voir quoi que ce soit de " certain " au-delà des sensations. Nous ne pouvons rien savoir de certain de ces choses mêmes (c'est-à-dire des choses en soi, des " objets en eux-mêmes " ...), telle est la déclaration très précise de l'agnostique* ¹. »

L'erreur de l'agnosticisme consiste à faire des sensations un abîme qui sépare la conscience subjective de

l'homme et le monde objectif, en considérant que l'homme ne peut absolument pas franchir cet abîme et qu'il n'a donc aucun moyen de savoir si le monde objectif existe ou non ; ou bien, comme Kant, en considérant que l'homme ne peut voir que l'apparence du monde extérieur, sans pouvoir dépasser cette apparence pour appréhender son essence. En réalité, les sensations ne sont en rien un abîme qui séparerait la conscience et le monde objectif ; au contraire, elles sont le pont qui les relie. Le monde objectif existe indépendamment de la conscience de l'homme, mais celle-ci en est le reflet : c'est pourquoi les hommes peuvent connaître le monde objectif, sur la base de la pratique. En premier lieu, les hommes se fondent sur leurs sensations pour connaître l'apparence des choses, puis, au cours d'une pratique sans cesse répétée, cette connaissance sensible s'élève à la connaissance rationnelle, et peut ainsi dépasser l'apparence pour embrasser l'essence des choses. Dans le monde, il y a seulement des choses qui ne sont pas encore connues, et non des choses inconnaisables. Au fur et à mesure du développement de la pratique, ce qui n'est pas encore connu peut sans cesse se convertir en phénomène connu. Par exemple, dans le passé les hommes ne savaient rien de l'atome ni de l'électron ; mais avec le développement de la production et des sciences, ils ont commencé à percer le mystère de l'atome et de l'électron, et ils les ont largement utilisés dans la pratique. La pratique est l'arme la plus efficace pour réfuter l'agnosticisme. Comme l'a dit Engels : « *La réfutation la plus frappante de cette lubie philosophique, comme d'ailleurs de toutes les autres, est la pratique, notamment l'expérimentation et l'industrie* ². »

L'agnosticisme s'est largement propagé dans les courants de la philoso-

phie bourgeoise moderne ; ainsi en est-il, par exemple, de la théorie de Mach et de l'utilitarisme. D'après la théorie de Mach, nous ne pouvons connaître que les sensations, et non l'existence d'une chose quelconque extérieure à nos sensations. L'utilitarisme nie la réalité objective du monde matériel ainsi que l'existence de la vérité objective ; il affirme que ce qui m'est utile est vérité. Toutes ces théories ne sont qu'une réédition de l'agnosticisme. C'est la nature de classe de la bourgeoisie qui détermine la nature réactionnaire de ces philosophies ; leur caractéristique commune est de vouloir limiter les sciences, de s'opposer à la pratique, afin que les hommes ne cherchent pas à connaître les lois objectives, et en particulier les lois objectives du développement de la société. Tout ceci pour atteindre leur but réactionnaire, qui est de s'opposer à la révolution prolétarienne.

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 109. (Pékin, ELE, p. 123).

2. ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 29.

L'impératif absolu est le principe moral de la philosophie idéaliste de Kant. Kant estime que les actions des hommes se fondent sur un « impératif » (« tu dois faire ainsi ») émis par la raison. Il y a deux sortes d'« impératif » : l'un, appelé « impératif hypothétique », est soumis à une finalité et à des conditions, il répond par exemple à des motifs d'intérêt individuel, d'amour, de sympathie, etc. ; l'autre, appelé « impératif catégorique » ou « impératif absolu », n'est soumis à aucune finalité ni aucune condition, c'est-à-dire que l'action n'a d'autre motif que le « devoir » de faire ainsi. Kant considère comme action morale uniquement celle qui est faite d'après l'« impératif absolu ».

A partir de son idéalisme aprioriste, Kant tente d'établir, à l'aide de l'« impératif absolu », un principe moral valable pour toute société et pour toute classe. En réalité, il ne saurait y avoir un tel principe moral au-dessus de la société humaine et au-dessus des classes. Engels a dit que l'« impératif absolu » de Kant est « ...impuissant parce qu'il demande l'impossible et, par conséquent, n'arrive jamais à quelque chose de réel...¹ ».

1. ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 39.

L'« Idée absolue » est un terme employé par le philosophe idéaliste allemand Hegel. Pour Hegel, le monde naturel serait dérivé de cette « Idée absolue » qui serait l'essence immanente de toutes les choses.

Hegel a inversé le rapport réel entre la pensée et l'être, le subjectif et l'objectif. De son point de vue, la pensée, l'idée, n'est pas le produit de la matière hautement organisée (le cerveau), ni le reflet des phénomènes objectifs, mais exactement le contraire : elle existerait quelque part avant l'apparition du monde et de l'humanité. Le monde objectif et la nature en sont dérivés et proviennent de sa transformation. Pour Hegel, la pensée, l'idée, n'est pas quelque chose de statique et d'immobile, mais au contraire d'actif et d'agissant ; elles sont en développement perpétuel du fait des contradictions qui leur sont inhérentes. Hegel a donné une description précise du processus de ce développement.

Dans le système philosophique de Hegel, l'« Idée absolue » est le point final de la *Science de la logique* et le point de départ de la *Philosophie de la nature*. Hegel considère qu'avant l'apparition du monde naturel l'Idée traverse un très long processus de développement : la *Science de la logique* est la description de ce processus. L'Idée commence par une catégorie totalement vide de contenu — l'« être » — et se développe petit à petit en se concrétisant et en s'approfondissant, et de ce fait, en étant aussi plus vraie et plus libre. Par exemple : à partir de la catégorie d'« être » se développent d'abord les catégories de « qualité », de « quantité », etc., qui généralisent directement ce qui est perçu quotidiennement ; progressant encore, ces catégories se développent en catégories supérieures.

res, plus profondes, telles que celles d'« apparence », d'« essence » ; enfin, après être passées par celles de « concept », de « jugement », de « raisonnement », de « vie », de « connaissance », elles se développent jusqu'à la vérité absolue ou « Idée absolue ». C'est pourquoi l'« Idée absolue » est la catégorie suprême de la *Science de la logique*, le sommet du développement de l'Idée avant l'apparition de la nature. L'ensemble du processus de ce développement de l'Idée, tel qu'Hegel le décrit, s'accomplit grâce au mouvement propre de l'Idée, grâce à la dialectique ; de plus, sous une forme idéaliste, il reflète en le déformant le processus par lequel la connaissance des hommes se développe peu à peu en s'approfondissant.

Hegel estime que, l'« Idée absolue » étant la catégorie suprême, le sommet, elle ne peut donc plus se développer comme auparavant ; si elle se développe, elle devra suivre la loi de la dialectique et se convertir en son contraire — le monde naturel. D'après Hegel, si l'« Idée absolue » est « absolue », c'est parce qu'elle est « vérité absolue » et en même temps « liberté absolue ». En tant que « vérité absolue », elle est la plus concrète. Selon le mouvement « circulaire » de la dialectique hégélienne, l'« Idée absolue » retourne à nouveau à l'être, mais il ne s'agit plus de cet être totalement vide de contenu du début : c'est maintenant l'être le plus concret. C'est pourquoi Hegel dit : « Cette idée étante est la nature ». En tant que « liberté absolue », l'« Idée absolue » est évidemment, pour Hegel, toute puissante, elle peut se convertir librement en son contraire, c'est-à-dire le monde naturel. Cette absurdité idéaliste de Hegel, selon laquelle l'« Idée absolue » se convertit en monde naturel, n'est qu'une réédition de la philoso-

phie religieuse du Moyen Age : dieu a créé le monde. L'« Idée absolue », qui est vérité absolue et liberté absolue, est précisément une autre appellation du dieu chrétien tout-puissant et omniscient. Cette gangue idéaliste de la philosophie hégélienne a subi la critique sévère des éducateurs marxistes. Ainsi, Engels a indiqué : « ...la création du monde est ... chez Hegel, beaucoup plus compliquée et plus impossible que dans le christianisme ... ¹ »

1. ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 27.

L'Esprit absolu est un terme de la philosophie hégélienne. Pour Hegel, l'Esprit absolu, tout comme l'Idée absolue, est la substance spirituelle éternelle dont l'existence est objective. Mais, dans son système philosophique, l'Esprit absolu et l'Idée absolue sont aussi deux catégories différentes. Le système philosophique de Hegel est constitué de trois parties : la *Science de la logique*, la *Philosophie de la nature* et la *Philosophie de l'esprit*. L'Idée absolue est le point final de la *Science de la logique*, le point de départ de la *Philosophie de la nature*. L'Esprit absolu est, lui, la catégorie suprême de la *Philosophie de l'esprit*, et aussi le point final de l'ensemble de la philosophie de Hegel. L'Esprit absolu comprend trois maillons : l'art, la religion et la philosophie. Lorsque la pensée et l'idée se développent jusqu'au stade de l'Esprit absolu, toutes les contradictions se trouvent alors conciliées, et l'ensemble du développement est arrêté. Ici se manifeste parfaitement la contradiction inconciliable qui existe entre le système philosophique idéaliste de Hegel et sa pensée dialectique.

La réflexion est un terme qui a été utilisé par la philosophie bourgeoise en Europe. Les philosophes bourgeois font de la réflexion une activité propre de l'esprit et une méthode d'introspection. Elle a cependant des sens différents chez les divers philosophes. Par exemple, Locke dit réflexion pour ce qu'il appelle l'expérience interne, c'est-à-dire l'activité de l'esprit lui-même (comme le désir, l'amour, la haine, etc.). C'est la partie idéaliste de la théorie matérialiste de la connaissance de Locke. Dans la philosophie de Hegel, la réflexion devient un concept encore plus radicalement idéaliste.

Lorsqu'il expose sa conception de la connaissance, Hegel emploie souvent le terme « réflexion ». Il estime que ses caractéristiques sont les suivantes. Premièrement, la réflexion est la pensée qui se tourne sur elle-même. Elle est la connaissance qu'a la pensée des concepts universels ; or ceux-ci sont le produit de la pensée : c'est pourquoi la réflexion est la connaissance de la pensée sur elle-même. Deuxièmement, la réflexion est la pensée qui se reproduit. A la différence de l'expérience qui saisit directement les phénomènes sans passer par aucun intermédiaire, la réflexion, elle, ne peut pas saisir immédiatement, directement, les choses qu'elle connaît. Pour appréhender les concepts universels, la pensée doit passer par un intermédiaire. Par exemple, pour saisir l'essence immanente, elle doit passer par l'intermédiaire de l'apparence, et ainsi saisir l'essence en dépassant l'apparence. Donc l'activité de réflexion ne s'accomplit pas d'un coup, elle se manifeste par un processus qui se reproduit. Selon Hegel, la réflexion est donc l'automouvement de la pensée.

Hegel appelle « méthode de réflex-

xion » la pensée métaphysique. Pour lui, la réflexion est nécessaire pour émettre un simple jugement. Mais une réflexion rationnelle, subjective, métaphysique, est seulement apte à considérer les problèmes avec un point de vue unilatéral, isolé, statique. Hegel estime que seule sa dialectique idéaliste, c'est-à-dire ce qu'il appelle la « méthode spéculative », peut connaître et saisir son objet dans ses liaisons et son essence.

La philosophie marxiste considère que le monde objectif est en transformation et en mouvement perpétuels ; la connaissance qu'en ont les hommes doit aussi être un processus de développement dialectique qui, sur la base de la pratique, s'élève de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle. Cette théorie matérialiste dialectique du reflet diffère de ce que le matérialiste ancien Locke appelait réflexion (c'est-à-dire l'expérience interne), et plus encore de ce que l'idéaliste objectif Hegel appelait réflexion (c'est-à-dire l'automouvement de la pensée). Le président Mao a dit : « *Si l'on peut se fier aux données de la connaissance rationnelle, c'est justement parce qu'elles découlent des données de la perception sensible ; autrement, elles deviendraient un fleuve sans source, un arbre sans racines, elles seraient quelque chose de subjectif, qui naîtrait de soi-même et auquel on ne pourrait se fier*¹. »

L'altérité, ou extériorisation, est un terme qu'emploie fréquemment Hegel. Dans sa philosophie, l'altérité désigne la conversion d'une chose intérieure en chose extérieure. Par exemple, la nature est l'extériorisation de l'« Idée absolue ». Pour l'idéalisme objectif de Hegel, l'idée existe hors de l'espace et du temps, c'est une chose intérieure ; le monde naturel existe dans l'espace et le temps, c'est une chose extérieure. C'est pourquoi la conversion de l'Idée en monde naturel est une « extériorisation ».

1. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, tome I, p. 338.

Le sophisme consiste à faire un raisonnement et une démonstration, justes en apparence et faux en réalité, en enfreignant les principes de la logique dans un but défini. Les sophistes ne traitent pas les problèmes de façon objective et à partir de l'essence et de la liaison d'ensemble des choses ; ils n'utilisent pas correctement les concepts, selon les principes de la logique, pour raisonner et juger. Ils partent au contraire du subjectif, et choisissent à leur guise tel ou tel aspect des phénomènes pour se justifier, ou bien ils font passer ce qui est superficiel pour le fond des choses, et donnent une démonstration juste en apparence et fautive en réalité. Tout ceci afin d'inverser le noir et le blanc, de mélanger vrai et faux, et de justifier leurs discours et leurs actions de charlatans. Le sophisme est une piètre variante de la métaphysique.

L'idéalisme et l'anti-dialectique, le subjectivisme et le relativisme, sont l'essence de la pensée sophiste. Lénine a indiqué avec profondeur que sa source est d'« *appliquer subjectivement* » la « *multiforme et universelle souplesse des concepts, souplesse qui va jusqu'à l'identité des contraires*¹ ». Le matérialisme dialectique estime que les concepts, tout comme les autres choses dans l'univers, ne sont ni isolés ni statiques, mais au contraire souples et vivants ; ils se trouvent dans l'unité des contraires, dans la conversion d'une chose en son contraire. Mais cette unité (identité) des contraires et cette conversion, en ce qui concerne les concepts, est le reflet de l'unité et de la conversion des phénomènes objectifs réels : c'est pourquoi elles sont concrètes, réelles, conditionnées. Le président Mao a indiqué : « *Lorsque nous disons que, dans des conditions déter-*

*minées, il y a identité des contraires, nous considérons que ces contraires sont réels et concrets, et que la transformation de l'un en l'autre est également réelle et concrète*². » L'erreur du sophisme est d'exagérer de façon unilatérale le seul aspect de la transformation et du mouvement des concepts, en s'évadant des conditions réelles et concrètes, et d'utiliser de façon subjective, selon ses besoins propres, leur souplesse et leur mobilité. Le sophisme affirme subjectivement que sont identiques des choses qui en fait, objectivement, ne le sont pas ; et que se sont transformées des choses qui objectivement ne le sont pas encore.

En partant du subjectivisme et du relativisme, les sophistes ont fabriqué toutes sortes de tours de passe-passe. Par exemple : inventer les faits, inverser le noir et le blanc ; modifier les propositions, changer subrepticement les concepts ; brouiller les démarcations, escamoter l'essence des choses ; détourner la cible, mettre tout à l'envers ; faire passer l'éclectisme et le dualisme pour la dialectique, etc. De ce fait, précisément, sophismes et paroles sans fondement sont devenus les procédés habituels de tous les révisionnistes, les opportunistes, les escrocs politiques, les comploteurs et les arrivistes, afin d'atteindre leur but politique réactionnaire.

1. LÉNINE, *Résumé de la « Science de la logique » de Hegel*, op. cit., tome 38, p. 108.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction*, Œuvres choisies, tome I, p. 379.

La théorie de la vérité éternelle est une conception métaphysique de la vérité. Selon cette conception, toute vérité dite « vraie » est éternelle et immuable, ultime et dernière, et n'est soumise à aucune limite de temps, de condition, ni de lieu.

Les idéalistes considèrent toujours que leur système idéaliste est la vérité dernière, ultime et unique. Ils sont donc, en dernière instance, des tenants de la théorie de la vérité éternelle. Les matérialistes mécanistes ne comprennent pas le rapport de dépendance de la connaissance à l'égard de la pratique, ni le caractère historique et dialectique de la connaissance, et ils considèrent aussi souvent comme immuables et inconditionnés les résultats de la connaissance humaine acquis dans des conditions déterminées.

Du point de vue du matérialisme dialectique, la connaissance vraie qu'ont les hommes sur le monde objectif est le reflet exact des phénomènes et des choses objectifs ; son contenu est objectif, absolu, indépendant de la volonté subjective des hommes. Dans ce sens, la vérité objective, la vérité absolue, est aussi éternelle. Mais la connaissance humaine s'approfondit et se développe constamment dans les trois grands mouvements révolutionnaires que sont la lutte de classes, la lutte pour la production et l'expérimentation scientifique. La pratique, la connaissance, puis de nouveau la pratique et la connaissance : c'est dans ce processus de lutte prolongée que la connaissance humaine s'approche peu à peu de la réalité objective et saisit la vérité absolue. Lénine a dit : « *La pensée humaine est, par nature, capable de nous donner et nous donne effectivement la vérité absolue, qui est constituée par une somme de vérités relatives* ¹. » A l'inverse, les tenants de la théorie de la

vérité éternelle ne voient pas dans la connaissance un processus d'approfondissement progressif ; ils ne comprennent pas que le relatif renferme l'absolu, et séparent complètement vérité absolue et vérité relative. Ils exaltent de façon unilatérale la suprématie de la pensée, donnent un caractère absolu à la connaissance, et proclament que la vérité est achevée d'un seul coup, immuable. Les tenants de cette théorie appellent encore vérité éternelle et immuable l'affirmation de certains phénomènes simples, tels que : $2 + 2 = 4$, Paris est en France, Napoléon est mort le 5 mai 1821, etc. C'est ce qu'a fait Dühring. Du point de vue marxiste, ce genre de vérité existe en effet, et on peut même en relever un grand nombre. Mais elles n'ont pas grande valeur pour le développement de la connaissance humaine, ni pour celui des sciences. C'est pourquoi Engels a indiqué en se moquant qu'il n'est pas intelligent de mettre des grands mots sur des phénomènes simples, et qu'il s'agit là d'un emploi vulgaire des concepts de vérité éternelle et de vérité absolue. Engels estime que pour faire progresser le matérialisme, il faut cesser de déformer vulgairement le terme de vérité éternelle, et être à même de résoudre de façon dialectique le problème du rapport entre vérité absolue et vérité relative.

La théorie de la vérité éternelle a souvent servi à la défense des classes dominantes réactionnaires et décadentes. Celles-ci utilisent fréquemment cette théorie pour tromper les masses ; elles exaltent la « vertu éternelle », la « justice éternelle », et disent que l'idéologie réactionnaire et pourrissante est « éternelle », que le système d'exploitation qui va s'écrouler est « ultime », « immuable », afin de paralyser la volonté de lutte du peuple travailleur.

Le schème de l'univers est une théorie idéaliste aprioriste, œuvre du philosophe bourgeois allemand Dühring. C'est la base de l'ensemble de son système philosophique.

Dühring estime que les principes généraux de l'être et de la pensée constituent l'objet de la recherche philosophique. Ces principes préexistent à toute expérience, ils existent avant l'apparition du monde naturel et de l'humanité. Ce sont les « parties constitutives dernières » ou « éléments fondamentaux » dont se compose la multiplicité du savoir et du vouloir. Une fois que ces principes « derniers » ont été découverts, ils peuvent servir pour tout expliquer ; il suffit de les appliquer au monde naturel et à la société humaine, ces derniers devront alors leur correspondre. De ce fait, d'après l'« ordre logique » selon lequel « les principes viennent en premier », le monde naturel et l'humanité « suivent ensuite », Dühring a donc divisé son système philosophique en trois parties : le schème de l'univers, la philosophie de la nature, et la doctrine de l'homme.

L'erreur fondamentale de la théorie du schème de l'univers réside dans le fait que les principes de Dühring ne proviennent pas du monde objectif mais de l'imagination de son cerveau, et qu'ils sont plaqués sur le monde objectif. Dans son illustre ouvrage l'*Anti-Dühring*, Engels a radicalement critiqué cet apriorisme idéaliste de Dühring. Engels a indiqué : « ... les principes ne sont pas le point de départ de la recherche, mais son résultat final ; ils ne sont pas appliqués à la nature et à l'histoire des hommes, mais abstraits de celles-ci ; ce ne sont pas la nature et l'empire de l'homme qui se conforment aux principes, mais les principes ne sont

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 138. (Pékin, ELE, p. 159).

exacts que dans la mesure où ils sont conformes à la nature et à l'histoire. Telle est la seule conception matérialiste de la question ...¹ ».

En critiquant le « schème de l'univers », Engels a exposé les principes fondamentaux de la théorie marxiste de la connaissance. C'est aujourd'hui encore notre arme acérée pour critiquer l'apriorisme idéaliste et la conception idéaliste réactionnaire de l'histoire.

La preuve ontologique était une méthode de la théologie chrétienne de l'Europe médiévale pour démontrer l'existence de dieu. Cette démonstration est l'œuvre de l'archevêque anglais Anselme, au XI^e siècle. Sa caractéristique est de ne se référer à aucune preuve, mais d'analyser ou d'inférer la conclusion de l'existence de dieu à partir de la seule notion de dieu elle-même.

Cette méthode qui consiste à analyser ou inférer une conclusion à partir de la notion elle-même est appelée méthode ontologique, car elle était souvent utilisée par certains philosophes de la Grèce antique lorsqu'ils étudiaient des problèmes tels que le mode de l'être, l'élément primordial des choses ou la substance de l'univers. La théorie qui étudie ces problèmes a plus tard été appelée « ontologie ».

Le sens général de la « preuve » d'Anselme est le suivant. Lorsque nous pensons dieu, nous le pensons comme la somme de toutes les perfections. Mais dans cette somme, il y a avant tout l'existence, car un être sans existence est nécessairement imparfait : donc, dieu existe nécessairement. Il est bien évident que cette preuve ontologique n'est qu'une mascarade conceptuelle consistant, dans la pensée de l'homme, à inférer la « perfection » à partir de « dieu », puis l'« existence » à partir de la « perfection ». Elle est incapable de prouver l'existence objective réelle de dieu.

Bien que cette preuve ontologique ait été constamment critiquée dans l'histoire de la philosophie, nombreux sont les idéalistes qui s'en sont servis pour venir au secours de leur idéalisme. C'est encore cette vieille camelote idéaliste de la philosophie scolastique du Moyen Âge que Dühring a choisie pour démontrer que l'unité du monde réfute l'existence de

1. ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, op. cit., p. 66.

dieu. Bien que Dühring prétende ne pas reconnaître un « au-delà », c'est-à-dire l'existence d'une chose ou d'un dieu transcendant en dehors du monde réel, sa méthode de « démonstration » est néanmoins la suivante : lorsque je prends l'être comme point de départ pour penser l'être, ma pensée de l'être est une ; la pensée et l'être étant en accord, l'être dans la réalité doit aussi être un ; c'est pourquoi aucun « au-delà » n'existe en dehors de l'être. On constate que cette prétendue démonstration de Dühring est parfaitement semblable à celle d'Anselme, c'est une mascarade conceptuelle qui va du concept au concept. Il infère l'idée d'« unité » à partir de celle d'« être », puis l'idée de « non-existence » de l'au-delà à partir de celle d'« unité ». Evidemment, ce genre de tour de passe-passe conceptuel ne peut véritablement prouver ni l'unité du monde objectif, ni la « non-existence » de dieu.

L'empiriocriticisme, ou théorie de Mach, est une philosophie idéaliste subjective réactionnaire qui fut répandue en Europe, de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle. L'allemand Avenarius et l'autrichien Mach en sont les fondateurs. Ils prônent l'« expérience critique » et appellent leur philosophie : philosophie de l'« expérience critique ». C'est pourquoi on l'appelle « empiriocriticisme ».

Mais ce qu'ils appellent « expérience » n'est pas le reflet du monde objectif, c'est uniquement les sensations et la conscience de soi : c'est un fleuve sans source, un arbre sans racines. Le sens de leur mot « critique » est repris de la « philosophie critique » de Kant, et son emploi diffère de celui que nous faisons maintenant. Ce qu'ils appellent « expérience critique » est l'« exposition » d'ensemble de la constitution de l'expérience, de son champ d'action et de son application au monde extérieur.

L'empiriocriticisme est en réalité un système philosophique idéaliste subjectif fondé sur l'« expérience » déformée dans un sens idéaliste.

Pour camoufler ce point de vue idéaliste subjectif, Mach parle des « éléments » qui constituent le monde, au lieu des sensations, et il affirme que les « éléments » sont à la fois psychiques et physiques. Il dit : « Ce ne sont pas les choses, mais bien les couleurs, les sons, les pressions, les espaces, les durées (ce que nous appelons d'habitude les sensations) qui sont les véritables éléments du monde » ; « ce ne sont pas les corps qui produisent les sensations, mais les complexes d'éléments (complexes de sensations) qui forment les corps ». C'est exactement ce qu'affirmait Berkeley en disant « exister c'est être perçu », les corps sont des « combinaisons de sensations » : c'est

de l'idéalisme subjectif dans toute sa splendeur.

Avenarius a tenté de déguiser son empiriocriticisme sous une prétendue troisième tendance au-dessus du matérialisme et de l'idéalisme, et il a découvert la « doctrine de la coordination de principe ». Il dit : « nous trouvons toujours ensemble » notre moi et son milieu ; et de là, il énonce la « coordination indissoluble de notre moi et du milieu » (coordination, c'est-à-dire corrélation). Le moi est dit « terme central » de la coordination, et le milieu « contre-terme » ; sans terme central, il n'y a pas de contre-terme, le « milieu est le milieu de notre moi », et ainsi le sujet devient sujet objet, l'objet devient objet sujet, le sujet et l'objet (c'est-à-dire l'esprit et la matière, la pensée et l'être) sont indissociables. Il pense avoir ainsi dépassé l'idéalisme et le matérialisme. Mais à l'inverse de ce souhait, cette doctrine de la coordination de principe dévoile justement qu'elle est une réédition de l'idéalisme subjectif de Berkeley et de Fichte (1762-1814). En particulier lorsqu'on pose la question : puisque la coordination est indissoluble, où se trouve donc le moi, ou terme central, avant mon apparition sur la terre, ou avant l'apparition de l'humanité dans le monde ? Avenarius est obligé de se défendre en affirmant qu'alors le terme central n'est pas pour autant équivalent à zéro : il est simplement devenu « terme central potentiel ». C'est là du pur mysticisme.

La théorie de Mach est aussi très répandue dans les milieux scientifiques. Ainsi certains physiciens, tenants de la théorie de Mach, racontent que le mouvement peut aussi être produit sans matière, et que la matière ayant disparu, l'« énergie » existe encore ; il n'est plus besoin de la matière de l'électron, voici la masse sans matière ; l'atome est dématérialisé, la matière disparaît, etc., etc.

C'est l'« idéalisme physique », son but est de déformer et d'interpréter les nouveaux acquis des sciences de la nature afin d'attaquer le matérialisme.

Au début du xx^e siècle, certains disciples de Mach, comme les Russes Bogdanov, Lunatcharsky, Bazikov et autres, ont, tout en brandissant le drapeau du marxisme, publié des ouvrages dont le but était de réviser et de remplacer le marxisme à l'aide de la théorie réactionnaire de Mach. Les disciples russes de Mach ont attaqué la philosophie marxiste en disant qu'elle était déjà « périmée » ; ils ont importé la théorie de Mach, cette prétendue « philosophie moderne », et tenté de l'« unir » au marxisme ; ils l'ont en fait utilisée, sous le faux prétexte de « défendre le marxisme » afin d'attaquer celui-ci.

En 1908, Lénine écrivit la grande œuvre *Matérialisme et empiriocriticisme* afin de défendre la base théorique du parti de la classe ouvrière, de défendre la philosophie marxiste, et d'écraser radicalement l'attaque des révisionnistes russes contre le marxisme en philosophie. Il a démasqué et critiqué, en détail et à fond, la nature de l'empiriocriticisme (théorie de Mach) ; il a réduit en miettes les absurdités réactionnaires des disciples de Mach et des révisionnistes qui se prétendaient marxistes. Lénine a indiqué de façon pénétrante : «... les disciples « modernes » de Mach n'ont produit contre les matérialistes aucun, mais littéralement aucun argument qu'on ne puisse trouver déjà chez l'évêque Berkeley¹. »

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 36. (Pékin, ELE, p. 32).

La théorie des éléments est une absurdité fabriquée par les disciples de Mach afin de masquer la nature de leur doctrine, l'idéalisme subjectif.

« Les corps sont des complexes de sensations », « le monde est uniquement composé de mes sensations » : telle est la conception philosophique fondamentale de Mach. Celui-ci, pour camoufler son point de vue ouvertement idéaliste subjectif, a fabriqué le terme « élément ». Selon lui, les « éléments » sont à la fois physiques et psychiques. Ainsi, lorsque les hommes étudient la couleur du point de vue de sa dépendance à l'égard de la source lumineuse qui l'éclaire, la couleur est alors un objet physique ; mais lorsqu'ils l'étudient du point de vue de sa dépendance à l'égard de la rétine de l'œil, la couleur est alors un objet psychique. Suivant ce raisonnement, lorsqu'on allume une allumette par exemple, elle se consume en produisant de la lumière. Mach appelle « éléments physiques » l'examen des phénomènes de chaleur et de lumière, car la chaleur produit de la lumière. Si l'on se brûle la main, il s'agit d'une liaison entre la matière et les nerfs, et Mach appelle « éléments psychiques » l'examen de ce genre de phénomènes. Il estime que la production de lumière par la chaleur est une chose perçue, et que se brûler la main est aussi une chose perçue. C'est pourquoi, de son point de vue, les éléments physiques et les éléments psychiques sont liés ensemble, ils sont inséparables, ce sont tous des sensations. Mach dit : «... les éléments, dans un sens bien déterminé, sont les sensations... ». Il pense qu'en utilisant le mot « élément » à la place de sensation, et en considérant que les sensations sont à la fois physiques et psychiques, il peut permettre à sa philosophie de se situer

au-dessus du matérialisme et de l'idéalisme.

Cependant, la théorie des éléments n'a pas le moins du monde changé l'essence de la conception de Mach : l'idéalisme subjectif. Mach estime que « les véritables éléments du monde ne sont pas les corps, mais... ce que nous appelons ordinairement les sensations ». Il dit encore : « ce ne sont pas les corps qui produisent les sensations, mais les complexes d'éléments (complexes de sensations) qui forment les corps ». Il estime aussi qu'il n'y a aucune difficulté à construire tout élément physique avec des sensations, c'est-à-dire avec des éléments psychiques, mais qu'il est absolument impossible de se figurer la construction d'éléments psychiques avec des éléments physiques. En bref, d'après Mach, ce ne sont pas les corps qui produisent les sensations, mais les éléments, c'est-à-dire les sensations, qui forment les corps ; les éléments, les sensations, sont premiers, et la matière est seconde. C'est pourquoi la théorie des éléments est encore, sous le déguisement de termes nouveaux, de l'idéalisme subjectif.

Dans son livre *Matérialisme et empiriocriticisme*, Lénine a démasqué et critiqué de façon percutante l'essence de cette théorie de Mach, Il a indiqué : « *En prenant les sensations pour point de départ unique, vous ne corrigez pas à l'aide du petit mot « élément » l'« exclusivisme¹ » de votre idéalisme, vous ne faites que brouiller les choses et, pusillanimes, vous vous dérobez à votre propre théorie² »* Le petit mot « éléments » « *débarrasse prétendument leur théorie de l'« exclusivisme » propre à l'idéalisme subjectif... En réalité, cette façon d'user du petit mot « élément » n'est assurément qu'un très piètre sophisme.* » ; la philosophie de Mach «... *n'est que l'idéalisme qui s'efforce en vain de recouvrir la nudité de son*

solipsisme d'une terminologie plus « objective »³.

La « coordination de principe » est une absurdité utilisée par le disciple de Mach, Avenarius, pour masquer l'essence idéaliste subjective de sa théorie.

D'après Avenarius, la doctrine de la « coordination de principe » est la théorie relative à la « coordination indissoluble entre notre moi et le milieu ». Le « moi » est appelé « terme central » de la coordination, et le « milieu » le « contre-terme » de la coordination. Avenarius considère que sans terme central il n'y a pas non plus de contre-terme, et qu'une fois donné le contre-terme, on doit alors « supposer » l'existence du terme central.

Ici, le « moi » et le « milieu » ont le sens de sujet et objet, conscience et monde extérieur, esprit et matière. La « coordination » a le sens de corrélation. Avenarius considère que le moi et le milieu sont en corrélation de principe, c'est-à-dire qu'ils se trouvent dans une liaison mutuelle indissoluble. Sans terme central pas de contre-terme, autrement dit sans le moi il n'y a pas de milieu, sans sujet il n'y a pas d'objet.

Il est donc bien évident que, tout en affirmant que le moi et le milieu se trouvent dans une liaison indissoluble, et qu'apparemment ils ne puissent ni l'un ni l'autre être séparé pour exister de façon indépendante, la doctrine de la coordination de principe d'Avenarius considère néanmoins, en fait, que le milieu ne peut être séparé du moi, l'objet du sujet, la matière de la conscience : c'est-à-dire que l'esprit est premier, la matière est seconde. C'est pourquoi l'essence de cette doctrine est de nier le monde objectif existant indépendamment de la conscience des hommes, de nier le caractère indépendant de la réalité objective : c'est précisément la

1. *Exclusivisme*. Mach dit dans l'*Analyse des sensations* : « Les éléments sont d'ordinaire appelés sensations. Cette dénomination servant à désigner une théorie exclusive bien déterminée, nous préférons ne parler que brièvement des éléments. » *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 51, note. (Pékin, p. 53, note). (N. d. T.).

2. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 53. (Pékin, ELE, p. 53).

3. *Idem*, p. 54-55. (Pékin, p. 55).

prémisse fondamentale de l'idéalisme subjectif.

Avenarius affirme pourtant que sa doctrine de la coordination de principe se réclame du réalisme naïf (ou matérialisme spontané). Il veut ainsi dépasser le matérialisme et l'idéalisme, dans l'espoir d'éliminer l'opposition des deux conceptions matérialiste et idéaliste. C'est du pur charlatanisme : son but véritable est de faire passer sa théorie pour du matérialisme et de camoufler son essence idéaliste subjective. La doctrine de la coordination de principe n'est en rien une nouveauté, c'est une reprise de la vieille rengaine de l'idéalisme subjectif. Lénine a indiqué : « *Les différentes façons de s'exprimer de Berkeley en 1710, de Fichte en 1801 et d'Avenarius en 1891-1894 ne changent rien au fond, c'est-à-dire à la tendance philosophique essentielle de l'idéalisme subjectif*¹. »

Lénine a indiqué que le recours au réalisme naïf qu'Avenarius prétend défendre avec la doctrine de la coordination de principe n'est qu'un sophisme de l'espèce la plus médiocre. Cette doctrine n'a en fait rien à voir avec le réalisme naïf, car elle affirme que la matière, le milieu, le monde, ne peuvent exister indépendamment de nos sensations, de notre conscience ; alors que le réalisme naïf, au contraire, admet que la matière, le milieu, le monde, existent indépendamment de nos sensations, de notre conscience, indépendamment de notre moi et de l'homme en général.

Lénine a encore indiqué que la question « la terre existait-elle avant l'homme ? » dévoile la contradiction entre la doctrine de la coordination de principe et les sciences de la nature. Pour surmonter cette contradiction, Avenarius a recours à l'absurdité du « terme central potentiel » (au moment où l'homme n'existe pas encore, le terme central n'est pas pour autant égal à zéro, il devient seulement po-

tentiel, c'est-à-dire qu'il peut supposer sa propre existence à ce moment donné, et qu'il est là). Lénine a indiqué que cette absurdité — le terme central potentiel — est du mysticisme : c'est la porte ouverte au fidéisme ; c'est un sophisme évident, de l'idéalisme subjectif au comble de l'absurde.

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 69. (Pékin, ELE, p. 72).

L'introjection est une absurdité réactionnaire utilisée par le disciple de Mach, Avenarius, afin de dénigrer la théorie matérialiste du reflet.

Avenarius pense que les sensations et les corps sont en coordination indissoluble ; or le matérialisme considère que les sensations, la pensée sont le reflet du monde objectif dans le cerveau de l'homme : ce qui revient à introduire la pensée dans le cerveau, à introduire les sensations en nous, et donc à séparer sensations et corps, opérant ainsi une « introjection » inadmissible.

D'après Avenarius, cette « introjection » opérée par le matérialisme consiste à faire du monde extérieur les sensations, la pensée : c'est de l'idéalisme. Avenarius, quant à lui, se présente au contraire en défenseur du réalisme naïf, et n'introduit pas le monde extérieur dans le cerveau de l'homme.

L'essence de cette théorie d'Avenarius est de nier que la pensée est une fonction du cerveau et que le cerveau est l'organe de la pensée, de ne pas admettre que la pensée est le reflet du monde matériel et que les idées justes des hommes renferment un contenu objectif indépendant du sujet. Cela revient à s'opposer à la théorie matérialiste du reflet. Celle-ci considère, elle, que la connaissance est le reflet de l'objectif dans le subjectif, l'image subjective du monde objectif, et qu'elle n'est en rien une « introjection » en nous des sensations et des représentations du monde objectif. Avenarius n'ose pas attaquer de front cette affirmation scientifique, juste et solide, qu'est la théorie matérialiste du reflet ; il feint donc de s'opposer à l'idéalisme et s'acharne à fabriquer le nouveau mot « introjection » et à le plaquer sur le matérialisme afin de combattre et de déni-

grer celui-ci. C'est un vil procédé de brigand.

Lénine a fait une critique radicale de l'introjection.

Lénine a indiqué que l'introjection est un sophisme. « *Détournant l'attention du lecteur à l'aide d'attaques partielles contre l'idéalisme, Avenarius défend en réalité, sous une terminologie à peine modifiée, ce même idéalisme... Avec sa nouvelle terminologie confuse, avec de nouveaux petits mots alambiqués prétendant exprimer une « théorie » nouvelle, Avenarius ne fait que piétiner sur place pour revenir ensuite à son principe idéaliste fondamental*¹. »

Lénine a encore indiqué : « *La théorie de l'introjection n'est que confusion introduisant le fatras idéaliste contraire aux sciences de la nature, qui soutiennent avec fermeté que la pensée est une fonction du cerveau, que les sensations, c'est-à-dire les images du monde extérieur, existent en nous, suscitées par l'action des choses sur nos organes des sens*². »

La critique de Lénine a totalement démasqué l'essence anti-scientifique et réactionnaire de la théorie de l'introjection, qui s'oppose en apparence à l'idéalisme et en réalité au matérialisme.

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 89. (Pékin, ELE, p. 98).

2. *Idem*, p. 91. (Pékin, p. 100).

Le principe de l'économie de la pensée est une absurdité de la théorie de Mach. Avenarius, son disciple, l'appelle « principe du moindre effort ». Les disciples de Mach estiment que, dans la réflexion philosophique, on doit utiliser le principe le plus économique, qui demande le moindre effort, le plus simple, et qui en même temps puisse expliquer tous les problèmes : ce « principe », c'est de ramener le monde à des complexes de sensations. Ils en font la base de la théorie de la connaissance. Et de plus, comme il y a ici le mot « économique », le disciple russe de Mach, Bazarov (1874-1939), va raconter que ce principe est « une tendance marxiste en gnoséologie ».

En critiquant ce principe, Lénine a indiqué qu'il n'est en rien « une tendance marxiste », mais une pure absurdité, une tentative pour introduire subrepticement l'idéalisme subjectif sous un nouvel habit. En premier lieu, avec ce prétendu « principe », on nie la base du matérialisme — la matière, la réalité objective ; la causalité du monde objectif est aussi éliminée par « économie », car elle demande trop d'effort. Il ne reste plus que « la sensation sans matière », la « pensée sans cerveau ». Ensuite, ce prétendu « principe » est une réédition de l'apriorisme subjectif de Kant. C'est aussi un principe présumé avant l'expérience, avant la connaissance, et qui leur est imposé. D'une façon générale, si l'on pense et si l'on explique le monde suivant ce « principe », on est amené à supposer que j'existe seul, moi et mes sensations. C'est de l'idéalisme subjectif pur et simple.

Dans sa critique du « principe de l'économie de la pensée », Lénine a indiqué que seule « la pensée de l'homme est "économique" quand elle reflète exactement la vérité objec-

*tive : la pratique, l'expérience, l'industrie fournissent alors le critère de son exactitude*¹. » Le président Mao a aussi indiqué avec profondeur dans sa critique de l'idéalisme : « *Il n'est rien de plus commode au monde que l'attitude idéaliste et métaphysique, car elle permet de débiter n'importe quoi, sans tenir compte de la réalité objective et sans se soumettre au contrôle de celle-ci ; l'attitude matérialiste et dialectique au contraire exige des efforts, car elle doit tenir compte de la réalité objective et se soumettre au contrôle de celle-ci ; sans effort, elle tombera dans l'idéalisme et la métaphysique* ². »

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 175. (Pékin, ELE, p. 206).

2. MAO TSÉTOUNG, *Commentaire sur le deuxième recueil de matériaux concernant le groupe contre-révolutionnaire de Hu Feng*, 1955. Traduction non-officielle (N. d. T.).

La théorie des symboles estime que les sensations et les représentations de l'homme ne sont pas le reflet, les images et les copies de la réalité objective, mais seulement des signes conventionnels, des symboles ou hiéroglyphes qui n'ont « aucune analogie » avec la réalité objective. C'est une absurdité de l'agnosticisme et de l'idéalisme.

Le représentant principal de cette théorie fut au XIX^e siècle, le savant allemand Helmholtz (1821-1894). Bien qu'Helmholtz ait un point de vue matérialiste spontané en ce qui concerne les sciences de la nature, sa théorie des symboles est cependant erronée. Il dit : « J'ai désigné les sensations comme symboles des phénomènes extérieurs, et je leur ai refusé toute analogie avec les choses qu'elles représentent. » En Russie, la « théorie des hiéroglyphes » prônée par Plékhanov (1856-1918), représente la même conception. Plékhanov dit : « Nos sensations sont les hiéroglyphes qui nous avertissent des choses qui se produisent dans le monde des phénomènes ¹. »

La théorie des symboles est en réalité un genre d'agnosticisme, et elle tombe inévitablement dans l'idéalisme. En effet, considérer les sensations et les représentations uniquement comme les symboles des choses, sans aucune analogie avec elles, revient à séparer complètement le reflet des choses reflétées. Cela veut dire que les organes des sens ne peuvent pas fournir une connaissance exacte, et que la conscience ne peut pas refléter les choses et les phénomènes objectifs : on trace ainsi une ligne de démarcation infranchissable entre les sensations, les représentations de l'homme et l'objet — le monde extérieur. C'est pourquoi Lénine a indiqué : « C'est de l'agnosticisme ² » Si les sensations et les représentations sont des symboles créés arbitrairement par les

hommes, sans aucune analogie avec les choses, le caractère de réalité objective est alors enlevé au reflet ; on nie ainsi la base matérielle objective des sensations et des représentations et, de là, on nie radicalement l'existence des choses objectives. C'est pourquoi Lénine a dit qu'ainsi « ... le principe matérialiste de Helmholtz se trouve compromis, l'existence des objets extérieurs devient incertaine... ³. »

A l'inverse de la théorie des symboles, la théorie matérialiste du reflet considère les sensations, les représentations et la conscience en général, comme le reflet, les images et les copies de la réalité objective ; bien que la copie ne puisse correspondre parfaitement à la chose copiée, elle est cependant copie de la réalité objective, avec pour prémisses un caractère de réalité objective. Comme l'a dit Lénine : « Le matérialisme consiste justement à admettre que la théorie est un calque, une copie approximative de la réalité objective ⁴. »

1. Plékhanov. Les erreurs de Plékhanov à partir de 1903 sur le plan philosophique (il défendait la théorie des hiéroglyphes) et sur le plan politique (il devint un des chefs de la tendance menchevik) n'empêchaient pas Lénine de considérer la lecture de ses ouvrages philosophiques comme nécessaire à la formation marxiste de tout communiste. (N. d. T.).

2. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 242. (Pékin, ELE, p. 288).

3. *Idem*, p. 243. (Pékin, p. 290).

4. *Idem*, p. 276. (Pékin, p. 329-330).

L'empiriomonisme est une théorie idéaliste subjective fabriquée par Bogdanov, disciple russe de Mach, dans les premières années du xx^e siècle. Bogdanov considère que l'idée de matière ne peut provenir que de l'« expérience » ; seul un homme inculte pourra admettre l'existence du monde matériel objectif. Bogdanov met sur le même plan la conscience et l'être, et considère qu'ils sont unis dans l'« expérience ». Il tente ainsi de camoufler la « tendance dualiste » de la théorie de Mach, qui divise l'expérience en deux séries parallèles, le psychique et le physique.

A cette fin, Bogdanov a inventé la théorie de la « substitution universelle ». D'après cette théorie, l'expérience psychique n'est pas au même niveau que l'expérience physique. L'expérience psychique est « immédiate », le point de départ primitif et originel. A partir d'elle, on peut déduire l'expérience physique, on peut « substituer universellement » l'expérience physique. C'est-à-dire que le physique, le monde naturel, n'existe pas en même temps que le psychique : il en est un « substitut », il en est déduit ou dérivé. Ceci revient, en réalité, à dire que le psychique, l'esprit, est premier, et que le physique, le monde naturel, est second. C'est pourquoi l'empiriomonisme est de fond en comble une absurdité idéaliste subjective.

Bogdanov a encore inventé l'« expérience socialement organisée » pour remplacer l'« expérience individuelle » et résoudre ainsi les difficultés engendrées par la théorie de Mach lorsqu'elle déduit le monde physique de l'expérience individuelle. Mais ce recours est aussi vain que la « théorie de la substitution ». Lénine a indiqué avec profondeur : « *Penser que l'idéalisme philosophique disparaît du fait qu'on substitue à la conscience individuelle celle*

*de l'humanité, ou à l'expérience d'un seul homme l'expérience socialement organisée, c'est comme si l'on pensait que le capitalisme disparaît quand une société par actions se substitue à un capitaliste*¹. » L'expérience socialement organisée, comme l'expérience individuelle, est du domaine psychique. Déduire le monde physique de l'expérience socialement organisée revient au même que le déduire de l'expérience individuelle : c'est de l'idéalisme subjectif.

On constate ainsi que l'« empiriomonisme », tout comme les idées des autres représentants de la théorie de Mach, n'est qu'absurdité réactionnaire de l'idéalisme subjectif.

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 239. (Pékin, ELE, p. 284).

III

Dialectique et métaphysique

La dialectique est la théorie philosophique relative aux lois générales du mouvement, du développement et du changement des contradictions ; c'est la conception du monde et la méthodologie opposées à la métaphysique.

Le terme de dialectique a été utilisé en des sens différents dans l'histoire de la philosophie. Les philosophes de l'Antiquité ont appelé dialectique la méthode consistant à mettre à jour et à surmonter les contradictions entre les deux protagonistes d'un débat en vue de la recherche de la vérité. Elle s'est par la suite étendue à l'étude des lois universelles du développement du monde, devenant alors la méthode dialectique pour connaître le monde. Le développement de la dialectique a connu trois formes fondamentales : la dialectique primitive de l'Antiquité, la dialectique idéaliste de Hegel et la dialectique marxiste.

En Europe, dans la philosophie de la Grèce antique, il y a eu beaucoup de pensées dialectiques spontanées, primitives. Par exemple, le philosophe matérialiste grec Héraclite considère que le monde se trouve dans un éternel processus de naissance et de mort, « tout coule, tout change » ; il a imagé le mouvement et le changement de la nature en disant que « les hommes ne se baignent jamais deux fois dans le même fleuve ». Pour lui, tout changement s'opère dans la contradiction. Lénine a dit d'Héraclite qu'il était « un des fondateurs de la dialectique ¹ ». Dans l'Antiquité chinoise, les premières théories sur les « huit trigrammes ² » (ba gua) et sur les soixante-quatre hexagrammes formés par la combinaison de deux trigrammes partent de l'opposition contradictoire de deux aspects positif et négatif pour expliquer le changement et le développement des choses. Dans le *Laozi* [Lao tseu ³] est formu-

lée la pensée que toute chose comprend l'opposition de deux aspects positif et négatif. Ces œuvres ont deviné à un certain degré la dialectique des choses et des phénomènes objectifs. Cependant, en raison des limites dues au niveau du développement scientifique et aux conditions historiques et sociales, ces pensées dialectiques avaient encore une nature embryonnaire, spontanée, primitive. Elles ne pouvaient décrire que les changements généraux de l'ensemble du monde ; elles ne pouvaient pas les disséquer et les analyser concrètement et ne pouvaient donc pas vraiment comprendre l'essence générale du monde de façon élaborée et claire.

Hegel, philosophe allemand de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, s'est opposé à la métaphysique à l'aide du point de vue selon lequel tout est en mouvement et en développement et selon lequel les contradictions internes des choses sont la source de leur propre mouvement et développement. Hegel a décrit l'ensemble du monde de la nature, de l'histoire et de l'esprit comme se trouvant dans un mouvement, un changement, une conversion et un développement incessants, et il a entrepris de mettre à jour les liens internes à ce mouvement et à ce développement. Cependant Hegel a deviné la dialectique des choses à travers la dialectique du concept, et il a complètement renversé le rapport entre la réalité et la pensée. Selon lui, les idées ne sont pas le reflet des choses et des processus de la réalité ; au contraire, les choses et leur développement sont l'extériorisation et l'incarnation de « l'Idée absolue » qui existait avant l'apparition du monde (voir *Idée absolue*). Le système philosophique de Hegel comprend donc une contradiction interne incurable. La dialectique de Hegel s'est développée sur la base de l'idéalisme, et son système idéaliste a étouffé l'esprit révolutionnaire de la dia-

lectique. Le président Mao a dit : « *Le célèbre philosophe allemand Hegel, qui a vécu à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, a apporté une très importante contribution à la dialectique ; toutefois, sa dialectique était idéaliste* ⁴. »

La dialectique marxiste, c'est-à-dire la dialectique matérialiste, est la seule théorie dialectique scientifique ; les grands éducateurs révolutionnaires du prolétariat Marx et Engels l'ont créée en faisant le bilan de l'expérience historique du mouvement ouvrier et de la lutte des classes, en généralisant les nouveaux acquis scientifiques, en reprenant de façon critique les grands héritages culturels et scientifiques de l'humanité, et en particulier en assimilant de façon critique le « noyau rationnel » de la dialectique hégélienne. Son apparition est une grande révolution sans précédent dans l'histoire de la connaissance humaine. La dialectique marxiste est la forme supérieure du développement de la dialectique ; c'est la science des lois les plus universelles du mouvement et du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée. La dialectique marxiste est la conception du monde et la méthodologie du prolétariat et de son parti ; c'est l'arme théorique du prolétariat et du peuple travailleur pour avoir une juste connaissance du monde et pour entreprendre sa transformation révolutionnaire (voir *dialectique marxiste*).

Tous les réactionnaires haïssent à l'extrême la dialectique révolutionnaire ; Lin Piao, renégat et traître à la nation, a combattu la dialectique à l'aide de la métaphysique, il a fait passer le « juste milieu » confucéen pour la dialectique, il a fabriqué une opinion publique contre-révolutionnaire et a tenté de renverser la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme.

La dialectique marxiste, la dialectique matérialiste, est « *la science des*

lois générales du mouvement et du développement de la nature, de la société humaine et de la pensée ¹ », elle est la conception du monde et la méthodologie du prolétariat et de son parti.

La dialectique matérialiste est la seule théorie dialectique scientifique ; les grands éducateurs révolutionnaires du prolétariat Marx et Engels l'ont créée en faisant le bilan de l'expérience historique du mouvement ouvrier et de la lutte des classes, en généralisant les nouveaux acquis scientifiques, en reprenant de façon critique les grands héritages culturels et scientifiques de l'humanité, et en particulier en assimilant de façon critique le « noyau rationnel » de la dialectique hégélienne. L'apparition de la dialectique matérialiste est une grande révolution sans précédent dans l'histoire de la connaissance humaine. Elle est la forme supérieure du développement de la dialectique.

La dialectique matérialiste est une partie constitutive importante de la philosophie marxiste. Elle est apparue et elle s'est développée dans la lutte contre l'idéalisme et la métaphysique. Il y a entre elle et la dialectique idéaliste une différence de nature ; elle considère, en se fondant sur le mouvement dialectique objectif de la nature et de la société, que le mouvement dialectique de la conscience et de la pensée humaines est le reflet du mouvement dialectique objectif de la nature et de la société. En même temps, la dialectique matérialiste s'oppose à la métaphysique ; elle ne considère pas les choses et les phénomènes comme isolés les uns des autres et inertes, comme des choses ne comportant que des changements quantitatifs et non qualitatifs et ne comprenant pas du tout de contradictions internes. Tout au contraire, « *la conception matérialiste-dialectique [du monde] veut que l'on parte, dans l'étude du dévelop-*

pement d'une chose ou d'un phénomène, de son contenu interne, de ses relations avec d'autres choses ou d'autres phénomènes, c'est-à-dire que l'on considère le développement des choses ou des phénomènes comme leur mouvement propre, nécessaire, interne, chaque chose, chaque phénomène étant d'ailleurs, dans son mouvement, en liaison et en interaction avec les autres choses, les autres phénomènes qui l'environnent² ». La théorie de l'unité et de la lutte des contraires est l'essence et le noyau de la dialectique matérialiste; la loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de la dialectique matérialiste; qualité et quantité, affirmation et négation, essence et phénomène, contenu et forme, liberté et nécessité, possibilité et réalité, etc., sont des unités de contraires (voir *loi de l'unité des contraires*.)

1. LÉNINE, *Résumé du livre de Lassalle : Philosophie d'Héraclite l'obscur d'Ephèse*, op. cit., tome 38, p. 331.

2. *Huit trigrammes*. La théorie du Yin et du Yang fut mise en rapport avec le *Yi Jing* (Yi King), ou livre des Changements. La combinaison de trois traits continus (yang) ou discontinus (yin) donne huit trigrammes. En combinant deux de ces trigrammes pour en faire des diagrammes à six traits, on arrive à soixante-quatre hexagrammes. (N.d.T.).

3. *Lao zi*. Ou *Dao De Jing* (Tao Te King). Cette œuvre fut écrite par Lao zi, philosophe taoïste qui vécut il y a 2 400 ans. Elle est riche de points de vue qui se rattachent à ce que Mao Tsétoung appelle, dans *De la contradiction*, la « dialectique primitive ». C'est aussi du *Dao De Jing* qu'est extraite la phrase citée par Mao Tsétoung dans *De la juste solution des contradictions au sein du peuple* : « Sur le malheur s'appuie le bonheur et dans le bonheur se cache le malheur. » *Textes choisis*, p. 513. (N. d. T.).

4. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction*, *Œuvres choisies*, tome 1, p. 352.

La dialectique marxiste est l'arme théorique et idéologique du prolétariat. Sa théorie relative aux liens réciproques des choses et à leur développement régi par des lois exige que nous observions tous les phénomènes de façon objective et que, en fonction de la situation réelle des choses objectives elles-mêmes, nous considérions les problèmes sous tous leurs aspects, dans leur développement et leur essence; elle exige que nous analysions concrètement les contradictions concrètes en fonction du moment, du lieu et des conditions, et que nous avançons alors les justes méthodes pour les résoudre. Cela est d'une grande importance pour guider le prolétariat dans sa grande lutte pour connaître et transformer le monde.

L'essence de la dialectique marxiste est révolutionnaire et critique. Marx a indiqué : « *Sous son aspect rationnel, elle est un scandale et une abomination pour les classes dirigeantes et leurs idéologues doctrinaires, parce que dans la conception positive des choses existantes, elle inclut du même coup l'intelligence de leur négation fatale, leur destruction nécessaire; parce que saisissant le mouvement même, dont toute forme faite n'est qu'une configuration transitoire, rien ne saurait lui imposer; parce qu'elle est essentiellement critique et révolutionnaire* »³. La dialectique matérialiste est étroitement unie, dans la théorie et dans la pratique, à la lutte révolutionnaire du prolétariat pour anéantir toutes les classes et pour libérer toute l'humanité; elle est devenue l'arme théorique du prolétariat et de son parti guidant les millions d'hommes du peuple travailleur dans la lutte révolutionnaire, et la méthode scientifique pour transformer le monde.

L'essence révolutionnaire et critique de la dialectique marxiste a nécessai-

rement entraîné la résistance frénétique de la bourgeoisie et de ses représentants. En s'opposant à la philosophie marxiste, les philosophes bourgeois de tout poil se sont évertués à déformer, rabaisser et attaquer la dialectique matérialiste. Sous prétexte de s'opposer au dogmatisme, les anciens et nouveaux révisionnistes ont ôté à la dialectique matérialiste son âme révolutionnaire. Mais tout cela est peine perdue. La pratique et le développement scientifique ont sans cesse démontré que la dialectique matérialiste est « *la théorie de l'évolution, dans son aspect le plus complet, le plus profond et le plus exempt d'étroitesse* ⁴ ».

La métaphysique est la conception du monde et la méthodologie opposées à la dialectique. La métaphysique a pour particularités de considérer le monde d'un point de vue isolé, unilatéral, inerte, et toutes les choses dans le monde comme isolées à jamais les unes des autres et à jamais immuables ; s'il y a changement, ce n'est qu'une augmentation ou une diminution quantitatives, ou une modification de place ; quant aux causes de cette augmentation ou de cette diminution, et de cette modification, elles ne résident pas à l'intérieur mais à l'extérieur des choses, c'est-à-dire dans l'impulsion d'une force extérieure. « *Devant les objets singuliers, elle oublie leur enchaînement ; devant leur être, leur devenir et leur périr ; devant leur repos, leur mouvement ; les arbres l'empêchent de voir la forêt* ¹. »

Durant une longue période historique, la métaphysique a été liée à l'idéalisme. Cependant, le matérialisme mécaniste du XVII^e et du XVIII^e siècles en Europe est de nature métaphysique (voir *matérialisme mécaniste*).

A la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, la métaphysique est apparue sous la forme de l'évolutionnisme vulgaire : on ne reconnaît que le changement quantitatif et on nie le changement qualitatif ; on ne reconnaît que l'évolution, la réforme, et on nie la révolution (voir *évolutionnisme vulgaire*). Il y a eu en Chine, sous les Han de l'Ouest ², le penseur réactionnaire de la classe féodale dominante Dong Zhongshu : « *la pensée métaphysique qui s'exprimait dans les mots "Le ciel est immuable, immuable est le Tao" a été défendue longtemps par la classe féodale décadente au pouvoir* ³. »

De nos jours, la métaphysique est utilisée par la bourgeoisie et les

1. ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, op. cit., p. 170.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction*, Œuvres choisies, tome I, p. 349.

3. MARX (K.), *Le Capital*, op. cit., Livre I, tome I, postface de la deuxième édition allemande, p. 29.

4. LÉNINE, *Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 19, p. 14.

révisionnistes, nouveaux ou anciens, pour proclamer la conciliation des classes et la théorie de l'extinction de la lutte de classes contre la dialectique matérialiste, contre la révolution prolétarienne et la dictature du prolétariat.

Avant l'apparition de la philosophie marxiste, le terme de métaphysique était aussi pris dans une ancienne acception. Bien qu'il y ait eu des différences dans l'utilisation de ce terme par les philosophes passés, la métaphysique désignait en gros le savoir portant sur la matière, l'esprit, l'âme, dieu, le temps, l'espace, etc. Ces problèmes étant des problèmes importants en philosophie, la métaphysique a été aussi appelée « philosophie première ». Depuis qu'en Europe, au XVII^e et en particulier au XVIII^e siècle, les sciences de la nature se sont progressivement développées, après l'essor du matérialisme mécaniste, la métaphysique fut considérée comme une pensée occulte anti-scientifique et coupée de la réalité ; les hommes ont commencé d'adopter une attitude ironique à son égard, et « métaphysique » est alors devenu un terme péjoratif. Ensuite, les kantien et les positivistes ont nié la métaphysique en partant d'un angle différent. Hegel en particulier a développé toute une dialectique idéaliste contre le mode de pensée métaphysique. Mais c'est après l'apparition de la dialectique matérialiste marxiste que l'essence de la métaphysique a été révélée.

L'origine du terme « métaphysique » : dans la compilation des œuvres du philosophe de la Grèce antique Aristote (384-322 av. J-C) qu'il entreprit au I^{er} siècle avant notre ère, Andronicos plaça après la « Physique » les chapitres qui traitaient particulièrement de la nature et de l'essence des choses, ainsi que de leur apparition et de leur développement, d'où le nom d'« après la physique ».

Au Moyen Age, on en fit un seul mot : « métaphysique ». Comme terme philosophique courant, « métaphysique » apparaît au XVIII^e siècle et désigne les connaissances issues des investigations sur dieu, l'âme et les anges vus sous l'angle de la raison. De Descartes à l'époque moderne, le terme de « métaphysique » a été utilisé pour désigner spécialement l'étude des principes des choses abstraites et immatérielles ; son pendant, la « physique », étudie les choses concrètes, matérielles et perceptibles. En Chine, en fonction de ce sens et d'après une phrase du *Yi Jing*¹ dans l'Antiquité ; « Au dessus des corps visibles, les principes abstraits ; ce qui a un corps visible, c'est ce qu'on appelle les objets concrets », « métaphysique » a été traduit par « étude de ce qui est au-dessus des corps visibles ». Certains également, d'après un courant philosophique de l'époque des Wei et des Jin⁵, l'ont traduit par « Ecole des Mystères ».

1. ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, op. cit., p. 51.

2. *Han de l'Ouest*. Dynastie chinoise, 206-23 avant l'ère. (N. d. T.).

3. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction*, Œuvres choisies, tome I, p. 349.

4. *Yi Jing* (Yi King). Livre des mutations composé vers le XII^e siècle avant l'ère classique de la philosophie chinoise antique qui présente la théorie des diagrammes. (N. d. T.).

5. *Epoque des Wei et des Jin*. V^e siècle de notre ère. Les Wei et les Jin furent des dynasties. (N. d. T.).

Le mouvement est une forme d'existence de la matière; c'est une propriété inhérente à la matière. Le repos est une forme spécifique du mouvement de la matière.

Le matérialisme dialectique considère que le monde est un monde en éternel mouvement; le mouvement est la propriété fondamentale de la matière et il est l'expression de sa variété. Le mouvement de la matière est objectif, absolu, éternel et universel. Du microcosme au macrocosme, de l'inorganique à l'organique, du monde des êtres vivants à la société humaine et à la pensée des hommes, tout est en mouvement dans l'univers, il y a constamment développement et changement. Matière et mouvement sont inséparables: il n'y a pas dans le monde de matière sans mouvement, ni de mouvement en dehors de la matière. Comme la matière, le mouvement ne peut être ni créé ni détruit. La cause fondamentale du mouvement de la matière réside dans ses contradictions internes, c'est-à-dire dans la lutte des contraires. Analyser le mouvement des choses et des phénomènes consiste à mettre en évidence leurs contradictions internes.

Le matérialisme dialectique considère également que le mouvement de la matière prend obligatoirement une forme donnée. Les formes du mouvement de la matière sont multiples, et la variété de la nature de ces formes est déterminée par la spécificité des contradictions des différentes formes de mouvement. L'étude des contradictions spécifiques de chaque forme de mouvement est la base de la différenciation des sciences. Sur la base de la connaissance atteinte par la science contemporaine, on distingue parmi les formes du mouvement de la matière le mouvement mécanique, le mouvement physique, le mouvement chimique, le mouvement bio-

logique, le mouvement social, etc. Il y a liaison et conversion réciproques entre chaque forme du mouvement. Une forme supérieure et assez complexe du mouvement (comme le mouvement biologique) comprend une forme inférieure et assez simple du mouvement (comme le mouvement mécanique). Dans ce cas cependant, la forme inférieure du mouvement n'est que subordonnée et ne peut expliquer la nature du mouvement supérieur. On ne peut donc réduire une forme supérieure du mouvement à une forme inférieure du mouvement.

La conception matérialiste dialectique du mouvement s'est édifiée et développée dans sa lutte contre les points de vue idéalistes et métaphysiques. Les idéalistes soutiennent qu'il n'y a pas de mouvement de la matière, ils considèrent que le sujet du mouvement est immatériel et ils pensent le mouvement en dehors de la matière. L'idéaliste objectif Hegel a vu dans le développement du monde l'automouvement de l'« Idée absolue ». Pearson (1857-1936), le disciple de Mach, a dit: « Toutes les choses se meuvent, mais seulement dans la conception ». « Les énergétistes » modernes se sont servis des nouvelles découvertes scientifiques et ont proclamé que la « matière devenant énergie, elle disparaît » et que « l'énergie » est le « pur symbole » déterminé par la conscience, l'esprit (voir *énergétisme*). En critiquant la théorie de Mach, Lénine a indiqué: « *C'est ce qui arrive précisément à ceux qui [...] veulent concevoir le mouvement sans la matière, puisque, du fait même qu'ils prolongent leur raisonnement, ils admettent tacitement l'existence de la pensée après la disparition de la matière*¹. »

Bien qu'ils reconnaissent la matérialité du monde, les matérialistes métaphysiques nient cependant que le mouvement est la propriété fondamentale de la matière et ils pensent

celle-ci en dehors du mouvement. Ils estiment que la matière ne change et ne se développe jamais et que le repos absolu est, lui, l'état général, l'état primitif de la matière. Si changement il y a, ce n'est tout au plus qu'un déplacement, ou une augmentation ou une diminution quantitatives, ce ne peut être que répétitif et cyclique. Ils réduisent simplement le mouvement à une forme, le mouvement mécanique. La cause de ce mouvement mécanique n'est pas interne mais externe aux choses, c'est l'impulsion d'une force extérieure. Les métaphysiciens cherchent la source du mouvement en dehors de la matière et ils en arrivent inévitablement à des conclusions idéalistes.

Le matérialisme dialectique affirme que le mouvement est une forme d'existence de la matière ; il affirme le caractère absolu et universel du mouvement de la matière, mais ne nie pas du tout l'existence dans le monde matériel d'états de repos relatif. Par exemple une table dans une pièce : du point de vue de la mécanique, c'est là un état de repos. Mais cette table se meut avec la terre, et en même temps, les molécules et les atomes qui la constituent se meuvent sans arrêt. Il n'y a donc à aucun moment, à aucun endroit de repos absolu. Le repos n'est qu'une forme spécifique du mouvement de la matière, un état d'équilibre relatif ; c'est le processus d'accumulation progressive et quantitative des choses. L'état de repos n'est pas absolu, éternel, mais relatif, provisoire, partiel. La relation entre le mouvement et le repos est celle entre l'absolu et le relatif. Si l'on privilégie le repos et l'équilibre, si l'on rend absolu ce qui est relatif, si l'on rend général ce qui est spécifique et si l'on rend éternel un état provisoire, on glisse nécessairement vers l'erreur métaphysique de la théorie de l'équilibre. Mais, comme le mouvement, le repos est ob-

jectif, il est seulement une forme du mouvement. C'est pourquoi le point de vue qui nie complètement le repos relatif et l'équilibre provisoire dans les choses est également erroné. Ce n'est en effet qu'en reconnaissant ce point qu'on peut distinguer les différentes choses et les différents phénomènes, connaître et maîtriser les formes concrètes de chaque chose et entreprendre une analyse et une étude concrètes, scientifiques pour chaque chose. Sinon, on est conduit à commettre les erreurs du relativisme et du sophisme.

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 278. (Pékin, ELE, p. 333).

Les lois désignent les liens propres et la tendance nécessaire du développement des choses dans des conditions données. Elles déterminent le processus et l'orientation fondamentaux de ce développement et possèdent comme caractéristiques l'universalité et la réitération.

Le marxisme considère que les lois sont objectives et qu'elles sont indépendantes de la volonté subjective de l'homme. Les lois des choses sont déterminées par les contradictions internes propres aux choses objectives et par les conditions objectives dont elles dépendent. La nature comme la société se développent selon leurs lois propres. Lénine a dit : « *L'univers est un mouvement de la matière régi par des lois, et notre connaissance, produit supérieur de la nature, ne peut que refléter ces lois*¹. » Cependant, le marxisme considère en même temps que l'homme n'est pas sans pouvoir devant les lois objectives. L'homme peut par exemple connaître et utiliser les lois de l'eau pour irriguer les champs et produire de l'électricité, il peut connaître et utiliser la loi selon laquelle les rapports de production doivent assurément correspondre au caractère des forces productives ainsi que les lois de la lutte de classes pour transformer la société. Staline a indiqué : « *Le marxisme conçoit les lois de la science... comme le reflet des processus objectifs qui s'opèrent indépendamment de la volonté humaine. Ces lois, on peut les découvrir, les connaître, les étudier, en tenir compte dans ses actes, les exploiter dans l'intérêt de la société, mais on ne peut les modifier ou les abolir. A plus forte raison ne peut-on élaborer ou créer de nouvelles lois de la science*¹. » Le point de vue idéaliste qui nie le caractère objectif des lois et le point de vue métaphysique qui divinisent les lois et qui estime que l'homme

ne peut qu'être leur esclave sont tous deux erronés et nuisibles.

En raison de la différence des domaines où elles agissent, les lois peuvent se diviser en lois générales et en lois spécifiques. Les lois générales, que l'on appelle aussi lois universelles, sont les lois communes aux choses. Les lois spécifiques sont les lois propres à une chose et elles ne peuvent agir que dans un domaine déterminé. Les lois générales et les lois spécifiques sont en général relatives. Une loi générale dans un cas donné peut être une loi spécifique dans un autre ; une loi spécifique dans un cas peut être une loi générale dans un autre. Ainsi, les lois du capitalisme sur la concurrence et sur l'état anarchique de la production, la loi de la plus-value, etc., sont universellement utilisées par tous les pays à système capitaliste ; elles sont cependant lois spécifiques pour l'ensemble de la société humaine.

Selon leur contenu, les lois peuvent aussi se diviser en lois de la nature, lois de la société et lois de la pensée. Les lois de la nature et de la société sont les lois de l'existence et du développement de la nature et de la société. Les lois de la pensée sont les lois des activités de pensée des hommes ; elles se constituent en reflétant les lois objectives des choses sur la base de la pratique. Les lois de la société diffèrent des lois de la nature : leur action doit passer par les activités de la pratique sociale des hommes et en particulier par la pratique de la lutte de classes pour se réaliser. Dans la société de classes, la réalisation des lois du développement de la société rencontre souvent la résistance des classes pourrissantes et réactionnaires. Mais la loi de l'histoire est irrésistible, et la classe d'avant-garde qui représente les lois du développement de la société finit par remporter la victoire.

Dans le processus de connaissance

et de transformation du monde, le marxisme nous demande de respecter les lois objectives, de les examiner et de les utiliser concrètement. Il faut non seulement se mettre ardemment à découvrir et à révéler les lois générales et spécifiques de la nature et de la société, mais, plus encore, il faut veiller à utiliser dans la pratique ces connaissances des lois objectives afin qu'elles guident les hommes dans leur transformation active du monde. Le président Mao a dit : « *Quelle que soit la chose qu'on fait, on ne peut connaître les lois qui la régissent, on ne sait comment l'entreprendre et on n'arrive à bien la faire que si l'on en comprend les conditions, le caractère et les rapports avec les autres choses* ³. » Et il a particulièrement indiqué : « *La philosophie marxiste estime que l'essentiel, ce n'est pas de comprendre les lois du monde objectif pour être en état de l'expliquer, mais c'est d'utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde... Ayant acquis la connaissance des lois du monde, on doit la diriger de nouveau vers la pratique de la transformation du monde, l'appliquer de nouveau dans la pratique de la production, dans la pratique de la lutte révolutionnaire de classe et de la lutte révolutionnaire pour la libération de la nation, de même que dans la pratique de l'expérience scientifique* ⁴. »

La loi de l'unité des contraires s'appelle aussi loi de la contradiction, ou loi de l'unité et de la lutte des contraires. C'est la loi fondamentale de l'univers ; c'est la loi la plus fondamentale de la dialectique matérialiste ; c'est l'essence et le noyau de la dialectique matérialiste. Toutes les catégories de la dialectique matérialiste sont l'expression dans tous les domaines de la loi de l'unité des contraires.

Le président Mao a indiqué : « *La philosophie marxiste considère que la loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de l'univers. Cette loi agit universellement aussi bien dans la nature que dans la société humaine et dans la pensée des hommes. Entre les aspects opposés de la contradiction, il y a à la fois unité et lutte, c'est cela même qui pousse les choses et les phénomènes à se mouvoir et à changer* ¹. » Toutes les choses dans le monde sont des unités contradictoires ; elles comprennent deux aspects opposés et contradictoires qui coexistent au sein d'une unité dans des conditions données, en étant liés et conditionnés mutuellement et en même temps en s'excluant, en se combattant l'un l'autre, en se convertissant l'un en l'autre dans des conditions données. C'est précisément parce que la lutte des contraires entraîne la conversion des contraires que dans les choses se produisent des changements qualitatifs et des bonds, que l'unité contradictoire se désagrège et se rompt ; la vieille unité est alors anéantie, la nouvelle apparaît et l'ancien processus de développement des choses est remplacé par un nouveau processus. Ce mouvement contradictoire des choses, c'est un se divise en deux. Il y a d'abord scission de l'unité ; une nouvelle unité est atteinte à travers la lutte et la conversion, il y a ensuite scission de la nouvelle unité : ainsi un se divise sans cesse en deux,

1. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme*, op. cit., tome 14, p. 174. (Pékin, ELE, p. 204).

2. STALINE, *Problèmes économiques du socialisme en URSS*, Pékin, ELE, p. 2.

3. MAO TSÉTOUNG, *Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine*, Œuvres choisies, tome I, p. 200.

4. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique*, Œuvres choisies, tome I, p. 339-340.

à l'infini. Tel est le processus du mouvement et du changement incessants des choses, ainsi que de leur développement et de leur progression infinies.

Prenons comme exemple la vie sociale : chaque formation sociale comprend les deux contradictions fondamentales qui existent entre forces productives et rapports de production, entre base économique et superstructure. Le développement de la société est impulsé par la lutte mutuelle et la conversion incessante des aspects opposés de ces deux contradictions. Quand une formation sociale se change en une autre formation sociale, c'est d'abord parce que le développement des forces productives entraîne la modification des rapports de production ; cette modification provoquera une série de changements dans la base économique et dans chaque aspect de la superstructure de l'ensemble de la société. Dans la société de classes, ces deux contradictions se manifestent par une lutte de classes violente. Dans la société capitaliste par exemple, la bourgeoisie, qui représente les rapports de production pourrissants et l'ancienne base économique, utilise toujours la superstructure pourrissante pour faire obstacle à l'édification des nouveaux rapports de production et de la nouvelle base économique. Quant au prolétariat, qui représente les nouveaux rapports de production et la nouvelle base économique, il doit entreprendre la révolution, il doit d'abord s'emparer du pouvoir, prendre en main l'appareil d'Etat, résoudre le problème du système de propriété et se mettre à édifier de nouveaux rapports de production : la voie est alors ouverte au grand développement des forces productives. L'ensemble de la société humaine est passé par la société de la commune primitive, la société esclavagiste, la société féodale, la société capitaliste, maintenant la société socialiste, et elle entrera plus tard dans la société com-

muniste : indubitablement, tout avance selon le mouvement contradictoire de l'unité des contraires, c'est-à-dire *un se divise en deux* (voir *contradictions fondamentales de la société*). Dans la nature, depuis les énormes corps célestes de l'univers jusqu'aux minuscules particules élémentaires, partout existe le mouvement contradictoire de l'unité des contraires, c'est-à-dire *un se divise en deux*. Le mouvement contradictoire un se divise en deux de choses différentes a bien sûr une situation concrète et des caractéristiques concrètes différentes. C'est pourquoi le président Mao a dit : « *Dans la société humaine comme dans la nature, un tout se divise toujours en parties, seulement le contenu et la forme varient selon les conditions concrètes* ². »

La loi de l'unité des contraires met à jour la source et la force motrice internes du mouvement et du développement propres des choses, et elle en révèle de plus le processus réel ; elle montre ainsi pourquoi les choses se meuvent et se développent, et comment elles se meuvent, se développent et se transforment. Cela explique fondamentalement le problème le plus essentiel de la dialectique matérialiste. C'est pourquoi Lénine a dit : « *Le dédoublement de l'un et la connaissance de ses parties contradictoires est le fond de la dialectique* ³. » Le président Mao a dit : « *Le principe un se divise en deux s'applique à toute chose et à tout phénomène*. » C'est là une généralisation scientifique concise, vivante et profonde de la loi de l'unité des contraires.

Lénine a indiqué : « *On peut définir brièvement la dialectique comme la théorie de l'unité des contraires. Par là on saisira le noyau de la dialectique, mais cela exige des explications et un développement* ⁴. »

Dans son œuvre importante *De la contradiction*, le président Mao a fait un exposé complet et systématique de

tous les aspects de la loi de l'unité des contraires : les deux conceptions du monde, l'universalité de la contradiction, le caractère spécifique de la contradiction, la contradiction principale et l'aspect principal de la contradiction, l'identité et la lutte des aspects de la contradiction, la place de l'antagonisme dans la contradiction, etc. A partir de cette idée de Lénine, le président Mao a saisi le noyau de la dialectique, la loi de l'unité des contraires ; dans des œuvres importantes comme *De la contradiction* et *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, il a non seulement fourni des explications et un développement complets et profonds, enrichissant et développant ainsi la dialectique matérialiste et l'ensemble de la philosophie marxiste, mais il a en outre utilisé la loi de l'unité des contraires pour étudier et résoudre les problèmes des contradictions de la révolution chinoise ; il a pour la première fois dans l'histoire du mouvement communiste international expliqué systématiquement les classes, les contradictions de classes et la lutte de classes en société socialiste, il a formulé l'importante théorie de la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat, il a fixé la ligne fondamentale du Parti pour toute l'étape historique du socialisme et il a conduit la révolution et l'édification socialistes de notre pays dans leur avancée victorieuse et incessante.

La loi de l'unité des contraires montre que les choses ne sont pas mortes, pétrifiées, mais vivantes, mobiles : c'est la conception du monde de la dialectique matérialiste. Au contraire, considérer les choses comme mortes et pétrifiées, c'est la conception métaphysique du monde. L'opposition fondamentale de ces deux conceptions du monde se concentre en dernière analyse sur la ferme reconnaissance ou non de la loi de l'unité des contraires, noyau de la dialectique

matérialiste. Nier ce point revient à émasculer le contenu révolutionnaire de la dialectique, à gommer le fond de la dialectique révolutionnaire, et à trahir la dialectique marxiste. Les opportunistes et les révisionnistes anti-marxistes sont tous partis de là pour attaquer la dialectique révolutionnaire du marxisme. L'absurdité réactionnaire « deux fusionnent en un » lancée par Yang Hsientchen, représentant du renégat et traître à la classe ouvrière Liou Chao-chi dans les milieux philosophiques, s'oppose et attaque directement la théorie marxiste relative à l'unité des contraires (un se divise en deux). Son objectif politique réactionnaire était de proclamer la conciliation des classes, de s'opposer à la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme. Le traître Lin Piao a colporté le « juste milieu » confucéen, il s'est opposé à la dialectique matérialiste du marxisme, il a prétendu que « la lutte conduirait les deux parties à l'hostilité, tandis que la paix entre elles les conduirait à la fraternité », il a calomnié la lutte contre le révisionnisme en disant qu'« on y a injurié à l'excès », qu'« on l'a menée avec excès », qu'« on y a lutté à l'excès », il s'en est pris à la ligne générale, au Grand Bond en avant et aux communes populaires, choses « excessives », ou « outrancières » ; il a attaqué frénétiquement la philosophie de lutte du marxisme, il a combattu la ligne révolutionnaire du président Mao et il a tenté d'atteindre son objectif contre-révolutionnaire de renverser la dictature du prolétariat, de restaurer le capitalisme à l'intérieur, et à l'extérieur de capituler devant le social-impérialisme du révisionnisme soviétique et de faire de notre pays sa colonie.

La théorie de la loi de l'unité des contraires (un se divise en deux) révèle profondément les lois objectives du développement et de la transfor-

mation des choses ; elle expose de façon pénétrante la quintessence de la dialectique matérialiste et incarne complètement l'esprit révolutionnaire, critique et combattant de la philosophie marxiste. Elle est l'arme acérée du prolétariat et du peuple travailleur dans les trois grands mouvements révolutionnaires de la lutte pour la production, de la lutte de classes et de l'expérimentation scientifique pour consolider la dictature du prolétariat, et pour s'en tenir à la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat.

Cause interne et cause externe signifient cause interne et cause externe du développement des choses et des phénomènes. La cause interne désigne les contradictions internes des choses, la cause externe désigne la liaison et l'influence réciproques entre une chose et une autre.

La dialectique matérialiste considère que le principe un se divise en deux s'applique à toute chose et à tout phénomène. Les aspects contradictoires que comprend toute chose dépendent l'un de l'autre et luttent entre eux, et cela entraîne le mouvement et le développement des choses. C'est pourquoi les contradictions internes des choses sont la cause fondamentale et la force motrice de leur développement, alors que leur liaison mutuelle et leur influence réciproque en sont les causes secondes. L'histoire du développement de la nature et de la société humaine l'a déjà montré : les changements du monde naturel sont dûs principalement au développement de ses contradictions internes. Ceux de la société sont dus principalement au développement de ses contradictions internes. Le développement des contradictions entre forces productives et rapports de production, entre base économique et superstructure, entre classes, entre nouveau et ancien, conduit au remplacement de l'ancien système social par le nouveau et fait avancer la société. Le président Mao a dit : « La cause fondamentale du développement des choses et des phénomènes n'est pas externe, mais interne ; elle se trouve dans les contradictions internes des choses et des phénomènes eux-mêmes. Toute chose, tout phénomène implique ces contradictions d'où procèdent son mouvement et son développement. Ces contradictions, inhérentes aux choses et aux

1. MAO TSÉTOUNG, *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, Textes choisis, p. 479.

2. MAO TSÉTOUNG, *Intervention à la conférence nationale du Parti communiste chinois sur le travail de propagande*, Textes choisis, p. 537.

3. LÉNINE, *Sur la question de la dialectique*, op. cit., tome 38, p. 343.

4. LÉNINE, *Résumé de la « Science de la logique » de Hegel*, op. cit., tome 38, p. 211.

*phénomènes, sont la cause fondamentale de leur développement, alors que leur liaison mutuelle et leur action réciproque n'en constituent que les causes secondes*¹. »

La dialectique matérialiste souligne que la cause interne est la cause fondamentale du développement des choses sans exclure l'influence des causes externes sur leur mouvement et leur développement. Aucune chose ne pouvant exister et se développer de façon isolée, les causes externes sont aussi une condition indispensable de leur existence et de leur développement. Cependant, les causes purement externes ne peuvent que provoquer le mouvement mécanique des choses, c'est-à-dire des modifications de volume ou de quantité ; elles ne peuvent expliquer pourquoi les choses sont d'une diversité qualitative infinie et pourquoi elles passent d'une qualité à une autre. En fait, même le mouvement mécanique, provoqué par une impulsion extérieure, doit passer par les contradictions internes des choses. La simple croissance, le développement quantitatif des végétaux et des animaux est principalement provoqué par les contradictions internes. Dans des conditions données, les causes externes semblent parfois jouer un rôle déterminant temporaire sur le développement des choses : par exemple, sans une température appropriée, l'œuf ne peut donner de poussin. Mais qu'elle soit élevée ou basse, cette température ne pourra pas transformer une pierre en poussin, car la pierre n'a pas la base interne de l'éclosion du poussin. Ce n'est que par l'intermédiaire de la cause interne de l'œuf que la température appropriée peut jouer un rôle dans l'éclosion. C'est pourquoi en dernière analyse, comme l'a dit le président Mao : « *Les causes externes constituent la condition des changements, les causes internes en sont la*

*base, et les causes internes opèrent par l'intermédiaire des causes externes*². »

Reconnaître ou non que les causes internes sont la cause fondamentale du développement des choses est la divergence fondamentale et l'ultime ligne de démarcation entre la dialectique matérialiste et la métaphysique. La conception métaphysique du monde prône la « théorie des causes externes ». Elle considère les choses et les phénomènes comme morts, non agissants, et comme n'ayant pas une capacité propre de mouvement et de transformation : les contradictions internes des choses sont niées, et l'on ne peut se fonder sur elles pour mettre à jour la source du développement des choses. Elle réduit ce développement à des causes externes, au résultat de l'impulsion d'une quelconque force extérieure, et va en chercher l'origine ailleurs que dans le monde matériel. Ainsi, elle demande inévitablement l'aide des esprits et de dieu, et en arrive à des conclusions idéalistes et mystiques.

Les principes de la dialectique matérialiste relatifs aux causes internes et aux causes externes du développement des choses et à leur liaison réciproque ont une importante portée théorique et pratique. Ce n'est qu'en cernant d'abord les contradictions internes du développement des choses et en ne négligeant pas le rôle des causes externes que l'on peut comprendre correctement le processus des choses et des phénomènes, stimuler leur développement, faire avancer la transformation révolutionnaire des victoires incessantes du nouveau sur l'ancien ; c'est seulement ainsi que la mission historique du prolétariat quant à connaître et transformer le monde sera accomplie.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 349-350.
2. *Idem*, p. 351.

L'universalité de la contradiction désigne le fait qu'il y a des contradictions dans toute chose et dans tout phénomène, qu'il n'est pas d'endroit ou de mouvement où il n'y a pas de contradiction ; c'est le caractère général de la contradiction. Le caractère spécifique de la contradiction désigne les caractéristiques particulières qui différencient entre elles les contradictions de choses différentes ; c'est le caractère particulier de la contradiction.

Au sujet de l'universalité de la contradiction, le président Mao a indiqué : « [ce problème] a une double signification : la première est que les contradictions existent dans le processus de développement de toute chose et de tout phénomène ; la seconde, que, dans le processus de chaque chose, de chaque phénomène, le mouvement contradictoire existe du début à la fin¹. » C'est-à-dire que d'une part la contradiction est partout. Que ce soit une forme de mouvement simple ou complexe, que ce soient la nature, la société humaine ou encore la pensée, tout comprend des contradictions. Toute chose comprend l'interdépendance et la lutte réciproque des aspects de la contradiction, et c'est ce qui détermine la vie des choses et stimule leur développement. Sans contradictions, pas d'univers. D'autre part la contradiction existe à n'importe quel moment. De son apparition à sa mort, du début à la fin, chaque chose est traversée par un mouvement contradictoire. Ainsi, depuis le jour de la création du Parti communiste chinois, il existe au sein du Parti une lutte entre deux lignes, entre deux idéologies, et c'est là le reflet au sein du Parti des contradictions de classes et des contradictions entre l'ancien et le nouveau dans la société. Tant que dans la société exis-

teront les classes et la lutte de classes, la lutte entre les deux lignes et entre les deux idéologies au sein du Parti ne s'arrêtera pas. Et s'il n'y a plus au sein du Parti de contradictions et de lutte idéologique pour résoudre les contradictions, la vie du Parti prendra fin.

Nier l'existence des contradictions, reconnaître seulement que telle chose, tel phénomène a des contradictions et pas tel autre, ou encore qu'il y a contradiction dans telle étape du processus de développement des choses et pas dans telle autre, tout cela est erroné et ne correspond pas à la réalité objective. Nier l'universalité de la contradiction conduit nécessairement à la théorie métaphysique de la cause externe.

Il y a dans l'univers une infinie variété de choses et chaque chose a son essence spécifique. La cause interne, la base de cette variété infinie réside dans le caractère spécifique des contradictions internes des choses. Sans comprendre le caractère spécifique de la contradiction, il n'est pas possible de déterminer si l'essence spécifique de cette chose est différente d'une autre, ni de découvrir les causes spécifiques du mouvement et du développement des choses, ni de distinguer les choses entre elles, sans parler de traiter correctement et de résoudre les contradictions. C'est pourquoi la connaissance et l'analyse du caractère spécifique des contradictions des choses sont la base de la connaissance scientifique des choses. La tâche principale de chaque science est de révéler les lois du mouvement contradictoire spécifique d'un processus donné ou d'un aspect donné de la nature ou de la société.

En ce qui concerne le caractère spécifique de la contradiction, on peut en général l'analyser à partir des aspects suivants : la spécificité des contradictions de chaque forme

contradictions de chaque formé du du mouvement ; la spécificité des mouvement dans chaque processus de développement ; la spécificité de chaque aspect des contradictions de chaque processus de développement ; la spécificité des contradictions de chaque processus de développement à toutes ses étapes ; et jusqu'à la spécificité de chaque aspect des contradictions à chaque étape de développement. Ce n'est qu'en ayant une connaissance juste du caractère spécifique de chaque contradiction que l'on peut, en fonction de la situation concrète de la réalité objective, trouver la juste méthode de résolution des contradictions. Lénine a indiqué : « *La substance même, l'âme vivante du marxisme : l'analyse concrète d'une situation concrète* ². » Le président Mao a dit : « *Résoudre les contradictions différentes par des méthodes différentes est un principe que les marxistes-léninistes doivent rigoureusement observer* ³. »

Le rapport entre l'universalité et le caractère spécifique de la contradiction est une unité dialectique. L'universalité et le caractère spécifique diffèrent, mais cette différence est relative. En raison de la grande variété des choses et du caractère infini du développement, ce qui est universel dans un contexte donné peut se transformer en spécifique dans un autre. Inversement, ce qui est spécifique dans un contexte donné se transforme en universel dans un autre. L'universalité et le caractère spécifique sont liés réciproquement, le spécifique comprend l'universel, l'universel existe dans le spécifique. Par exemple, il a toujours existé une lutte entre les deux lignes au sein de notre Parti ; c'est l'universalité de la contradiction. Chaque lutte de ligne a eu son contexte et ses particularités concrètes ; c'est le caractère spécifique de la contradiction. L'universalité de

la lutte entre les deux lignes au sein du Parti s'est toujours manifestée à travers la lutte concrète entre la ligne révolutionnaire prolétarienne représentée par le président Mao et la ligne opportuniste des Tchen Tou-sieou, Chou Tchiou-pai, Li Li-san, Lo Chang-lung, Wang Ming, Tchang Kouo-tao, Kao Kang, Jao Chou-che, Peng Teh-houai, Liou Chao-chi et Lin Piao. Si l'on s'écarte de ces luttes précises, quelle lutte entre les deux lignes au sein du Parti y a-t-il encore ? C'est pourquoi chaque lutte de lignes concrète comprend l'universalité de la lutte entre les deux lignes au sein du Parti, et celle-ci réside dans le caractère spécifique de chacune des luttes de lignes. L'universalité de la contradiction se manifeste donc à travers des contradictions concrètes, spécifiques ; il n'est pas d'universalité isolée en dehors du spécifique. De même il n'est pas de spécifique en dehors de l'universel, et sans universalité de la contradiction, il n'est pas question de caractère spécifique de la contradiction.

Le rapport entre l'universalité et le caractère spécifique de la contradiction est celui existant entre le général et le particulier. Le particulier et le général sont liés mutuellement ; chaque chose concrète comprend du particulier et du général. Le général existe dans le particulier, et il n'y a pas de général sans particulier. De même, sans général, pas de particulier. Le général est absolu, le particulier est relatif. Le président Mao a indiqué : « *Cette vérité concernant le général et le particulier, l'absolu et le relatif, est la quintessence de la question des contradictions inhérentes aux choses et aux phénomènes ; ne pas comprendre cette vérité, c'est se refuser à la dialectique* ⁴. » Comprendre et maîtriser le rapport dialectique entre l'universalité et le caractère spécifique de la contradiction est

donc d'une grande portée pour la théorie et la pratique. Les révisionnistes modernes prennent prétexte de particularités de l'époque ou de particularités nationales pour nier les principes fondamentaux et la vérité universelle du marxisme ; quant au dogmatisme, il considère la vérité universelle du marxisme comme quelque chose de pétrifié et il s'oppose à sa liaison avec la pratique révolutionnaire de chaque pays. Le principe énoncé par le président Mao sur le rapport dialectique entre l'universalité et le caractère spécifique de la contradiction est une arme idéologique puissante contre le révisionnisme et le dogmatisme.

La contradiction principale est la contradiction qui joue le rôle dominant, déterminant, dans un processus complexe de développement des choses. La contradiction non principale, c'est-à-dire la contradiction secondaire, est la contradiction qui occupe la place secondaire et subordonnée.

Dans un processus complexe de développement des choses, il arrive souvent que plusieurs contradictions existent en même temps. Dans leur processus de développement, ces contradictions sont en déséquilibre et l'une d'entre elles est nécessairement la contradiction principale. Celle-ci joue un rôle dirigeant, déterminant, sur l'ensemble du développement des choses. Son existence et son développement déterminent l'existence et le développement des contradictions non principales ou exercent une influence sur elles. Elle détermine l'orientation, le caractère, la voie du développement des choses ; c'est le point nodal des contradictions et la clé de la résolution des problèmes. C'est pourquoi, en parlant de cette question, le président Mao a souligné : « *Dans l'étude de tout processus complexe où il existe deux contradictions ou davantage, nous devons nous efforcer de trouver la contradiction principale. Lorsque celle-ci est trouvée, tous les problèmes se résolvent aisément.* » Pour ceux qui « *ne comprennent pas cette méthode, le résultat, c'est que, perdus dans le brouillard, ils sont incapables d'aller au cœur du problème et de ce fait ne peuvent trouver la méthode pour résoudre les contradictions* ¹ ».

En général, dans les trois grands mouvements révolutionnaires de la lutte pour la production, de la lutte de classes et de l'expérimentation

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 353.

2. LÉNINE, *Le communisme, Œuvres*, Moscou-Paris, tome 31, p. 168.

3. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 359.

4. *Idem*, p. 369.

scientifique, les problèmes à résoudre sont toujours assez complexes. En conséquence, il faut être à même de saisir la contradiction principale et il faut concentrer ses forces pour la résoudre. Ce n'est qu'ainsi que l'on peut mener à bien la tâche révolutionnaire. Toutefois, saisir la contradiction principale ne veut absolument pas dire que l'on peut négliger ou laisser de côté les contradictions non principales. Toutes les contradictions des choses sont liées mutuellement, elles se limitent réciproquement et agissent les unes sur les autres. La contradiction principale joue un rôle dominant, déterminant sur les contradictions non principales, mais en outre celles-ci peuvent exercer une certaine influence sur le développement et la résolution de la contradiction principale. Pour résoudre la contradiction principale, nous devons donc faire attention également à résoudre chaque contradiction non principale ; le principal et le secondaire seront alors liés de façon appropriée.

Dans le texte intitulé *Méthodes de travail des comités du Parti*, le président Mao a dit : « Pour jouer du piano, il faut mouvoir les dix doigts ; on n'y arrive pas avec quelques doigts seulement, en laissant les autres immobiles. Cependant, si on appuie les dix doigts à la fois, il n'y a pas de mélodie non plus. Pour faire de la bonne musique, il faut que les mouvements des doigts soient rythmés et coordonnés. Un comité du Parti doit bien prendre en main sa tâche centrale et, en même temps, autour de cette tâche centrale, développer le travail dans d'autres champs d'activité². » Ceci montre de façon imagée que quelle que soit la chose, il faut à la fois saisir le cœur du problème, son point essentiel et à la fois faire attention à la disposition générale sous tous ses aspects ; il faut traiter correctement le rapport dialectique

entre contradiction principale et contradictions non principales.

Dans le processus de développement des choses, contradiction principale et contradictions non principales ne sont pas immuablement fixes ; dans des conditions données, elles se convertissent l'une en l'autre. Ainsi, en Chine, la deuxième guerre civile révolutionnaire étant entrée dans l'époque de la guerre de résistance anti-japonaise, la contradiction principale d'origine, la contradiction de classes en Chine, passe temporairement à la position de contradiction non principale, et la contradiction de nations avec l'impérialisme japonais s'élève au rang de contradiction principale. Dans toutes les autres étapes du développement révolutionnaire, existe aussi une situation de conversion réciproque entre contradictions principale et non principale. Pour conduire la révolution à la victoire, un parti révolutionnaire doit en temps opportun être attentif à cette conversion des contradictions et la prévoir, il doit proposer de nouvelles tâches et de nouveaux mots d'ordre, fixer une nouvelle orientation et une nouvelle politique ; il doit mobiliser et organiser les masses, concentrer ses forces pour résoudre la nouvelle contradiction principale, et ainsi pousser vers l'avant la révolution de façon consciente et en s'y étant préparé.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 371.

2. MAO TSÉTOUNG, *Méthodes de travail des comités du Parti, Œuvres choisies*, tome IV, p. 397.

L'aspect principal de la contradiction est celui qui joue le rôle dominant et qui occupe la position dominante ; l'aspect non principal (secondaire) étant celui qui occupe la position secondaire, subordonnée.

La dialectique matérialiste considère non seulement que le développement des contradictions de tout processus est inégal, mais qu'en même temps les deux aspects mutuellement opposés qui existent à l'intérieur de toute contradiction sont inégaux dans leur développement. Il semble qu'il y ait parfois équilibre entre eux, mais ce n'est là qu'un état passager et relatif ; l'état fondamental, c'est le déséquilibre. Des deux aspects contradictoires, l'un est nécessairement principal et l'autre secondaire. Le caractère des choses et des phénomènes est surtout déterminé par cet aspect principal de la contradiction, lequel occupe la position dominante.

Dans le processus de développement des choses, l'aspect principal et l'aspect non principal de la contradiction ne sont pas fixes. Dans des conditions données, ils peuvent se convertir l'un en l'autre. Dans toute chose, il y a contradiction entre le nouveau et l'ancien. A cause de la lutte incessante entre les deux aspects contradictoires, le nouveau grandit, se renforce progressivement et s'élève à la position dominante, devenant l'aspect principal de la contradiction ; l'ancien décroît, s'affaiblit et finit par dépérir, se transformant en aspect non principal de la contradiction et occupant la position subordonnée ; et à ce moment, la qualité du phénomène subit un changement fondamental. Bien sûr, le processus de cette conversion n'est pas de tout repos ; il pourra être sinueux, répété et pourra parfois même retourner en

arrière. Mais le nouveau finit par remplacer l'ancien, c'est là une loi universelle irrésistible du développement du monde ; c'est la tendance inéluctable du développement des choses et des phénomènes.

Par exemple, la contradiction principale de la société capitaliste est la contradiction entre bourgeoisie et prolétariat. La bourgeoisie occupant l'aspect principal de la contradiction, elle détermine le caractère capitaliste de la société. Mais avec la révolution prolétarienne, le prolétariat renverse la domination bourgeoise par la violence, et édifie la dictature du prolétariat ; il se produit alors une conversion de place entre l'aspect principal et l'aspect non principal de la contradiction : le prolétariat qui occupait initialement la position subordonnée, l'aspect non principal de la contradiction, s'élève à la position dominante d'aspect principal ; et la bourgeoisie qui occupait initialement la position dominante, l'aspect principal de la contradiction, s'est transformée en aspect non principal, occupant la position subordonnée. Ainsi, le caractère de la société s'est converti de vieille société capitaliste en nouvelle société socialiste.

Entre l'aspect principal et l'aspect non principal des contradictions de toute chose existe une situation de conversion. Par exemple, en ce qui concerne les contradictions entre forces productives et rapports de production, entre pratique et théorie, entre base économique et superstructure, nous reconnaissons que dans le développement historique d'ensemble, les forces productives, la pratique, la base économique jouent généralement le rôle principal ; mais il faut en même temps reconnaître que les rapports de production, la théorie, la superstructure peuvent à leur tour et dans des conditions données jouer le rôle principal, décisif. Ce n'est pas

là trahir le matérialisme, c'est précisément éviter le matérialisme mécaniste et s'en tenir au matérialisme dialectique.

Maîtriser le principe relatif à l'aspect principal et à l'aspect non principal de la contradiction est d'une portée directrice importante pour la pratique révolutionnaire. Le président Mao a dit : « *L'étude des différents états d'inégalité dans les contradictions, de la contradiction principale et des contradictions secondaires, de l'aspect principal et de l'aspect secondaire de la contradiction, est une méthode importante dont se sert un parti révolutionnaire pour déterminer correctement sa stratégie et sa tactique en matière politique et militaire ; elle doit retenir l'attention de tous les communistes* ¹. »

La contradiction, c'est l'unité et la lutte des contraires. Toute contradiction comprend l'identité (identité et unité ont le même sens) et la lutte. L'identité et la lutte sont deux catégories importantes qui révèlent la racine interne du mouvement des choses.

Lénine a indiqué : « *La dialectique est la théorie de la façon dont les contraires peuvent être et sont habituellement (dont ils deviennent) identiques — des conditions dans lesquelles ils sont identiques en se changeant l'un en l'autre ...* ¹ »

Le président Mao a indiqué plus avant que l'identité des contraires a principalement deux sens :

Premièrement, les deux aspects de la contradiction sont liés mutuellement, chacun ayant l'aspect contraire comme condition de sa propre existence et les deux aspects coexistant dans une même unité. Ainsi, dans la société capitaliste, sans bourgeoisie il n'y a pas de prolétariat, et sans prolétariat pas de bourgeoisie. Dans des conditions données, les deux aspects d'une part s'opposent l'un à l'autre, et d'autre part sont liés mutuellement. Ce caractère de liaison mutuelle qui fait que chacun des deux aspects est la condition d'existence de l'autre, c'est ce qu'on appelle l'identité.

Deuxièmement, dans des conditions données, chacun des deux aspects de la contradiction tend à se convertir en son contraire et à prendre la position qu'occupe l'aspect opposé. Le prolétariat et la bourgeoisie par exemple : après la révolution socialiste, le prolétariat initialement dominé se convertit en classe dominante, et la bourgeoisie de classe dominante en classe dominée.

Dans le problème de l'identité des contraires, la conversion est bien plus importante car elle signifie l'anéantissement

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 375.

sement de l'ancien et la naissance du nouveau ; elle incarne de façon éclatante le caractère révolutionnaire de la dialectique matérialiste.

En bref, « *tous les contraires sont liés entre eux ; non seulement ils coexistent dans l'unité dans des conditions déterminées mais ils se convertissent l'un en l'autre dans d'autres conditions déterminées, tel est le plein sens de l'identité des contraires*² ». Telle est la généralisation scientifique et sous tous ses aspects qu'a faite le président Mao sur l'identité des contraires. Le marxisme considère que la contradiction est réelle, concrète. Mais quand les deux aspects de la contradiction réelle et concrète sont liés et sont conditionnés mutuellement, quand ils coexistent dans une unité, et en particulier quand ils se convertissent l'un en l'autre, il faut qu'il y ait des conditions nécessaires données. Sans ces conditions, il ne peut y avoir ni coexistence ni conversion, il ne peut y avoir identité. C'est pourquoi on dit que l'identité est conditionnée, relative.

La lutte des contraires désigne principalement l'opposition mutuelle et l'exclusion réciproque des deux aspects de la contradiction. Le mouvement de tout phénomène présente deux états : un état de repos relatif et un état de changement évident. Ces deux états sont provoqués par la lutte mutuelle des deux éléments contradictoires contenus dans le phénomène lui-même. Les phénomènes se convertissent sans cesse en passant du premier au second état, et cela aboutit à la résolution de la contradiction. La lutte des contraires traverse donc le processus du début à la fin et fait se convertir un processus en son processus inverse ; la lutte des contraires est partout, aussi dira-t-on que la lutte des contraires est inconditionnée, absolue.

La conversion des contraires et le

mouvement des choses sont provoqués par la lutte des contraires. Sans lutte, pas d'identité ; la lutte se situe dans l'identité, et dans l'identité existe la lutte. Tout cela révèle non seulement le rapport dialectique entre l'identité et la lutte des contraires, mais aussi la source et la force motrice du mouvement contradictoire des choses. C'est pourquoi le président Mao a indiqué : « *L'identité conditionnée et relative unie à la lutte inconditionnée et absolue forme le mouvement contradictoire dans toute chose et tout phénomène*³. »

Il existe sur le problème de l'identité et de la lutte des contraires une opposition fondamentale entre la dialectique et la métaphysique.

La dialectique considère que l'identité des contraires réside non seulement dans le conditionnement mutuel selon des conditions données des deux aspects de la contradiction, mais plus encore dans leur conversion réciproque selon des conditions données. Partant de ce point de vue, on considère nécessairement que les choses contraires ne sont pas mortes, pétrifiées, mais vivantes, mobiles : c'est là la dialectique des choses objectives.

A l'opposé, la métaphysique comprend l'identité comme ce qui est équivalent, ou alors elle ne comprend pas que l'identité des contraires réside principalement dans la conversion réciproque ; elle considère alors les choses opposées comme mortes, pétrifiées, à jamais immuables, et elle fait partout propagande pour ce point de vue qui trompe les masses populaires, sert la classe dominante réactionnaire et tend à perpétuer sa domination.

Pour la dialectique, la conversion des contraires est provoquée par la lutte ; il y a lutte dans l'identité, et sans lutte il n'y a pas d'identité. La lutte des contraires est partout.

Au contraire, la métaphysique ne saisit pas que l'identité comprend la lutte et elle oppose alors les deux de

façon absolue; elle considère que l'identité ne comprend ni contradiction ni lutte, et que s'il y a lutte il ne peut y avoir d'identité.

La contradiction antagoniste et la contradiction non antagoniste sont les deux formes fondamentales de la contradiction, les deux types de contradiction de caractère différent. Dans la société de classes, la contradiction antagoniste désigne la contradiction qui repose sur l'opposition fondamentale des intérêts de classe. La contradiction non antagoniste désigne la contradiction qui repose sur la coïncidence d'intérêts fondamentaux. La contradiction antagoniste apparaît sur la base d'un conflit d'intérêts fondamental entre classes ou groupes sociaux ennemis. Développé jusqu'à un stade donné, ce type de contradiction se manifeste nécessairement par un conflit et un antagonisme ouverts et il faut passer par une forme de lutte antagoniste pour le résoudre. Par exemple la contradiction entre classe exploitée et classe exploiteuse — la contradiction entre esclaves et propriétaires d'esclaves, entre paysans et propriétaires fonciers, entre prolétariat et bourgeoisie — est une contradiction antagoniste. Quand elles ont atteint un certain stade de développement, ces contradictions se manifestent nécessairement par un conflit ouvert, et entraînent la révolution. La contradiction non antagoniste apparaît généralement sur la base de la coïncidence fondamentale des intérêts du peuple et elle ne nécessite généralement pas de passer par la forme d'un conflit ouvert pour être résolue. L'antagonisme n'est donc que l'une des formes et non l'unique forme de la lutte des contraires.

Distinguer le caractère des contradictions ainsi que leurs formes de lutte est donc d'une grande portée pour traiter correctement les contradictions. Le président Mao a indiqué: « Nous devons étudier d'une manière concrète les différentes situations dans lesquelles se trouvent la

1. LÉNINE, *Résumé de la « Science de la logique » de Hegel*, op. cit., tome 38, p. 107.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction*, Œuvres choisies, tome I, p. 379.

3. *Idem*, p. 382.

lutte des contraires », « *les contradictions qualitativement différentes ne peuvent se résoudre que par des méthodes qualitativement différentes* ¹. » A des contradictions de caractère différent correspondront des méthodes de résolution différentes, c'est-à-dire des formes de lutte différentes. Une contradiction antagoniste ne peut généralement se résoudre que par des formes de lutte antagonistes; quant à une contradiction non antagoniste, elle devra l'être par des formes de lutte non antagonistes. En ce qui concerne la contradiction antagoniste que constitue la contradiction entre nos ennemis et nous, on doit la résoudre par la dictature. Pour résoudre les contradictions au sein du peuple, on doit adopter des méthodes démocratiques, c'est-à-dire l'éducation, la persuasion, la critique et l'autocritique. Si l'on confond les deux types de contradiction de caractère différent, si l'on choisit des formes de lutte inadéquates, on commettra alors des erreurs de droite ou « de gauche ».

La contradiction antagoniste et la contradiction non antagoniste, la contradiction entre nos ennemis et nous et la contradiction au sein du peuple peuvent se convertir l'une en l'autre dans des conditions données. Le président Mao a dit : « *Suivant le développement concret des choses et des phénomènes, certaines contradictions primitivement non antagonistes se développent en contradictions antagonistes, alors que d'autres primitivement antagonistes, se développent en contradictions non antagonistes* ². » Ici, les conditions sont importantes. Sans des conditions données, la conversion est impossible. Ainsi, dans la société capitaliste, la contradiction entre ville et campagne, celle entre travail intellectuel et travail manuel sont antagonistes. Avec la révolution prolétarienne et l'édification du système socialiste, ces contradictions antagonistes se convertissent

en contradictions non antagonistes. Un autre exemple, la contradiction au sein de notre Parti entre les idées justes représentées par le président Mao et les idées erronées de Tchen Tou-sieou, de Tchang Kouo-tao et autres ne s'était pas manifestée au début sous une forme antagoniste; mais avec le développement de la lutte de classes, et comme Tchen Tou-sieou, Tchang Kouo-tao et autres ont persisté dans leurs erreurs, ont refusé l'aide du Parti et ont fini par trahir la révolution, cette contradiction non antagoniste s'est convertie en contradiction antagoniste

Dans les activités de la pratique, nous devons veiller à distinguer les deux types de contradiction de caractère différent que sont les contradictions antagonistes et les contradictions non antagonistes, les contradictions entre nos ennemis et nous et les contradictions au sein du peuple, nous devons veiller à leur possibilité de conversion dans des conditions données et choisir des formes de lutte différentes pour les résoudre, afin que la révolution puisse remporter la victoire.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 383 et 359.

2. *Idem*, p. 383-384.

Le remplacement de l'ancien par le nouveau désigne, en tant que catégorie philosophique, la loi universelle du développement et du changement des choses et des phénomènes.

Le remplacement de l'ancien par le nouveau, c'est le processus de l'incessante apparition du nouveau, de l'incessante disparition de l'ancien, et de la victoire du nouveau sur l'ancien ; c'est la conversion d'une chose en une autre et le processus du changement de qualité des choses. « *La transformation d'un phénomène en un autre par des bonds dont les formes varient selon le caractère du phénomène lui-même et les conditions dans lesquelles il se trouve, tel est le processus de remplacement de l'ancien par le nouveau* ¹. »

Pourquoi un processus de remplacement de l'ancien par le nouveau peut-il se produire ? Parce qu'il y a à l'intérieur de chaque chose contradiction entre deux aspects que sont l'ancien et le nouveau, et cela engendre une série de luttes au cours sinueux. Le résultat de ces luttes est que le nouveau grandit et s'élève jusqu'à la position dominante ; l'ancien, par contre, décroît et finit par dépérir. Et dès que le nouveau l'emporte sur l'ancien, l'ancien phénomène se transforme en un nouveau phénomène.

Il ressort de là que le remplacement de l'ancien par le nouveau est le processus du mouvement contradictoire des choses. Le remplacement de l'ancien par le nouveau existe dans les domaines de la nature, de la société et des idées ; c'est l'expression de la loi de l'unité des contraires. Toutes les choses et tous les phénomènes de l'univers se développent et progressent sans cesse suivant cette loi. Le président Mao a dit : « *Il en a toujours été ainsi dans le monde : le nouveau chasse l'ancien, le nouveau se substitue à l'ancien, l'ancien s'élimine pour*

donner le nouveau, le nouveau émerge de l'ancien ². » « *Telle est la loi générale et imprescriptible de l'univers* ³. »

La loi du remplacement de l'ancien par le nouveau montre que : la naissance du nouveau répond aux exigences des lois objectives et elle représente l'orientation vers l'avant du développement des choses ; le nouveau apparaît sur la base de l'ancien, il a non seulement assimilé et développé les éléments positifs et rationnels de l'ancien, mais il a de plus radicalement transformé sa qualité, en a formé une nouvelle et a pour se développer un plus large avenir que l'ancien. C'est pourquoi les réalités nouvelles ont une puissante vitalité et, bien qu'il puisse se produire des détours au cours de leur processus de développement, elles finissent toujours par surmonter les vieilles choses et voient alors leur développement être plus vigoureux ; les nouvelles réalités sont invincibles.

Le négat et traître à la nation Lin Piao a calomnié les nouvelles réalités socialistes ⁴ et s'en est pris frénétiquement à la Grande Révolution Culturelle Proletarienne : c'était là nier la théorie et la pratique fondamentales du président Mao relatives à la révolution et l'édification socialistes, tenter de renverser la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme. Nous devons nous en tenir à la ligne fondamentale du Parti, au principe de la triple union des jeunes, des personnes d'âge moyen et des personnes âgées, nous devons nous en tenir à la révolution dans l'enseignement, à la révolution dans l'art et la littérature, à la révolution dans le domaine de la santé, nous devons nous en tenir à la participation des cadres au travail manuel et au départ des jeunes instruits à la campagne, et nous devons aller de l'avant en suivant la ligne révolutionnaire prolétarienne du président Mao.

Le changement quantitatif et le changement qualitatif sont deux formes du processus de développement des choses et des phénomènes. Le changement quantitatif, qu'on appelle aussi changement graduel, est un changement qui est progressif et qui n'est pas manifeste; c'est l'augmentation ou la diminution quantitatives qui se produit dans une chose et ce n'est pas un changement de nature profonde. Le changement qualitatif, que l'on appelle aussi changement soudain, est un changement de la nature profonde des choses; c'est un bond qui fait passer une chose d'un état qualitatif à un autre. La conversion réciproque entre le changement quantitatif et le changement qualitatif est une expression de la loi de l'unité des contraires.

Le processus du développement et du changement de toute chose est celui de la conversion réciproque entre le changement quantitatif et le changement qualitatif. Cette conversion réciproque existe universellement dans le processus de développement de la nature, de la société et de la pensée. Les changements quantitatifs se font sur une base qualitative donnée d'une chose. Dans certaines limites, l'augmentation ou la diminution quantitatives n'entraînent pas de changement qualitatif, les choses conservant alors une stabilité relative. Mais, développés jusqu'à un certain stade, les changements quantitatifs entraînent un changement qualitatif, et un nouveau processus de changement quantitatif commence ensuite sur une nouvelle base qualitative. La lutte des aspects contradictoires au sein des choses entraîne la conversion réciproque entre le changement quantitatif et le changement qualitatif, ce cycle se répète sans cesse et il y a à chaque fois un contenu nouveau; un processus de développement infini et varié,

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 372.

2. *Idem*, p. 373.

3. *Idem*, p. 372.

4. *Nouvelles réalités socialistes. Voir Connaissance de base du Parti communiste chinois*, Paris, 1976, NBE, p. 238-239, note 59. (N. d. T.).

qui va de l'inférieur au supérieur, se constitue alors. Le président Mao a dit : « *Tout phénomène dans son mouvement présente deux états, un état de repos relatif et un état de changement évident. Ces deux états sont provoqués par la lutte mutuelle des deux éléments contradictoires contenus dans le phénomène lui-même. Lorsque le phénomène, dans son mouvement, se trouve dans le premier état, il subit des changements seulement quantitatifs et non qualitatifs, aussi se manifeste-t-il dans un repos apparent. Lorsque le phénomène, dans son mouvement, se trouve dans le second état, les changements quantitatifs qu'il a subis dans le premier état ont déjà atteint un point maximum, ce qui provoque une rupture d'unité dans le phénomène, et par suite un changement qualitatif ; d'où la manifestation d'un changement évident* ¹. »

Dans le processus des changements quantitatifs du développement des phénomènes complexes, il peut souvent se produire des changements qualitatifs partiels et le processus des phénomènes apparaît alors par étapes. Ainsi notre révolution démocratique a traversé plusieurs étapes de développement comme la première guerre civile révolutionnaire, la deuxième guerre civile révolutionnaire, la guerre de résistance anti-japonaise, la troisième guerre civile révolutionnaire. Ces étapes comprennent des situations spécifiques où certaines contradictions se sont exacerbées, d'autres se sont partiellement ou provisoirement résolues, d'autres réapparaissent, mais la nature de la révolution démocratique anti-impérialiste et anti-féodale n'a pas changé. L'apparition incessante de ces changements qualitatifs partiels a fait se développer la révolution démocratique d'une étape à une autre et l'a poussée à accomplir finalement un changement qualitatif radical.

La conception du monde de la mé-

taphysique ou de l'évolutionnisme vulgaire réduit le mouvement et le changement des choses à une augmentation ou une diminution quantitatives ; elle considère que les causes de ces changements quantitatifs ne résident pas à l'intérieur mais à l'extérieur des choses c'est-à-dire dans l'impulsion d'une force extérieure. Ce point de vue ne peut expliquer la variété qualitative des choses ni le fait qu'une qualité se change en une autre, et il ne peut révéler correctement le développement des choses. C'est une conception du monde radicalement opposée à la dialectique matérialiste.

La théorie de la dialectique matérialiste sur le changement quantitatif et le changement qualitatif est un fondement important du principe marxiste de l'unité de la théorie de la révolution ininterrompue et de la théorie de la révolution par étapes. Nous ne devons pas aller au-delà, de façon subjective, des étapes propres aux phénomènes objectifs ; ni vouloir accomplir à tout prix dans l'étape présente ce qui ne peut l'être que dans l'étape suivante ; il faut toutefois préparer de façon appropriée la seconde étape durant la première ; en outre, quand les conditions d'un changement qualitatif radical ou partiel sont mûres nous devons saisir le moment, adopter des formes de bond conformes aux lois des choses objectives et faire avancer la révolution. Le putschisme « de gauche » ne veut pas faire un travail dur et minutieux de préparation à la révolution et il fait reposer son espoir sur des événements accidentels ; il ne veut pas de l'accumulation quantitative qui précède le changement qualitatif ; c'est en réalité nier le changement qualitatif, nier la révolution ; les réformistes bourgeois, les nouveaux et les anciens révisionnistes tentent de remplacer le changement qualitatif par le changement quantitatif, la révolution par la réforme ; ils nient à fond le changement

qualitatif et s'opposent à la révolution. Ils brisent le rapport dialectique entre changement quantitatif et changement qualitatif. Les principes de la dialectique matérialiste relatifs au changement quantitatif et au changement qualitatif sont donc une arme théorique importante entre nos mains contre les absurdités bourgeoises et opportunistes.

Le bond, que l'on appelle aussi changement soudain, est la rupture dans la gradation, la forme du changement radical de qualité des choses.

Le développement et le changement des choses commencent toujours par des changements quantitatifs. Le changement quantitatif est un changement progressif, et qui n'est pas manifeste; c'est une gradation. Arrivé à son plus haut point de développement, ce processus va entraîner la scission de l'unité et le changement radical de la qualité du phénomène. A ce moment, il y a rupture dans la gradation du développement du phénomène, dont la qualité subit un changement radical: c'est ce qu'on appelle le bond.

Dans toute chose, le changement d'une qualité en une autre se réalise par un bond. Par exemple, l'explosion d'un volcan ou le changement des espèces, dans la nature; le remplacement de chaque forme de société, dans le développement social; le changement de la matière en esprit et de l'esprit en matière, dans le processus de connaissance, et jusqu'à tous les autres changements qualitatifs des choses et des phénomènes de la nature, de la société et du mouvement de la connaissance humaine, tout se réalise par bond.

En raison de la différence de la qualité des choses et des conditions dans lesquelles elles se trouvent, la forme du bond ne sera pas la même. Il y a deux formes fondamentales du bond: la forme explosive et la forme non explosive. Le bond explosif est d'ordinaire une forme de changement qualitatif qui résout les contradictions antagonistes, et il se réalise par un conflit externe violent des contradictions des choses. Le bond non explosif est d'ordinaire une forme de changement qualitatif qui résout les contradictions non antagonistes et

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 381.

qui ne voit pas s'ouvrir un conflit externe violent lors du changement qualitatif.

Dans ce couple de catégories philosophiques, l'affirmation désigne l'aspect du maintien de l'existence des choses, et la négation l'aspect qui les pousse à se développer et à se convertir.

L'affirmation et la négation sont la forme de l'avancée incessante du mouvement ascendant en spirale qui est provoqué par les contradictions des choses. Il y a à l'intérieur de toute chose les deux aspects de l'affirmation et de la négation qui sont deux forces opposées luttant entre elles. Une fois la lutte développée jusqu'à un certain degré, la négation l'emporte sur l'affirmation, elle occupe la position dominante et la chose se convertit alors en son contraire. C'est la négation des choses. La négation est donc la conversion d'une chose en une autre, le bond où l'on passe de l'ancienne qualité à la nouvelle. Le développement des choses se réalise par un processus répété de progression incessante : affirmation, négation, affirmation, négation..., et chaque maillon du développement des choses est à la fois affirmation et négation. Par exemple : la société esclavagiste nie la communauté primitive, mais elle est affirmation à l'égard de la société féodale ; la société féodale nie la société esclavagiste, mais elle est affirmation à l'égard de la société bourgeoise ;... la cause fondamentale du développement des choses selon la forme de l'affirmation et de la négation réside dans les contradictions et la lutte internes des choses ; c'est pourquoi l'affirmation et la négation sont l'expression de la loi de l'unité des contraires.

Le rapport entre l'affirmation et la négation est dialectique. Les choses nouvelles sont la négation des choses anciennes ; il y a donc entre elles une différence de nature. Cependant, toutes les choses nouvelles naissent de

l'intérieur des choses anciennes, aussi existe-t-il des liens nécessaires entre elles. La négation des choses anciennes par les choses nouvelles désigne la négation radicale de la qualité des choses anciennes, et non le rejet total de tous leurs éléments. La négation dialectique, c'est le dépassement. Cela signifie qu'elle ne rejette pas simplement les vieilles choses, mais qu'elle a le sens de rejeter, de maintenir et d'élever : rejeter ce qui est négatif dans les vieilles choses, conserver et reprendre ce qui est positif et le développer à un nouveau stade. Une fois que la chose nouvelle a nié la chose ancienne, le développement de la chose n'en est pas terminé pour autant, et celle-ci continuera de se développer à un stade supérieur toujours selon la forme affirmation, négation... Comme le stade supérieur reprend et développe les éléments positifs du stade inférieur et qu'il en a rejeté les éléments négatifs, l'ensemble du processus de développement devient alors un processus infini de l'inférieur au supérieur, du simple au complexe ; quant à la forme du développement, elle se manifeste par l'ondulation en vagues et par le mouvement d'ascension en spirale.

Marx, le grand éducateur révolutionnaire, a indiqué : « *Dans la conception positive des choses existantes, elle [la dialectique] inclut du même coup l'intelligence de leur négation fatale, de leur destruction nécessaire ; parce que saisissant le mouvement même, dont toute forme faite n'est qu'une configuration transitoire, rien ne saurait lui imposer ; parce qu'elle est essentiellement critique et révolutionnaire*¹. » Il n'y a donc aucune chose au monde qui soit éternelle, immuable. Après avoir accompli sa tâche historique, toute chose finit nécessairement par mourir et par être remplacée par une nouvelle. Dans le processus de développement historique, les nouvelles réalités sont pro-

gressistes, elles représentent la tendance du développement, et elles ont un immense avenir ; bien qu'au commencement, elles soient souvent assez faibles, et que leur processus de développement ne se fasse pas sans heurts, les choses nouvelles croissent, se renforcent par la lutte, et remplacent finalement les vieilles choses conservatrices et destinées à disparaître. Le principe de la dialectique matérialiste sur l'invincibilité du nouveau est la base théorique de la fermeté révolutionnaire du marxisme et de l'optimisme révolutionnaire.

1. MARX (K.), *Le Capital*, op. cit., Livre I, tome I, postface de la deuxième édition allemande, p. 29.

Terme philosophique, le dépassement a le sens de rejeter, de conserver, de déployer et d'élever ; il signifie que le remplacement des choses anciennes par les choses nouvelles n'est pas un simple rejet ; il surmonte, rejette ce qui est négatif dans les choses anciennes, conserve et reprend dans ce qui s'est développé jusque-là ce qui est positif pour les choses nouvelles, et le développe à un stade supérieur.

La progression à la façon des vagues, que l'on appelle aussi le mouvement ascendant en spirale, est la forme du mouvement de la progression de l'inférieur au supérieur, du simple au complexe.

La progression à la façon des vagues ou ascension en spirale reflète le fait que le développement des choses et des phénomènes est un mouvement de progression et d'ascension incessantes, et que ce mouvement de progression et d'ascension n'est pas linéaire, mais en vagues, en spirale. La tendance générale de ce mouvement est de s'élever, de progresser, mais la voie de l'ascension et de la progression de ce mouvement est sinueuse. Ou encore, la tendance générale du développement des choses et des phénomènes est un mouvement d'ascension et de progression de l'inférieur au supérieur, du simple au complexe, ce mouvement pourra répéter à un certain degré le stade précédent, mais c'est une répétition qui se fera sur une base supérieure. Parfois, dans des conditions données, il pourra même apparaître des phénomènes partiels et provisoires de retour en arrière. Les phénomènes de retour en arrière que les choses et les phénomènes font apparaître à un moment et dans des conditions données ne sont que provisoires, partiels et donc relatifs, alors que le mouvement ascendant et le mouvement de progression des choses et des phénomènes est, lui, absolu. Lénine a indiqué : « *Il est antidialectique, antiscientifique, théoriquement inexact, de se représenter l'histoire universelle avançant régulièrement et sans heurts, sans faire quelquefois des sauts gigantesques en arrière* ¹. »

La progression à la façon des vagues ou le mouvement ascendant en spirale des choses et des phénomènes est provoqué par les contradictions et

la lutte en leur sein. Le président Mao a indiqué avec profondeur : « *Dans tout phénomène, il existe une contradiction entre le nouveau et l'ancien, ce qui engendre une série de luttes au cours sinueux. Il résulte de ces luttes que le nouveau grandit et s'élève au rôle dominant ; l'ancien, par contre, décroît et finit par dépérir*². »

La progression à la façon des vagues reflète le fait que la voie de la victoire de la révolution est toujours sinueuse. La thèse scientifique du président Mao, « *l'avenir est radieux*³ », reflète correctement l'unité dialectique de la progression et de la sinuosité du développement historique, et encourage le peuple révolutionnaire à être résolu, à ne pas craindre les sacrifices ni la mort, à surmonter les difficultés pour remporter la victoire.

Les catégories sont les concepts fondamentaux qui reflètent les caractères distinctifs et les liaisons des choses ; c'est la généralisation et le reflet opérés par la pensée sur l'essence universelle des choses objectives.

Chaque science particulière a ses catégories propres ; la combinaison et la dissociation en chimie ; l'hérédité et la mutation en biologie ; la valeur, la plus-value, le travail abstrait, le travail concret en économie politique, etc. Quant aux catégories philosophiques, ce sont les concepts fondamentaux qui reflètent les liaisons et les lois les plus générales et celles qui touchent le plus à l'essence de l'ensemble du monde objectif (la nature, la société, la pensée humaine) ; elles sont le reflet des rapports dialectiques les plus universels existant entre les choses et phénomènes objectifs. Par exemple : la matière et l'esprit, le mouvement et le repos, l'espace et le temps, le changement qualitatif et le changement quantitatif, l'affirmation et la négation, l'essence et le phénomène, le contenu et la forme, la cause et l'effet, la nécessité et la contingence, la possibilité et la réalité, etc. Ces catégories du matérialisme dialectique sont différentes de celles du domaine de chaque science particulière, mais l'étude de chaque science particulière ne peut s'écarter de ces questions. Les catégories philosophiques conviennent donc à tous les domaines de la recherche scientifique ; elles possèdent la généralité la plus élevée et l'universalité la plus grande. Dans la philosophie matérialiste dialectique, chaque couple de catégories est une unité des contraires ; c'est l'expression de la loi la plus fondamentale de la dialectique matérialiste, la loi de l'unité des contraires ; ces catégories révèlent sous des angles différents les liaisons et les contradictions du monde objectif, et représen-

1. LÉNINE, *A propos de la brochure de Junius*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 22, p. 333.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction*, Œuvres choisies, tome I, p. 372.

3. MAO TSÉTOUNG, *Sur les négociations de Tchongking*, Œuvres choisies, tome IV, p. 59.

tent ainsi un outil précieux entre les mains des hommes pour connaître le monde.

La philosophie marxiste estime que les catégories, reflet de l'essence universelle des choses objectives dans la conscience des hommes, se constituent et se développent sur la base de leur pratique sociale et à travers le processus de connaissance de la nature et de la société. Une catégorie donnée est le produit d'un stade donné de la connaissance qu'a l'humanité du monde objectif. Elle se développe sans cesse avec le développement de la réalité objective et l'approfondissement incessant de la connaissance des hommes, et reflète ainsi plus complètement et plus profondément le monde objectif. C'est justement pour cela que, dès leur constitution, les catégories peuvent avoir à leur tour une valeur directrice importante quant aux activités de connaissance et aux activités de la pratique des hommes. Lénine a indiqué que les catégories sont « *les échelons... de la connaissance du monde, elles sont des points nodaux dans le réseau qui aident à le connaître et à se l'approprier*¹ ». C'est-à-dire que le monde objectif est tel un grand réseau, et les catégories constituées à un stade donné de connaissance et d'appropriation par les hommes du monde objectif tels les points nodaux du réseau. Saisir ces points nodaux peut nous aider à connaître et à nous approprier le monde. L'enrichissement continu et l'affinement constant des catégories signifient l'approfondissement progressif de la connaissance humaine du monde objectif et l'élévation progressive de la capacité à transformer le monde.

La théorie marxiste relative aux catégories diffère radicalement des doctrines idéaliste et métaphysique sur la question. L'idéalisme voit dans les catégories des choses subjectives qui naîtraient d'elles mêmes ou le

produit d'une force spirituelle extérieure à la réalité objective. Kant considère les catégories comme des choses purement subjectives et innées ; par exemple, les deux catégories d'espace et de temps, qui sont en fait des formes d'existence des phénomènes objectifs, sont dites être des formes sensibles de la subjectivité humaine, des outils pour remettre en ordre l'expérience sensible embrouillée et sans loi. Quant à Hegel, il considère que toutes les catégories logiques sont l'élément primordial des choses objectives dont l'existence précède la nature. Les idéalismes de toutes sortes nient que les catégories sont le reflet de l'essence et des liaisons du monde objectif. La métaphysique, elle, comprend chaque catégorie comme quelque chose d'isolé, d'inerte ; elle voit dans les catégories le système de concepts fondamentaux n'ayant aucun lien entre eux et d'une immuable fixité. Les doctrines idéaliste et métaphysique sur les catégories s'opposent radicalement à la philosophie matérialiste dialectique, elles ne correspondent pas à la situation concrète de la connaissance humaine du monde objectif ; elles sont donc erronées.

1. LÉNINE, *Résumé de la « Science de la logique » de Hegel*, op. cit., tome 38, p. 91.

L'essence et le phénomène sont un couple de catégories importantes de la dialectique matérialiste qui reflètent et généralisent les liaisons des choses vues sous l'angle de leur aspect interne et de leur manifestation extérieure.

L'essence désigne les choses « dans leur ensemble », « dans leur liaison interne » ; le phénomène désigne leurs « aspects isolés », « avec leur liaison externe »¹. L'essence est ce qui dans les choses est interne, relativement stable, fondamental et déterminant. La qualité d'une chose est déterminée par son essence. Le phénomène désigne les manifestations multiples de l'essence des choses.

La relation entre l'essence et le phénomène est une relation d'unité des contraires. Les deux ont un aspect d'identité, de coïncidence et un aspect de contradiction, de non coïncidence. Ce sont deux aspects indissociables qui structurent l'unité des objets objectifs. L'essence de toute chose se manifeste à travers des phénomènes donnés ; tout phénomène manifeste l'essence des choses à partir d'un aspect déterminé. Le phénomène n'est cependant pas l'essence ; il n'y a pas toujours coïncidence entre l'essence et ses manifestations ; le phénomène manifeste l'apparence, des aspects isolés de l'essence, voire parfois ce qui lui est contraire. Marx a dit : « Toute science serait superflue si l'apparence et l'essence des choses se confondaient². »

Quand le phénomène et l'essence semblent s'opposer, c'est l'apparence. L'apparence est la manifestation déformée de l'essence. Prenons comme exemple l'impérialisme : l'essence de l'impérialisme, c'est l'expansion, c'est l'agression, c'est la guerre. Et cette essence ne changera pas avant l'anéantissement de l'impérialisme. La politique d'expansion et les guerres

d'agression de l'impérialisme sont les expressions de cette essence. Mais d'autre part, les expressions de l'impérialisme sont multiples : tantôt c'est le fascisme déclaré, tantôt la fausse démocratie, la fausse paix, et parfois même l'enseigne du « socialisme » est accrochée ; mais quelles que soient les formes sous lesquelles se manifeste l'impérialisme, son essence ne change jamais. Les opportunistes ont toujours fabriqué toutes sortes d'apparences pour camoufler leur essence contre-révolutionnaire, mais le faux est le faux ; arrachons leur masque, et leur essence réactionnaire est mise à jour.

La tâche fondamentale de la connaissance est de révéler et de maîtriser l'essence des choses à travers les phénomènes. Le procès de la connaissance est un procès d'approfondissement incessant qui va du phénomène à l'essence, d'une essence peu profonde à une essence plus profonde. Le président Mao a dit : « Il faut analyser chaque chose et ne considérer les manifestations extérieures que comme une avenue menant à la porte dont il faut franchir le seuil pour saisir vraiment le fond du problème. C'est là la seule méthode d'analyse, sûre et scientifique, des phénomènes³. »

1. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique, Œuvres choisies*, tome I, p. 332.

2. MARX (K.), *Le Capital*, op. cit., livre III, tome III, p. 196.

3. MAO TSÉTOUNG, *Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine*, *Œuvres choisies*, tome I, p. 131-132.

Contenu et forme sont un couple de catégories importantes de la dialectique matérialiste. Le contenu désigne les contradictions internes et le processus des choses et des phénomènes. La forme désigne l'expression de leur mouvement contradictoire.

Toute chose a son contenu et sa forme. Ainsi le mode de production des moyens matériels : les forces productives sont le contenu, et les rapports de production sont la forme sociale des forces productives. Ainsi une formation sociale : la base économique constituée par la somme des rapports de production est le contenu, et la superstructure en est la forme. La ligne de démarcation entre contenu et forme n'est pas absolue ; la forme d'un contenu donné peut devenir le contenu d'une autre forme ; et inversement. Ainsi, les rapports de production sont la forme des forces productives et en même temps le contenu de la superstructure. Parfois, un contenu peut avoir plusieurs formes, l'une d'entre elles étant la forme principale, les autres devant bien se souder à elle et stimuler le développement du contenu.

La plupart des systèmes philosophiques idéalistes et métaphysiques séparent contenu et forme. Le matérialisme dialectique considère, lui, que la relation entre contenu et forme est une unité dialectique. Contenu et forme sont conditionnés mutuellement et coexistent dans la même unité. Tout contenu concret existe dans une forme donnée, et toute forme a nécessairement un contenu donné. Dans l'unité, le contenu est l'aspect principal et déterminant ; le contenu détermine la forme ; la forme est dépendante du contenu et elle est conditionnée par lui. Cependant, le contenu doit avoir une forme qui lui corresponde pour pouvoir exister et se développer. Aussi la forme influe-t-elle

activement sur le contenu. Une forme adaptée au développement du contenu peut stimuler ce développement, une forme qui ne l'est pas peut l'entraver. Dans des conditions déterminées, la forme peut même jouer le rôle principal et déterminant sur le développement du contenu. La contradiction entre le contenu et la forme se manifeste ainsi : le contenu est assez vivant et changeant ; la forme, elle, relativement stable et assez peu vivante. Dans le processus de développement des choses, la forme est d'ordinaire en retard sur le contenu, et apparaît alors une contradiction entre le nouveau contenu et la vieille forme. De par les impératifs du développement, le contenu exige nécessairement de briser la vieille forme et d'en créer une nouvelle. Parfois, le nouveau contenu peut aussi utiliser une vieille forme, et il ne choisit pas alors la méthode du rejet de la vieille forme, mais celle de sa refonte, pour résoudre la contradiction entre le contenu et la forme. Utiliser la vieille forme, ce n'est pas faire un compromis avec la vieille forme et le vieux contenu, mais transformer de façon critique la vieille forme, anéantir ainsi encore plus radicalement et plus rapidement le vieux contenu, et développer encore plus efficacement le nouveau contenu. Le président Mao nous a enseigné : « *Nous ne refusons nullement d'utiliser les formes littéraires et artistiques du passé : entre nos mains, refaçonnées et chargées d'un contenu nouveau, elles deviennent, elles aussi, propres à servir la révolution et le peuple* ¹. » Dans notre pays, les pièces modèles révolutionnaires ont fourni sur ce point d'éclatants exemples.

Lénine a indiqué : « *lutte du contenu avec la forme et inversement. Rejet de la forme, remaniement du contenu* ². » Telle est la dialectique du mouvement contradictoire de la forme et du contenu.

Lorsque la dialectique du contenu et de la forme demande que nous observions et résolvions les problèmes, il faut d'abord faire attention au contenu de la chose et s'opposer aux tendances erronées telles que le formalisme qui n'accorde d'importance qu'à la forme et néglige le contenu, telles que ne jamais partir de la réalité, ne pas rechercher des résultats réels, plaquer mécaniquement des formules abstraites, rechercher unilatéralement des formes superficielles aux apparences trompeuses. Il faut en même temps être à même d'utiliser la forme au service du contenu, et de s'opposer à l'autre tendance erronée qui ne se préoccupe que du contenu en négligeant la forme.

La cause et l'effet sont un couple de catégories philosophiques importantes qui révèle les relations de cause à effet (de causalité) des choses objectives; c'est une des expressions de la liaison universelle et de l'interaction des choses objectives.

Il y a entre chaque phénomène du monde objectif une relation de causalité donnée. Cette relation est propre aux choses objectives; elle existe en dehors de la conscience des hommes et elle est indépendante de leur volonté. Dans le monde objectif, cette relation existe universellement. Tout phénomène a des causes qui l'engendrent, et toute cause entraîne nécessairement des effets donnés.

Le rapport entre la cause et l'effet est une unité dialectique; ils sont liés mutuellement et se convertissent l'un en l'autre. Cause et effet se conditionnent réciproquement: il ne peut y avoir dans le monde d'effet sans cause ni de cause sans effet. La cause engendre l'effet, lequel se convertit dans des conditions données en cause. Un même phénomène est cause dans une relation, et devient effet dans une autre. La pratique de la révolution, par exemple, est la cause qui engendre la théorie révolutionnaire, mais dans des conditions données, la théorie révolutionnaire devient la cause qui conduit la pratique révolutionnaire à la victoire.

Les rapports de causalité des choses objectives sont particulièrement complexes. Dans la vie réelle, une cause peut, dans des conditions différentes, produire des effets aux aspects multiples, voire des effets contraires; un effet est aussi souvent engendré par des causes aux aspects multiples. En agriculture par exemple, la qualité des récoltes est l'effet de l'action conjuguée de causes telles que le climat, le niveau technique, la conscience idéologique et l'effort subjectif, etc. Par-

1. MAO TSÉTOUNG, *Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yenan*, Œuvres choisies, tome III, p. 75.

2. LÉNINE, *Résumé de la « Science de la logique » de Hegel*, op. cit., tome 38, p. 210.

mi de nombreuses causes, il en est nécessairement une fondamentale qui détermine l'existence et le développement des choses. Le président Mao a dit : « *La cause fondamentale du développement des choses et des phénomènes n'est pas externe, mais interne ; elle se trouve dans les contradictions internes des choses et des phénomènes eux-mêmes.* » Il a dit aussi : « *La dialectique matérialiste considère que les causes externes constituent la condition des changements, que les causes internes en sont la base et que les causes externes opèrent par l'intermédiaire des causes internes*¹. » La tâche de la science est de révéler les liens de causalité entre les choses, de trouver la cause fondamentale qui détermine l'existence et le développement des choses, de découvrir les lois de leur développement et d'en prévoir la tendance, et cela afin de guider la pratique des hommes et d'y mettre pleinement en valeur l'activité subjective.

Les points de vue de l'idéalisme et de la métaphysique s'opposent au matérialisme dialectique sur la question de la causalité. L'idéalisme nie l'existence objective de la relation de causalité des choses et dit de cette relation qu'elle est produite subjectivement par le cerveau. La métaphysique, elle, oppose de façon absolue cause et effet et nie qu'il puisse y avoir conversion de l'un en l'autre. Les conceptions idéaliste et métaphysique de la causalité sont erronées.

La possibilité et la réalité sont un couple de catégories importantes de la dialectique matérialiste. Elles reflètent et généralisent deux aspects du processus de développement, régi par des lois, des choses objectives. La possibilité est la tendance du développement des choses selon des lois données ; elle apparaît sur la base des fondements et des conditions objectifs donnés des choses. La réalité est l'état réel objectif dans son existence présente ; elle est la possibilité déjà réalisée.

La possibilité et la réalité sont des processus vivants qui fourmillent de contradictions, qui se développent et se transforment. L'un est lié à l'autre, l'un se convertit en l'autre, et le rapport entre les deux est une unité dialectique. Toute chose réelle objective comprend les fondements de la conversion en une autre chose selon des lois données, mais tant que cette conversion n'est pas achevée, l'apparition de l'autre chose n'est jamais qu'une possibilité. Ce n'est que dans des conditions déterminées, et à travers la lutte des contraires au sein d'une chose qui fait qu'un aspect l'emporte sur l'autre, que cette possibilité peut se convertir en réalité. La nouvelle réalité entraîne une nouvelle possibilité, et à travers une nouvelle lutte se réalise une nouvelle conversion. Ainsi, la cause fondamentale de la conversion de la possibilité en réalité réside dans le mouvement contradictoire interne aux choses ; la conversion réciproque de la possibilité et de la réalité est une expression de la loi de l'unité des contraires.

Quand on étudie la conversion de la possibilité des choses objectives en leur réalité, il faut d'abord distinguer la véritable possibilité qui a des fondements objectifs de la possibilité illusoire qui n'en a pas. Le changement de nature de l'impérialisme, par

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 349 et 351.

exemple, est une possibilité absolument irréalisable et illusoire. Il faut en même temps discerner la possibilité qui peut se convertir en réalité dans le stade présent et celle qui ne peut se réaliser qu'à un stade ultérieur. Ceci est d'une grande importance pour la tâche révolutionnaire. Les opportunistes de droite considèrent que la possibilité qui peut en fait être réalisée dans le stade présent ne pourra l'être que plus tard ; ils vont même jusqu'à estimer qu'elle ne peut absolument pas se transformer en réalité ; ils abandonnent ainsi l'objectif révolutionnaire, ils perdent leur foi révolutionnaire, ils ne s'efforcent pas de réaliser ce qui peut déjà être fait dans le moment présent et deviennent la pierre d'achoppement du progrès de l'histoire. Quant aux opportunistes « de gauche », ils vont au-delà d'une étape de développement donnée du processus objectif, ils veulent à tout prix accomplir dans le moment présent un idéal qui n'a de possibilité réelle que plus tard, et ils s'écartent de la pratique de la grande majorité des gens de l'époque ; cela est aussi erroné et nuisible.

En raison de la lutte contradictoire interne aux choses et des liens complexes que celles-ci entretiennent avec les conditions environnantes, il existe souvent plusieurs sortes de possibilités différentes dans le processus de développement des choses ; on peut cependant distinguer fondamentalement deux sortes de possibilités contraires qui s'opposent et qui luttent sans cesse l'une contre l'autre. En se plaçant du point de vue du développement de la société, ce sont les possibilités favorables et les possibilités défavorables. Ces deux possibilités existent objectivement, et la réalisation de chacune d'entre elles doit réunir ses propres conditions déterminées. Le processus de transformation de la possibilité en réalité est traversé du début à la fin par la lutte entre les

deux sortes de possibilités. Dans la nature, cette lutte s'effectue généralement de façon spontanée ; dans la vie sociale, elle agit à travers les activités de la pratique, que les hommes entreprennent dans un but donné, et dans la société de classes, les deux possibilités contraires sont souvent soutenues par les deux classes ennemies et elles se réalisent par la lutte entre les classes. C'est pourquoi, dans le processus de conversion de la possibilité en réalité, on ne peut négliger ni les conditions objectives, ni le rôle déterminant de l'effort subjectif et de l'activité subjective des hommes quand les conditions objectives sont réunies. Dans une situation révolutionnaire par exemple, le déclenchement de la lutte révolutionnaire peut mener à la victoire révolutionnaire, mais en raison des changements complexes qui s'opèrent dans les forces ennemies et dans les nôtres, et dans les conditions subjectives et objectives, il peut aussi mener à l'échec. Quand on réunit une ligne, une orientation et une politique justes et qu'on y ajoute l'effort subjectif, on peut alors vaincre la possibilité de l'échec, ce qui transforme la possibilité de la victoire en réalité.

Il est nécessaire d'indiquer que, dans le processus de conversion de la possibilité en réalité et bien que les deux sortes de possibilités opposées soient réelles, le nouveau l'emportera nécessairement sur l'ancien du point de vue de la tendance générale et du processus à long terme ; en ce sens, la possibilité de la victoire du nouveau sur l'ancien est inéluctable, et même si la victoire de l'ancien sur le nouveau devient réalité, cela n'est que provisoire. Pour accélérer le processus de conversion du nouveau de possibilité en réalité, il faut connaître et maîtriser les lois de développement des choses objectives, et analyser correctement toutes les possibilités existant objectivement ainsi que toutes

les conditions de conversion de la possibilité en réalité ; et il faut, sur cette base, par les efforts subjectifs et la lutte active, créer les conditions favorables, surmonter les conditions défavorables, lutter avec force pour réaliser les bonnes possibilités et empêcher que les possibilités défavorables ne se transforment en réalité.

La nécessité et la contingence sont un couple de catégories importantes de la dialectique matérialiste. La nécessité est la tendance de développement fermement établie et déterminée par les contradictions internes des choses et des phénomènes ; elle reflète les liaisons qui ont trait à l'essence des choses. Les phénomènes contingents sont engendrés par leurs liaisons externes, instables et ne touchant pas à leur essence. Ils peuvent apparaître comme ils peuvent ne pas apparaître ; ils peuvent apparaître d'une façon, ou d'une autre. Nécessité et contingence ont une existence objective. Cependant, la place et le rôle des deux diffèrent. La nécessité occupe la place dominante dans le processus de développement des choses, elle détermine son orientation ; la contingence ne peut agir qu'en accélérant ou en ralentissant ce développement.

La nécessité et la contingence sont deux états différents des liaisons et du développement des choses ; il y a entre les deux interaction, interpénétration, et dans des conditions données, conversion réciproque ; la nécessité et la contingence sont une unité des contraires. Ainsi, dans la zone tempérée de l'hémisphère nord, l'augmentation progressive de la température de janvier à juillet est une tendance fermement établie. Cela est déterminé par la cause fondamentale que constitue le passage des rayons solaires obliques aux rayons solaires verticaux sur cette zone. Mais dans le processus d'ensemble, que la température d'une journée soit ou non obligatoirement plus haute que celle de la journée précédente. là est la contingence. Cette contingence provient de l'influence de plusieurs conditions complexes telles que les caractéristiques particulières des couches nuageuses et des courants atmosphériques

du moment. Cette tendance nécessaire d'ensemble de l'élévation de la température se manifeste à travers d'innombrables changements complexes, contingents et mouvants. C'est pourquoi, dans le processus de développement des choses objectives, nécessité et contingence existent en même temps. La nécessité se manifeste par une grande quantité de contingences ; la contingence est l'expression et le complément de la nécessité. Il n'y a ni contingence pure ni nécessité pure. Là où la contingence joue un rôle, elle est en fait elle-même subordonnée du début à la fin à la nécessité interne et cachée. La contingence et la nécessité peuvent se convertir l'une en l'autre dans des conditions données. Dans la communauté primitive par exemple, l'économie naturelle était nécessaire, et l'échange des produits était un phénomène contingent. Mais avec l'accroissement de la production et le développement de la division du travail, l'échange des produits s'est progressivement développé en échange marchand. A ce moment, l'échange marchand s'est converti de contingence en nécessité.

L'idéalisme et la métaphysique ne peuvent expliquer correctement le problème de la nécessité, de la contingence et celui de leur relation. L'idéalisme nie leur caractère objectif et les lois de la nature et de la société. La métaphysique considère les deux choses comme s'excluant mutuellement et s'opposant de façon absolue : soit on affirme que les phénomènes naturels et sociaux sont tous nécessaires, on nie complètement la contingence, et on se dirige alors vers le fatalisme ; soit on affirme qu'ils sont tous contingents, on nie complètement la nécessité, et on se dirige alors vers l'agnosticisme. Tout cela est erroné. Seule la philosophie marxiste a pour la première fois résolu scientifiquement le problème du rapport entre nécessité et contingence.

Pour connaître et transformer le monde objectif, les hommes doivent maîtriser correctement le rapport dialectique entre nécessité et contingence. Il faut mettre en évidence, à partir des phénomènes contingents, les lois nécessaires cachées au sein du processus de développement des choses objectives, et utiliser ces lois nécessaires pour guider l'action des hommes. Il faut aussi analyser à fond chaque contingence, être à même d'utiliser les éléments contingents favorables et d'éviter les éléments contingents défavorables, afin de stimuler le bon développement des choses.

La liberté et la nécessité sont les catégories philosophiques qui révèlent les rapports mutuels entre les activités conscientes des hommes et les lois objectives. La nécessité désigne les lois de développement des choses et des phénomènes objectifs ; la liberté désigne la connaissance des lois objectives et la transformation du monde objectif.

Le matérialisme dialectique considère que, comme dans leur lutte pour transformer la nature et la société leurs activités pratiques sont orientées vers un but donné, les hommes peuvent utiliser les lois objectives pour atteindre les résultats escomptés ; de là, l'existence du problème des rapports entre liberté et nécessité. Avant de connaître les lois objectives, les hommes subissent leur domination de façon inconsciente et aveugle, ils ne sont pas libres ; une fois qu'ils connaissent les lois objectives et qu'ils peuvent les utiliser consciemment au service d'un objectif donné, les hommes ont alors une liberté certaine. En conséquence, la liberté ne peut pas se couper de la nécessité et la nécessité peut se convertir en liberté ; tels sont les rapports d'unité dialectique entre la liberté et la nécessité.

Engels a indiqué : « *La liberté de la volonté ne signifie donc pas autre chose que la faculté de décider en connaissance de cause*¹. » Dans leur pratique de transformation du monde, les hommes doivent d'abord connaître les lois objectives, c'est-à-dire la nécessité objective des choses, s'ils veulent obtenir les résultats prévus. Mais la seule connaissance des lois objectives ne rend pas encore libre ; il faut en plus réaliser dans la pratique les résultats escomptés par l'utilisation de ces lois et en vue de transformer le monde. Aussi la véritable liberté ne réside-t-elle pas seulement dans la connaissance de la nécessité ; ce n'est en outre

qu'en entreprenant des activités pratiques de transformation du monde objectif sur la base de la connaissance de la nécessité que la nécessité pourra alors se convertir véritablement en liberté. Engels a indiqué : « *La liberté n'est pas dans une indépendance rêvée à l'égard des lois de la nature, mais dans la connaissance de ces lois et dans la possibilité donnée par là même de les mettre en œuvre méthodiquement pour des fins déterminées*². » Le président Mao a indiqué plus avant : « *La liberté est la connaissance de la nécessité et la transformation du monde objectif*³. »

Sur la question des rapports entre liberté et nécessité, le point de vue qui oppose les deux de façon absolue est erroné. Un point de vue ne reconnaît que la nécessité et pas la liberté, il considère que l'homme subit entièrement la domination de la nécessité, qu'il ne peut qu'en être l'esclave et qu'il ne peut que subir les dispositions du destin : c'est le fatalisme, c'est un point de vue idéaliste et mécaniste. Un autre point de vue considère que la volonté décide de tout, et nie à fond les lois objectives : liberté et nécessité n'ont absolument aucun rapport ; il proclame la liberté absolue de la volonté : les hommes créent tout librement selon leur bon vouloir ; c'est le volontarisme, c'est un point de vue idéaliste subjectif. Ces deux points de vue sont contraires au matérialisme dialectique.

Le matérialisme dialectique considère encore que la liberté est un produit de l'histoire. Dans l'histoire de l'humanité, la liberté se développe avec l'approfondissement incessant de la connaissance qu'ont les hommes des lois objectives dans leurs activités pratiques. L'histoire de l'humanité est l'histoire du développement incessant du royaume de la nécessité vers le royaume de la liberté.

Fini et infini sont un couple de catégories philosophiques. Le fini désigne ce qui est conditionné, ce qui a un commencement et une fin, ce qui a des limites, ce qui est épuisable. L'infini désigne ce qui est incondionné, ce qui n'a ni commencement ni fin, ce qui n'a pas de limites, ce qui est inépuisable.

Le rapport entre fini et infini est un rapport d'unité dialectique. D'un côté, ils se différencient mutuellement et s'opposent l'un à l'autre, ils reflètent séparément deux aspects différents des liens réels du monde matériel en mouvement. D'un autre côté, ils sont liés mutuellement et ils s'interpénètrent ; l'infini ne peut exister que par le fini et l'infini est constitué d'innombrables finis. Engels a indiqué : « *Un infini n'est composé que de valeurs finies* ¹. » Le monde matériel est l'unité du fini et de l'infini. L'espace et le temps, par exemple, sont une unité du fini et de l'infini. Dans le monde, chaque chose concrète et son procès de développement sont finis dans l'espace et le temps, mais l'ensemble du monde matériel est infini dans l'espace et le temps. Autre exemple, la connaissance qu'a l'homme du monde objectif est une unité du fini et de l'infini. Engels a indiqué : « [la] *faculté de connaissance [humaine est] tout aussi illimitée que limitée. Souveraine et illimitée par sa nature, sa vocation, ses possibilités et son but historique final ; non souveraine et limitée par son exécution individuelle et sa réalité singulière* ². »

L'existence de chaque chose concrète dans l'univers est donc conditionnée, finie, alors que l'existence de l'ensemble de l'univers est incondionnée, infinie. La métaphysique coupe mécaniquement le fini de l'infini et elle considère les deux comme des choses opposées de façon absolue et tout à fait incompatibles. C'est aller

1. ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, op. cit., p. 143.

2. *Ibidem*.

3. MAO TSÉTOUNG, Editorial du *Ren-min Ribao* du 11 avril 1966.

contre la dialectique. Elle ne peut avoir une connaissance juste de chaque chose concrète, pas plus qu'elle ne peut maîtriser correctement l'ensemble du monde matériel. Par exemple, ne souligner unilatéralement que le caractère infini de la connaissance humaine, c'est rendre absolue la connaissance des hommes à un stade historique déterminé. Mais ne souligner unilatéralement que le caractère fini de la connaissance humaine, nier complètement que la faculté de connaissance de l'homme est infinie du point de vue de la succession sans fin des époques humaines, nier que l'homme peut connaître correctement le monde, c'est tomber dans l'erreur relativiste et agnostique. C'est pourquoi maîtriser correctement le rapport dialectique entre le fini et l'infini est d'une grande portée pour connaître et transformer le monde.

Le relatif et l'absolu sont des catégories philosophiques qui reflètent deux aspects différents de la qualité des choses. Le relatif désigne ce qui est conditionné, spécifique, fini, etc.; l'absolu désigne ce qui est incondi-tionné, universel, infini, etc.

La dialectique matérialiste considère que toute chose dans le monde comprend à la fois un aspect relatif et un aspect absolu. Ainsi, l'état d'équilibre et de repos des choses est relatif; leur état de déséquilibre et de mouvement est absolu. Le développement et le changement des choses ont leur source dans leurs contradictions internes; il y a à la fois identité et lutte entre les aspects opposés de ces contradictions: l'identité des contraires est relatif, leur lutte est absolue. Il en va de même pour la connaissance humaine: son rapprochement de la vérité objective est absolu; toutefois, en raison des limites dues aux conditions historiques données, elle ne peut d'un coup et complètement saisir et refléter les choses, et elle est donc également relative.

Pour la dialectique matérialiste, le relatif et l'absolu sont une unité dialectique; il y a de l'absolu dans le relatif; l'absolu n'a pas d'existence indépendante; il existe dans le relatif. Il n'y a pas d'absolu en dehors du relatif; sans relatif, pas d'absolu. Sans absolu, il n'est pas non plus question de relatif: les vérités relatives comprennent des grains de vérité absolue; la somme des innombrables vérités relatives constitue la vérité absolue.

Couper mécaniquement les rapports dialectiques entre le relatif et l'absolu, c'est tomber dans l'erreur du relativisme ou de la théorie de l'absolu. Sur le plan de la théorie de la connaissance, le relativisme privilégie le caractère relatif de la connaissance, nie l'existence d'éléments de vérité

1. ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, op. cit., p. 82.

2. *Idem*, p. 118.

absolue dans les vérités relatives et celle de la vérité absolue elle-même, et nie finalement le contenu objectif de la vérité, tombant alors dans le scepticisme ou le sophisme ; cela va contre la dialectique marxiste. C'est pourquoi Lénine a dit : « *Pour la dialectique objective, dans le relatif il y a l'absolu. Pour le subjectivisme et la sophistique, le relatif est seulement relatif et exclut l'absolu*¹. » Sur le plan de la théorie de la connaissance, la théorie de l'absolu sépare aussi la vérité absolue de la vérité relative ; elle considère l'immuable « vérité absolue » comme l'unique vérité et supprime donc la vérité relative ; elle nie que chaque vérité relative est une étape dans le processus de connaissance de la vérité absolue et ne comprend pas que celle-ci est la somme d'innombrables vérités relatives. Cela va donc aussi contre la dialectique, et cela est erroné.

Le président Mao a indiqué que l'universalité de la contradiction « est générale, absolue », « ce général n'existe que dans le particulier ; sans particulier, point de général ». « Tout élément particulier est conditionné, passer et partant relatif. » « Cette vérité concernant le général et le particulier, l'absolu et le relatif, est la quintessence de la question des contradictions inhérentes aux choses et aux phénomènes ; ne pas comprendre cette vérité, c'est se refuser à la dialectique². »

Le relativisme est une théorie philosophique métaphysique et idéaliste. Ses particularités principales sont de privilégier unilatéralement et de rendre absolu le caractère relatif des choses (l'aspect conditionné, spécifique, fini), et de nier à fond le caractère absolu des choses (l'aspect inconditionné, universel, infini).

Partant de l'exagération unilatérale du caractère relatif et de la négation du caractère absolu, le relativisme est inévitablement amené à nier la stabilité qualitative dans des limites données, et il considère donc les choses comme constamment changeantes et insaisissables. Lorsqu'il a critiqué les points de vue relativistes en matière de guerre, le président Mao a indiqué que certains allèguent la mobilité de la guerre pour nier catégoriquement la stabilité relative des plans ou directives militaires. « *Cependant, on ne peut nier la nécessité d'un plan ou d'une directive militaires relativement fixes pour une période donnée. Le nier signifie nier tout, nier la guerre elle-même et se nier soi-même.* » « *Le nier, c'est en arriver à ne pas savoir comment mener la guerre, c'est devenir un relativiste dans la guerre, sans idées bien arrêtées et ballotté au gré des flots*¹. »

Le relativisme privilégie le caractère relatif de la connaissance humaine ; sur le problème de la vérité, il nie l'existence d'éléments de vérité absolue dans une vérité relative, il nie le contenu objectif de la vérité et comme le critère objectif de la vérité ; il n'y a ainsi absolument plus de différence entre le vrai et le faux, et cela entraîne la négation de la vérité objective. Comme l'a dit Lénine : « *On ne peut nier la vérité absolue sans nier l'existence de la vérité objective*². » C'est précisément là que le relativisme tombe dans l'idéalisme.

1. LÉNINE, *Sur la question de la dialectique, op. cit.*, tome 38, p. 344.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies, tome I, p. 368-369.*

C'est pourquoi Lénine a dit aussi : « *Celui qui ignore cette dialectique [matérialiste] est voué à passer du relativisme à l'idéalisme philosophique* ³. »

Il en est ainsi de l'idéalisme physique apparu dans la seconde moitié du XIX^e siècle. A cette époque, les nouveaux succès en physique tels que la découverte des éléments radioactifs balayèrent les connaissances métaphysiques que les hommes avaient à l'origine sur la structure de la matière et sur ses particularités (considérer par exemple l'atome comme l'unité la plus petite, indivisible, immuable, etc.) ; ils démontrèrent que la connaissance que les hommes ont de la structure de la matière et de ses particularités n'était pas absolue et immuable, mais qu'elle était relative et qu'elle pouvait changer. Cependant certains physiciens, ne comprenant pas la dialectique, sont partis du relativisme pour privilégier unilatéralement le caractère relatif de la connaissance et ils l'ont rendu absolu ; à partir des faits scientifiques de divisibilité des atomes, ils ont tiré des conclusions erronées sur la « disparition de la matière » ; à partir du caractère changeant des concepts et des théories sur la structure de la matière, ils ont tiré des conclusions erronées selon lesquelles les principes scientifiques ne sont jamais que des « hypothèses de travail », des « symboles », des « signes », etc. ; ils niaient alors la réalité objective des lois du mouvement de la matière reflétées par les principes scientifiques : Ils ont ainsi sombré complètement dans le borbier de l'idéalisme subjectif.

Le relativisme est le fondement gnoséologique du sophisme ; il considère que tout est relatif, subjectif, arbitraire et supprime ainsi la différence de principe entre la vérité et l'absurdité ; pas de différence entre le vrai et le faux, pas de critère objectif ; il a ouvert grand les portes de la con-

fusion entre le noir et le blanc, entre le faux et le vrai, et il est devenu le meilleur outil pour faire des sophismes. C'est pourquoi le relativisme est précieux aux opportunistes et aux révisionnistes pour déformer et attaquer le marxisme, pour justifier leurs mensonges, leurs absurdités, et leur trahison du marxisme ; là est l'essence réactionnaire du relativisme sur le plan politique.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la guerre prolongée, Œuvres choisies*, tome II, p. 183 et 184.

2. LÉNINE, *Matérialisme et empiriocriticisme, op. cit.*, tome 14, p. 125. (Pékin, ELE, p. 143).

3. *Idem*, p. 321. (Pékin, p. 386).

L'éclectisme, c'est le regroupement mécanique et sans principe de courants de pensée, de points de vue, de théories fondamentalement différents et opposés. En philosophie, cela consiste à combiner idéalisme et matérialisme et à tenter d'édifier un système philosophique qui les dépasserait. La théorie de Mach est typique de ce « mélange éclectique ».

Les caractéristiques fondamentales de l'éclectisme sont : remplacer, travestir la dialectique marxiste à l'aide du dualisme, du conciliationnisme ; faire parfois des deux aspects de la contradiction des choses équivalentes, nier l'existence d'un point essentiel, ne pas distinguer le principal du secondaire, présenter apparemment l'ensemble, et en fait camoufler la véritable réalité, brouiller l'essence des choses ; concilier parfois les deux aspects de la contradiction, mêler le vrai et le faux, ne pas faire la différence entre l'ennemi et nous, nier la lutte et la conversion des contraires ; parfois, sur les questions de principe, faire prendre une chose pour une autre, voler la poutre et changer le pilier, pêcher en eau trouble.

L'éclectisme en philosophie conduit nécessairement à l'opportunisme et au révisionnisme en politique. L'opportunisme et le révisionnisme en politique utilisent nécessairement l'éclectisme et procèdent à des sophismes pour justifier leur trahison du marxisme-léninisme. L'éclectisme, c'est donc l'opportunisme.

Lénine a indiqué : « *Dans la falsification opportuniste du marxisme, la falsification éclectique de la dialectique est celle qui trompe les masses avec le plus de facilité ; elle leur donne un semblant de satisfaction, affecte de tenir compte de tous les aspects du processus, de toutes les tendances de l'évolution, de toutes les influences contradictoires, etc., mais,*

*en réalité, elle ne donne aucune idée cohérente et révolutionnaire du développement de la société*¹. »

1. LÉNINE, *L'Etat et la révolution, Œuvres*, Moscou-Paris, tome 25, p. 433. (Pékin, ELE, p. 24).

La théorie du « deux fusionnent en un » est une absurdité réactionnaire idéaliste et métaphysique de la bourgeoisie que Liou Chao-chi, rénégat, agent de l'ennemi et traître à la classe ouvrière, et Yang Hsien-tchen, son agent dans les milieux philosophiques, ont lancée pour s'opposer à la dialectique révolutionnaire de « *un se divise en deux* ».

L'expression « deux fusionnent en un » est tirée du *Dongxijun*¹ écrit par le penseur de la classe des propriétaires fonciers de la fin des Ming, Fang Yizhi (1611- 1671). Fang Yizhi a dit : « Ciel et terre, passé et présent sont deux choses. Les deux ne sont pas sans connection, ils se fondent en un », « la connection, c'est deux qui fusionnent en un ». Ce point de vue de Fang Yizhi qui concilie les contradictions et qui élimine la lutte est au service de la protection de la domination de la classe des propriétaires fonciers.

Yang Hsien-tchen a recouru à l'expression de Fang Yizhi « deux fusionnent en un » pour généraliser la philosophie contre-révolutionnaire de Liou Chao-chi et autres, et il s'est efforcé de faire passer la théorie de « deux fusionnent en un » pour la dialectique, prétendant que « deux fusionnent en un » et *un se divise en deux* avaient « la même signification ».

La théorie du « deux fusionnent en un » considère que l'identité de la contradiction consiste en « points communs », en « choses communes » et qu'elle est la « recherche de besoins communs ». C'est une dénaturation délibérée de l'identité de la contradiction. Le président Mao avait clairement indiqué : « *Tous les contraires sont liés entre eux ; non seulement ils coexistent dans l'unité dans des conditions déterminées, mais ils se convertissent l'un en l'autre dans*

d'autres conditions déterminées, tel est le plein sens de l'identité des contraires ». L'essence de la théorie du « deux fusionnent en un » est d'effacer délibérément l'opposition et la lutte des deux aspects de la contradiction, et d'effacer sur le plan politique la différence de principe entre prolétariat et bourgeoisie, entre marxisme et révisionnisme, entre dictature du prolétariat et dictature de la bourgeoisie.

La théorie du « deux fusionnent en un » considère également que les aspects opposés sont des « liens qui ne peuvent être désunis » et que l'étude de la dialectique consiste à « assimiler l'art de lier les deux idéologies opposées ». C'est une altération maladroite de la dialectique. La dialectique matérialiste considère qu'il n'y a rien au monde qui ne soit indivisible et qu'on ne peut parler des liens entre les aspects opposés en dehors de leur lutte et de leur divisibilité. La lutte des aspects opposés entraîne nécessairement la rupture et la désintégration de l'unité, et il se produit alors un changement dans la nature de la chose. Par conséquent, les liens réciproques des deux aspects contradictoires internes aux choses sont conditionnés et relatifs, alors que leur lutte est inconditionnée, absolue. Comme l'a indiqué le président Mao : « *Dans la société humaine comme dans la nature, un tout se divise toujours en parties, seulement le contenu et la forme varient selon les conditions concrètes* ». L'absurdité réactionnaire de l'« indivisibilité » proclame que le prolétariat et la bourgeoisie ne peuvent « se séparer » et qu'ils ne peuvent que « fusionner » afin de tenter de préserver et de restaurer le capitalisme dans notre pays.

Les tenants de « deux fusionnent en un » ont également prétendu que « l'analyse signifie " un se divise en deux " tandis que la synthèse signifie

« deux fusionnent en un » ». C'est là ouvertement couper et dénaturer le rapport dialectique entre l'analyse et la synthèse. La dialectique matérialiste considère que l'analyse désigne la division d'une unité en deux parties différentes et la lutte entre celles-ci ; la synthèse désigne le fait que, par la lutte entre les deux aspects opposés, l'un surmonte, vainct et anéantit l'autre, et que le nouveau l'emporte sur l'ancien. Autrement dit, la synthèse signifie que l'un « mange » l'autre. L'analyse et la synthèse sont liées entre elles. « *Sans analyse, pas de synthèse* ¹. » Il y a synthèse dans l'analyse, et il y a analyse dans la synthèse. Dire comme Yang Hsientchen que la synthèse signifie « deux fusionnent en un », c'est nier qu'elle signifie qu'un aspect « mange » l'autre, c'est nier la lutte et la conversion des aspects opposés, c'est propager la théorie bourgeoise de la fusion des contradictions.

L'absurdité réactionnaire du « deux se fondent en un » qu'a également proclamée le traître Lin Piao est une réédition de la théorie du « deux fusionnent en un » de Liou Chao-chi et Yang Hsien-tchen ; c'est une attaque frénétique de la dialectique révolutionnaire de *un se divise en deux*.

Le président Mao a dit : « *La loi de l'unité des contraires est la loi fondamentale de l'univers. Cette loi agit universellement aussi bien dans la nature que dans la société humaine et dans la pensée des hommes. Entre les aspects opposés de la contradiction, il y a à la fois unité et lutte, et c'est cela même qui pousse les choses et les phénomènes à se mouvoir et à changer* ⁵. » La pensée de « *un se divise en deux* » formulée par le président Mao généralise de façon profonde et concise la loi de l'unité des contraires, et saisit le noyau de la dialectique matérialiste. Selon le point de vue de « *un se divise en deux* », la nature tout comme la société ou

la pensée des hommes fourmillent de contradictions et de luttes ; *le principe un se divise en deux s'applique à toute chose et à tout phénomène*, et il n'y a pas quelque chose comme « deux fusionnent en un ». L'essentiel de la théorie de « deux fusionnent en un » est de fondre les contradictions, de supprimer la lutte, de nier la conversion et de s'opposer à la révolution.

L'objectif politique de l'élaboration de cette philosophie réactionnaire de « deux fusionnent en un » est de répondre aux besoins du révisionnisme soviétique et des réactionnaires de l'intérieur et de l'extérieur, de déformer la ligne fondamentale du Parti dans la période historique du socialisme, de renverser la dictature du prolétariat dans notre pays et de restaurer le capitalisme.

1. DONGXIJUN : *Equilibre des choses*. (N. d. T.).

2. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 379.

3. MAO TSÉTOUNG, *Intervention à la Conférence nationale du Parti communiste chinois sur le travail de propagande, Textes choisis*, p. 537.

4. ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, op. cit., p. 72.

5. MAO TSÉTOUNG, *De la juste solution des contradictions au sein du peuple, Textes choisis*, p. 479.

L'évolutionnisme vulgaire est un courant philosophique bourgeois réactionnaire qui est apparu dans les pays capitalistes et impérialistes à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle.

Le savant anglais Darwin (1809-1882) a créé la théorie de l'évolution des êtres vivants, et après qu'il ait publié le célèbre livre *l'Origine des espèces*, l'idée d'évolution, de développement pénétra plus avant dans les esprits. Peu après, le philosophe et sociologue bourgeois anglais Spencer (1820-1903) a commencé à rendre vulgaire l'idée d'évolution, de développement, et l'a de plus introduite dans le domaine des sciences sociales, fabriquant ainsi une philosophie politique réactionnaire et constituant l'évolutionnisme vulgaire.

Le président Mao a dit : « *La métaphysique, ou l'évolutionnisme vulgaire, considère toutes les choses dans le monde comme isolées, en état de repos ; elle les considère unilatéralement*¹. » L'idée fondamentale de l'évolutionnisme vulgaire est celle-ci : ne reconnaître que le changement progressif dans le développement des choses et nier les changements soudains ; ne reconnaître que les changements quantitatifs dans le développement des choses et nier les bonds qualitatifs ; ne reconnaître que l'évolution et nier la révolution. Son erreur fondamentale est de nier que la véritable cause du développement et du changement des choses réside dans leurs contradictions internes, niant alors le noyau et l'essence de la dialectique matérialiste, l'action de la loi de l'unité des contraires.

L'évolutionnisme vulgaire est la base théorique du réformisme bourgeois à l'époque impérialiste. La bourgeoisie réactionnaire part de ce point de vue pour avancer ses thèses réformistes : à condition de ne pas ébranler la

domination bourgeoise, procéder à quelques minuscules réformes pour endormir le peuple travailleur, s'opposer à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat, et tenter de sauvegarder éternellement le système capitaliste et la domination réactionnaire de l'impérialisme. Pour s'opposer au mouvement révolutionnaire du prolétariat et du peuple, Hou Che (1891-1962), fidèle laquais de l'impérialisme, a fait ce qu'il a pu pour propager l'évolutionnisme vulgaire, il a fait grand vacarme sur « les réformes au compte-gouttes », « l'évolution au compte-gouttes », « le progrès au compte-gouttes », et cela afin de protéger la domination réactionnaire de l'impérialisme, du féodalisme et du capitalisme bureaucratique sur la Chine.

L'évolutionnisme vulgaire est aussi une des bases théoriques des révisionnistes. Lénine a indiqué que, souvent, les révisionnistes remplacent « *la dialectique "subtile" (et révolutionnaire) par une "évolution simple" (et de tout repos)*². »

Les absurdités réactionnaires colportées par les révisionnistes telles que « le but final n'est rien, le mouvement est tout » ou « le passage pacifique du capitalisme au socialisme » ont l'évolutionnisme vulgaire pour base philosophique.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 348.

2. LÉNINE, *Marxisme et révisionnisme, Œuvres, Paris-Moscou*, tome 15, p. 29.

La théorie de l'équilibre, ou théorie du développement égal, est un point de vue évolutionniste vulgaire et mécaniste. Elle rend absolu le repos relatif et l'équilibre temporaire ; selon cette théorie, l'équilibre et le changement progressif constituent l'état normal et fondamental de la nature et de la société, alors que le mouvement, le développement et le bond révolutionnaire sont des états anormaux. Elle considère en outre que le mouvement et le développement des choses ne sont pas provoqués par la lutte des contraires existant en leur sein, mais qu'ils sont déterminés par des éléments extérieurs. Ce point de vue est tout à fait métaphysique. Le représentant de la théorie de l'équilibre est le philosophe réactionnaire anglais Spencer. Le traître Kautsky, Boukharine, Liou Chao-chi et autres sont aussi les porte-parole de cette absurdité.

La théorie de l'équilibre est opposée au matérialisme dialectique et au matérialisme historique. La dialectique matérialiste considère que les choses et les phénomènes se meuvent et se développent par la lutte des contraires en leur sein et que cela est absolu. Ce qui est appelé équilibre n'est que l'unité provisoire et relative de la contradiction. Dans tout processus où existent plusieurs contradictions, il y a inégalité entre elles, l'une est nécessairement la contradiction principale, les autres se trouvant à une place secondaire et subordonnée ; le développement des aspects d'une contradiction est aussi inégal ; il semble qu'il y ait parfois équilibre entre eux, mais ce n'est là qu'un état passager et relatif ; la situation fondamentale, c'est le déséquilibre. Dans le processus du mouvement contradictoire des choses, l'état de repos relatif, de par la lutte des contraires en son sein, se convertit tou-

jours et sans cesse en un état de mouvement manifeste ; il se produit des bonds, et le caractère des choses se transforme alors. La lutte des contraires existe dans ces deux états, et c'est en passant par le second état que la contradiction est résolue. On passe de l'équilibre au déséquilibre, un nouvel équilibre temporaire apparaît, qui est détruit par une nouvelle lutte des contraires, créant un nouveau déséquilibre : ainsi, sans cesse, se meuvent et se développent les choses. C'est pourquoi l'équilibre est provisoire, relatif, et le déséquilibre permanent, absolu. Le président Mao a indiqué : « *La permanence de tous les processus est relative alors que leur variabilité, qui s'exprime dans la transformation d'un processus en un autre, est absolue*¹. » « *Rien au monde ne se développe d'une manière absolument égale, et nous devons combattre la théorie du développement égal ou la théorie de l'équilibre*². » L'essence de l'erreur de la théorie de l'équilibre réside dans la négation de la lutte, du changement qualitatif, du bond révolutionnaire, et en fait dans la négation du développement des choses et des phénomènes.

L'action de la théorie de l'équilibre sur le plan politique est réactionnaire. Elle prône la conciliation des classes, elle nie la lutte de classes, elle nie la révolution ; en cela, la théorie de l'équilibre est un des fondements théoriques de l'opportunisme de droite.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 381.

2. *Idem*, p. 375.

L'« antinomie » est un terme de la philosophie de Kant désignant la contradiction entre deux propositions qui s'excluent mutuellement alors que chacune peut être démontrée. L'antinomie de la raison occupe une place importante dans le système philosophique de Kant. Avec l'« antinomie » Kant tente de prouver que la raison connaissant le monde tombe nécessairement dans des contradictions insolubles.

Kant estime que les choses du monde extérieur ont une existence autonome indépendante de nos organes des sens et qu'elles sont de plus la source de nos sensations ; mais il estime cependant que les hommes peuvent seulement connaître l'apparence de ces choses et non pas ce qu'elles sont réellement, c'est-à-dire les « choses en soi » elles-mêmes. Il existe un abîme entre les apparences et les choses en soi : cet abîme est infranchissable. Dès qu'elle transcende cet abîme, la raison humaine tombe inévitablement dans des contradictions insolubles. Kant appelle ce type de contradiction « antinomie » de la raison pure. (voir *Chose en soi et chose pour nous*).

Dans son exposé sur la connaissance de l'ensemble du monde, Kant formule les quatre antinomies suivantes :

1 - Thèse : le monde a un commencement dans le temps, il est fini dans l'espace.

Antithèse : le monde n'a pas de commencement dans le temps, il est infini dans l'espace.

2 - Thèse : toutes les choses dans le monde sont composées de choses simples, indivisibles.

Antithèse : toutes les choses sont en combinaison, séparables.

3 - Thèse : la liberté existe dans le monde.

Antithèse : il n'y a pas de liberté dans le monde ; tout est nécessité.

4 - Thèse : le monde a une cause première.

Antithèse : le monde n'a pas de cause première.

Kant a donné une argumentation précise et positive pour ces quatre couples de propositions contradictoires. Pourquoi trouve-t-on ce type de contradiction ? Selon Kant, c'est parce que le « monde » est l'ensemble de l'expérience ; l'expérience humaine est toujours partielle, et l'homme n'a justement jamais l'expérience du « monde » en tant qu'ensemble de l'expérience car il s'agit là des choses en soi au-delà de l'abîme (au-delà de l'expérience). Si l'on prend par exemple la première antinomie : du point de vue de Kant le temps et l'espace sont des formes de l'intuition sensible (c'est-à-dire de l'expérience), elles appartiennent à l'en-deçà de l'abîme ; interpréter les choses en soi de l'au-delà à l'aide des données de l'en-deçà revient à commettre l'erreur d'une prémisse fautive, et la faculté de connaissance des hommes n'y arrivera jamais. C'est pourquoi dire « le monde a un commencement dans le temps, il est fini dans l'espace » ou bien dire « le monde n'a pas de commencement dans le temps, il est infini dans l'espace » est également faux. Kant a donné un exemple : les deux conclusions « un rond à quatre côtés est rond » et « un rond à quatre côtés n'est pas rond » sont également fausses, car leur prémisse « un rond à quatre côtés » est fautive. Il en est de même pour la justification de la deuxième antinomie. En ce qui concerne la troisième et la quatrième antinomie, si l'on interprète les choses en soi à l'aide de la thèse et les apparences à l'aide de l'antithèse, dans ce cas les deux conclusions qui s'excluent mutuellement peuvent l'une et l'autre être démontrées. Ainsi pour Kant la causalité est

une forme innée de la pensée subjective, et dans le monde des phénomènes toutes les choses lui sont nécessairement soumises : c'est pourquoi « il n'y a pas de liberté, tout est nécessité » ; mais dans le monde des choses en soi qui ne sont pas soumises à la causalité, là « la liberté existe ». La raison pour laquelle la thèse et l'antithèse de ces deux antinomies sont exactement opposées se trouve dans le mélange des phénomènes et des choses en soi.

L'antinomie de Kant a contribué de façon positive au développement de la dialectique idéaliste dans la philosophie classique allemande, car l'antinomie renferme en elle-même des éléments dialectiques. Kant a vu qu'il existe des contradictions dans la pensée humaine et que la raison est contradictoire dans son essence. Malgré cela, il ne savait cependant pas que les contradictions de la pensée humaine sont justement le reflet du mouvement contradictoire du monde objectif. C'est dans ce sens que Lénine a dit : « Chez Kant il y a quatre "antinomies". En fait, chaque concept, chaque catégorie est aussi antinomique¹. » Cependant pour Kant lui-même, l'antinomie est une fausse apparence dont il se sert dans le but de démontrer son agnosticisme. Il utilise l'antinomie de façon erronée pour prouver que la capacité de connaissance de l'homme est limitée et que l'essence des phénomènes est inconnaissable. Puisque la raison ne peut pas connaître l'essence des phénomènes, il ne reste donc qu'à laisser place à la foi. Lénine dit : « Kant rabaisse le savoir pour faire place nette à la foi². »

Dans ses ouvrages *l'Anti-Dühring* et *Dialectique de la nature*, Engels a souvent mentionné l'importance de trois grandes découvertes des sciences de la nature au XIX^e siècle. Ce sont : 1) la découverte de la cellule dans les années 1838-1839 ; 2) la découverte de la loi de la conservation et de la transformation de l'énergie, dans les années 1842-1845 ; 3) la découverte de la théorie de l'évolution par Darwin en 1859.

1) découverte de la cellule.

La théorie de la cellule expose la composition et le développement des corps biologiques. Elle fut fondée par le botaniste allemand Schleiden (1804-1881) et par le zoologiste allemand Schwann (1810-1882).

Dès les années 1660, l'anglais Robert Hooker (1635-1703) employa le terme « cellule ». En procédant au perfectionnement de la puissance du microscope, Hooker a découvert fortuitement que le bouchon de liège est constitué de petites alvéoles semblables à celles d'un nid d'abeilles. Il a donc donné le nom de « cellule » à chacune de ces petites alvéoles. En réalité, il n'avait découvert que les parois des cellules et l'espace qu'elles renferment : il s'agissait de cellules mortes du bois. Au fur et à mesure du développement scientifique et du perfectionnement des appareils, les hommes ont peu à peu su que la cellule est un corps vivant, principalement composé de trois parties : la membrane cellulaire, le cytoplasme et le noyau cellulaire. De ce fait, la conception initiale de la cellule s'est transformée.

La théorie de la cellule est apparue dans les années trente du XIX^e siècle. En 1838, Schleiden a indiqué : « La cellule est l'unité fondamentale de n'importe quelle plante, la plante la plus simple est composée d'une seule cellule, et les plantes dans leur majo-

1. LÉNINE, *Résumé de la « Science de la logique » de Hegel, op. cit.*, tome 38, p. 113.

2. *Idem*, p. 161.

rité sont composées de cellules et de cellules transformées. » En 1839, Schwann a encore argumenté cette thèse à partir cette fois des données fournies par la zoologie ; il a en outre indiqué que la cellule est une forme d'organisation de la matière douée de vie, et qu'elle est la base de la composition organique et du développement de tout corps animal ou végétal. A partir de là, la théorie moderne de la cellule s'est développée.

Avant la fondation de cette théorie, le point de vue métaphysique était largement répandu en biologie. Selon ce point de vue, les animaux sont des animaux et les plantes sont des plantes, ils sont isolés et sans aucun lien entre eux. C'est pourquoi la fondation de la théorie de la cellule a une très grande portée scientifique et philosophique. Elle a prouvé qu'il y a une source commune de la vie : le monde organique dans son ensemble, depuis l'être le plus simple (à l'exception des plus infimes) jusqu'à l'homme, repose sur la base de la « cellule ». Voilà qui a ébranlé les absurdités idéalistes et métaphysiques du genre « dieu a créé séparément les animaux et les plantes », « il n'y a aucun lien entre les êtres vivants », fournissant ainsi une base scientifique à la théorie de l'évolution biologique et un solide fondement dans les sciences naturelles pour la conception matérialiste dialectique de la nature. Comme l'a indiqué Engels : « ... en conséquence non seulement il a été reconnu que le développement et la croissance de tous les organismes supérieurs s'opèrent selon une loi universelle unique, mais encore que la capacité de transformation de la cellule indique la voie par laquelle les organismes peuvent modifier leur espèce, et, par là, connaître un développement plus qu'individuel ¹. »

Du point de vue actuel, le contenu de cette théorie date cependant et il est même parfois erroné, comme le

fait de considérer que les êtres vivants sont des assemblages de cellules, etc. Ces dernières années, l'étude de la cellule a déjà atteint le niveau moléculaire. Les cellules révélées par le microscope électronique dépassent la structure microscopique, et elles montrent que la cellule tout entière est un système très complexe formé de membranes ; ceci prouve encore que la cellule est l'unité dialectique de chacune de ses parties constitutives.

2) découverte de la loi de la conservation et de la transformation de l'énergie.

La loi de la conservation et de la transformation de l'énergie est une loi universelle importante du monde naturel.

L'énergie est l'expression du mouvement de la matière, elle est la mesure de la quantité de mouvement de la matière. La matière et le mouvement sont indissociables ; il existe toutes sortes de formes de mouvement de la matière dans le monde naturel, et donc aussi toutes sortes de formes d'énergie qui leur correspondent. Par exemple la matière possède une énergie calorifique lorsque son mouvement produit de la chaleur, une énergie magnétique lorsqu'elle a un mouvement magnétique, une énergie mécanique lorsque son mouvement est mécanique, et ainsi de suite. L'énergie se conserve en quantité, elle est aussi impossible à détruire qu'à créer ; les différentes formes d'énergie se convertissent l'une en l'autre, et cette capacité de transformation de l'énergie est inhérente à la matière elle-même. Telle est la loi de la conservation et de la transformation de l'énergie.

Cette loi comprend deux aspects, l'un quantitatif, l'autre qualitatif. L'aspect quantitatif désigne le fait que l'énergie totale du mouvement de la matière ne change jamais, elle n'augmente ni ne diminue. La transformation des formes d'énergie s'opère

selon un rapport numérique déterminé : la disparition de l'énergie d'une certaine forme de mouvement fait nécessairement apparaître une énergie équivalente d'une autre forme de mouvement. Ainsi, une énergie mécanique de 427 000 mètres-grammes peut se convertir en énergie calorifique de 100 calories, une énergie électrique de 1 Joule peut se convertir en énergie calorifique de 0,24 calorie, etc. L'aspect qualitatif de cette loi désigne le fait que la capacité de la matière à se convertir d'une forme de mouvement en une autre forme de mouvement est éternelle, elle est inhérente à la matière en mouvement elle-même, qui ne peut ni se créer ni disparaître. Lorsque le charbon se consume, l'énergie chimique se convertit en énergie calorifique ; si l'on se sert de cette énergie calorifique pour produire de l'électricité, elle se convertit alors, grâce à un générateur, en énergie électrique ; si l'on se sert de l'électricité pour actionner une machine, l'énergie électrique se convertit à nouveau en énergie mécanique, etc.

La loi de la conservation et de la transformation de l'énergie fut découverte grâce aux recherches scientifiques du physicien anglais Joule (1818-1878) et du savant allemand Mayer (1814-1878) en 1842, et à celles du physicien et physiologue allemand Helmholtz (1821-1894) en 1847, à une époque où l'industrie lourde et les sciences de la nature étaient assez développées. Mais, subissant le joug de la pensée métaphysique, ces savants n'ont pas toujours compris la portée essentielle du principe de la non disparition du mouvement, et ils se sont efforcés de remplacer la conservation de l'énergie par la « conservation de la force », tentant ainsi de réduire toutes les formes de mouvement à une forme de mouvement mécanique et à la conservation de la force mécanique. De là, ils sont tom-

bés dans le mécanisme métaphysique.

La découverte de la loi de la conservation et de la transformation de l'énergie a une très grande portée scientifique et philosophique. Comme l'a indiqué Engels, elle « nous a montré que toutes les prétendues forces qui agissent tout d'abord dans la nature inorganique, la force mécanique et son complément, l'énergie dite potentielle, la chaleur, le rayonnement (lumière ou chaleur rayonnante), l'électricité, le magnétisme, l'énergie chimique constituent autant de manifestations différentes du mouvement universel, qui passent de l'une à l'autre selon certains rapports quantitatifs, de sorte que, pour une certaine quantité de l'une qui disparaît, réapparaît une certaine quantité d'une autre, et qu'ainsi tout le mouvement de la nature se réduit à ce processus ininterrompu de transformations d'une forme dans l'autre ».

3) découverte de la théorie de l'évolution par Darwin.

Le biologiste anglais Darwin a fondé la théorie relative à la transformation et au développement des espèces du monde biologique. En 1859, il publia le livre *l'Origine des espèces*, dans lequel il exposait la théorie de l'évolution des êtres vivants basée sur la sélection naturelle et artificielle, portant ainsi un coup fatal à la téléonomie dans les sciences de la nature.

Avant Darwin, deux conceptions étaient largement répandues sur le problème des espèces : l'une considérait que toutes les espèces actuelles ont été créées par dieu, et qu'il y a maintenant encore autant d'espèces qu'il en a créées ; le savant suédois Linnay (1707-1778) est un représentant exemplaire de cette conception. Selon l'autre conception, des cataclysmes répétés se sont produits sur terre, chaque cataclysme a anéanti toutes les espèces qui existaient et dieu en a de nouveau créées. Le bio-

logiste français Cuvier (1769-1832) est le fondateur de cette conception. Un point commun à ces deux conceptions est d'estimer que les espèces sont à jamais immuables. Au début du XIX^e siècle, en 1809, le français Lamarck publia son livre la *Zoologie* dans lequel il critiquait la conception de l'immuabilité des espèces, et il exposait la conception de l'évolution selon laquelle les espèces peuvent changer. Un demi siècle plus tard encore, alors que l'anatomie, la géologie, la paléontologie, avaient connu un grand essor, Darwin a mené des recherches étendues et approfondies grâce à ses observations et sa pratique effectuées au cours de longs voyages ; il formula d'abord la théorie de l'évolution en 1858, en commun avec Wallace (1823-1913), puis il fit éditer l'*Origine des espèces* en 1859. Darwin estime que les espèces se modifient ; les espèces d'êtres vivants d'une diversité infinie qui existent dans le monde aujourd'hui se sont formées au cours de quelques milliards d'années de développement et de modification, à partir d'un petit nombre d'êtres primitifs simples ; Darwin estime même que l'humanité vient aussi de l'évolution d'un singe primitif. Selon lui, la modification des espèces est universelle. Les espèces modifiées passent par une sélection naturelle, celles qui s'adaptent se conservent, elles peuvent se consolider et se développer peu à peu, et elles finissent par former de nouvelles espèces ; celles qui ne s'adaptent pas sont progressivement éliminées. C'est pourquoi les espèces très diverses qui paraissent aujourd'hui tout à fait dissimilaires sont le résultat d'une évolution, de transformations, et du développement de l'hérédité.

La théorie de l'évolution de Darwin a introduit les idées de transformation, de développement et de liaison universelle dans la biologie. C'est pourquoi Engels a dit : « Avant

tout autre, il faut citer ici Darwin, qui a porté le coup le plus puissant à la conception métaphysique de la nature en démontrant que toute la nature organique actuelle, les plantes, les animaux et, par conséquent, l'homme aussi, est le produit d'un processus d'évolution qui s'est poursuivi pendant des millions d'années¹. » Lénine a aussi indiqué : « Darwin a mis fin à la conception selon laquelle les espèces d'animaux et de plantes étaient sans lien entre elles, accidentelles, " créées par Dieu " et immuables, et fut le premier à fonder la biologie sur une base strictement scientifique en établissant la variabilité et la continuité des espèces⁴. »

La théorie de l'évolution de Darwin présente aussi des points faibles et des erreurs. C'est, principalement, l'exagération unilatérale du rôle de la « sélection naturelle » dans la transformation des organismes, pour la présenter comme la cause unique de ces transformations, en allant jusqu'à nier que l'évolution des espèces a des lois de développement internes et nécessaires. En outre, certains points de cette théorie ont subi l'influence réactionnaire de la théorie démographique de Malthus ; le fait de souligner la lutte pour l'existence provoquée par une reproduction trop abondante en est un exemple. Par la suite, la bourgeoisie s'est servie de cette erreur qu'elle a appliquée à la société, et elle a formulé un soi-disant darwinisme social qui profite à l'impérialisme, oppresseur et agresseur des nations faibles et petites.

1. ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 63.

2. *Idem*, p. 64.

3. ENGELS (F.), *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, Paris, 1973, Ed. Sociales, p. 82.

4. LÉNINE, *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates*, Œuvres, Paris-Moscou, tome I, p. 156.

IV

Materialisme historique et idéalisme historique

Le matérialisme historique, ou conception matérialiste de l'histoire, est l'extension et l'application de la théorie matérialiste à la vie sociale et à l'histoire de la société. C'est la science relative aux lois les plus générales du développement historique de la société humaine. Le matérialisme historique est une composante organique de la philosophie marxiste dont il est indissociable; c'est une conception du monde radicalement opposée à l'idéalisme historique.

Avant la naissance du marxisme, l'idéalisme historique occupait une position totalement dominante dans le domaine de la théorie de l'histoire de la société. De ce fait, une science historique authentique ne pouvait pas apparaître. Seul le matérialisme historique fondé par Marx a, le premier, trouvé de façon exacte la cause fondamentale du développement de l'histoire de la société, et scientifiquement mis en lumière le processus fondamental de ce développement ainsi que ses lois les plus générales.

Le matérialisme historique considère que l'être social détermine la conscience sociale, et que celle-ci, à son tour, exerce une action en retour. L'être social désigne les conditions de la vie matérielle de la société, principalement le mode de production des biens matériels; c'est la base de la vie sociale et la force déterminante du développement de la société. La conscience sociale désigne la politique, le droit, la morale, les arts, la philosophie, etc; elle exerce une action en retour agissante sur l'être social, et, dans des conditions déterminées, joue le rôle principal, décisif. Le président Mao a dit: «... *tout en reconnaissant que dans le cours général du développement historique le matériel détermine le spirituel, l'être social détermine la conscience sociale, nous reconnaissons et devons recon-*

*naître l'action en retour du spirituel sur le matériel, de la conscience sociale sur l'être social, de la superstructure sur la base économique*¹. »

Le matérialisme historique considère que le développement historique de la société humaine présente des lois objectives qui lui sont propres. Ce développement suit le mouvement et les transformations des contradictions fondamentales de la société, c'est-à-dire les contradictions à l'intérieur de la société entre forces productives et rapports de production, entre base économique et superstructure. Dans une société où existent des antagonismes de classe, ces contradictions se manifestent par une lutte de classes acharnée, et celle-ci constitue la force motrice du développement de la société de classes. Le président Mao a dit: « *Lutte de classes - certaines classes sont victorieuses, d'autres sont éliminées. Cela, c'est l'histoire; c'est l'histoire des civilisations depuis des millénaires. Interpréter l'histoire d'après ce point de vue, cela s'appelle le matérialisme historique; se placer à l'opposé de ce point de vue, c'est de l'idéalisme historique*². »

Le matérialisme historique considère que ce sont les masses populaires qui font l'histoire. Ce sont les esclaves qui font l'histoire, et non les héros. Les masses populaires sont le sujet principal des trois grandes pratiques révolutionnaires que sont la lutte de classes, la lutte pour la production et la lutte pour l'expérimentation scientifique; l'histoire du développement de la société est donc l'histoire des activités de la pratique des masses populaires. Les lois objectives du développement social se réalisent par les activités de la pratique des masses populaires.

Le président Mao a dit: « *Le peuple, le peuple seul, est la force motrice, le créateur de l'histoire universelle*³. » Sur cette base - affirmer que les masses populaires sont la force mo-

trice du développement de l'histoire de la société - le matérialisme historique reconnaît en même temps le rôle des individus dans l'histoire. Les dirigeants révolutionnaires du prolétariat apparaissent dans les mouvements de masse révolutionnaires prolétariens, et ils jouent un rôle immense dans la victoire et le développement de la révolution prolétarienne. Car eux seuls peuvent au mieux représenter les intérêts et la volonté du peuple, avoir pleinement confiance dans les masses et s'appuyer sur elles, être à même de concentrer l'intelligence des masses, assimiler les lois du développement de la société, et diriger de façon juste le prolétariat et le peuple révolutionnaire dans les trois grandes luttes révolutionnaires.

La fondation du matérialisme historique constitue une révolution immense dans l'histoire de la pensée humaine. Lénine a dit : « *Approfondissant et développant le matérialisme philosophique, Marx le fit aboutir à son terme logique, et il l'étendit de la connaissance de la nature à la connaissance de la société humaine. Le matérialisme historique de Marx fut la plus grande conquête de la pensée scientifique* ⁴. » Le matérialisme historique est la base théorique sur laquelle le parti du prolétariat définit sa tactique et sa stratégie, il arme le prolétariat et le peuple révolutionnaire d'une théorie scientifique du développement social, et d'une méthode scientifique pour connaître la société et la transformer, devenant ainsi leur puissante arme idéologique pour mener victorieusement la lutte révolutionnaire.

Le traître à la nation Lin Piao affirmait que la « vertu », l'« humanité », la « loyauté » confucéennes sont les principes des « rapports humains » et il ajoutait que c'est cela le « matérialisme historique ». C'était déformer et avilir le matérialisme historique de manière ouverte et éhontée.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 375.

2. MAO TSÉTOUNG, *Rejetez vos illusions et préparez-vous à la lutte, Œuvres choisies*, tome IV, p. 449.

3. MAO TSÉTOUNG, *Du gouvernement de coalition, Œuvres choisies*, tome III, p. 217.

4. LÉNINE, *Les trois sources et les trois parties constitutives du marxisme, op. cit.*, tome 19, p. 15.

L'idéalisme historique, ou conception idéaliste de l'histoire, est une conception du monde radicalement opposée au matérialisme historique.

L'idéalisme historique estime que la conscience sociale est première et l'être social second ; que la conscience sociale détermine l'être social, et non l'inverse. A partir de ce principe fondamental, l'idéalisme historique considère que l'histoire de la société dépend de forces spirituelles, et il explique son développement à l'aide des mobiles idéologiques des hommes, de la volonté de héros ou de quelque force surnaturelle et mystérieuse. Il nie que le développement de la société est un processus matériel qui s'effectue indépendamment de la conscience subjective des hommes et selon des lois objectives qui lui sont propres ; il nie ces lois objectives, et en particulier la loi de la lutte de classes, ainsi que la conception matérialiste de l'histoire selon laquelle « *le peuple, le peuple seul, est la force motrice, le créateur de l'histoire universelle*¹. » Pour les tenants de l'idéalisme historique, le cours de l'histoire n'est qu'un amas fortuit de personnages et d'événements. Ils affirment que les héros font l'histoire, considérant que tel ou tel héros est à même de « diriger la marche de l'histoire », de fixer le destin de l'humanité, et que les masses populaires ne sont que la « populace », les « gens de peu », capables seulement de se soumettre aux dispositions des « héros ». Ils mettent ainsi l'histoire de l'humanité la tête en bas.

A maintes reprises, Lénine a fait une critique profonde de l'erreur fondamentale de l'idéalisme historique ; il a indiqué : « *En premier lieu, [les théories historiques antérieures] ne considéraient dans le meilleur des cas que les mobiles idéologiques de l'activité historique des hommes, sans*

*rechercher l'origine de ces mobiles, sans saisir les lois objectives qui président au développement du système des rapports sociaux et sans discerner les racines de ces rapports dans le degré de développement de la production matérielle. En second lieu, les théories antérieures négligeaient précisément l'action des masses de la population, tandis que le matérialisme historique permet, pour la première fois, d'étudier avec la précision des sciences naturelles les conditions sociales de la vie des masses et les modifications de ces conditions*². »

Toutes les classes exploiteuses s'appliquent à utiliser l'idéalisme historique pour asservir et paralyser les masses populaires. Elles rabaissent toujours l'importance de la production matérielle, estompent le rôle des masses populaires dans l'histoire, s'opposent à la lutte de classes, et affirment que le système d'exploitation est éternel ; tout ceci afin d'assurer leurs privilèges d'exploiteurs. C'est pourquoi, avant le marxisme, l'idéalisme historique occupait une position dominante dans le domaine de la théorie de l'histoire sociale. La conception de l'histoire propre au matérialisme ancien était aussi idéaliste. Le matérialisme historique est la seule science correcte relative aux lois du développement historique de la société humaine.

La conception idéaliste de l'histoire est aussi la base théorique de toute ligne opportuniste et révisionniste. La clique anti-parti de Lin Piao exaltait cette conception en disant « en haut l'intelligence, en bas la bêtise », et calomniait le peuple travailleur avec cruauté ; sans retenue, elle affirmait des absurdités telles que les héros font l'histoire, « ensemble, héros et esclaves font l'histoire », la théorie du génie, etc. Ces absurdités servaient directement leur but politique réactionnaire qui consistait à renverser la dictature du prolétariat

et restaurer le capitalisme dans notre pays. De même que tous les réactionnaires, leur conception idéaliste de l'histoire a connu une faillite honteuse

L'être social et la conscience sociale forment un couple de catégories importantes du matérialisme historique.

L'être social est la somme des conditions de la vie matérielle de la société, c'est-à-dire les conditions matérielles dont dépend la société humaine pour subsister et se développer ; ceci désigne principalement le mode de production des biens matériels, en tant que force déterminante du développement de la société. La conscience sociale est le reflet de l'être social, par exemple les diverses conceptions et théories philosophiques, politiques, religieuses, etc.

L'être détermine la conscience, et celle-ci exerce une action en retour agissante sur l'être : c'est là un point de vue fondamental du matérialisme dialectique. C'est à l'aide de ce point de vue fondamental que le matérialisme historique interprète le rapport entre être social et conscience sociale dans la vie de la société. Le rapport d'unité dialectique entre être social et conscience sociale est le principe fondamental du matérialisme historique.

Le matérialisme historique considère que l'être social est premier, la conscience sociale seconde ; « *Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience*¹. » La conscience sociale est le reflet de l'être social, qui est son origine et dont elle est dépendante ; à telles conditions de la vie matérielle de la société correspond telle conscience sociale. Le matérialisme historique estime encore que la conscience sociale ne reflète pas l'être social de façon passive, mais qu'elle exerce une action en retour agissante sur lui. L'expérience historique a maintes fois prouvé que les idées et

1. MAO TSÉTOUNG, *Du gouvernement de coalition, Œuvres choisies*, tome III, p. 217.

2. LÉNINE, *Karl Marx, Œuvres*, Paris-Moscou, tome 21, p. 51.

les théories révolutionnaires, d'avant-garde, sont des facteurs qui favorisent le développement de la société, et que les idées et les théories arriérées, réactionnaires, sont des facteurs qui freinent ce développement.

Le président Mao a très clairement indiqué : «... tout en reconnaissant que dans le cours général du développement historique le matériel détermine le spirituel, l'être social détermine la conscience sociale, nous reconnaissons et devons reconnaître l'action en retour du spirituel sur le matériel, de la conscience sociale sur l'être social, de la superstructure sur la base économique. Ce faisant, nous ne contredisons pas le matérialisme, mais, évitant de tomber dans le matérialisme mécaniste, nous nous en tenons fermement au matérialisme dialectique¹. » Ceci constitue la thèse la plus scientifique sur le rapport dialectique entre être social et conscience sociale du point de vue du matérialisme historique.

1. MARX (K.), *Préface à la « Critique de l'économie politique »*, Paris, 1957, Ed. Sociales, p. 4.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 375.

L'idéologie sociale (ou aussi, les formes idéologiques) comprend les idées politiques, l'idéologie juridique, la morale, la science, la philosophie, l'art, la religion. Les formes de la conscience sociale exercent une influence et agissent les unes sur les autres. Parmi elles, les idées politiques et l'idéologie juridique sont le reflet le plus direct et le plus concentré de la base économique, leur caractère de classe est le plus fort et le plus évident, et elles ont une grande influence sur les autres formes idéologiques.

Qu'il soit juste ou faux, ou même illusoire (comme la superstition religieuse), le contenu de l'idéologie est toujours le reflet de l'être social, il est toujours déterminé par les conditions historiques de la société. Toute société a l'idéologie qui lui correspond. Les modifications de l'être social et de la base économique de la société entraînent aussi nécessairement, plus ou moins vite, un changement dans l'idéologie sociale. La conscience sociale est dépendante à l'égard de l'être social, mais elle a en même temps une indépendance relative. L'action en retour de la conscience sociale sur l'être social est la manifestation essentielle de cette indépendance relative. Une idéologie sociale nouvelle, d'avant-garde, peut refléter de façon exacte ou assez exacte les exigences objectives du développement de la société ; elle est l'arme spirituelle de la classe d'avant-garde, des forces sociales avancées, et elle favorise le développement de la société. Au contraire, une idéologie sociale ancienne, arriérée, va à l'encontre des lois objectives du développement de la société, elle reflète un système pourrissant ainsi que les intérêts et les aspirations des classes réactionnaires ; elle entrave et freine le développement de la société.

Dans la société de classes, la cons-

cience idéologique des hommes porte toujours une empreinte de classe. Au sein d'une même société, du fait que l'appartenance et les intérêts de classe des hommes diffèrent, des idéologies différentes, fondamentalement opposées, apparaissent. D'une façon générale, les idées des classes dominantes, à chaque époque, occupent une position dominante, et les idées des classes dominées sont souvent réprimées; les unes et les autres se sont toujours livré une lutte sans merci. La conscience sociale juste, progressiste, révolutionnaire, naît et se développe toujours dans la lutte contre la conscience sociale erronée, arriérée, réactionnaire. Toutes les platitudes que répandent la bourgeoisie et les révisionnistes modernes sur l'idéologie au-dessus des classes, l'idéologie du peuple tout entier (par exemple, l'« Etat du peuple tout entier », « tous les hommes sont égaux devant la vérité », la liberté démocratique abstraite, l'amour de l'humanité, l'art pour l'art...) leur servent à tromper le peuple travailleur pour assurer les intérêts des classes exploiteuses qu'ils représentent. Seul le prolétariat, qui est le plus désintéressé, peut proclamer ouvertement que son idéologie est une idéologie de classe, car il y a coïncidence entre lui et les intérêts de l'ensemble du peuple travailleur, entre lui et la tendance du développement de la société.

Pendant toute la période historique du socialisme, la lutte dans le domaine de l'idéologie entre le prolétariat et la bourgeoisie, entre le matérialisme dialectique et l'idéalisme, la métaphysique, entre le marxisme et le révisionnisme, existe de façon objective, indépendamment du désir subjectif des hommes. La résolution de ce problème est un processus long et ardu. Ceci tient au fait que la vieille idéologie léguée par l'ancienne société ne saurait disparaître d'elle-même après la transfor-

mation des conditions matérielles dont son existence dépendait; elle continue, pendant un temps très long, à mener une résistance opiniâtre contre la nouvelle idéologie, jouant un rôle réactionnaire d'enclave au développement de la nouvelle société. Dans les conditions du socialisme, la bourgeoisie et ses agents tiennent toujours fermement à l'idéologie des classes exploiteuses, et s'opposent de toutes leurs forces à la révolution socialiste dans le domaine de la superstructure, pour les besoins de leur restauration contre-révolutionnaire. Ils se servent souvent d'idées réactionnaires apparues au cours de l'histoire qu'ils colportent ouvertement ou sous un masque trompeur, pour exalter l'idéalisme et la métaphysique, propager les idées bourgeoises, et appliquer leur ligne révisionniste. Ainsi le renégat et traître à la nation Lin Piao a pris le confucianisme comme arme idéologique réactionnaire pour s'emparer du pouvoir dans le Parti par un complot et restaurer le capitalisme. Le président Mao a dit : « *Il faudra encore un temps assez long pour décider de l'issue de la lutte idéologique entre le socialisme et le capitalisme dans notre pays. La raison en est que l'influence de la bourgeoisie et des intellectuels venus de l'ancienne société existera longtemps encore dans notre pays, de même que leur idéologie de classe. Si on ne saisit pas bien cela et à plus forte raison si on ne le comprend pas du tout, on commettra les plus graves erreurs, et on méconnaîtra la nécessité de la lutte sur le plan idéologique*¹. » Après que le prolétariat ait remporté pour l'essentiel la victoire de la révolution socialiste, il est nécessaire de développer sur tous les fronts la lutte de classes dans le domaine de l'idéologie, avec la ligne fondamentale du Parti pour guide, et d'appliquer une dictature intégrale sur la bourgeoisie dans la superstruc-

ture, y compris tous les domaines culturels.

La lutte entre marxisme et révisionnisme est un aspect important de la lutte de classes dans le domaine de l'idéologie. Une tâche importante du prolétariat et du peuple révolutionnaire sur le front idéologique consiste à étudier avec sérieux le marxisme-léninisme, la pensée de Mao Tsé tOUNG, et à en faire une propagande active, à critiquer le révisionnisme et la conception bourgeoise du monde, à lutter afin de défendre le marxisme-léninisme et la pensée de Mao Tsé tOUNG.

Les contradictions fondamentales de la société sont les contradictions qui existent au sein de la société entre les forces productives et les rapports de production, et entre la base économique et la superstructure. Les forces productives sont le facteur le plus révolutionnaire et le plus dynamique dans la production, elles sont souvent en état de transformation et de développement. Lorsque les forces productives se sont développées jusqu'à un certain point, les anciens rapports de production ne peuvent plus leur correspondre et deviennent des facteurs qui entravent et empêchent leur développement. Pour leur développement propre, les forces productives nouvelles, avancées, exigent nécessairement le changement des anciens rapports de production et de l'ancienne base économique qui était la somme des anciens rapports de production, et leur remplacement par de nouveaux rapports de production et une nouvelle base économique. Celle-ci à son tour exige une nouvelle superstructure qui lui corresponde, car l'ancienne superstructure servait l'ancienne base économique et elle entrave l'apparition et le développement de la nouvelle. C'est pourquoi les modifications de la base économique entraînent une série de transformations de l'ancienne superstructure dans les domaines du système politique, de l'idéologie, etc. Dans la nouvelle société, les nouveaux rapports de production conformes aux exigences du développement des forces productives, ainsi que la nouvelle superstructure conforme à la nouvelle base économique, ouvrent une voie immense au développement des forces productives et deviennent des facteurs positifs qui favorisent le développement de la société. Marx a indiqué : « *A un certain stade de leur développement, les for-*

1. MAO TSÉTOUNG, *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, Textes choisis, p. 503-504.

ces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants, ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'ils étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale. Le changement dans la base économique bouleverse plus ou moins rapidement toute l'énorme superstructure¹. » Le mouvement contradictoire des forces productives et des rapports de production, de la base économique et de la superstructure, est un processus sans fin ; c'est précisément sous l'impulsion de ce mouvement contradictoire que l'histoire de l'humanité a connu des changements successifs de systèmes sociaux, permettant ainsi le développement et le progrès de la société.

Les contradictions fondamentales de la société se manifestent, dans la société de classes, par des contradictions de classes, par une lutte de classes acharnée, car les classes qui représentent les forces productives avancées doivent détruire les anciens rapports de production et l'ancienne base économique, alors que les classes qui représentent ces derniers utilisent toujours la superstructure décadente et périmée pour entraver ces changements. C'est pourquoi les classes qui représentent les forces productives avancées doivent renverser la domination des classes réactionnaires par une révolution sociale, éliminer les rapports de production et la superstructure anciens pour en établir de nouveaux qui correspondent au développement des forces productives : ainsi seulement peuvent-elles ouvrir la voie à un grand développement des forces productives.

Le président Mao nous a ensei-

gné : « *Dans la société socialiste, les contradictions fondamentales demeurent comme par le passé la contradiction entre les rapports de production et les forces productives, la contradiction entre la superstructure et la base économique². »* Les rapports de production socialistes correspondent au développement des forces productives, mais ils présentent encore des imperfections qui sont en contradiction avec ce développement. De la même façon, une situation analogue existe entre la superstructure et la base économique, qui à la fois se correspondent et sont en contradiction. Ces contradictions fondamentales se manifestent encore par des contradictions de classes et, de façon concentrée, par la contradiction et la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie, la lutte entre les deux voies socialiste et capitaliste, ainsi que par la lutte entre les deux conceptions du monde, le matérialisme dialectique et la métaphysique, l'idéalisme. Néanmoins, ces contradictions de la société socialiste sont de nature fondamentalement différente de celles de l'ancienne société. La classe ouvrière, avec son parti et ses organes d'Etat, peut les résoudre si elle applique radicalement la ligne et la politique révolutionnaires du prolétariat, en persévérant dans la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat. La Grande Révolution Culturelle Proletarienne, déclenchée et dirigée par le président Mao en personne, est justement la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat : « *Cette Grande Révolution Culturelle Proletarienne est tout à fait indispensable et on ne peut plus opportune pour consolider la dictature du prolétariat, prévenir la restauration du capitalisme et édifier le socialisme³. »*

Les forces productives sont aussi appelées « forces productives sociales ». La combinaison des moyens de production (ce qui désigne principalement les instruments de production, mais comprend aussi l'objet du travail comme les matières premières, la terre) et des travailleurs qui les utilisent pour effectuer la production, constitue les forces productives sociales. Les forces productives expriment les rapports de l'homme avec la nature, c'est-à-dire les contradictions entre l'homme et la nature. Les travailleurs sont le facteur qui joue le rôle principal, décisif, dans les forces productives ; seuls les travailleurs peuvent fabriquer et perfectionner les instruments de production, maîtriser et utiliser les moyens de production. Les instruments de production sont quant à eux la mesure objective du niveau de développement des forces productives.

Les rapports de production sont aussi appelés « rapports sociaux de production » ; on désigne ainsi les rapports sociaux qui s'établissent nécessairement entre les hommes au cours de la production. Ils comprennent : premièrement, la forme du système de propriété des moyens de production ; deuxièmement, la place qu'occupent les hommes dans la production sociale ainsi que leurs rapports mutuels ; troisièmement, la répartition des produits. La nature des rapports de production est déterminée par le système de propriété des moyens de production. Dans la société de classes, les rapports de production sont précisément les rapports de classes. Par exemple, la classe des propriétaires fonciers possède la terre et les instruments de production, en tant que moyens d'exploitation des paysans qui ont peu ou pas de terre ; propriétaires fonciers et paysans oc-

1. MARX (K.), *Préface à la « Critique de l'économie politique »*, *op. cit.*, p. 4.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, *Textes choisis*, p. 480.

3. MAO TSÉTOUNG, in *Le Dixième Congrès du Parti communiste chinois*. (Documents) Pékin, 1973, ELE, p. 49.

cupent donc des positions inégales au cours de la production, ce qui constitue des rapports d'exploiteurs à exploités; les premiers empochent sans travailler, les seconds triment toute l'année, et les propriétaires fonciers accaparent ce qui est produit. Tels sont les rapports de production du féodalisme. Les communes populaires de la campagne, à l'étape où se trouve actuellement notre pays, sont entièrement différentes : les moyens de production reviennent à la propriété collective des membres de la commune, et ceux-ci occupent des positions égales, ce qui donne lieu à des rapports d'entraide et de coopération; la répartition des produits s'effectue en fonction de la quantité et de la qualité du travail fourni. Tels sont les rapports de production du système de la propriété collective socialiste. Deux types de système de propriété publique socialiste — la propriété collective et la propriété d'Etat — constituent les rapports de production de caractère socialiste dans notre pays à l'étape actuelle.

On appelle mode de production l'unité des forces productives et des rapports de production. Leur mouvement contradictoire entraîne nécessairement le développement et la transformation du mode de production.

La relation entre forces productives et rapports de production est une relation dialectique d'unité des contraires.

Les forces productives déterminent les rapports de production. D'une façon générale, les forces productives jouent le rôle principal, décisif, dans le mode de production; tel type de forces productives exigera l'apparition de tel type de rapports de production. Les rapports de production qui ont existé dans la société humaine, c'est-à-dire les différents systèmes économiques de la société, correspondaient toujours à un niveau dé-

terminé des forces productives dans le développement du système économique. Les forces productives sont le facteur le plus révolutionnaire et le plus dynamique; le développement des forces productives entraîne un changement dans les rapports de production. Ceux-ci doivent correspondre au caractère des forces productives, telle est la loi universelle du développement de la société humaine. Qui ne reconnaît pas ce point n'est pas un matérialiste.

Mais en même temps, les rapports de production exercent une action en retour sur les forces productives. Lorsqu'ils correspondent aux forces productives, les rapports de production stimulent leur développement. Ainsi, les rapports de production socialistes impriment une vitesse inconnue dans la société capitaliste au développement et au progrès des forces productives, et la production ne cesse de s'élargir; ceci met en évidence la supériorité incomparable du système nouveau, socialiste, qui correspond au caractère des forces productives. Au contraire, lorsque les rapports de production ne correspondent pas aux forces productives, ils entravent le développement de celles-ci. Les crises économiques qui apparaissent périodiquement dans le monde capitaliste montrent clairement que les rapports de production capitalistes entravent gravement le développement des forces productives. C'est pourquoi le système socialiste remplacera inéluctablement le système capitaliste. Les rapports de production ne sont en rien passifs, inertes; dans des conditions déterminées, ils peuvent jouer le rôle principal, décisif. Le président Mao nous a enseigné : « *Lorsque, faute de modification dans les rapports de production, les forces productives ne peuvent plus se développer, la modification des rapports de production joue le rôle principal, décisif*¹. » Quiconque ne reconnaît pas

ce point est un matérialiste mécaniste, et s'enfermera dans le borbier de la théorie réactionnaire des forces productives (voir *théorie des forces productives*).

La contradiction entre forces productives et rapports de production est une des contradictions fondamentales de la société. Dans les sociétés esclavagiste, féodale et capitaliste, cette contradiction se manifeste par un antagonisme et un conflit entre les classes ennemies. Pour résoudre cette contradiction, il faut que la classe qui représente les nouvelles forces productives renverse par la violence la domination de la classe réactionnaire qui représente les anciens rapports de production, grâce à une révolution sociale. Dans le système socialiste, les forces productives et les rapports de production sont à la fois en accord et en contradiction. Cependant, d'une façon générale, cette contradiction n'est pas de nature antagoniste, et elle peut être résolue par l'application de la ligne et de la politique justes du Parti, la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat, des réajustements faits en temps opportun et l'amélioration constante des points faibles existants dans certains maillons des rapports de production, stimulant ainsi le développement des forces productives.

La base économique est le système économique, ou somme des rapports de production, de la société à une certaine étape de son développement. La superstructure est le système politique et juridique édifié sur la base économique ainsi que l'idéologie sociale qui correspond à cette base économique, comme les idées politiques, l'idéologie juridique, la morale, l'art, la philosophie, la religion.

L'unité d'une base économique et d'une superstructure déterminées constitue une formation sociale déterminée.

Le rapport entre la base économique et la superstructure est un rapport dialectique.

La base économique joue en général le rôle principal, décisif. La nature de la base économique détermine celle de la superstructure : pour tel type de l'une il y aura tel type de l'autre. Par exemple dans les sociétés esclavagiste, féodale et capitaliste, les classes exploiteuses occupent une position dominante dans la vie économique, et le contenu principal de la superstructure de ces sociétés est aussi la domination politique et idéologique de ces mêmes classes. De plus, la transformation de la base économique détermine aussi celle de la superstructure. Lorsqu'une nouvelle base économique remplace l'ancienne, une nouvelle superstructure remplace aussi inéluctablement, plus ou moins rapidement, l'ancienne superstructure. Telle est la loi objective du développement de l'histoire.

Cependant la superstructure n'est pas pour autant déterminée de façon passive et non agissante par la base économique. Elle a une indépendance relative, et peut exercer une action en retour très importante sur la base économique. Une superstructure pourrissante constitue une force réac-

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome I, p. 374.

tionnaire qui sert à protéger l'ancienne base économique, à entraver l'apparition et le développement de la nouvelle. Une superstructure avancée est au contraire une force progressiste qui favorise la disparition de l'ancienne base économique et sert à édifier, renforcer et développer la nouvelle. Le président Mao a indiqué : « *Dans des conditions déterminées, ... la superstructure peut, à son tour, jouer le rôle principal, décisif* ¹ ». « *Lorsque la superstructure (politique, culture, etc.) entrave le développement de la base économique, les transformations politiques et culturelles deviennent la chose principale, décisive* ² ». Chaque partie de la superstructure a des degrés différents d'indépendance relative; de ce fait, les différentes parties de l'ancienne superstructure ne se transforment pas ou ne disparaissent pas toutes immédiatement avec la transformation ou l'élimination de l'ancienne base économique. Ces parties qui demeurent de l'ancienne superstructure peuvent encore exercer une action en retour consistant à saper et désintégrer la nouvelle base économique pour faire renaître l'ancienne. C'est pourquoi il faut poursuivre fermement la révolution dans le domaine de la superstructure si l'on veut renforcer et développer la nouvelle base économique et le nouveau système social.

La contradiction entre la base économique et la superstructure est une des contradictions fondamentales de la société. Dans les sociétés où les classes exploiteuses exercent leur dictature, cette contradiction s'exprime principalement par les contradictions de classes et la lutte de classes, elle se transforme lorsqu'une classe en renverse une autre. Dans la société socialiste, il y a à la fois correspondance et contradiction entre la base économique et la superstructure; cette contradiction s'ex-

prime encore par une lutte de classes et, de façon concentrée, par la contradiction et la lutte entre le prolétariat et la bourgeoisie, par la lutte entre les deux voies socialiste et capitaliste. Bien sûr, cette contradiction n'est pas identique à celle de l'ancienne société, elle peut toujours être résolue dans le système socialiste lui-même, par l'application de la ligne et de la politique correctes du Parti et la poursuite de la révolution sous la dictature du prolétariat. La bourgeoisie et ses représentants s'efforcent toujours de s'opposer à la révolution dans le domaine de la superstructure, dans le but de saper la base économique socialiste, de renverser la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme. C'est pourquoi il est nécessaire de la mener à fond. Le mouvement de critique de Lin Piao et de Confucius est une lutte politique et idéologique dans le domaine de la superstructure, où le marxisme l'emporte sur le révisionnisme, le prolétariat sur la bourgeoisie. Approfondir et développer ce mouvement, c'est mieux appliquer la ligne révolutionnaire prolétarienne du président Mao, renforcer et développer les acquis de la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, renforcer la dictature du prolétariat et faire avancer la cause du socialisme.

1. MAO TSÉTOUNG, *De la contradiction, Œuvres choisies*, tome 1, p. 374.
2. *Idem*, p. 375.

« On appelle classes de vastes groupes d'hommes qui se distinguent par la place qu'ils occupent dans un système historiquement défini de production sociale, par leur rapport (la plupart du temps fixé et consacré par les lois) vis-à-vis des moyens de production, par leur rôle dans l'organisation sociale du travail, donc, par les modes d'obtention et l'importance de la part de richesses sociales dont ils disposent. Les classes sont des groupes d'hommes dont l'un peut s'approprier le travail de l'autre, à cause de la place différente qu'il occupe dans une structure déterminée, l'économie sociale¹. »

Les classes qui occupent une position dominante sur le plan économique occupent aussi une position dominante sur le plan politique. L'appartenance de classe des hommes détermine leur position politique et leur conception du monde.

Les classes sont le produit du système de propriété privée des moyens de production ; c'est un phénomène historique apparu à une étape déterminée du développement de la production sociale. Dans le système de la communauté primitive, le niveau des forces productives était extrêmement bas, il n'y avait pas d'excédent de produits ; les moyens de production étaient propriété publique, le travail était commun et la répartition également ; il n'y avait, et ne pouvait y avoir, de distinction de classes. Avec l'élévation des forces productives, l'apparition d'un excédent de produits, l'instauration de la division sociale du travail ainsi que la formation du système de propriété privée, la minorité qui possédait les moyens de production empêcha sans travailler et s'appropriés les fruits du travail de la grande majorité des gens à qui les moyens de production avaient été enlevés. Ainsi sont nés les rapports d'ex-

ploiteurs à exploités, de dominants à dominés, et la société s'est alors divisée en classes opposées.

La lutte de classes est précisément la lutte entre exploitateurs et exploités, oppresseurs et opprimés, c'est le résultat inévitable de la division de la société en classes ; c'est l'expression du fait que les intérêts fondamentaux des classes ennemies sont inconciliables. Lénine a indiqué : « *Qu'est-ce que la lutte de classes ? C'est la lutte d'une partie du peuple contre l'autre, la lutte de la masse des sans-droits, des opprimés, des besogneux contre les privilégiés, les oppresseurs et les parasites, la lutte des ouvriers salariés ou prolétaires contre les possédants ou bourgeois*². » Dans toute société de classes, il existe deux classes fondamentales opposées dont les intérêts fondamentaux sont inconciliables. C'est pourquoi dans une société de classes, la lutte de classes est un phénomène objectif, inévitable, indépendant de la volonté des hommes.

La lutte de classes est la force motrice du développement historique de la société de classes. Le président Mao a indiqué : « *Lutte de classes - certaines sont victorieuses, d'autres sont éliminées. Cela c'est l'histoire ; c'est l'histoire des civilisations depuis des millénaires*³. » Dans la société de classes, aucune classe exploiteuse n'a jamais abandonné d'elle-même sa position dominante. C'est seulement par la lutte de classes, lorsque les classes progressistes représentant les exigences du développement des forces productives se lèvent pour renverser la domination d'autres classes, réactionnaires, qui entravent ce développement, que la contradiction fondamentale de la société peut être résolue et qu'un système social nouveau, supérieur, remplace celui qui est dépassé.

La lutte que mène le prolétariat contre la bourgeoisie prend trois

formes fondamentales : la lutte économique, la lutte politique et la lutte idéologique. De ces formes, la lutte politique est la principale. Prendre le pouvoir par la lutte armée, établir la dictature du prolétariat, telle est la forme suprême de la lutte politique.

Lorsque le prolétariat s'est emparé du pouvoir, la lutte de classes n'est pas pour autant éteinte. Ceci tient au fait que l'objectif de la révolution prolétarienne est d'éliminer radicalement tout système d'exploitation, et, en traversant l'étape socialiste de dictature du prolétariat, de passer progressivement à la société communiste sans classes. Or aucune classe exploiteuse ne voit d'un bon œil sa disparition, elle résiste toujours opiniâtrement et par tous les moyens, elle veut la restauration. La menace que représentent l'agression et la subversion de l'impérialisme et du social-impérialisme constitue les conditions externes de l'existence de la lutte de classes dans les pays socialistes. Au 10^e Plénum issu du VIII^e Congrès du Parti, le président Mao a enseigné : *« Au cours de la période historique du socialisme, continuent d'exister les classes, les contradictions de classes et la lutte de classes, de même que la lutte entre la voie socialiste et la voie capitaliste, ainsi que le danger d'une restauration du capitalisme. Il faut comprendre que cette lutte sera longue et complexe, et redoubler de vigilance. »* Et il nous a lancé l'appel : *« n'oubliez jamais la lutte de classes ⁴. »*

La lutte de classes dans la société se reflète inévitablement à l'intérieur du parti du prolétariat; son expression concentrée est la lutte entre les deux lignes : le marxisme-léninisme et toutes les formes d'opportunisme. Le mouvement de critique de Lin Piao et de Confucius, déclenché et dirigé par notre grand dirigeant le président Mao en personne, est une lutte politique et idéologique menée dans le

domaine de la superstructure, lutte où le marxisme l'emporte sur le révisionnisme, le prolétariat sur la bourgeoisie. Dans les conditions de la dictature du prolétariat, les chefs de file des lignes opportunistes sont, au sein du Parti, les agents des classes exploiteuses qui ont été renversées, ainsi que des impérialistes, des révisionnistes et des réactionnaires. Chacune des victoires remportées par le prolétariat au cours de la révolution socialiste se heurte à la résistance forcée des classes exploiteuses renversées et de leurs agents. Mais guidé par une ligne juste, le prolétariat est toujours à même de réduire en miettes cette résistance, en sorte que le désordre sur la terre parvienne à l'ordre sur la terre. C'est pourquoi la lutte de classes dans la période socialiste sera longue, complexe, sujette à des vicissitudes, et par moments elle pourra même devenir très aiguë. Dans chaque lutte, les classes exploiteuses et toutes les forces de la réaction subissent un revers, la dictature du prolétariat se renforce, et l'édification socialiste se développe davantage.

La lutte de classes dans le domaine idéologique est un aspect important de la lutte de classes dans la période du socialisme. La raison en est que, bien que la bourgeoisie et toutes les classes exploiteuses aient été renversées sur le plan politique, et que, sur le plan économique, elles aient perdu les moyens de production dont dépendait leur exploitation, leur idéologie peut néanmoins exister encore pendant longtemps. Aussi se servent-elles inévitablement de ce retranchement - l'idéologie - pour attaquer avec frénésie le prolétariat. Le prolétariat doit parfaitement prendre conscience que la victoire totale sur les classes exploiteuses dans le domaine idéologique représente une tâche de combat de longue haleine, difficile; il est nécessaire de mener avec fermeté et jusqu'au bout la lutte de classes sur

les fronts politique et idéologique. Dans notre pays, la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne est une grande révolution politique dans les conditions du socialisme, par laquelle le prolétariat combat la bourgeoisie et toutes les classes exploiteuses pour renforcer sa dictature et prévenir une restauration capitaliste. De telles révolutions, il en faudra encore beaucoup dans l'avenir.

La lutte de classes est le moyen nécessaire pour supprimer les classes. Lénine a dit : « *La suppression des classes est le résultat d'une lutte de classe longue, difficile, opiniâtre*⁵. » Lorsque le prolétariat a pris le pouvoir, on doit dans tous les domaines renforcer la dictature du prolétariat, poursuivre fermement la révolution, sous cette dictature, détruire totalement la base économique du capitalisme ainsi que sa superstructure ; on doit radicalement éliminer l'influence politique et idéologique de la bourgeoisie et du révisionnisme. Dans le même temps, et sur la base du développement constant des forces productives sociales et de l'élévation du niveau de conscience idéologique des masses populaires, il faut supprimer peu à peu les différences léguées par l'ancienne société - entre ouvriers et paysans, ville et campagne, travail intellectuel et travail manuel. Lorsqu'on sera passé par toutes ces luttes et que le communisme sera réalisé dans le monde entier, alors seulement les classes seront totalement abolies, et la lutte de classes prendra fin.

1. LÉNINE, *La grande initiative*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 29, p. 425.

2. LÉNINE, *Aux paysans pauvres*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 6, p. 441.

3. MAO TSÉTOUNG, *Rejetez vos illusions et préparez-vous à la lutte*, Œuvres choisies, tome IV, p. 449.

4. MAO TSÉTOUNG, In *Pékin Information*, n° 26, du 26 juin 1967, p. 30.

5. LÉNINE, *Salut aux ouvriers hongrois*, op. cit., tome 29, p. 394.

Les deux types de contradictions sociales désignent les contradictions entre nous et nos ennemis et les contradictions au sein du peuple. Le président Mao a dit : « *Nous sommes en présence de deux types de contradictions sociales : les contradictions entre nous et nos ennemis et les contradictions au sein du peuple. Ils sont de caractère tout à fait différent* ¹. » Les contradictions entre nous et nos ennemis sont celles qui existent entre le peuple et ses ennemis, elles naissent du conflit entre les intérêts fondamentaux des classes ennemies. Les contradictions au sein du peuple sont celles qui reposent sur l'identité fondamentale des intérêts du peuple.

Les deux types de contradictions sociales ont un contenu différent selon les pays et selon les périodes de leur histoire. Dans notre pays, à l'étape actuelle de la révolution et de l'édification socialistes, toutes les contradictions entre le peuple et les forces sociales, les groupes sociaux qui s'opposent à la révolution socialiste, qui sont hostiles et sapent l'édification socialiste, sont des contradictions entre nous et nos ennemis. Toutes les contradictions entre les classes, couches sociales ou groupes sociaux qui approuvent et soutiennent la révolution et l'édification socialistes, et qui y participent, sont des contradictions au sein du peuple. Le président Mao a indiqué : « *Dans les conditions actuelles de notre pays, les contradictions au sein du peuple comprennent les contradictions au sein de la classe ouvrière, les contradictions au sein de la paysannerie, les contradictions parmi les intellectuels, les contradictions entre la classe ouvrière et la paysannerie, les contradictions qui opposent les ouvriers et les paysans aux intellectuels, les contradictions*

qui opposent les ouvriers et les autres travailleurs à la bourgeoisie nationale, les contradictions au sein de la bourgeoisie nationale, etc. Notre gouvernement populaire est l'authentique représentant des intérêts du peuple, il est au service de celui-ci ; mais entre lui et les masses il y a également des contradictions, Ce sont notamment celles qui existent entre les intérêts de l'Etat, de la collectivité et de l'individu, entre la démocratie et le centralisme, entre les dirigeants et les dirigés, entre certains travailleurs de l'Etat au style de travail bureaucratique et les masses populaires. Ce sont là aussi des contradictions au sein du peuple. D'une façon générale, les contradictions au sein du peuple reposent sur l'identité fondamentale des intérêts du peuple ². »

Les contradictions entre nous et nos ennemis sont des contradictions antagonistes. Les contradictions au sein du peuple travailleur sont non antagonistes, et les contradictions entre classe exploitée et classe exploiteuse présentent, outre leur aspect antagoniste, un aspect non antagoniste. Par exemple, les contradictions entre la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale sont des contradictions entre exploités et exploités ; elles sont certes de nature antagoniste. Cependant, dans les conditions concrètes de notre pays, les contradictions antagonistes entre ces deux classes peuvent se transformer en contradictions non antagonistes, car nous adoptons à l'égard de la bourgeoisie nationale une politique d'union, de critique et d'éducation, et elle, aussi, accepte une telle politique. Mais si ces contradictions ne sont pas réglées correctement, ou si la bourgeoisie nationale n'accepte pas notre politique d'union, de critique et d'éducation, dans ce cas les contradictions entre la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale peuvent devenir des

contradictions entre nous et nos ennemis.

Les deux types de contradictions sociales étant de nature différente, elles doivent être résolues par des méthodes différentes. En somme, il s'agit pour les contradictions au sein du peuple d'établir une claire distinction entre le vrai et le faux ; on ne peut résoudre ce type de contradiction que par des méthodes démocratiques, par la discussion, la persuasion et l'éducation, par la méthode « *unité-critique-unité* ³. » Tenter de résoudre les questions idéologiques et les questions portant sur la distinction entre le vrai et le faux par la contrainte est non seulement inefficace, mais nuisible. Pour les contradictions entre nous et nos ennemis, il s'agit d'établir une claire distinction entre nous et nos ennemis. Bien que cette question porte aussi sur le vrai et le faux, elle est cependant différente par sa nature des questions sur le vrai et le faux qui se posent au sein du peuple ; on ne peut la résoudre que par l'application de la dictature du prolétariat.

La théorie relative à la distinction des contradictions entre nous et nos ennemis et des contradictions au sein du peuple, et à la juste solution de ces deux types de contradictions, constitue un important développement apporté par notre grand dirigeant le président Mao à la philosophie marxiste et à la théorie marxiste sur la lutte de classes et la dictature du prolétariat. C'est une arme théorique pour la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat.

L'Etat est l'instrument de la dictature de classe, il est l'appareil de violence qui assure la domination d'une classe sur une autre. Lénine a indiqué : « *L'Etat est un organisme de domination de classe, un organisme d'oppression d'une classe par une autre* ¹. », « *c'est l'organisation de la violence destinée à mater une certaine classe* ². »

L'essence de L'Etat - l'oppression de classe - s'exprime pleinement dans sa fonction, qui en est la concrétisation ; la fonction de l'Etat est la tâche fondamentale et principale de l'Etat. Elle a deux aspects, intérieur et extérieur. Les rapports d'oppression de classe dans le pays sont l'expression de la fonction intérieure de l'Etat, et c'est là l'aspect principal de la fonction de l'Etat. Les rapports entre cet Etat et les autres Etats sont l'expression de la fonction extérieure de l'Etat ; c'est le prolongement et le complément de la politique intérieure de l'Etat. La différence de nature de l'Etat (l'Etat des classes exploiteuses et l'Etat socialiste du prolétariat) entraîne une différence fondamentale dans le contenu de classe de sa fonction. La fonction intérieure de tous les Etats des classes exploiteuses dans l'histoire consiste à préserver la domination économique et politique de ces classes, et à exercer une dictature sur l'ensemble du peuple travailleur. La fonction intérieure de l'Etat socialiste de dictature du prolétariat consiste à préserver les rapports économiques socialistes et les intérêts révolutionnaires du peuple travailleur, et à exercer une dictature sur les classes exploiteuses renversées. La fonction extérieure de l'Etat des classes exploiteuses est déterminée par la nature de celles-ci et elle consiste nécessairement à pratiquer une politique de pillage, d'asservissement et d'agression vis-à-vis de

1. MAO TSÉTOUNG, *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, Textes choisis, p. 469.

2. *Idem*, p. 470.

3. *Idem*, p. 475.

l'étranger, ou à s'unir aux forces réactionnaires de l'étranger pour exercer une domination sur le peuple de son propre pays. La fonction extérieure de l'Etat de dictature du prolétariat consiste à défendre l'indépendance, la souveraineté et l'intégrité du territoire de l'Etat socialiste, à s'opposer à l'impérialisme et au social-impérialisme ainsi qu'à toute agression et subversion de l'extérieur, à soutenir la lutte de libération de toutes les nations et tous les peuples opprimés.

La réalisation de la fonction de l'Etat est assurée par le pouvoir d'Etat. Le pouvoir d'Etat est une force par laquelle la classe dominante contraint les classes dominées à se soumettre à sa volonté. Cette force coercitive est formée d'un ensemble d'organes spéciaux, spécifiques, tels l'armée, la police, la justice et autres appareils de dictature. Lénine a dit : « *L'armée permanente et la police sont les principaux instruments de la force du pouvoir d'Etat* ³. » Le président Mao a dit : « *L'appareil d'Etat, qui comprend armée, police et justice, est l'instrument avec lequel une classe en opprime une autre. A l'égard des classes ennemies, c'est un instrument d'oppression ; c'est de la violence et non de la " bienveillance "* ⁴. »

Les classes dominantes peuvent adopter des formes d'organisation et de structure du pouvoir politique différentes (ainsi le système démocratique parlementaire et la dictature fasciste dans les Etats bourgeois, etc.) en fonction des changements survenus dans la situation de la lutte de classes et de leurs propres besoins. Mais quelle que soit la forme de pouvoir politique adoptée, il s'agit toujours de la dictature de la classe dominante. On ne doit pas confondre les deux questions de la structure politique et du régime d'Etat. Le président Mao a indiqué : la question du régime d'Etat « *se ramène à la position des diverses classes sociales dans l'Etat* » ;

la question de la structure politique « *c'est celle de savoir quelle est la structure du pouvoir politique, quelle forme une classe sociale déterminée entend donner à ses organes du pouvoir pour combattre ses ennemis et se défendre* ⁵. » Les thèses du président Mao sur le régime d'Etat et la structure politique sont d'une importance extrême pour reconnaître et dévoiler la nature de l'Etat des classes exploiteuses, pour critiquer la théorie bourgeoise et révisionniste de l'Etat.

L'Etat est une catégorie historique, il n'a pas existé de tout temps. Il est le produit et l'expression de contradictions de classes inconciliables. Lénine a indiqué : « *L'Etat surgit là, au moment et dans la mesure où, objectivement, les contradictions de classes ne peuvent être conciliées* ⁶. » L'Etat n'est pas non plus éternel : l'abolition des classes entraînera inévitablement sa disparition. Mais aucune classe dominante réactionnaire ne saurait quitter d'elle-même la scène de l'histoire, ni abandonner de bon gré le pouvoir politique ; la libération du prolétariat et du peuple opprimé doit passer par la révolution violente, abattre et détruire radicalement l'appareil d'Etat qui est aux mains des classes exploiteuses, afin de le remplacer par la dictature du prolétariat. La dictature du prolétariat est, dans l'histoire de l'humanité, un Etat d'un type nouveau et supérieur. Lorsque les classes seront totalement abolies grâce à la dictature du prolétariat et qu'on entrera dans la société communiste sans classe, alors seulement l'Etat « s'éteindra ». Mais dans toute la période historique du socialisme, tant qu'existent encore l'impérialisme et le social-impérialisme, tant qu'existent encore des réactionnaires et des classes à l'intérieur du pays, non seulement l'Etat ne saurait s'éteindre, mais il faut encore consolider l'appareil d'Etat de dictature du prolétariat.

Le problème de l'Etat a toujours été le point clé de toutes les questions et de tous les débats politiques. Les diverses absurdités fabriquées sur ce problème par les penseurs bourgeois et tous les opportunistes dans le mouvement ouvrier ont pour objectif de camoufler, d'effacer la nature réactionnaire de l'Etat des classes exploiteuses et d'attaquer la dictature du prolétariat. L'absurdité de l' « Etat du peuple tout entier » que prône la clique des révisionnistes soviétiques est précisément destinée à camoufler sa domination réactionnaire de type fasciste ; c'est une trahison éhontée de la théorie marxiste-léniniste sur l'Etat. Le renégat Lin Piao, brandissant le drapeau éculé de Confucius : « se modérer et en revenir aux rites », tentait de changer radicalement la ligne fondamentale du Parti et le système socialiste de notre pays, de renverser la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme ; il voulait faire de notre pays une colonie du social-impérialisme soviétique. Cependant, comme l'a enseigné le président Mao : « *Toute action rétrograde entraîne en définitive un résultat contraire à celui qu'escomptent ses instigateurs. Il n'y a pas d'exception à cela ni dans le passé ni dans le présent, ni chez nous ni à l'étranger* ? » La clique anti-parti de Lin Piao remontait le cours de l'histoire, et elle a de ce fait connu un échec honteux.

1. LÉNINE, *L'Etat et la révolution*, op. cit., tome 25, p. 425. (Pékin, ELE, p. 8).

2. *Idem*, p. 436. (Pékin, p. 29).

3. *Idem*, p. 421. (Pékin, p. 10).

4. MAO TSÉTOUNG, *De la dictature démocratique populaire*, *Œuvres choisies*, tome IV, p. 437.

5. MAO TSÉTOUNG, *La démocratie nouvelle*, *Œuvres choisies*, tome II, p. 376.

6. LÉNINE, *L'Etat et la révolution*, op. cit., tome 25, p. 419. (Pékin, ELE, p. 7).

7. MAO TSÉTOUNG, *Le régime constitutionnel de démocratie nouvelle*, *Œuvres choisies*, tome II, p. 445.

La révolution prolétarienne, c'est-à-dire exactement la révolution socialiste prolétarienne, est la révolution que mène l'ensemble du peuple travailleur sous la direction de la classe ouvrière (par l'intermédiaire du Parti communiste) et sur la base de l'alliance des ouvriers et des paysans, pour renverser la dictature de la bourgeoisie et le système capitaliste, établir la dictature du prolétariat et le système socialiste. Elle a pour objectif final l'abolition de tout système d'exploitation et de toute classe.

La révolution prolétarienne est l'aboutissement inéluctable du développement des contradictions de classes et de la lutte de classes entre prolétariat et bourgeoisie, c'est la forme suprême de ces contradictions et de cette lutte. Elle est l'unique voie juste par laquelle le prolétariat obtient la libération totale ; elle est aussi l'exigence objective des lois du développement de la société. Marx a indiqué : « *Les révolutions sont les locomotives de l'histoire* ¹. » La question fondamentale de la révolution est celle du pouvoir d'Etat. Le passage de celui-ci des mains d'une classe à celles d'une autre classe est le critère premier et fondamental d'une révolution. Toutes les luttes révolutionnaires dans le monde ont pour but la prise du pouvoir politique, et son renforcement ; et dans sa lutte à mort contre les forces révolutionnaires, la contre-révolution a toujours pour but de préserver ou de restaurer son pouvoir politique. La question la plus fondamentale et la tâche historique de la révolution prolétarienne est de briser complètement la machine d'Etat de la bourgeoisie, d'établir la dictature du prolétariat ; d'abolir la propriété privée des moyens de production, d'établir et de développer la propriété publique socialiste, de libérer et dévelop-

per les forces productives, d'éliminer les classes exploiteuses ainsi que leur influence politique et idéologique, et aussi la force de l'habitude chez les petits producteurs ; de faire totalement disparaître les classes et toutes les conditions de leur existence, pour finalement réaliser le communisme.

L'histoire prouve qu'aucune classe dominante réactionnaire, sans exception, ne saurait se retirer d'elle-même de la scène de l'histoire, et qu'en aucun cas elle ne cédera de bon gré le pouvoir. Encore moins la bourgeoisie moderne, qui jouit du contrôle d'une énorme machine bureaucratique et militaire. Afin d'assurer sa domination réactionnaire, elle utilise toujours en premier lieu la violence contre-révolutionnaire pour faire éclater la guerre civile et réprimer avec les armes le prolétariat et le mouvement ouvrier. C'est pourquoi, dès lors que la bourgeoisie tient dans ses mains le pouvoir d'Etat, il est impossible de « dépouiller les spoliés » par des moyens pacifiques. Le prétendu « passage pacifique » n'est qu'un mensonge des opportunistes destiné à tromper la confiance des hommes, il est absolument inapplicable. Lénine a dit : « *Aucune grande révolution dans l'histoire ne s'est encore passée de la guerre civile, sans laquelle aucun marxiste sérieux n'a conçu le passage du capitalisme au socialisme* ². » Pour garantir la victoire totale de la révolution prolétarienne, le prolétariat et le peuple travailleur doivent entreprendre une révolution violente, prendre le pouvoir par la lutte armée, briser, détruire complètement la machine d'Etat bourgeoise pour établir la dictature du prolétariat. Marx a dit : « *En effet, la force est l'accoucheuse de toute vieille société en travail* ³. » Le président Mao a aussi indiqué : « *La tâche centrale et la forme suprême de la révolution, c'est la conquête du pouvoir par la lutte armée, c'est résoudre le problème par la guerre* ⁴. »

« *Le pouvoir est au bout du fusil* ⁵. » L'expérience historique de la révolution prolétarienne dans notre pays prouve qu'au cours de la lutte révolutionnaire pour vaincre la bourgeoisie, le prolétariat doit être dirigé par un parti armé du marxisme-léninisme, il doit avoir une ligne révolutionnaire prolétarienne qui unit la vérité universelle du marxisme-léninisme à la pratique concrète de la révolution dans notre pays. Le prolétariat doit unir toutes les forces susceptibles d'être unies et former un front uni révolutionnaire, large, basé sur l'alliance des ouvriers et des paysans. Le président Mao a dit : «... le front uni, la lutte armée et l'édification du Parti sont nos trois "armes magiques", les trois armes principales pour vaincre l'ennemi dans la révolution chinoise ⁶. »

La révolution prolétarienne est la révolution la plus profonde, la plus vaste et la plus radicale de l'histoire. Ses différences fondamentales avec la révolution bourgeoise sont les suivantes : la révolution bourgeoise débute généralement lorsque les formes de l'économie capitaliste sont déjà en place, la révolution prolétarienne se produit alors qu'il n'existe pas de formes toutes prêtes de l'économie socialiste ; la révolution bourgeoise est en général achevée avec la prise du pouvoir, la prise du pouvoir par le prolétariat n'est que le commencement de la révolution ; la révolution bourgeoise consiste en ce qu'une classe exploiteuse remplace une autre classe exploiteuse pour se saisir du pouvoir, et elle n'a pas à briser l'ancien appareil d'Etat, alors que la révolution prolétarienne a pour objectif de renverser la domination de toutes les classes exploiteuses, et elle doit briser radicalement l'ancien appareil d'Etat ; après la prise du pouvoir, la bourgeoisie se transforme nécessairement en oppresseur de la multitude des masses

travailleuses exploitées, alors que la révolution prolétarienne peut, et de plus doit permettre aux larges masses laborieuses de nouer et renforcer leur alliance avec le prolétariat.

En ce qui concerne la révolution prolétarienne, la prise du pouvoir ne représente que le premier pas d'une longue marche de dix mille li. L'expérience historique de la dictature du prolétariat montre que la société socialiste s'étend sur une période historique assez longue, au cours de laquelle les classes, les contradictions de classes et la lutte de classes continuent d'exister, de même que la lutte entre les deux voies, socialiste et capitaliste, de même que le danger d'une restauration du capitalisme. La menace de la subversion et de l'agression de la part de l'impérialisme et du social-impérialisme demeure. La lutte de classes dans la société se reflète nécessairement à l'intérieur du Parti. Les ennemis de classe, à l'intérieur et à l'extérieur du pays, recherchent toujours des agents au sein du Parti afin de changer du dedans sa ligne révolutionnaire prolétarienne, de renverser la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme. C'est pourquoi pendant la période historique du socialisme, la lutte de classes demeure difficile, complexe, longue, sujette à des vicissitudes, et par moments elle est même très aiguë. La lutte entre prolétariat et bourgeoisie, voies socialiste et capitaliste, ligne révolutionnaire prolétarienne et ligne révisionniste, ne pourra se résoudre qu'après une très longue période. Pour renforcer et développer le socialisme, prévenir une restauration capitaliste et finalement réaliser le communisme, il faut constamment affermir et renforcer la dictature du prolétariat et poursuivre résolument la révolution dans les conditions de la dictature du prolétariat. Il faut mener à fond la révolution socialiste sur les fronts économique, politique et idéologique.

Dans notre pays, la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne est précisément une grande révolution politique, dans les conditions du socialisme, par laquelle le prolétariat combat la bourgeoisie et toutes les classes exploiteuses, renforce sa dictature et prévient une restauration du capitalisme. Le rénégat et traître à la nation Lin Piao tentait, en attaquant de façon criminelle cette grande révolution, de faire revenir l'histoire en arrière. Ceci prouve par la négative que la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne était tout à fait indispensable et on ne peut plus opportune. Il faudra encore de nombreuses révolutions comme celle-ci dans l'avenir.

Le président Mao nous a enseigné : « *La justesse de la ligne idéologique et politique est déterminante en tout ?* ». » Quand la ligne du Parti est juste on a tout, on peut trouver des hommes et des fusils si on en n'a pas, on peut prendre le pouvoir si on ne l'a pas. Quand la ligne n'est pas juste, on peut encore perdre ce qu'on a. Il en est ainsi de l'expérience historique de notre Parti, comme de celle du mouvement communiste international depuis Marx.

Les révolutions prolétariennes ont toujours un caractère international, elles se soutiennent mutuellement. La victoire finale d'un pays socialiste nécessite bien sûr les efforts du prolétariat et des masses populaires de ce pays ; mais elle demande aussi la victoire de la révolution mondiale, l'abolition du système d'exploitation de l'homme par l'homme sur toute la surface du globe, afin que l'humanité tout entière soit libérée. C'est pourquoi nous devons appliquer les grands appels du marxisme-léninisme : « Prolétaires de tous les pays unissez-vous », « Prolétariats de tous les pays, peuples et nations opprimés, unissez-vous » ; nous devons lutter pour que la révo-

lution prolétarienne soit victorieuse dans le monde entier !

1. MARX (K.), *Les luttes de classes en France, 1848-1850*, Paris, 1974, Ed. Sociales, p. 140.

2. LÉNINE, *Paroles prophétiques*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 27, p. 528.

3. MARX (K.), *Le Capital*, op. cit., Livre I, tome III, p. 193.

4. MAO TSÉTOUNG, *Problèmes de la guerre et de la stratégie*, Œuvres choisies, tome II, p. 235 et 241.

5. *Idem*, p. 241.

6. MAO TSÉTOUNG, *Pour la parution de la revue « Le communiste »*, Œuvres choisies, tome II, p. 308.

7. MAO TSÉTOUNG, in *Le Dixième Congrès du Parti communiste chinois*, op. cit., p. 57-58.

La dictature du prolétariat est la dictature exercée par le pouvoir révolutionnaire, dirigé par la classe ouvrière (par l'intermédiaire du Parti communiste) et ayant pour base l'alliance des ouvriers et des paysans, sur les classes exploiteuses, les réactionnaires et les éléments qui s'opposent à la révolution socialiste et sapent l'édification socialiste ; « *c'est une arme puissante pour préserver la victoire de la révolution populaire et s'opposer aux complots fomentés par les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur pour reprendre le pouvoir* ¹. »

La dictature du prolétariat est établie par le prolétariat, grâce à la guerre révolutionnaire, et repose sur la destruction radicale de l'appareil d'Etat bourgeois ; c'est la dictature la plus avancée de l'histoire de l'humanité, et c'en est aussi l'ultime. Elle est fondamentalement contraire à la dictature de toutes les classes exploiteuses, car elle consiste à appliquer la démocratie au sein du peuple, et la dictature sur les ennemis du peuple. C'est l'instrument de violence et d'oppression qu'utilisent les masses laborieuses sur les exploiteurs, la majorité sur la minorité. La dictature du prolétariat est l'union de ces deux aspects : démocratie au sein du peuple et dictature sur les réactionnaires.

Dans notre pays, la dictature démocratique populaire est, dans son essence, la dictature du prolétariat. Le président Mao a indiqué : « *Notre Etat a pour régime la dictature démocratique populaire dirigée par la classe ouvrière et fondée sur l'alliance des ouvriers et des paysans. Quelles sont les fonctions de cette dictature ? Sa première fonction est d'exercer la répression, à l'intérieur du pays, sur les classes et les éléments réactionnaires ainsi que sur*

les exploiteurs qui s'opposent à la révolution socialiste, sur ceux qui sapent l'édification socialiste, c'est-à-dire de résoudre les contradictions entre nous et nos ennemis à l'intérieur du pays... La dictature a une deuxième fonction, celle de défendre notre pays contre les activités subversives et les agressions éventuelles des ennemis du dehors. Dans ce cas, la dictature a pour tâche de résoudre sur le plan extérieur les contradictions entre nous et nos ennemis. Le but de la dictature est de protéger le peuple tout entier dans le travail paisible qu'il poursuit pour transformer la Chine en un pays socialiste doté d'une industrie, d'une agriculture, d'une science et d'une culture modernes ². »

Le prolétariat doit libérer l'humanité entière pour finalement se libérer lui-même. A l'intérieur du pays, la tâche historique plus profonde, plus immense, de la dictature du prolétariat consiste principalement à supprimer toutes les classes exploiteuses, à largement développer l'économie socialiste, élever la conscience communiste des masses populaires, à éliminer les différences entre le système de la propriété d'Etat et le système de la propriété collective, tous deux socialistes, entre ouvriers et paysans, ville et campagne, travail intellectuel et travail manuel ; à extirper toute possibilité d'apparition de classes et de restauration du capitalisme, et à préparer les conditions pour la réalisation de la société communiste où est appliqué « de chacun selon ses possibilités, à chacun selon ses besoins ». A l'extérieur du pays, sa tâche consiste principalement à prévenir l'agression (y compris l'ingérence armée et les activités de sape par des moyens pacifiques) de l'impérialisme et du social-impérialisme, à soutenir la révolution mondiale, jusqu'à ce que les peuples de tous les

pays mettent finalement un terme à l'impérialisme, au capitalisme, et à tout système d'exploitation. C'est pourquoi Lénine a indiqué : « *La dictature du prolétariat n'est pas la fin de la lutte de classes ; c'est sa continuation sous des formes nouvelles. La dictature du prolétariat, c'est la lutte de classe du prolétariat victorieux qui a pris en main le pouvoir politique, contre la bourgeoisie vaincue, mais non anéantie, non disparue qui, loin d'avoir cessé de résister, a intensifié sa résistance* »³. »

Le grand Lénine a dit que la dictature du prolétariat est « *une formule brève, nette, précise et frappante* »⁴. » que Marx a tirée du bilan des expériences révolutionnaires dans l'histoire. Il a indiqué : « *Celui-là seul est un marxiste qui étend la reconnaissance de la lutte des classes jusqu'à la reconnaissance de la dictature du prolétariat. C'est ce qui distingue foncièrement le marxiste du vulgaire petit (et aussi grand) bourgeois. C'est avec cette pierre de touche qu'il faut éprouver la compréhension et la reconnaissance effectives du marxisme* »⁵. » L'expérience historique du mouvement communiste international prouve que tous les opportunistes se révèlent en reniant la dictature du prolétariat et en s'y opposant. L'Etat du peuple tout entier prôné par la clique rénégate du révisionnisme soviétique n'est rien d'autre qu'un prétexte pour le changement de la dictature du prolétariat en Etat de dictature fasciste. Le traître Lin Piao, ainsi que tous les réactionnaires qui vont à leur perte, vénérat le confucianisme et s'opposait au lègisme, il attaquait Ts' in Che Huang et propageait la « vertu », la « bienveillance », la « loyauté » et l' « indulgence » de Confucius et de Mencius ; il proclamait l'absurdité selon laquelle « ceux qui pratiquent la vertu s'élèvent, ceux qui emploient la force périsent » pour attaquer la dictature

du prolétariat, et il reprenait les maximes de Confucius : « se modérer et en revenir aux rites », « faire renaître les Etats éteints, rétablir dans leurs privilèges héréditaires les familles nobles déchues, rappeler à de hautes fonctions ceux qui ont dû rentrer dans l'ombre ». Son but ignoble était de s'emparer du pouvoir dans le Parti, de restaurer le capitalisme ; il voulait remettre à l'honneur les propriétaires fonciers et la bourgeoisie que notre Parti, notre armée et notre peuple, sous la direction du président Mao, ont eux-mêmes renversés, et ainsi exercer une dictature fasciste, féodale et compradore.

La théorie de la dictature du prolétariat est l'essence du marxisme. Au cours de la grande lutte de la révolution prolétarienne et de l'édification socialiste qu'il a dirigée, dans la lutte contre toutes les sortes d'opportunisme, de révisionnisme, à l'intérieur et à l'extérieur du pays, le président Mao a tiré le bilan de l'expérience historique de la dictature du prolétariat. Il a repris, défendu et développé la théorie marxiste-léniniste sur la dictature du prolétariat, et formulé l'importante théorie de la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat. Le président Mao a résolu sur les plans théorique et pratique la plus grande question posée à notre époque dans le mouvement communiste international : la consolidation de la dictature du prolétariat et la prévention d'une restauration capitaliste. La société socialiste s'étend sur une assez longue période historique au cours de laquelle continuent d'exister les classes, les contradictions de classes et la lutte de classes, de même que la lutte entre la voie socialiste et la voie capitaliste, de même que le danger d'une restauration du capitalisme et aussi la menace de subversion et d'agression de la part de l'impérialisme et du social-impérialisme. C'est

pourquoi la révolution socialiste sur le seul front économique (sur la question du système de propriété des moyens de production) est insuffisante, et de plus n'est pas solide ; il faut mener à fond la révolution socialiste sur les fronts politique et idéologique. Dans ces domaines, la question de savoir qui l'emportera dans la lutte entre socialisme et capitalisme demandera encore une très longue période avant d'être résolue. Au cours de la période historique du socialisme, il est nécessaire de maintenir la dictature du prolétariat, de maintenir la continuation de la révolution sous cette dictature. Il faut exercer une dictature intégrale sur la bourgeoisie dans le domaine de la superstructure, y compris tous les domaines culturels. Dans notre pays, déclenchée et dirigée par le président Mao en personne, la « Grande Révolution Culturelle Proletarienne est tout à fait indispensable et on ne peut plus opportune pour consolider la dictature du prolétariat, prévenir la restauration du capitalisme et édifier le socialisme » Le président Mao nous a enseigné : « La justesse de la ligne idéologique et politique est déterminante en tout ⁶. » Nous devons mener à fond la lutte entre les deux classes, entre les deux voies, entre les deux lignes, et ceci jusqu'à la réalisation complète du communisme.

1. MAO TSÉTOUNG, *Discours d'ouverture de la 1^{re} session plénière de la Conférence consultative politique du peuple chinois*, 21 septembre 1949.

2. MAO TSÉTOUNG, *De la juste solution des contradictions au sein du peuple*, Textes choisis, p. 471-472.

3. LÉNINE, *Préface à l'édition du discours « Comment on trompe le peuple avec les mots d'ordre de liberté et d'égalité »*, *op. cit.*, tome 29, p. 275.

4. LÉNINE, *Les tâches immédiates du pouvoir des Soviets*, *Œuvres*, Paris-Moscou, tome 27, p. 275.

5. LÉNINE, *L'Etat et la révolution*, *op. cit.*, tome 25, p. 445. (Pékin, ELE, p. 41).

6. MAO TSÉTOUNG, *in Le Dixième Congrès du Parti communiste chinois*, *op. cit.*, p. 49.

7. *Idem*, p. 18.

L'opportunisme est un courant de pensée anti-marxiste au sein du mouvement ouvrier. Lénine a indiqué : « *Les opportunistes sont, objectivement, un détachement politique de la bourgeoisie, le canal par lequel elle exerce son influence, ses agents au sein du mouvement ouvrier* ¹. »

L'opportunisme se manifeste comme opportunisme de droite ou « de gauche ». « *L'opportunisme de droite [a] précisément pour caractéristique d'amener le prolétariat à se conformer aux intérêts égoïstes de la bourgeoisie et de son parti politique* ² ». Au cours de la lutte révolutionnaire, surestimer les forces de l'ennemi, ne pas s'efforcer de mobiliser et d'organiser les masses pour lutter, ne pas saisir les occasions, et, lorsque la lutte de classes s'aiguise, être pessimiste et sans espoir, reculer et battre en retraite jusqu'à même trahir la révolution, etc., telles sont les manifestations de l'opportunisme de droite. Le révisionnisme, qui nie les principes fondamentaux du marxisme ainsi que sa vérité universelle, est précisément de l'opportunisme de droite. Dans les conditions de la dictature du prolétariat, l'objectif contre-révolutionnaire du révisionnisme consiste à s'emparer du pouvoir suprême dans le Parti et dans l'Etat, afin de modifier foncièrement la ligne fondamentale et la politique du parti du prolétariat pour toute la période historique du socialisme, de sorte que le parti marxiste-léniniste devienne un parti fasciste révisionniste, pour renverser la dictature du prolétariat et restaurer le capitalisme (voir *révisionnisme*). L'opportunisme « de gauche » est le fait des phrases « de gauche ». « *Leurs idées s'aventurent au-delà d'une étape de développement déterminée du processus objectif : les uns prennent leurs fantaisies pour des réalités, d'autres essaient de réaliser de force, dans le*

présent, des idéaux qui ne sont réalisables que dans l'avenir; leurs idées, coupées de la pratique actuelle de la majorité des gens, coupées de la réalité actuelle, se traduisent dans l'action par l'aventurisme ³. » L'origine de classe tant de l'opportunisme de droite que de celui « de gauche » est l'expression sur le plan politique des idées de la bourgeoisie. Sur le plan de la connaissance, leur origine a pour caractéristique la rupture entre le subjectif et l'objectif, entre la connaissance et la pratique. Ils sont l'un et l'autre opposés au marxisme-léninisme. C'est pourquoi, dans des conditions déterminées, ils peuvent se convertir l'un en l'autre et créer de graves préjudices à la cause de la révolution prolétarienne. Actuellement le danger principal est l'opportunisme de droite, c'est-à-dire le révisionnisme. « *Une tâche importante nous incombe sur le front idéologique, celle de développer la critique contre le révisionnisme* ⁴. »

L'histoire du développement du marxisme-léninisme n'est autre que celle de sa lutte contre tous les opportunistes et de sa victoire sur eux. L'histoire de cette lutte prouve qu'une ligne révolutionnaire authentique, prolétarienne, ne saurait apparaître d'elle-même, paisiblement; au contraire, c'est dans la lutte qu'elle naît et se développe. Elle doit combattre à la fois l'opportunisme « de gauche » et aussi l'opportunisme de droite. Il n'y a aucune place pour la conciliation sur les questions de ligne. Si elle ne lutte pas contre ces tendances nuisibles qui portent préjudice à la révolution, si elle ne les surmonte pas totalement, une ligne juste ne peut alors s'affermir, et la victoire de la révolution est impossible.

En dressant le bilan de l'expérience des dix luttes de lignes au sein de notre Parti, et en particulier de celle qui a écrasé la clique anti-parti de Lin Piao, le président Mao a formulé les trois

principes fondamentaux suivants : « *Il faut pratiquer le marxisme et non le révisionnisme ; travailler à l'unité et non à la scission ; faire preuve de franchise et de droiture, et ne pas tramer complots et intrigues* »⁵. Tel est le critère qui distingue une ligne juste d'une ligne erronée.

Les chefs de file des lignes opportunistes qui se sont succédés dans l'histoire sont tous sans exception des comploteurs et des arrivistes ; ce sont tous des représentants de la bourgeoisie infiltrés dans le parti du prolétariat. Leur nature de classe réactionnaire, leur style de travail hypocrite et leur conception du monde réactionnaire obstinée, déterminent le fait qu'ils sont toujours et jusqu'au bout des ennemis du parti du prolétariat et de la cause révolutionnaire. Ils sont les ennemis les plus farouches du marxisme-léninisme.

Le président Mao nous a enseigné : « *La justesse de la ligne idéologique et politique est déterminante en tout* »⁶. La critique de Lin Piao et de Confucius, déclenchée et dirigée par le président Mao en personne, est une lutte politique et idéologique dans le domaine de la superstructure, où le marxisme l'emporte sur le révisionnisme, le prolétariat sur la bourgeoisie. Elle est d'une très grande importance pour repousser les attaques frénétiques de la bourgeoisie contre la Grande Révolution Culturelle Proletarienne, consolider et développer les acquis immenses de cette révolution, et maintenir la ligne fondamentale du Parti. C'est pourquoi si l'on veut préserver la pureté du marxisme-léninisme et remporter la victoire complète de la révolution prolétarienne, il est nécessaire de persévérer dans la ligne révolutionnaire marxiste-léniniste, de maintenir les trois principes fondamentaux formulés par le président Mao, de faire rayonner l'esprit intrépide d'aller à contre-courant, de critiquer à fond le

révisionnisme et de lutter jusqu'au bout contre toutes les variétés d'opportunisme.

1. LÉNINE, *La faillite de la II^e Internationale*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 21, p. 253.

2. MAO TSÉTOUNG, *Pour la parution de la revue « Le communiste »*, Œuvres choisies, tome II, p. 310.

3. MAO TSÉTOUNG, *De la pratique*, Œuvres choisies, tome I, p. 342-343.

4. MAO TSÉTOUNG, *Intervention à la Conférence nationale du Parti communiste chinois sur le travail de propagande*, Textes choisis, p. 539.

5. MAO TSÉTOUNG, *In Le Dixième Congrès du Parti communiste chinois*, op. cit., p. 18.

6. *Idem*, p. 18.

Le révisionnisme est un courant de pensée bourgeois au sein du mouvement ouvrier international ; c'est une forme d'opportunisme qui brandit le drapeau marxiste pour combattre le marxisme. Le président Mao a indiqué : « *Nier les principes fondamentaux du marxisme et nier sa vérité universelle, c'est du révisionnisme* ¹. »

Le révisionnisme est un phénomène international apparu après la victoire du marxisme sur toutes les formes d'opportunisme qui s'opposaient ouvertement à lui. Comme l'a indiqué Lénine : « *La dialectique de l'histoire est telle que la victoire du marxisme en matière de théorie oblige ses ennemis à se déguiser en marxistes. Le libéralisme, pourri à l'intérieur, tente de reprendre vie sous la forme de l'opportunisme socialiste* ². » Le premier chef de file révisionniste fut Bernstein (1850-1932), membre du parti social-démocrate allemand. Bernstein « *fit le plus de bruit et donna l'expression la plus complète des rectifications apportées à Marx, de la révision de Marx, du révisionnisme* ³ ». C'est pourquoi le révisionnisme est aussi appelé « doctrine de Bernstein ».

Le support social du révisionnisme est l'« aristocratie ouvrière » achetée par les capitalistes. On appelle communément révisionnisme ancien celui de la II^e Internationale représenté par Bernstein et Kautsky (1854-1938). Après la mort d'Engels, cette bande de traîtres au prolétariat prit le contrôle du pouvoir dirigeant de la II^e Internationale ; pour répondre aux besoins de la bourgeoisie, ils se sont acharnés à saboter le mouvement ouvrier international, ils ont attaqué et altéré avec perfidie le marxisme. Ils prétendaient que les principes révolutionnaires du marxisme étaient déjà « dépassés » : « *Du marxisme, Kautsky prend ce qui est recevable pour les libéraux, pour la bourgeoisie (criti-*

que du Moyen Age, rôle historiquement progressiste du capitalisme en général et de la démocratie capitaliste en particulier) ; il rejette, il passe sous silence, il estompe ce qui, dans le marxisme, est irrecevable pour la bourgeoisie (violence révolutionnaire du prolétariat contre la bourgeoisie, pour l'anéantissement de cette dernière.) ⁴ » Les révisionnistes de la II^e Internationale ont attaqué et révisé intégralement le marxisme. Du point de vue philosophique, ils ont substitué le néo-kantisme et autres philosophies réactionnaires bourgeoises au matérialisme dialectique et au matérialisme historique, l'évolutionnisme vulgaire à la dialectique révolutionnaire. Du point de vue de l'économie politique, ils ont révisé la théorie marxiste de la plus-value, nié les contradictions fondamentales du capitalisme et la loi objective de son écroulement inéluctable ; ils ont camouflé l'essence de l'impérialisme ainsi que ses profondes contradictions à l'aide de l'absurdité de « l'ultra impérialisme ». Du point de vue politique, ils ont révisé la théorie marxiste de la lutte de classes et de la dictature du prolétariat en propageant la « collaboration de classe », le « passage pacifique » et autres absurdités ; ils se sont opposés à la révolution violente et à la dictature du prolétariat. Leur programme réactionnaire avancé par Bernstein, à savoir : « le but final n'est rien, le mouvement est tout », exprime parfaitement la véritable nature du révisionnisme. Pendant la Première Guerre mondiale impérialiste, ils ont publiquement formulé le mot d'ordre social-chauvin de « défense de la patrie », se plaçant ainsi complètement sur la position de la bourgeoisie ; ils se sont directement rendus à la politique bourgeoise en se faisant les défenseurs de la guerre coloniale et de l'agression impérialiste. Tout ceci a parfaitement mis à nu leur hideux visage de réné-

gats. Le grand Lénine a fermement critiqué et combattu cette bande de traîtres, de sorte que le révisionnisme de la II^e Internationale est tombé dans une faillite complète sur les plans idéologique et politique. Lénine a ainsi défendu et développé le marxisme.

La clique des rénégats du révisionnisme soviétique a tout à fait repris l'accoutrement de l'ancien révisionnisme de la II^e Internationale. Ces rénégats ont, de façon encore plus évidente et plus ouverte, altéré et attaqué le marxisme-léninisme, afin de répondre aux besoins de l'impérialisme, d'assurer leur propre domination réactionnaire, et de régner en maîtres sur le monde. Ils se sont en outre servi d'un appareil d'Etat réactionnaire dont ils avaient pris le pouvoir pour appliquer avec frénésie une politique révisionniste, sociale-impérialiste, et saper ainsi le mouvement communiste international et la lutte révolutionnaire des peuples du monde; pour ces derniers, la clique rénégate du révisionnisme soviétique représente à l'heure actuelle le danger le plus grand.

Après que Khrouchtchev, Brejnev, aient complété pour usurper le pouvoir suprême dans le parti, le gouvernement et l'armée en Union soviétique, une bourgeoisie monopoliste bureaucratique de type nouveau s'est rapidement développée en spoliant le peuple par tous les moyens. Ils ont transformé la dictature du prolétariat en dictature bourgeoise fasciste, le système de propriété d'Etat socialiste en système de propriété capitaliste monopoliste d'Etat, l'économie socialiste en économie capitaliste, et en économie capitaliste d'Etat: ils ont intégralement restauré le capitalisme en Union soviétique, faisant à nouveau de celle-ci « la prison des peuples de toutes les nationalités ». Les rénégats du révisionnisme soviétique sont les nouveaux Tsars qui dominent le peu-

ple. Le président Mao a indiqué: « *Le révisionnisme au pouvoir c'est la bourgeoisie au pouvoir* ⁵. » « *En Union soviétique, à l'heure actuelle, c'est la dictature de la bourgeoisie, celle de la grande bourgeoisie, une dictature de type fasciste allemand, une dictature de type hitlérien* ⁶. »

Afin d'accaparer davantage de richesses, cette bourgeoisie monopoliste bureaucratique de type nouveau a détourné la cible de la lutte que mène contre elle le peuple d'Union soviétique, en appliquant sans retenue une politique d'agression et d'expansion; elle a suivi les traces des anciens Tsars, elle a transformé un Etat socialiste en Etat social-impérialiste. Tout comme l'a indiqué Lénine, « *socialisme en paroles, impérialisme dans les faits*, transformation de l'opportunisme en impérialisme ⁷. »

A l'heure actuelle, le révisionnisme soviétique et l'impérialisme américain sont les deux hégémonismes du monde. Ils sont à la fois en lutte et en collusion. La collaboration prépare une lutte plus grande encore. Leur lutte est absolue, prolongée; leur collaboration est relative, temporaire. Ces deux hégémonismes sont la source de l'instabilité dans le monde. Comparé aux pays impérialistes classiques, le social-impérialisme du révisionnisme soviétique est beaucoup plus trompeur, il est donc plus dangereux.

Le président Mao a indiqué: « *L'Union soviétique était le premier Etat socialiste, et le Parti communiste de l'Union soviétique, le parti créé par Lénine. Bien que la direction du parti et de l'Etat soviétique soit à présent usurpée par des révisionnistes, je conseille aux camarades d'avoir la ferme confiance que les larges masses du peuple soviétique, des membres du parti et des cadres sont bons et veulent la révolution, et que la domination du révisionnisme ne sera pas longue* ⁸. »

En Chine, la ligne politique appli-

quée par les individus comme Liou Chao-chi, Lin Piao, est aussi de bout en bout une ligne révisionniste contre-révolutionnaire, une ligne d'extrême droite de restauration et de retour en arrière. Après la chute de la clique rénégate de Liou Chao-chi, la clique anti-parti de Lin Piao a surgi en poursuivant le combat contre le prolétariat. Ils pratiquaient le révisionnisme et non le marxisme ; ils travaillaient à la scission et non à l'unité ; ils tramaient complots et intrigues, et ne faisaient pas preuve de franchise et de droiture. Ils trahissaient le Parti et l'Etat, devenant ainsi des traîtres et des rénégats. Lin Piao, cet arriviste bourgeois, ce comploteur, cet individu à double face, ce rénégat et traître à la nation, comme tous les réactionnaires de l'histoire qui vont à leur perte, vénérât Confucius et s'opposait au légisme, il attaquait Ts' in Che Huang ; il avait pris le confucianisme comme arme idéologique réactionnaire pour usurper le pouvoir dans le Parti par un complot, et restaurer le capitalisme.

L'idéologie réactionnaire du confucianisme est une source importante du révisionnisme de Lin Piao. En attaquant frénétiquement la Grande Révolution Culturelle Prolétarienne, la clique anti-parti de Lin Piao tentait de faire revenir l'histoire en arrière. Ils brandissaient le drapeau éculé de Confucius, « se modérer et en revenir aux rites », dans le but suivant : à l'intérieur du pays, remettre à l'honneur les propriétaires fonciers et la bourgeoisie que notre Parti, notre armée et notre peuple ont eux-mêmes renversés, sous la direction du président Mao, pour exercer une dictature fasciste, féodale et compradore ; sur le plan international, capituler face au social-impérialisme soviétique, s'allier aux impérialistes, aux révisionnistes et aux réactionnaires pour combattre la Chine, le communisme et la révolution. Leur but ignoble était

d'usurper le pouvoir suprême dans le Parti et dans l'Etat, de s'écarter radicalement de la ligne du IX^e Congrès pour changer quant au fond la ligne fondamentale et la politique du Parti pour l'ensemble de la période historique du socialisme. De parti marxiste-léniniste, le Parti communiste chinois serait devenu un parti fasciste révisionniste ; ils auraient renversé la dictature du prolétariat et restauré le capitalisme.

Le président Mao a indiqué : « *Le révisionnisme est une forme de l'idéologie bourgeoise. Les révisionnistes effacent la différence entre le socialisme et le capitalisme, entre la dictature du prolétariat et celle de la bourgeoisie. Ce qu'ils préconisent est en fait non pas la ligne socialiste, mais la ligne capitaliste. Dans les circonstances présentes, le révisionnisme est encore plus nuisible que le dogmatisme. Une tâche importante nous incombe sur le front idéologique, celle de développer la critique contre le révisionnisme* ». »

L'anarchisme est une idéologie réactionnaire petite bourgeoise qui nie tout pouvoir d'Etat ainsi que la lutte de classes.

Les caractéristiques fondamentales des absurdités de l'anarchisme sont les suivantes : opposition à tout Etat et tout pouvoir politique, à tout pouvoir et toute autorité, exaltation de la démocratie illimitée et de la liberté absolue. L'anarchisme s'oppose fondamentalement à ce que le prolétariat crée son propre parti et à ce que ce parti mobilise les masses pour mener une lutte politique organisée et dirigée ; il s'oppose à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat. De façon absurde, les anarchistes estiment que l'Etat est la « racine du mal » qui produit le système de propriété privée et l'oppression ; que tout pouvoir sans exception est une chose abominable qui « assassine l'intelligence et l'esprit de l'humanité ». Ils proposent de supprimer l'Etat en vingt quatre heures pour réaliser la société qu'ils prônent, société « sans ordres, ni pouvoir, ni soumission, ni contrainte, société de la liberté absolue » dans laquelle « on fait ce qu'on veut, on pense ce qu'on veut ».

Parmi les principaux représentants de l'anarchisme, citons entre autres l'Allemand Stirner (1806-1856), le Français Proudhon (1809-1865), les Russes Bakounine (1814-1876) et Kropotkine (1842-1921).

Stirner est un des premiers individualistes anarchistes. Dans ses écrits, dont *l'Unique et sa propriété*, il prône une idéologie anarchiste à l'extrême. Il dit : « Pour moi, il n'est rien au-dessus de moi... Je déclare la guerre à tout Etat, fut-il le plus démocratique ».

Proudhon est un sociologue et un économiste de la petite bourgeoisie française ; il a souvent été appelé le « père de l'anarchisme ». Il présente

1. MAO TSÉTOUNG, *Intervention à la Conférence nationale du Parti communiste chinois sur le travail de propagande, Textes choisis*, p. 539.

2. LÉNINE, *Les destinées historiques de la doctrine de Karl Marx, Œuvres*, Paris-Moscou, tome 18, p. 608.

3. LÉNINE, *Marxisme et révisionnisme, op. cit.*, tome 15, p. 18.

4. LÉNINE, *La révolution prolétarienne et le renégat Kautsky, Œuvres*, Paris-Moscou, tome 28, p. 251. (Pékin, 1966, ELE, p. 19).

5. MAO TSÉTOUNG, *in Léninisme ou social impérialisme ?*, Pékin, 1970, ELE, p. 15. Note 14 : Déclaration du Président Mao lors d'un entretien, août 1964.

6. *Ibidem*. Note 15 : Déclaration du Président Mao lors d'un entretien, 11 mai 1964.

7. LÉNINE, *Les tâches de la III^e Internationale, Œuvres*, Paris-Moscou, tome 29, p. 507.

8. MAO TSÉTOUNG, *in Léninisme ou social impérialisme ? op. cit.*, p. 59. Note 61 : Intervention du Président Mao à la réunion de travail élargie du Comité central du Parti communiste chinois, 30 janvier 1962.

9. MAO TSÉTOUNG, *Intervention à la Conférence nationale du Parti communiste chinois sur le travail de propagande, Textes choisis*, p. 539.

un système complet des idées anarchistes, dont le centre est l'opposition à la révolution violente, la transformation du système capitaliste en « socialisme » au moyen de réformes économiques pacifiques, la suppression de l'Etat et l'établissement d'une société anarchiste. De là, Proudhon s'oppose à la fondation d'un parti politique des ouvriers, à l'organisation des syndicats et des grèves, à la dictature du prolétariat. Proudhon a dit : « nous réaliserons l'anarchisme », « chacun ne s'occupe que de lui-même »; et il s'est écrié : « ni parti, ni pouvoir, la liberté absolue de tous les hommes et de tous les citoyens, tel est le serment politique et social auquel nous sommes fidèles ». Marx a indiqué avec acuité que Proudhon n'est qu'un utopiste petit bourgeois.

Bakounine fut le premier comploteur contre révolutionnaire à double face à apparaître dans l'histoire du mouvement communiste international, il fut l'ennemi le plus farouche du marxisme. C'est aussi un anarchiste; il estimait que « l'autorité - l'Etat - est une calamité absolue », et prétendait que « tout pouvoir politique, fût-il l'organisation d'un pouvoir provisoire ou révolutionnaire, ne peut être qu'une nouvelle escroquerie »; il proposait d'« abolir » totalement l'Etat en l'espace d'un jour, et de le remplacer par une société d'« anarchie », « tout à fait libre ». De là, Bakounine s'opposait fermement à ce que la dictature du prolétariat remplace celle de la bourgeoisie. Il prétendait que « l'émeute, la violence spontanée, destructrice et sauvage », « les sabotages continuels et violents », peuvent supprimer totalement l'Etat en un jour. Lorsqu'il s'est mis en tête d'usurper le pouvoir dirigeant du mouvement ouvrier en s'infiltrant dans la I^{re} Internationale, Bakounine, cet ambitieux « avide de pouvoir », s'est proclamé « l'élève de Marx, son ami » et « fier de l'être »; à maintes

reprises, il a prié Marx de l'admettre dans la I^{re} Internationale. Mais dès qu'il y fut entré, il s'est opposé à Marx et à Engels par des moyens ignobles : rumeurs, calomnies, menaces, crimes, etc.; il s'est opposé au marxisme avec frénésie. Sans honte, il a proclamé : « Je hais le communisme, car il est la négation de la liberté. »

Kropotkine est appelé le théoricien de l'anarchisme; c'est aussi un social-chauvin. Il a fait de la « liberté absolue » le noyau de l'ensemble de sa doctrine, et s'est acharné contre la théorie marxiste sur la lutte de classes et la dictature du prolétariat. Il prétendait que « révolution et gouvernement s'excluent l'un et l'autre, si l'un existe l'autre doit disparaître ». Il a encore dit : « toute dictature, si sincère que soit son projet, mènera la révolution à sa ruine »; il a avili la dictature du prolétariat en disant qu'elle est « dictature sur le prolétariat ». Kropotkine prétendait qu'il faut instaurer un système totalement basé sur l'autonomie, où n'existe aucune autorité : le « communisme libertaire » ou « anarcho-communisme ».

L'anarchisme se prétend une tendance du socialisme, mais il n'a aucun point commun avec celui-ci. Lénine a dit : « *L'anarchisme, c'est un individualisme bourgeois à l'envers. L'individualisme, base philosophique de l'anarchisme*¹. » Staline a indiqué : « *Les anarchistes sont les ennemis véritables du marxisme*². » Lors de la lutte révolutionnaire du prolétariat pour s'emparer du pouvoir, l'anarchisme sape directement le mouvement ouvrier et profite à la bourgeoisie; après la prise du pouvoir, il représente la réaction contre la dictature du prolétariat.

Le droit est la volonté des classes dominantes exprimée par des lois, c'est la somme des règles régissant les actions des hommes, telles qu'elles sont définies, reconnues et appliquées sous la contrainte par le pouvoir d'Etat. C'est un instrument important dont se sert la classe dominante pour défendre, consolider et développer les rapports sociaux et l'ordre social qui lui sont avantageux, et exercer ainsi une dictature de classe.

De même que l'Etat, le droit est le produit et l'expression de contradictions de classes inconciliables ; il est fixé, corrigé ou aboli par la classe dominante en fonction des besoins de la lutte des classes. C'est pourquoi il exprime de la façon la plus directe et la plus frappante les intérêts de la classe dominante. En mettant à nu la nature du droit de la bourgeoisie, Marx et Engels ont dit : « ... *votre droit n'est que la volonté de votre classe érigée en loi, volonté dont le contenu est déterminé par les conditions matérielles d'existence de votre classe* ¹. »

Le droit est une partie importante de la superstructure de la société, il est déterminé par une base économique donnée et, de plus, il la sert. En dernière analyse, le droit protège et consolide les rapports économiques existant dans la société, de telle sorte que la domination économique et politique de la classe au pouvoir est fixée et légalisée.

La différence de nature de l'Etat entraîne aussi deux droits de nature fondamentalement différente : le droit des classes exploiteuses et le droit socialiste du prolétariat. Le droit de toute classe exploiteuse, tel que celui des propriétaires d'esclaves, celui des seigneurs féodaux et celui de la bourgeoisie, est l'expression de sa volonté ; c'est un instrument pour la défense de ses intérêts économiques et politi-

1. LÉNINE, *Anarchisme et socialisme*, Œuvres, Paris-Moscou, tome 5, p. 333.

2. STALINE (J.), *Anarchisme ou socialisme*, Œuvres, Paris, 1975, NBE, tome I, p. 238.

ques, et pour la répression du peuple travailleur. Sans briser radicalement l'appareil d'Etat des classes exploiteuses pour le remplacer par la dictature du prolétariat, il est impossible de détruire complètement le système juridique de cet Etat. Le droit socialiste du prolétariat est l'expression de la volonté de l'ensemble du peuple travailleur dirigé par la classe ouvrière ; c'est un instrument important pour réprimer les ennemis et défendre le peuple, défendre la révolution et l'édification socialistes, consolider la dictature du prolétariat. Nous devons nous servir de façon consciente du droit socialiste pour combattre les ennemis. Nous devons respecter consciemment la législation et les décrets de notre Etat, accomplir mieux encore les tâches de la révolution et de l'édification, et consolider la dictature du prolétariat.

La religion est une forme idéologique de la société. C'est un reflet illusoire, déformé, des forces de la nature et de la société dans le cerveau des hommes. Engels a dit : « *Toute religion n'est que le reflet fantastique, dans le cerveau des hommes, des puissances extérieures qui dominent leur existence quotidienne, reflet dans lequel les puissances terrestres prennent la forme de puissances supra-terrestres*¹. »

L'apparition de la religion est d'abord venue du fait que les hommes n'avaient aucun moyen d'expliquer la constitution de leur propre corps ni de leurs rêves ; ils ne pouvaient interpréter les phénomènes des multiples transformations du monde naturel, ni faire face aux calamités naturelles. Ils ont donc pensé qu'une force supra-terrestre terrible régissait le monde, ce qui a donné le culte de la « force supra-terrestre » et les tout débuts de la religion. Par la suite, avec la naissance et le développement de la société de classes, les hommes n'avaient aucun moyen de comprendre correctement tous les malheurs dûs à l'exploitation et l'oppression de classe ; encore moins trouvaient-ils une voie réelle pour échapper à ces malheurs. C'est pourquoi ils ont en général cherché secours auprès des dieux et des esprits, exprimant leurs propres désirs et exigences par l'intermédiaire de la religion. Les classes exploiteuses qui se sont succédées au cours de l'histoire ont, quant à elles, toujours délibérément soutenu et développé la religion en fonction de leurs besoins, pour en faire la force spirituelle qui leur permettait de dominer le peuple et de maintenir le système d'exploitation. C'est pourquoi, dans la société de classes, la diffusion de la religion a certes une origine dans la théorie de la connaissance, mais aussi et surtout une origine de classe. L'apparition et

1. MARX (K.) et ENGELS (F.), *Manifeste du Parti communiste*, Pékin, 1975, ELE, p. 54.

le développement de la religion montrent qu'elle est le produit de l'oppression de la nature et de l'oppression de classe.

Des religions de types très divers sont apparues au cours de l'histoire de l'humanité. Parmi les religions les plus répandues dans le monde actuellement, on trouve le christianisme (le catholicisme et le protestantisme), le bouddhisme et l'islam. Certains pays ou certaines nationalités ont encore d'autres religions, comme le taoïsme en Chine, le shintoïsme au Japon, l'hindouisme en Inde, le judaïsme chez les juifs, etc.

Bien qu'il y ait eu des cas, au cours de l'histoire, où le peuple travailleur se soit servi de la religion pour organiser et développer ses propres forces afin de lutter contre les classes dominantes réactionnaires, la religion, dans la société de classes, sert en dernière analyse les classes dominantes. Elle propage des conceptions superstitieuses chez les hommes, et prétend qu'il faut être docile et soumis dans la vie présente pour obtenir une « récompense » dans la vie future ; elle prétend encore que la vie est fixée dans le destin, qu'il faut accepter de bon gré l'oppression et l'exploitation des classes dominantes réactionnaires, se satisfaire d'un destin d'esclave et ne pas se révolter. C'est en empoisonnant ainsi le peuple que la religion aide les classes au pouvoir à renforcer leur domination réactionnaire. A l'époque de l'impérialisme, la religion est devenue pour la bourgeoisie monopoliste non seulement un instrument d'asservissement du peuple de son propre pays, mais aussi le moyen d'agresser les pays colonisés et semi-colonisés, et même de saper l'entreprise révolutionnaire des peuples de tous les pays. Marx a dit : « *La religion est l'opium du peuple* ². » Cette phrase de Marx dévoile avec profondeur l'essence réactionnaire de la religion.

La religion est l'ennemie mortelle de la science et du matérialisme. Elle a des rapports multiples et étroits avec la philosophie idéaliste. En elle-même, la religion est une conception idéaliste du monde. Pendant tout le Moyen Age en Europe, la philosophie scolastique idéaliste fut au service de la théologie catholique. De nombreuses philosophies idéalistes modernes et contemporaines ont aussi Dieu pour fondement et support théoriques. La religion et la philosophie idéaliste sont une entrave au progrès social et au développement scientifique, et chaque développement de la science leur porte un coup sévère. La philosophie idéaliste est une forme et un moyen important de la défense de la religion.

La religion n'est en rien un phénomène social éternel. Elle a ses propres lois d'apparition, de développement et de disparition. Lorsque la société humaine entrera dans l'époque du communisme, les classes exploiteuses et leur influence seront totalement éliminées, la production matérielle, la culture et la science seront hautement développées : alors l'humanité pourra finalement se libérer de l'entrave des préjugés religieux, et peu à peu la religion tendra nécessairement à disparaître. Mais dans la période historique du socialisme, il faut mener une éducation patiente vis à vis de la superstition religieuse qui existe chez une partie des gens afin qu'ils prennent conscience ; on ne peut adopter des méthodes contraignantes. Par contre, à l'égard des ennemis de classe qui utilisent la superstition religieuse pour saboter la révolution et l'édification socialistes, il faut au contraire garder une très grande vigilance, les démasquer et les combattre avec fermeté.

Dans notre pays, les gens ont la liberté de la croyance. Cette liberté comprend deux aspects : la liberté de croire en une religion quelconque,

mais aussi celle de ne croire en aucune religion et de propager l'athéisme. Les marxistes doivent s'efforcer de propager l'athéisme ainsi que la conception scientifique du monde du marxisme, afin d'élever la conscience idéologique du peuple et d'éliminer la superstition religieuse.

La morale est une des formes idéologiques de la société. Ce sont, dans des conditions données de l'histoire de la société, les règles de conduite qui régissent la vie commune des hommes, c'est-à-dire encore les normes formulées par une société donnée et par une classe donnée auxquelles doivent se conformer les actions des hommes. La réalisation des normes de la morale diffère des lois : elle ne s'appuie pas sur la force de la société, mais elle se sert des catégories morales (le bien et le mal, le juste et l'injuste, etc.), de l'opinion sociale, des croyances des hommes et même de la force de l'habitude, pour apprécier, influencer et mettre des limites aux actions des hommes.

La morale est le reflet de l'être social, c'est la superstructure d'une base économique déterminée, c'est une catégorie historique. Dans la société de classes, la morale est marquée d'un caractère de classe : les classes exploitantes et les classes exploitées ont une conception différente de la morale. La morale des classes dominantes est l'instrument idéologique sur lequel elles s'appuient pour défendre et consolider leur dictature. Afin de tromper le peuple, la bourgeoisie estompe toujours le caractère de classe et le caractère historique de la morale, dans le but de faire passer la morale qui défend le système d'exploitation pour celle de l'humanité tout entière ; la bourgeoisie dit en outre que cette morale est « éternelle », « suprême » et « inébranlable ».

Le marxisme-léninisme estime que toute morale possède un caractère historique, et qu'il ne saurait y avoir de morale au-dessus de la société humaine, à jamais immuable. La morale naît d'une base économique déterminée et, de plus, elle la sert. Lorsque la base économique qui lui a donné naissance se modifie, la morale,

1. ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, *op. cit.*, p. 353.

2. MARX (K.), *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, in *Critique du droit politique hégélien*, *op. cit.*, p. 198.

en tant que superstructure, se modifie aussi nécessairement et elle est remplacée par une morale qui reflète la nouvelle base économique. Le marxisme-léninisme insiste particulièrement sur le fait que, dans la société de classes, toute conception et toute règle de la morale a un contenu de classe donné et sert les intérêts d'une classe déterminée : il n'existe aucune morale abstraite, au-dessus des classes. Les classes dominantes utilisent toujours leur position privilégiée sur le plan politique pour faire en sorte que la morale qui protège leurs propres intérêts occupe une position dominante.

Dans la société actuelle, l'existence de deux classes fondamentales, la bourgeoisie et le prolétariat, entraîne corrélativement l'existence de deux systèmes idéologiques et de deux conceptions de la morale radicalement opposés, ceux de la bourgeoisie et ceux du prolétariat. Quant à son essence, la morale bourgeoise est caractérisée par l'égoïsme, elle est extrêmement hypocrite. Elle demande aux hommes de défendre le système d'exploitation et de servir la classe exploiteuse. La morale prônée par toutes les classes exploiteuses asservit le peuple travailleur sur le plan spirituel, c'est un instrument idéologique qui leur permet de protéger et de renforcer leur domination de classe. La morale prolétarienne est la plus grande et la plus noble de l'histoire de l'humanité. Elle est le contraire de celle de toutes les classes exploiteuses et repose sur la lutte pour la cause du communisme ; quant à son essence, elle est caractérisée par le collectivisme. Elle exige le renversement du système d'exploitation de l'homme par l'homme ; c'est l'instrument grâce auquel le prolétariat unit l'ensemble du peuple travailleur pour combattre l'oppression et l'exploitation de la bourgeoisie et remporter la lutte pour la libération.

La morale communiste est précisément celle du prolétariat, elle s'instaure et se développe dans la lutte contre la morale des classes exploiteuses. Elle demande aux hommes d'avoir un profond esprit patriotique et internationaliste, d'aimer le travail manuel productif, de servir le peuple de tout cœur, d'œuvrer pour la libération des peuples révolutionnaires du monde entier, de ne pas craindre les difficultés, de persévérer dans une philosophie de lutte et d'oser aller à contre-courant. Dans le but de restaurer le capitalisme, la clique renégate du révisionnisme soviétique et les individus du genre de Liou Chao-chi et de Lin Piao ont tenté de faire passer la morale des classes exploiteuses pour une morale communiste, ceci afin de corrompre et de tromper les masses. Le traître Lin Piao s'est davantage encore évertué à propager la morale confucéenne de « vertu », « bienveillance », « loyauté » et « indulgence », etc., pour attaquer la dictature du prolétariat. C'est pourquoi le fait de développer l'esprit de la morale communiste, de critiquer à fond et de surmonter les conceptions de la morale ancienne, contribue de façon extrêmement positive à la révolution et à l'édification socialistes, et à la consolidation de la dictature du prolétariat.

Engels a indiqué à juste titre : *« Toute théorie morale du passé est, en dernière analyse, le produit de la situation économique de la société de son temps. Et de même que la société a évolué jusqu'ici dans des oppositions de classes, la morale a été constamment une morale de classe ; ou bien elle justifiait la domination et les intérêts de la classe dominante, ou bien elle représentait, dès que la classe opprimée devenait assez puissante, la révolte contre cette domination et les intérêts d'avenir des opprimés... Une morale réellement humaine, placée au-dessus des oppositions de classe et de*

leur souvenir, ne devient possible qu'à un niveau de la société où on a non seulement vaincu, mais oublié pour la pratique de la vie, l'opposition des classes¹. »

On dit théorie des forces productives ou théorie des seules forces productives ; cette théorie est une absurdité réactionnaire révisionniste. Elle place au-dessus de tout le caractère spontané du développement de la société ; elle dissocie, déforme et altère le principe fondamental du marxisme-léninisme sur les rapports réciproques entre forces productives et rapports de production, entre base économique et superstructure. D'après cette théorie, le développement des forces productives (désignant ici principalement les instruments de production) est seul la force motrice du développement de la société humaine ; elle considère que celui-ci est le résultat naturel du développement des forces productives. A partir de cette thèse fondamentale, la théorie des forces productives estime qu'il suffit que les forces productives soient assez développées dans un pays capitaliste pour que celui-ci puisse entrer sans heurt dans le socialisme ; et si, dans un pays, le capitalisme n'est pas encore suffisamment et hautement développé, si les forces productives n'ont pas encore atteint un niveau assez élevé, il faut en premier lieu développer le capitalisme : on ne doit, ni ne peut faire la révolution socialiste. Toujours à partir de sa thèse fondamentale, cette théorie estime qu'après la victoire de la révolution prolétarienne, la tâche principale du parti de la classe ouvrière consiste à développer les forces productives, et non à continuer la révolution socialiste dans les domaines des rapports de production et de la superstructure ; le socialisme peut ainsi entrer spontanément dans le communisme.

L'absurdité de la théorie des forces productives réside dans le fait suivant : elle privilégie unilatéralement le rôle décisif des forces productives en niant l'action en retour des rap-

1. ENGELS (F.), *Anti-Dühring*, op. cit., p. 124.

ports de production, en niant l'action en retour de la superstructure sur la base économique. Dans le développement des forces productives, elle privilégie unilatéralement l'importance des instruments de production et des techniques, en passant complètement sous silence le rôle dirigeant des travailleurs. Ce faisant, la théorie des forces productives nie que la contradiction entre forces productives et rapports de production, entre base économique et superstructure, est la force motrice fondamentale du développement de la société, et elle supprime le rôle déterminant que jouent les masses populaires pour faire avancer le développement de l'histoire de la société; elle nie foncièrement la théorie marxiste sur la lutte de classes, la révolution prolétarienne, la dictature du prolétariat et la continuation de la révolution sous la dictature du prolétariat.

La théorie des forces productives fut d'abord formulée par Bernstein, opportuniste de la II^e Internationale, alors que le mouvement ouvrier international était en plein essor et ébranlait le système capitaliste moribond. Kautsky, après avoir trahi la révolution, a aussi prôné avec frénésie ce fatras de théories réactionnaires afin de s'opposer à la révolution socialiste dirigée par Lénine en Russie. La clique renégate du révisionnisme soviétique a repris ces guenilles réactionnaires léguées par les révisionnistes anciens; elle déclare ouvertement que « dans les conditions du socialisme l'économie passe avant la politique », que la production occupe « la première place » et qu'elle est « le centre des activités des organisations du parti », et autres absurdités. Dans notre pays, Tchen Tousseou, Liou Chao-chi et Lin Piao ont repris le vieux refrain révisionniste de Bernstein et autres. Alors que la transformation socialiste du système de propriété des moyens de produc-

tion était achevée pour l'essentiel, Liou Chao-chi et consorts ont ouvertement déclaré que la contradiction principale à l'intérieur du pays n'était déjà plus celle entre prolétariat et bourgeoisie, mais la prétendue « contradiction entre un système socialiste avancé et des forces productives sociales arriérées »; ils se sont ouvertement opposés à la ligne révolutionnaire prolétarienne du président Mao, à la poursuite de la révolution sous la dictature du prolétariat. Une fois cette absurdité révisionniste de Liou Chao-chi réduite en miettes, la clique anti-parti de Lin Piao a continué de brailler que « la tâche principale après le IX^e Congrès est de développer la production », rééditant, dans la situation nouvelle, la théorie révisionniste des forces productives. Ils ont ajouté que mettre la politique au poste de commandement « c'est forcer les choses », que « la production peut stimuler la révolution », « en développant les techniques on développe tous les domaines », etc. Les révisionnistes visent un but politique parfaitement réactionnaire en lançant ce fatras d'absurdités anti-marxistes. Avant la prise du pouvoir par le prolétariat, leur but est, grâce à ces absurdités, d'estomper les contradictions de classes, de s'opposer à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat afin, par ce biais, de protéger le système capitaliste. Après la prise du pouvoir par le prolétariat, leur but est de nier l'existence des classes, des contradictions de classes et de la lutte de classes pendant la période historique du socialisme, afin de renverser la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme.

La « théorie de l'extinction de la lutte de classes » est une absurdité révisionniste qui nie radicalement que les classes et la lutte de classes existent dans toute la période historique de la société socialiste. Son objectif est de s'opposer à la dictature du prolétariat et à la continuation de la révolution sous cette dictature, pour restaurer le capitalisme.

Cette théorie a d'abord été formulée en Union soviétique par la clique contre-révolutionnaire de Boukharine et Rykov. Alors que l'Union soviétique commençait à éliminer l'économie des paysans riches et à appliquer la collectivisation agraire, et afin de répondre aux besoins de la bourgeoisie contre la révolution et la transformation socialistes, cette clique a proclamé que la lutte de classes s'apaisait à mesure que le socialisme remportait des succès dans la lutte contre les éléments capitalistes, et qu'elle allait « s'éteindre » très vite; ils ont dit que les ennemis de classe allaient abandonner sans résistance toutes leurs places-fortes, et que les paysans riches et les capitalistes allaient entrer pacifiquement dans le socialisme, etc. Staline a démasqué de façon pénétrante le complot que représentait la théorie de l'extinction de la lutte de classes propagée par la clique contre-révolutionnaire droite de Boukharine; il a indiqué que le but de ces absurdités réside « *en ce qu'elles endorment la classe ouvrière, entament la volonté de mobilisation des forces révolutionnaires de notre pays, démobilisent la classe ouvrière et facilitent l'offensive des éléments capitalistes contre le pouvoir des Soviets* ¹. »

La clique renégate du révisionnisme soviétique a hérité des guenilles des Boukharine et Rykov. D'une part ils déclarent que la lutte des classes s'est déjà éteinte, et d'autre part ils pous-

sent au contraire la bourgeoisie à accentuer son attaque contre le socialisme. Ayant usurpé le pouvoir suprême dans le parti, le gouvernement et l'armée du prolétariat de l'Union soviétique, ils exercent une domination sanglante sur le peuple travailleur, sous le voile de l'« Etat du peuple tout entier »; ils ont intégralement restauré le capitalisme. En Chine, des éléments révisionnistes tels que Liou Chao-chi et Lin Piao se sont aussi évertués à prôner la théorie de l'extinction de la lutte de classes, afin de renverser la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme. Ils ont déclaré qu'une fois les trois grandes transformations achevées, « la lutte de classes est pour l'essentiel terminée » en Chine, « la question de savoir qui l'emportera du socialisme ou du capitalisme est maintenant déjà résolue »; ils disaient que la contradiction principale à l'intérieur de notre pays n'est pas entre le prolétariat et la bourgeoisie, mais c'est « la contradiction entre un système socialiste avancé et des forces productives sociales arriérées »; « actuellement la contradiction principale est dans l'inégalité de la répartition des biens matériels au sein des masses populaires », et la tâche principale de la dictature du prolétariat est de « développer la production », d'« organiser la vie de la société », etc. L'essence réactionnaire de la « théorie de l'extinction de la lutte de classes » prônée par les révisionnistes modernes consiste à nier foncièrement la théorie marxiste-léniniste de la lutte de classes et de la dictature du prolétariat, à s'opposer à la continuation de la révolution sous cette dictature, pour restaurer le capitalisme.

Le marxisme indique que, dans la société socialiste, la classe exploitée, bien que vaincue, se débat encore; ces hommes sont encore là, cette classe existe encore, et ils cherchent toujours et par tous les moyens

à faire renaître le « paradis » qui leur a été enlevé. La petite bourgeoisie est en train de se transformer, et elle tend souvent à engendrer spontanément de nouveaux éléments bourgeois. L'influence de la bourgeoisie, l'encercllement et la corruption des forces spontanées de la petite bourgeoisie entraînent l'apparition d'éléments qui ont dégénéré, de nouveaux éléments bourgeois dans les rangs de la classe ouvrière et parmi les employés des administrations de l'Etat. L'encercllement du capitalisme international est la condition externe de la persistance de la lutte de classes dans les pays socialistes. Comme l'a indiqué Lénine : « ... après le renversement du pouvoir du Capital, après la destruction de l'Etat bourgeois, après l'instauration de la dictature du prolétariat, la lutte des classes ne disparaît pas (comme se l'imaginent les vulgaires représentants du vieux socialisme et de la vieille social-démocratie), mais ne fait que changer de forme pour devenir plus acharnée à bien des égards². » Lénine a encore indiqué : « L'opportunisme n'étend pas la reconnaissance de la lutte des classes jusqu'à ce qui est précisément l'essentiel, jusqu'à la période de transition du capitalisme au communisme, jusqu'à la période de renversement et de suppression complète de la bourgeoisie³. »

A la veille de la fondation de la République Populaire de Chine, le président Mao a clairement indiqué qu'après la prise du pouvoir dans l'ensemble du pays, et aussi après la résolution de la question agraire, la contradiction principale à l'intérieur du pays demeurera celle entre la classe ouvrière et la bourgeoisie. Au cours du 10^e Plénum issu du VIII^e Congrès du Parti, le président Mao a formulé de façon plus complète la ligne fondamentale de notre Parti pour toute la période historique du socialisme : « La société socialiste

s'étend sur une assez longue période historique, au cours de laquelle continuent d'exister les classes, les contradictions de classes et la lutte de classes, de même que la lutte entre la voie socialiste et la voie capitaliste, ainsi que le danger d'une restauration du capitalisme. Il faut comprendre que cette lutte sera longue et complexe, redoubler de vigilance et poursuivre l'éducation socialiste. Il faut comprendre et résoudre correctement les problèmes posés par les contradictions de classes et la lutte des classes, distinguer les contradictions entre l'ennemi et nous, et les contradictions au sein du peuple, puis leur donner une juste solution. Sinon, un pays socialiste comme le nôtre se transformera en son contraire : il changera de nature et verra la restauration du capitalisme. Dès maintenant, nous devons parler de cette question, jour après jour, mois après mois, année après année, afin d'en avoir une compréhension suffisamment claire et de suivre une ligne marxiste-léniniste⁴. » Il a aussi lancé pour notre Parti et le peuple de tout le pays le grand appel « ne jamais oublier la lutte de classes ». Le président Mao nous a souvent enseigné que dans la période historique du socialisme le danger d'une subversion et d'une agression de la part de l'impérialisme et du social-impérialisme existe encore. Les ennemis de classe dans le pays comme au dehors vont nécessairement chercher leurs agents au sein même du Parti. C'est pourquoi la lutte entre les deux lignes au sein du Parti, lutte qui reflète toutes ces contradictions, existera encore pendant longtemps ; il pourra encore se produire dix, vingt, trente luttes, des Lin Piao pourront encore apparaître, ainsi que des individus comme Wang Ming, Liou Chao-chi, Peng Te-huai, Kao Kang, cela est indépendant de la volonté des hommes. Les enseignements successifs du

président Mao sur la lutte de classes dans la période historique du socialisme ont continué, défendu et développé la théorie marxiste-léniniste concernant la lutte de classes et la dictature du prolétariat ; ils sont notre arme acérée dans la lutte contre le révisionnisme, ancien et nouveau.

La théorie de la nature humaine est un point de vue politique et social réactionnaire, propre aux classes exploiteuses. Lorsqu'elle définit la nature humaine dans la société de classes, cette théorie écarte ou nie le caractère social et le caractère de classe de l'homme; elle affirme que les hommes ont une essence commune, immuable et qui leur est propre. La « théorie de la bonté de l'homme » de Mencius, représentant du confucianisme réactionnaire dans la Chine antique, estimait que la nature de l'homme est bonne à l'origine. Les penseurs bourgeois font de la quête de la liberté et de l'égalité la « nature » de tous les hommes, ou bien considèrent ceux-ci en tant qu'êtres biologiques, et ainsi de suite. Le révisionnisme moderne quant à lui s'oppose ouvertement à la théorie marxiste sur les classes et la lutte de classes, en prétendant que « un homme est toujours un homme, quelle que soit la classe à laquelle il appartient ».

Le marxisme considère que seule existe une nature humaine concrète, et non une nature humaine abstraite. Marx a indiqué : « *L'essence humaine n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux*^{1.} » L'homme est un être social ; dans la société de classes, il appartient à une classe déterminée ; les rapports sociaux dans la société de classes sont précisément les rapports de classes. C'est pourquoi l'essence humaine est une essence de classe, il n'existe de nature humaine que revêtue d'un caractère de classe, et non au-dessus des classes. Le président Mao a indiqué avec profondeur : « *Existe-t-il une nature humaine ? Bien sûr que oui, mais seulement une nature humaine concrète et non une nature humaine abstraite. Dans la société de classes, il*

1. STALINE (J.), *De la déviation de droite dans le Parti communiste (bolchevik) de l'U.R.S.S.*, in *Les questions du léninisme*, MOSCOU, 1947, ELE, 249.

2. LÉNINE, *Salut aux ouvriers hongrois*, *op. cit.*, p. 394-395.

3. LÉNINE, *L'Etat et la révolution*, *op. cit.*, tome 25, p. 446. (Pékin, ELE, p. 42).

4. MAO TSÉTOUNG, à la X^e session plénière du Comité central issu du VIII^e Congrès du Parti communiste chinois, en septembre 1962. (N. d. T.).

n'existe de nature humaine que revêtue d'un caractère de classe et il n'y a pas de nature humaine étrangère aux classes. Nous sommes pour la nature humaine prolétarienne, de la grande masse du peuple, alors que les propriétaires fonciers et la bourgeoisie sont pour la nature humaine des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie ; seulement ils ne le disent pas et la présentent comme la seule nature humaine qui soit ².» Ceci constitue un exposé scientifique sur l'essence humaine, une critique percutante de la théorie de la nature humaine des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie.

La théorie de la nature humaine est une composante importante de la conception du monde réactionnaire des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie. Cette absurdité présente l'égoïsme, le goût du plaisir, l'avidité frénétique, qui sont la nature de classe des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie, comme la « nature humaine universelle » ; elle fait passer le caractère de classe des classes exploiteuses pour la nature de l'humanité tout entière. La bourgeoisie, alors qu'elle venait tout juste de monter sur la scène politique, a exalté la « liberté », l'« égalité », la « fraternité » et les « droits de l'homme », afin de créer une opinion publique en faveur de la révolution bourgeoise qui s'opposait aux corporations et aux privilèges féodaux, au système politique féodal, et prenait la place des dominants de ce système ; ceci a joué un rôle positif certain dans l'histoire. Cependant, et bien qu'il en soit ainsi, ce n'était encore que le caractère de classe de la bourgeoisie et rien de plus. Avec la consolidation de la position dominante de la bourgeoisie et la montée des forces révolutionnaires prolétariennes, le caractère hypocrite de la théorie de la nature humaine fut davantage dévoilé,

et cette théorie devint l'instrument idéologique réactionnaire commun à la bourgeoisie et à la classe des propriétaires fonciers pour faire face au prolétariat, propager la conciliation de classe dans les domaines politique et idéologique, s'opposer à la lutte de classes, sauvegarder leurs intérêts et s'opposer à la révolution prolétarienne.

Les opportunistes et les révisionnistes exaltent aussi cette théorie de la nature humaine afin de substituer la conciliation de classes à la lutte de classes, d'appliquer une ligne révisionniste, de s'opposer à la révolution prolétarienne et à la dictature du prolétariat. Cette théorie entraîne nécessairement la négation de l'essence de classe de l'homme, la négation des classes et de la lutte de classes ; on s'oppose ainsi à la dictature du prolétariat et on propage une conception idéaliste de l'histoire. Les Liou Chao-chi, Lin Piao et autres qui propageaient la philosophie de Confucius, étaient les défenseurs de la théorie réactionnaire de la nature humaine des classes exploiteuses. Le traître Lin Piao disait que la « vertu », la « bienveillance », la « loyauté » et l'« indulgence » du confucianisme sont les principes des « rapports entre les hommes », et il ajoutait encore que « la fidélité — traiter les gens avec bienveillance et amour, et l'indulgence — pardonner aux autres avec clémence, sont les principes du confucianisme ». Sa notion de « bienveillance et amour » en marge de la nature de classe des hommes et ses « rapports entre les hommes » au-dessus des antagonismes de classe sont simplement la théorie de la nature humaine réactionnaire de Confucius et Mencius, ils visent à falsifier et à nier la théorie de classe du matérialisme historique. Le but criminel des Lin Piao et autres est ainsi de s'opposer à la théorie marxiste de la lutte de classes, pour renverser la

dictature du prolétariat et restaurer le capitalisme.

La « théorie de la base économique composite » est une absurdité révisionniste qui proclame la collaboration et la capitulation de classe, et s'oppose à la révolution socialiste. Elle a été fabriquée en 1955 par le renégat Yang Hsien-tchen ; son objectif était de s'opposer à la ligne générale fixée par notre grand dirigeant le président Mao pour notre pays dans la période de la transformation socialiste, en appuyant le sinistre programme du renégat et traître à la classe ouvrière Liou Chao-chi, programme de développement du capitalisme et de « coopération entre les cinq secteurs de l'économie pour consolider le système de nouvelle démocratie ». Yang Hsien-tchen proclamait : « pendant la période de transition la base économique du pouvoir d'Etat de type socialiste » est de « caractère composite », c'est « la somme de rapports de production de types divers », « comprenant à la fois le secteur de l'économie socialiste et le secteur de l'économie capitaliste, et comprenant aussi le secteur de l'économie du paysan individuel » ; tous ces secteurs « sont conformes au caractère des forces productives en Chine », « ils peuvent se développer de façon équilibrée et coordonnée » ; la superstructure socialiste doit « servir l'ensemble de la base économique » y compris l'économie capitaliste, « elle doit aussi servir la bourgeoisie ».

Le marxisme considère que les économies capitaliste et socialiste sont fondamentalement contraires : le système économique qui repose sur la propriété capitaliste des moyens de production, dans lequel les travailleurs salariés sont cruellement exploités par les capitalistes, constitue la base économique de la dictature de la bourgeoisie ; le système économique qui repose sur la propriété socia-

1. MARX (K.), *Thèses sur Feuerbach*, in ENGELS (F.), *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, op. cit., p. 90.

2. MAO TSÉTOUNG, *Interventions aux causeries sur la littérature et l'art à Yen-an*, Œuvres choisies, tome III, p. 90.

liste des moyens de production, et qui a éliminé l'exploitation de l'homme par l'homme, constitue la base économique de la dictature du prolétariat. Ces deux systèmes s'excluent mutuellement, ils sont en lutte et ne peuvent coexister pacifiquement ni se développer de façon équilibrée; ils ne peuvent ensemble devenir la base économique de la dictature du prolétariat. L'économie du paysan individuel est une économie parcellisée et arriérée qui repose sur la propriété privée des moyens de production, elle engendre le capitalisme et la bourgeoisie constamment, chaque jour, à chaque heure, d'une manière spontanée et dans de vastes proportions; elle ne peut pas non plus constituer la base économique d'un Etat socialiste. La base économique du pouvoir d'Etat de type socialiste ne peut être que l'économie socialiste. La superstructure socialiste doit servir à établir, consolider et développer la base économique socialiste, sa mission historique est précisément de garantir la victoire de l'économie socialiste sur l'économie capitaliste, pour atteindre finalement l'abolition complète des classes. La « théorie de la base économique composite » estompe l'opposition fondamentale et la lutte entre les économies socialiste et capitaliste, et nie la nature de classe de la superstructure; elle voudrait que la superstructure socialiste serve « impartialement » la bourgeoisie, ainsi que le développement de la propriété privée capitaliste, afin de conserver dans notre pays et de développer l'économie capitaliste, de saper la révolution et l'édification socialistes, de renverser la dictature du prolétariat et de restaurer le capitalisme. C'est pourquoi cette théorie est extrêmement réactionnaire. Les grands éducateurs révolutionnaires Marx et Engels ont indiqué dans le *Manifeste du Parti communiste* : « Les communistes peuvent ré-

*sumer leur théorie dans cette formule unique : abolition de la propriété privée*¹. » Lorsqu'il a détruit l'appareil d'Etat de la bourgeoisie, le prolétariat doit opérer une transformation socialiste radicale des économies capitaliste et individuelle; et, dans la superstructure, réaliser un changement révolutionnaire radical. Il doit mettre tous ses efforts à établir et développer l'économie socialiste, créer une base économique solide pour la dictature du prolétariat. C'est seulement ainsi qu'il peut stimuler le développement de la révolution et de l'édification socialistes, et consolider sa dictature.

1. MARX (K.) et ENGELS (F.), *Manifeste du Parti communiste*, Pékin, 1975, ELE, p. 50.

INDEX ALPHABETIQUE

A	
activité subjective et activité consciente	55
agnosticisme	98
affirmation et négation	145
altérité	103
anarchisme	205
anthropologie	35
anthropomorphisme	89
animisme	81
antinomie	167
apriorisme	48
aspect principal et aspect non principal de la contradiction ..	136
B	
base économique et superstructure	185
bond	144
C	
caractère partisan de la philosophie	21
catégorie	148
cause et effet	152
cause interne et cause externe ..	130
changement quantitatif et changement qualitatif	142
chose en soi et chose pour nous.	94
classes et lutte de classes	187
concept, jugement, raisonnement	60
conception du monde (conception de l'univers)	23
connaissance sensible et connaissance rationnelle	57
contenu et forme	151
contradiction antagoniste et contradiction non antagoniste	139
contradiction principale et contradiction non principale	135
contradictions fondamentales de la société	181
D	
dépassement	147
E	
deux fusionnent en un	163
deux types de contradictions sociales	190
dialectique	119
dialectique marxiste (dialectique matérialiste)	121
dictature du prolétariat	197
doctrine de la coordination de principe	111
droit	207
dualisme	37
E	
éclectisme	162
élément primordial	38
empirio-criticisme (théorie de Mach)	108
empiriomonisme	116
énergétisme	88
en-deça, au-delà, transcendance.	95
entendement	96
espace et temps	50
Esprit absolu	102
essence et phénomène	150
Etat	191
être	39
être social et conscience sociale.	178
évolutionnisme vulgaire	165
expérience	56
F	
fatalisme	83
fidéisme	91
fini et infini	158
forces productives et rapports de production	183
I	
idéalisme	28
idéalisme historique (conception idéaliste de l'histoire)	177
Idée	92
idées	63
Idée absolue	100
identité de la pensée et de l'être.	43
identité et lutte des contraires ..	137
idéologie sociale	179
221	

immanentisme (philosophie de l'immanence)	78	philosophie marxiste	20
impératif absolu	100	positivisme	79
inné et acquis	93	possibilité et réalité	153
introjection	113	preuve ontologique	107
intuition	63	principe de l'économie de la pensée	114
L		progression à la façon des vagues (mouvement ascendant en spirale)	147
liberté et nécessité	157	Q	
logique	62	question fondamentale de la philosophie	18
logos	92	R	
lois	126	raison	97
loi de l'unité des contraires (un se divise en deux)	127	rationalisme et empirisme	72
loi du remplacement de l'ancien par le nouveau	141	relatif et absolu	159
M		relativisme	160
matérialisme	27	religion	208
matérialisme dialectique	32	réalisme	70
matérialisme historique (conception matérialiste de l'histoire)	175	réalisme primitif	71
matérialisme mécaniste (matérialisme métaphysique)	31	réflexion	102
matérialisme primitif	30	révisionnisme	202
matérialisme vulgaire	34	révolution prolétarienne (révolution socialiste)	194
matière et esprit	39	S	
• métaphysique	122	scepticisme	85
méthodologie	24	schème de l'univers	106
monisme	36	scolastique	75
morale	210	sensation, perception, représentation	58
mouvement et repos	124	sensualisme	74
mysticisme	90	solipsisme	77
N		sophisme	104
nécessité et contingence	155	spiritualisme	86
nominalisme et réalisme	73	subjectif et objectif	51
O		subjectivisme (dogmatisme et empirisme)	69
obscurantisme	91	substance	38
opportunisme	200	sujet et objet	53
P		T	
panpsychisme	87	téléologie	82
panthéisme	84	théisme (déisme)	84
pensée	41	théorie de l'équilibre (théorie du développement égal)	166
philosophie	17		
philosophie de la nature	76		

théorie de l'extinction de la lutte de classes	214
théorie de la base économique composite	218
théorie de la connaissance	45
théorie de la nature humaine ..	216
théorie de la vérité universelle.	105
théorie des éléments	110
théorie des forces productives ..	212
théorie des symboles	115
théorie du reflet	47
théorie et pratique	53

trois grandes découvertes des sciences de la nature au XIX ^e siècle	168
--	-----

U

universalité et caractère spéci- fique de la contradiction	132
---	-----

V

vérité	64
vérité objective	65
vérité relative et vérité absolue.	67

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE S. E. G.
33, RUE BÉRANGER, A
CHATILLON-SOUS-BAGNEUX

Numéro d'imprimeur : 353
Dépôt légal : 2^e trimestre 1977